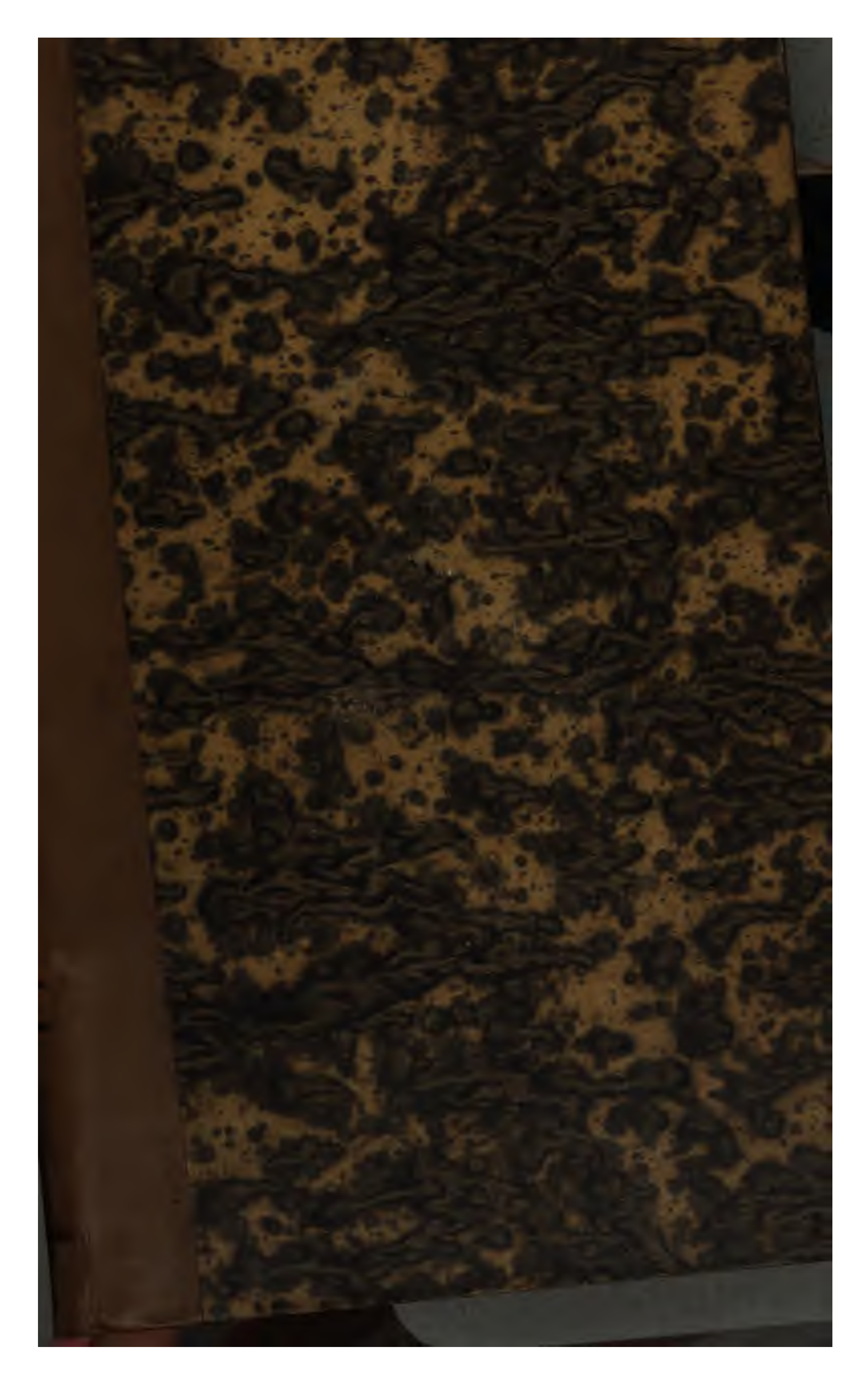
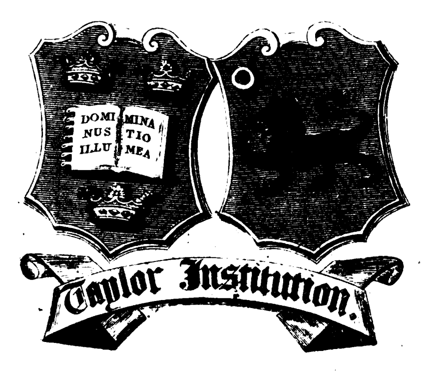
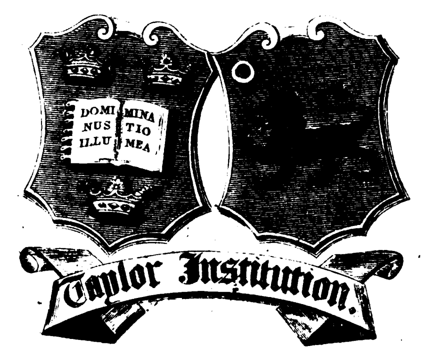



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.




DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



COLLECTION

DES MÉMOIRES

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE.

MÉMOIRES DE MONTGLAT, TOME I.

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

COLLECTION

DES MÉMOIRES

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE,

DEPUIS L'AVÉNEMENT DE HENRI IV JUSQU'A LA PAIX DE PARIS
CONCLUE EN 1763;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET DES OBSERVATIONS SUR CHAQUE OUVRAGE,

PAR M. PETITOT.

TOME XLIX.



PARIS,
FOUCAULT, LIBRAIRE, RUE DE SORBONNE, N°. 9.
1825.

MÉMOIRES

DE FRANÇOIS DE PAULE

DE CLERMONT,

MARQUIS DE MONTGLAT,

MESTRE DE CAMP DU RÉGIMENT DE NAVARRE, GRAND MAÎTRE DE LA GARDE-ROBE DU ROI, ET CHEVALIER DE SES ORDRES.

Contenant l'histoire de la guerre entre la France et la maison d'Autriche durant l'administration du cardinal de Richelieu et du cardinal Mazarin, sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, depuis la déclaration de la guerre en 1635, jusques à la paix des Pyrénées en 1660.

NOTICE

SUR

LE MARQUIS DE MONTGLAT.

François de Paule de Clermont, marquis de Montglat, naquit au commencement du XVII[e] siècle. Sa mère, Jeanne de Harlay, baronne de Montglat, étoit gouvernante des enfans de France. Henri IV lui a adressé plusieurs lettres qui ont été conservées, où l'on voit qu'elle s'étoit concilié l'estime et la considération de ce grand roi (1). Les circonstances de la vie

(1) Ces lettres ont été imprimées à la suite du *Journal militaire de Henri IV*, publié par M. de Valori en 1821, *in*-8°. Nous en avons extrait celle-ci, comme l'une des plus intéressantes :

« Madame de Montglat, en cette grande affliction que vous avez nouvellement reçue par la perte de feu votre mari, je participe avec vous pour celle que j'y ai faite d'un bon et fidèle serviteur; mais puisque telle a été la volonté de Dieu, qui dispose de nous comme il lui plaît, et à laquelle nous nous devons tous conformer, j'estime que le meilleur conseil que je vous puisse donner, et la meilleure consolation que vous puissiez recevoir de moi, est, après vous y être conformée, de croire que s'il vous a ôté un bon mari, en même temps il vous en a redonné un autre, et de plus vous a laissé un bon roi et un bon maître qui aura soin de vous. Mon fils sera dorénavant votre mari, et moi votre bon roi et votre bon maître : car je vous témoignerai comme vos services m'ont été et sont agréables, ainsi que plus particulièrement j'ai commandé au sieur de La Chesnaye, qui vous rendra celle-ci, et que je vous dépêche exprès pour vous visiter, et vous assurer et vous dire que l'affection que jusqu'ici vous avez témoignée à mon fils, et le soin que vous avez eu de lui et de mes autres enfans, veut que je vous défende expressément de

du marquis de Montglat sont peu connues. On sait seulement qu'en 1660, après le siége d'Arras, il fut nommé mestre de camp du régiment de Navarre. L'année suivante, il reçut une blessure à la tête au siége de La Bassée; et en 1643 il eut l'agrément du Roi pour la charge de grand-maître de la garde-robe, vacante par la démission du marquis de Montespan. Le 7 mai 1654, il remplit, au sacre de Louis XIV, les fonctions de grand pannetier de France. Il fut nommé en 1661 commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, et il mourut le 7 avril 1675.

Ses Mémoires le font peu connoître: il parle rarement de lui, et ne se met point en scène. C'est un homme judicieux qui n'a rien oublié d'important, et a recueilli soigneusement les relations des choses de son temps. « Il avoit, dit le père Bougeant, la mé-« moire si belle et l'esprit si orné, qu'on l'appeloit « communément à la cour Montglat *la bibliothè-« que* (1). » Il fait connoître dans ses Mémoires les principaux faits qui se sont passés en France depuis 1635 jusqu'en 1668. Dans un discours préliminaire placé à la tête de son ouvrage, il jette un coup d'œil rapide sur les vingt-cinq premières années du règne de Louis XIII. Quelques lecteurs pourroient reprocher au marquis de Montglat d'avoir trop multiplié les dé-

faire la quarantaine et la femme, qui est de vous abandonner aux chagrins et aux pleurs, puisque sur votre soin repose la conservation de mes enfans, qui doit vous servir d'excuse et de consolation en votre juste douleur, de laquelle je prie Dieu de tout mon cœur, madame de Montglat, qu'il vous console. Ce 16 juillet 1607, à Paris.

« HENRI. »

(1) *Avertissement* du père Bougeant, conservé dans cette édition.

tails militaires; mais on est dédommagé par le soin qu'il apporte à faire connoître les ressorts secrets qui dirigeoient la cour, et les personnages principaux qui s'y agitoient. Les troubles de la Fronde, les intrigues multipliées de ces temps de désordre, y sont peints avec vérité et sans passion. L'historien peut regarder ces Mémoires comme un guide plus sûr que ceux du cardinal de Retz, dont l'intérêt n'a pas toujours été de présenter sous leur véritable jour les événemens et leurs causes.

Le marquis de Montglat épousa en 1645 Cécile-Elisabeth Hurault de Chiverny, petite-fille du chancelier de ce nom. Cette union ne fut pas heureuse: il paroît que la marquise entretint avec le comte de Bussy-Rabutin des liaisons dont celui-ci n'eut pas la délicatesse de dissimuler la nature, et qui causèrent un grand scandale.

Montglat laissa un fils qui porta le nom de sa mère, et fut connu sous le titre de comte de Chiverny. Il épousa en 1680 mademoiselle de Saumery, nièce de madame Colbert, riche héritière qui lui donna les moyens de rétablir les affaires délabrées de sa maison. Il fut chargé de plusieurs ambassades.

Les Mémoires du marquis de Montglat ont paru, en 1727, en 4 volumes in-12. Le père Griffet, l'historien de Louis XIII, a fait connoître que le père Bougeant en avoit été l'éditeur.

« Le manuscrit de cet ouvrage, dit-il, qui est sans « contredit un des meilleurs que nous ayons sur l'his- « toire de ce temps-là quant à la vérité des faits, avoit « été confié au célèbre père de La Rue par le comte

« de Chiverny, petit-fils du marquis de Montglat. Ce
« père regardoit ce manuscrit comme un dépôt pré-
« cieux. Il l'avoit fait lire à M. le duc de Bourgogne,
« père du Roi, qui le tenoit toujours sous la clef,
« sans le laisser voir à personne, parce qu'il contenoit
« des faits qui pouvoient intéresser quelques familles
« de la cour. Le duc de Bourgogne le lui rendit après
« l'avoir lu. Le père de La Rue le prêta long-temps
« après au père Bougeant, auteur de l'Histoire du
« traité de Westphalie, qui le fit imprimer après
« la mort du père de La Rue chez la veuve Ribon,
« avec une permission tacite. C'est le père Bougeant
« qui a composé l'avertissement qu'on lit à la tête de
« ces Mémoires. Les événemens de la guerre y sont
« détaillés avec beaucoup d'ordre et de clarté : tout
« ce qu'il dit des intrigues de la cour paroît écrit sans
« passion et sans partialité; et il y a telle circonstance
« où l'on peut fort bien opposer son témoignage à
« celui du cardinal de Retz (1). »

L'auteur de l'Esprit de la Fronde n'a point porté sur ces Mémoires un jugement moins favorable. « Vous
« trouveriez difficilement, dit-il, un recueil plus
« nourri, plus plein de choses, et en général plus
« exact et plus fidèle. Le style pourroit être mieux :
« mais c'est celui d'un courtisan, d'un homme du
« monde qui s'attache plus aux faits qu'à la narra-
« tion, et qui cependant se fait lire parce qu'il n'est
« ni pesant ni guindé, parce qu'il laisse courir sa
« plume sur le papier comme la parole dans la con-
« versation. On se défieroit plus de sa vivacité si l'on

(1) *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire*. Liége, 1770, page 178.

« y trouvoit plus de correction, plus d'apprêt, si « l'auteur s'y montroit davantage. Chose étonnante « dans des Mémoires! le marquis de Montglat à « peine en écrivant songe-t-il qu'il existe; à peine, « en quatre volumes, parle-t-il quatre fois de lui- « même! Aussi, soit qu'il décrive les intrigues de la « cour, soit qu'il détaille les intrigues de la guerre, « d'un côté rien de moins passionné, rien de moins « partial; de l'autre rien de plus clair, de plus net, « de mieux ordonné (1). »

Le manuscrit qui a appartenu au comte de Chiverny, et qui paroît être autographe, existe encore presque en entier. Il fait partie de la bibliothèque du Roi, fonds de Baluze. La comparaison qui en a été faite avec l'édition de 1727 a fait voir avec quel soin le père Bougeant avoit présidé à ce travail.

Le nouvel éditeur s'est en conséquence borné à reproduire l'édition de 1727. Le texte a été coupé par de plus fréquens alinéa; une attention particulière a été portée sur la ponctuation, qui avoit été entièrement négligée.

L. J. N. Monmerqué.

(1) *Esprit de la Fronde*, tome 1, page 36.

AVERTISSEMENT

DU PÈRE BOUGEANT.

Il est inutile d'informer le public à qui il a l'obligation du présent qu'on lui fait de ces Mémoires. Il lui suffit de pouvoir s'assurer qu'ils ne sont point supposés, et c'est ce que les lecteurs trouveront dans l'ouvrage même. Le style dont il est écrit, l'air de candeur et de sincérité qui y règne partout, ne laissent aucun lieu aux soupçons de supposition. C'est pour cela même qu'on n'a pas voulu toucher au style ni aux expressions de l'auteur, de peur d'altérer tant soit peu le caractère de vérité qui s'y fait remarquer.

L'auteur se nommoit François de Paule de Clermont, marquis de Montglat. Il étoit de l'illustre et ancienne maison de Clermont, originaire d'Anjou, d'où sont sorties les branches de Clermont de Galerande, d'Amboise, de Saint-Georges et de Resnel. Il étoit chef de la branche de Saint-Georges, fils aîné de Hardouin de Clermont et de Jeanne de Harlay, dame de Montglat. Il fut chevalier des ordres du Roi, grand-maître de la garde-robe, et maréchal de camp. Il épousa Isabelle Hurault, fille du comte de Chiverny, et héritière du chancelier de ce nom; et

trouvera répandues dans sa narration; mais, à cela près, sa manière de narrer est nette et coulante, précise et naturelle; et c'est tout ce qu'on doit désirer dans des Mémoires comme ceux-ci. Comines, Brantôme, et les autres auteurs du temps passé, plaisent encore aujourd'hui dans leur langue, et pour ainsi dire dans leur habit gaulois : il semble même qu'on leur ôte une partie de leurs grâces quand on les habille à la moderne. C'est en partie ce qui a fait croire qu'il falloit donner ces Mémoires au public tels qu'ils sont sortis des mains de l'auteur; et qu'ils plairoient plus dans leur simplicité qu'avec tous les ornemens qu'on auroit pu leur prêter.

MÉMOIRES

DU

MARQUIS DE MONTGLAT.

DISCOURS

Sur l'état de la France depuis la paix de Vervins jusques à la déclaration de la guerre.

La France, après avoir souffert durant trente-neuf ans la guerre civile, causée pour la religion prétendue réformée, depuis la mort du roi Henri II, avenue en 1559, et durant les règnes de ses trois enfans les rois François II, Charles IX et Henri III, fut rétablie dans son premier lustre par la valeur et bonne conduite du roi Henri IV; lequel, après avoir reconquis son royaume qui lui étoit injustement disputé, donna la paix à ses sujets par le traité de Vervins, fait, en 1598, avec Philippe II, roi d'Espagne. Quoique par cet accord leurs différends fussent terminés, ils se réservèrent les droits qu'ils avoient respectivement les uns sur les autres; le point du marquisat de Saluces, dont le duc de Savoie s'étoit emparé durant la Ligue, sous le feu roi Henri III, fut remis à la décision du Pape, lequel ne put obliger ce prince à se mettre à la raison; et le Roi le força par les armes de lui donner en échange la Bresse,

et les pays de Bugey, Valromey et Gex. Après la paix de Vervins, le Roi fit déclarer par le Pape son mariage avec la reine Marguerite nul; et peu de temps après il épousa Marie de Médicis (1), fille de François et nièce de Ferdinand, grands ducs de Toscane.

Ce mariage donna lieu à la conspiration du maréchal de Biron, fomentée par les Espagnols et le duc de Savoie, sous prétexte que le Roi ayant donné une promesse de mariage à la marquise de Verneuil (2), de laquelle il avoit un fils (3), il n'avoit pu en épouser une autre; ce qui fut cause de la mort du maréchal, et de la prison du comte d'Auvergne, depuis nommé duc d'Angoulême, fils bâtard du roi Charles IX. Le reste du règne de Henri IV se passa en grande tranquillité, excepté la brouillerie excitée par le maréchal de Bouillon, qui fut contraint de s'humilier, et de lui remettre Sedan entre les mains : mais sa clémence fut si grande, qu'il lui pardonna généreusement, lui rendit sa place, et le ramena avec lui à Paris. Se voyant en pleine paix, aimé de ses sujets et redouté de ses voisins, il ne songeoit qu'à goûter le repos qu'il s'étoit procuré par ses victoires, et à se délasser de ses fatigues passées en faisant de superbes bâtimens dans Paris et à la campagne, lorsque la mort du duc de Clèves et de Juliers arriva, pour la succession duquel toutes les puissances de la chrétienté prirent parti. Le Roi s'y intéressa des premiers; et pour cet

(1) *Il épousa Marie de Médicis:* Ce mariage fut célébré à Lyon le 27 décembre 1600 — (2) *La marquise de Verneuil:* Catherine-Henriette de Balzac d'Entragues, marquise de Verneuil, fille de Marie Touchet, maîtresse de Charles IX. — (3) *Un fils:* Henri, duc de Verneuil, mort en 1682, sans laisser d'enfans de Charlotte Seguier, fille du chancelier.

effet il leva une puissante armée accompagnée de quantité d'artillerie et d'argent, pour empêcher que ces duchés ne tombassent entre les mains d'autres que des légitimes héritiers. Beaucoup de gens ont cru que ses desseins étoient bien plus grands, et chacun a expliqué cet armement à sa fantaisie; mais comme il communiquoit ses secrets à peu de personnes, on n'a jamais su la vérité de cette entreprise, dont l'exécution fut rompue par l'exécrable parricide commis contre sa personne sacrée, le 14 de mai 1610. Cette mort mit la France dans une étrange consternation: car depuis plusieurs siècles elle n'avoit point eu de roi si grand, si bon, et si aimé de ses peuples. Il laissa la couronne à monseigneur le Dauphin, son fils aîné, qui fut appelé Louis XIII, âgé de huit ans et huit mois: car il étoit né le 27 de septembre 1601.

Il avoit pour frères et sœurs Elisabeth, depuis reine d'Espagne, née en 1602; Chrétienne, duchesse de Savoie, en 1606; le petit duc d'Orléans en 1607, mort en bas âge en 1611; Gaston, duc d'Anjou et puis d'Orléans, en 1608; et Henriette-Marie, reine d'Angleterre, en 1609. Tous ces princes furent élevés à Saint-Germain par madame de Montglat (1), femme de grand mérite et vertu. Le feu Roi avoit aussi laissé des bâtards: à savoir, de Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort, César, duc de Vendôme;

(1) *Madame de Montglat:* Françoise de Longuejoue, mariée en premières noces à Pierre de Froisey, seigneur de Crençey; et en secondes à Robert de Harlay, baron de Montglat, premier maître d'hôtel de Henri IV. Jeanne de Harlay, baronne de Montglat, sa fille, épousa en 1599 Hardouin de Clermont, seigneur de Saint-Georges. Ils eurent de leur mariage François de Paule de Clermont, marquis de Montglat, l'auteur des Mémoires.

Alexandre (1), grand prieur de France ; et la duchesse d'Elbœuf. De mademoiselle d'Entragues, dite marquise de Verneuil, il eut le duc de Verneuil et la marquise de La Valette. De la comtesse de Moret, de la maison de Bueuil, sortit le comte de Moret ; et de la dame des Essarts vinrent les abbesses de Fontevrault et de Chelles.

Après la mort du Roi, la Reine sa veuve, mère du nouveau Roi, fut déclarée régente du royaume, en l'absence des princes du sang, qui arrivèrent après, et trouvant la chose faite, n'en osèrent murmurer. Elle avoit été couronnée à Saint-Denis le jeudi, et devoit faire son entrée le dimanche dans Paris : mais ce malheureux accident empêcha cette cérémonie. La première action de régence qu'elle fit fut de licencier l'armée du feu Roi, dont elle ne retint que dix mille hommes, qu'elle envoya sous le maréchal de La Châtre au siége de Juliers.

Comme les minorités des rois sont sujettes aux troubles causés par les mécontentemens des grands, le premier soin qu'elle eut fut de tâcher à les contenter par bienfaits : pour cela, elle fit grande profusion d'argent en peu de temps, et consomma tout celui que le feu Roi avoit amassé avec tant de peine à la Bastille par le bon ménage du duc de Sully, auquel on ôta les finances pour les donner au président Jeannin. Par ces moyens elle maintint la paix durant les quatre premières années de sa régence ; et pour la rendre plus ferme au dehors, elle crut que l'alliance d'Espagne y contribueroit beaucoup, comme étant la seule puissance dans l'Europe capable de tenir

(1) *Alexandre*, dit le chevalier de Vendôme.

tête à la France; et toutes deux liées ensemble d'intérêts, en état de donner la loi à tout le reste de la chrétienté. Pour cet effet, l'an 1612, le duc de Mayenne (1) fut envoyé en Espagne pour demander en mariage l'Infante, fille aînée du roi Philippe III; et le duc de Pastrane vint en même temps en France demander madame Elisabeth pour le prince d'Espagne, qui a régné depuis sous le nom de Philippe IV. Ces mariages furent accordés: et pour les solenniser avec plus de magnificence, on fit à Paris ce célèbre carrousel à la place Royale, duquel on a tant parlé. Leurs noces furent remises pour quelque temps, à cause de la grande jeunesse des accordés. Cette union donna sujet de parler à bien des gens: car elle étoit si grande qu'il ne se résolvoit rien dans le conseil sans en faire part au duc de Montéléon, ambassadeur d'Espagne: ce qui étoit contre les maximes du feu Roi. Aussi cela fit grande impression dans l'esprit des plus grands; et le calme ayant duré jusqu'à cinq ou six mois avant la majorité du Roi, les princes qui vouloient tout manier à leur fantaisie, et quelques dames n'étant pas contentes du gouvernement présent, et jalouses de la faveur de la duchesse de Guise et de la princesse de Conti, qui étoient mieux traitées qu'elles par la Reine, embarquèrent par leurs intrigues leurs galans à brouiller: si bien qu'un matin le prince de Condé, les ducs de Vendôme, de Longueville, de Mayenne, de Nevers, et quantité d'autres grands seigneurs, sortirent de la cour sans congé,

(1) *Le duc de Mayenne:* Henri de Lorraine, duc de Mayenne et d'Aiguillon, fils de Charles de Lorraine, duc de Mayenne, le chef de la Ligue.

prenant pour prétexte le mauvais gouvernement de l'Etat qu'ils vouloient réformer, et le mariage du Roi qu'ils vouloient empêcher : disant que cette alliance causeroit la perte de tous les alliés de la couronne, principalement des protestans, qui croiroient qu'elle ne se feroit que pour les détruire, et quitteroient par cette raison les intérêts de la France, qui demeureroit en proie à l'ambition de la maison d'Autriche ; laquelle la voyant abandonnée de ses alliés, tâcheroit ensuite à l'opprimer, pour, en l'abattant, parvenir à ce dessein qu'elle a depuis long-temps prémédité d'usurper la monarchie universelle. Mais ils n'eurent pas plus tôt levé les armes, qu'ils les mirent bas par le traité de Sainte-Menehould, par lequel il fut accordé que le mariage du Roi seroit retardé jusqu'à ce que les Etats-généraux eussent été convoqués pour en donner leurs avis, et pour travailler à la réformation de l'Etat.

Dès que cette paix fut signée, ils revinrent tous à la cour, où bientôt après le Roi fut déclaré majeur en 1614. Ensuite de quoi les Etats furent assignés à Paris : lesquels, après avoir dressé leurs cahiers, les présentèrent au Roi, qui leur promit d'y répondre au premier jour ; et cependant les congédia, sans avoir produit le grand fruit qu'on espéroit de leurs assemblées. Bientôt après le voyage du Roi en Guienne fut résolu, qui fut le prétexte des seconds troubles, parce que les princes reprirent les armes de nouveau pour l'empêcher, et faire que les cahiers des Etats fussent répondus favorablement. Voilà donc tout en armes en 1615. Le Roi mit deux armées sur pied : l'une commandée par le duc de Guise pour l'accompagner ; et l'autre par le maréchal de Bois-Dauphin, pour tenir tête en

Champagne aux princes, qui se vantoient d'empêcher l'exécution du mariage : ce qu'ils ne purent faire néanmoins, car Sa Majesté arriva heureusement à Bordeaux. Madame Elisabeth sa sœur fut conduite par le duc de Guise à Saint-Jean-de-Luz, sur la rivière de la Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne; où l'ayant remise entre les mains des Espagnols, il reçut des leurs l'Infante, et la mena en sûreté à Bordeaux, où le Roi l'épousa, et bientôt après reprit le chemin de Paris. Durant ce retour on fit tant de négociations avec les princes, qu'enfin le traité de Loudun fut conclu, par lequel ils revinrent tous à la cour, et se remirent dans leur devoir; mais ce ne fut pas sans avoir eu chacun leur compte, et le tout aux dépens du Roi.

Quand Sa Majesté fut arrivée à Tours, au commencement de l'année 1616, il y eut grand changement dans le conseil : car les trois anciens ministres qu'on appeloit les *barbons*, le chancelier de Sillery, Villeroy et le président Jeannin, furent disgraciés; et Puisieux, secrétaire d'Etat. Les sceaux furent donnés à Du Vair (1), premier président de Provence; les finances à Barbin, sous le titre de contrôleur général; et la charge de Puisieux à Mangot (2). Ces deux derniers étoient créatures du maréchal d'Ancre et de sa femme, qui étoient auteurs de tous ces changemens, et de la fortune desquels il faut traiter particulièrement.

(1) *Du Vair* : Guillaume Du Vair, évêque de Lisieux, premier président du parlement de Provence, nommé garde des sceaux en mai 1616. — (2) *Mangot* : Claude Mangot, avocat au parlement de Paris, maître des requêtes, premier président du parlement de Bordeaux.

La maréchale d'Ancre étoit une pauvre fille de Florence, nommée Leonora Galigaï, dont la mère étoit blanchisseuse de la princesse de Florence, qui amena sa fille avec elle en France, la prit en amitié, et la maria avec Concini, gentilhomme florentin, qui étoit aussi venu avec elle d'Italie. Or, durant la vie du feu Roi la Reine avoit eu peu d'autorité : ainsi ceux qui la gouvernoient n'avoient pas grand crédit ; mais comme ces deux personnes avoient de l'esprit, elles s'insinuèrent si bien dans son esprit, qu'elle fit Leonora sa dame d'atour, honneur au dessus d'une personne de sa naissance. Elle se maintint toujours dans les bonnes grâces de sa maîtresse durant la vie du Roi : mais après sa mort elle la gouverna entièrement, et par même moyen son mari, qui fut le maître de l'Etat sans entrer au conseil : car il ne fut jamais ministre ; mais il tenoit le soir le sien particulier avec la Reine, où l'on décidoit de tout ce qui avoit été proposé dans l'autre à l'insu des ministres : et ainsi il étoit plus puissant qu'eux. Sa faveur augmentant, il voulut prendre un nom plus relevé que celui de Concini, et pour cette raison il acheta le marquisat d'Ancre (1), de la maison d'Humières, pour en porter le titre ; et depuis il fut fait maréchal de France. Il poussa son audace si avant, qu'il osa prétendre à mademoiselle de Soissons pour son fils ; et le comte de Soissons son père consentoit de la lui donner, à condition qu'il fît épouser au duc d'Enghien son fils mademoiselle

(1) *Le marquisat d'Ancre :* Il acheta ce marquisat de Louis de Crevant, marquis d'Humières par sa femme ; et de cette dernière, qui se nommoit Jacqueline d'Humières, marquise d'Ancre. Le maréchal d'Humières étoit leur petit-fils.

de Montpensier, la plus grande héritière de ce temps, destinée pour Monsieur, frère du Roi; et la chose eût pu réussir, sans la mort du comte de Soissons. Aussi son insolence devint odieuse à tous les grands : ce qui causa les troubles de ces temps-là.

Or, durant le règne du feu Roi la cour étoit souvent à Fontainebleau, à quatre lieues de Melun, dont Barbin étoit procureur du Roi; lequel, ne pouvant avoir accès chez les ministres, s'attachoit à la Reine par le moyen de Leonora, qu'il tâchoit de gagner par mille petits soins : tantôt lui portant des fruits de son jardin, et quelquefois lui donnant la collation dans une petite maison qu'il avoit près de Melun : en sorte qu'il se rendit fort libre avec elle, étant réputé pour son domestique; et comme il étoit habile, il ne perdit pas le temps de s'avancer après la mort du Roi, et de profiter de la faveur de la maréchale d'Ancre, près de laquelle il pouvoit tout. Il réussit si bien dans son dessein, que dans le changement du conseil, qui arriva à Tours au commencement de 1616, il trouva sa place, et fut le maître absolu des finances sous le nom de contrôleur général. Or étant à Melun petit compagnon, il avoit un ami intime chez lequel il logeoit quand il alloit à Paris, nommé Bouthillier (1), avocat au parlement, qui avoit été clerc de l'avocat La Porte, alors décédé. Ce La Porte étoit en son temps un des plus célèbres avocats de Paris, lequel servoit l'ordre de Malte avec tant d'utilité, que le grand-maître et le conseil reçurent son second fils chevalier de grâce, qui depuis fut grand prieur de

(1) *Nommé Bouthillier :* Denis Bouthillier, avocat au parlement de Paris. Il fut fait conseiller d'Etat le 2 février 1617, et il mourut en 1622.

France (1). Il servoit aussi un gentilhomme de Poitou nommé Richelieu, dont le père avoit mangé tout son bien, et avoit laissé sa maison fort incommodée. Et comme il étoit son voisin, il prit affection pour lui; et ayant gagné beaucoup de biens dans son métier, il lui donna sa fille (2) en mariage avec une grande somme d'argent, dont il paya ses dettes, et parvint à la charge de grand prevôt de France, et à la dignité de chevalier du Saint-Esprit. Durant ce temps, l'avocat La Porte mourut, et laissa sa pratique à son clerc Bouthillier, qui avoit été reçu avocat avant sa mort; il lui recommanda les petits enfans de Richelieu, qui n'avoient plus ni père ni mère. Il ne manqua pas à la parole qu'il lui en donna : car il eut soin d'eux comme s'ils eussent été ses propres enfans; et les ayant fait étudier, le second nommé Alphonse, destiné à l'Eglise, obtint par résignation l'évêché de Luçon, qu'il ne garda guère pour se rendre chartreux; et le laissa à son cadet Armand, qui étoit trop jeune pour le posséder. Cette raison l'obligea d'aller à Rome pour avoir dispense d'âge, où il supposa un faux baptistaire pour paroître plus âgé qu'il n'étoit, et par ce moyen obtint ses bulles; mais cette ruse fut découverte, et le pape Paul v en fut informé, qui en parut fort en colère; et l'évêque de Luçon fut contraint d'avoir recours à l'ambassadeur de France Alincourt, qui apaisa le courroux de Sa Sainteté, et le mena lui demander pardon. Le Pape lui fit une légère réprimande, puis appela l'ambassadeur, et lui dit que ce jeune homme

(1) *Grand prieur de France:* Amador de La Porte, grand prieur de France en 1640; il mourut le 31 octobre 1644. — (2) *Sa fille :* Suzanne de La Porte, mariée à François Du Plessis-Richelieu, mère du cardinal.

seroit un jour un grand fourbe. Etant de retour en France, il étoit souvent chez l'avocat Bouthillier, où il fit habitude avec Barbin, qui goûta son esprit, et le trouva si excellent qu'il le fit connoître à Leonora, laquelle étant depuis parvenue à une grande fortune, se servit de lui dans de petites négociations, dont il s'acquitta si bien qu'elle le fit connoître à la Reine, et la persuada tellement de son grand mérite et capacité, que quelque temps après le changement du conseil, le garde des sceaux Du Vair ayant déplu au maréchal d'Ancre, Mangot eut les sceaux, et l'évêque de Luçon fut fait secrétaire d'Etat en sa place. Et dans la fonction de cette charge il se mit si bien dans l'esprit de la Reine, que la confiance qu'elle eut depuis en lui commença dès ce temps-là, laquelle causera de grandes révolutions dans la suite.

De Tours, la cour revint à Paris, où l'excessive autorité du maréchal d'Ancre mécontenta tout le monde, et principalement les princes, qui, se voyant méprisés et sans crédit, commencèrent à tenir des conseils ensemble pour chercher un remède à ce mal : mais il s'aperçut bientôt de ces menées, tellement qu'il crut que le meilleur avis qu'il pourroit prendre pour sa sûreté étoit de s'assurer du chef de tous, qui étoit le prince de Condé. C'est pourquoi, par son conseil, il fut arrêté dans le Louvre par le marquis de Thémines, qui, pour ce service, fut fait maréchal de France. Sitôt que cette nouvelle fut sue, tous les princes se sauvèrent et se retirèrent en leurs gouvernemens, où ils prirent les armes, disant qu'on avoit violé la foi publique et le traité de Loudun, en arrêtant le prince ; et qu'on eût fait la même chose d'eux

s'ils n'y eussent pris garde. Tous leurs manifestes ne parloient que contre le maréchal d'Ancre, qu'ils accusoient d'être cause de tous les malheurs du royaume; mais il ne s'endormoit pas de son côté : car voyant tous les princes contre lui, il fit sortir de la Bastille le comte d'Auvergne, qui y étoit prisonnier depuis treize ans; et pour le lier à ses intérêts il lui donna le commandement de l'armée du Roi, avec laquelle il mit le siége devant Soissons, où le duc de Mayenne étoit enfermé. Mais il arriva un changement à la cour qui finit bientôt cette guerre.

[1617] Le Roi, depuis son avénement à la couronne, avoit été tenu fort bas par la Reine sa mère; et le maréchal d'Ancre et sa femme vivoient si peu respectueusement avec lui qu'il en étoit chagrin, tout jeune qu'il étoit. Même depuis sa majorité ils ne firent pas plus d'état de lui qu'auparavant, parce qu'il laissa tout le soin des affaires entre les mains de la Reine et de ses ministres, sans songer à autre chose qu'à se divertir, avec une compagnie de petits Suisses qu'il avoit levée, à un fort qu'il avoit fait faire dans les Tuileries, et à voler de petits oiseaux avec des pies-grièches. Dans tous ces divertissemens, Luynes et ses deux frères Cadenet (1) et Brantès (2) étoient ceux qui s'y intriguoient le plus. Ils étoient gentilshommes provençaux, et Luynes avoit été au comte Du Lude. Comme le Roi avoit été abandonné de tout le monde, il leur étoit fort aisé de se fourrer dans ses petits plaisirs, et d'acquérir en peu de temps de la familiarité avec lui.

(1) *Cadenet* : Honoré d'Albert, seigneur de Cadenet, duc de Chaulnes, pair et maréchal de France; il mourut en 1649. — (2) *Et Brantès* : Léon d'Albert, seigneur de Brantès, duc de Luxembourg, mort en 1630.

On étoit ravi de le voir s'amuser à ces bagatelles, et on le traitoit comme un enfant, et quelquefois trop : car il ne le trouvoit pas toujours bon, comme il le témoigna un jour à la maréchale, quand, jouant à de petits jeux au dessus de sa chambre, elle lui manda qu'elle avoit la migraine, et qu'il faisoit trop de bruit : il répondit que si sa chambre étoit exposée au bruit, Paris étoit bien grand pour en trouver une autre. Une autre fois étant dans la chambre de la Reine sa mère, qui aimoit fort les chiens, il marcha sur la patte de l'un, qui lui mordit la jambe jusqu'au sang ; au lieu de lui faire excuse, elle le gourmanda extrêmement, et il sortit en colère, disant qu'elle aimoit mieux un chien que lui. Toutes ces choses l'aigrissoient contre la Reine et contre ceux qui la gouvernoient, tellement que pour adoucir son esprit on résolut de lui faire quelque petite grâce : ce fut qu'à sa prière, quand le prince de Condé fut arrêté, Luynes eut le château d'Amboise. Mais ensuite voyant que ce favori empiétoit trop sur l'esprit du Roi, le maréchal d'Ancre en prit jalousie ; et pour rompre le grand attachement que Sa Majesté avoit pour lui, il persuada à la Reine de l'éloigner. Le Roi témoigna être fort affligé de cette nouvelle ; et Luynes se voyant perdu, crut qu'il n'y avoit point de meilleur moyen pour se sauver que de prévenir ce coup par un autre : c'est pourquoi il dit au Roi qu'il ne se devoit point affliger pour cela, parce que le remède étoit en sa main, puisqu'il étoit le maître, et le seroit toujours quand il voudroit. Il lui fit si bien connoître que son autorité ne se pouvoit établir que par la perte du maréchal, que le Roi dit tout bas à Vitri, capitaine des gardes, de parler à Luynes, et

de faire ce qu'il lui diroit de sa part. Il le fut trouver aussitôt, et fut fort aise du commandement qu'il reçut, parce qu'il n'aimoit pas le maréchal. Mais quoique l'intention du Roi fût de le faire arrêter, la peur qu'ils eurent que les larmes d'une mère n'attendrissent un fils, et que tout le faix de cette affaire ne tombât sur eux, fit qu'ils résolurent entre eux de s'en défaire. Si bien que Vitri l'ayant rencontré sur le pont du Louvre, qui entroit avec beaucoup de suite, il le tira par le manteau, et lui dit qu'il avoit ordre du Roi de se saisir de sa personne. Sur quoi le maréchal étonné recula d'un pas, et en même temps il tomba mort de deux coups de pistolet tirés par commandement de Vitri, disant qu'il s'étoit mis en défense. Le jour même, le Roi lui donna le bâton de maréchal de France qu'avoit le défunt. Aussitôt les gardes de la Reine mère furent mis hors du Louvre; le pont qui étoit entre son appartement et son jardin fut rompu, elle dormant; et à son réveil elle fut surprise de voir ses femmes pleurer, lesquelles lui apprirent ce qui s'étoit passé, et qu'elle étoit arrêtée. Le Roi fut trois jours sans la voir; puis il lui manda qu'il désiroit qu'elle se retirât à Blois, et qu'il lui vouloit dire adieu, à condition qu'elle ne lui parlât en aucune sorte des choses passées : ce qu'elle promit. Le Roi étant descendu dans sa chambre lui parla fort froidement, et la Reine ne put s'empêcher de lui dire en pleurant que si elle eût su que le maréchal lui eût déplu, elle l'eût renvoyé en Italie. Elle lui recommanda en même temps Barbin : mais le Roi, sans lui répondre, la baisa et sortit, et la Reine partit aussitôt pour s'en aller à Blois. Tout ce changement arriva au mois d'a-

vril 1617, et tout le conseil du Roi fut rétabli comme il étoit auparavant. Le chancelier de Sillery fut rappelé pour en être chef, et les sceaux furent rendus à Du Vair : Villeroy et Puisieux rentrèrent dans leurs charges de secrétaires d'Etat, et le président Jeannin revint sans avoir les finances, qui furent données à Schomberg. Barbin fut mis à la Bastille, Mangot exilé, et l'évêque de Luçon relégué à Avignon. Cependant la nouvelle de la mort du maréchal arriva à Soissons, où, sans pourparler ni négociation quelconque, les portes de la ville furent ouvertes, les deux camps se mêlèrent, criant *vive le Roi!* et les princes, sans traité, prirent la poste et vinrent trouver Sa Majesté, qui ne les voulut pas voir, par les conseils du chancelier et de Villeroy, jusqu'à ce que leur abolition fût passée : ce qui fut fait sans difficulté. La maréchale d'Ancre fut arrêtée et mise entre les mains du parlement, qui la condamna à perdre la tête pour crime de magie, n'en trouvant point d'autre : ce qui fut exécuté au grand étonnement de tout le monde, qui trouvoit cet arrêt indigne d'une si auguste compagnie. La haine du peuple fut si grande contre le maréchal, que deux jours après sa mort il le déterra, le mit en pièces, traîna ses membres dans les rues par toute la ville, et puis les jeta à Montfaucon.

[1618] Tout le monde se réjouissoit, dans l'espérance que le Roi gouverneroit son Etat de lui-même, qu'on s'adresseroit à lui pour recevoir des grâces et des bienfaits. Mais cette joie fut courte, parce qu'il se déchargea de tous les soins du royaume sur Luynes, duquel la puissance vint à un tel point de grandeur, qu'en quatre ans et demi que sa faveur dura,

il fut lui et ses deux frères chevaliers du Saint-Esprit, ducs et pairs, Cadenet maréchal, et lui connétable de France. Aussi le murmure de tous les grands commença bientôt à éclater contre lui, disant qu'on n'étoit pas mieux que sous le maréchal d'Ancre, et qu'on n'avoit pas changé de taverne, mais seulement de bouchon. Ce que voyant le duc de Luynes, il fit sortir de prison le prince de Condé, pour l'attacher au maintien de sa fortune et l'opposer à la Reine mère, qui étoit leur commune ennemie : et pour s'appuyer de grandes alliances, il épousa la fille du duc de Montbazon de la maison de Rohan, et maria Cadenet à l'héritière de Péquigny, faisant ériger Chaulnes en duché-pairie; et Brantès à celle de Luxembourg, avec la même dignité. Mais plus ils augmentoient en biens et honneurs, plus la jalousie croissoit contre eux : si bien que la Reine mère attira le duc d'Epernon à son parti sur la fin de l'an 1618; et au commencement de 1619 elle sortit du château de Blois et gagna le Pont-de-Cé, où ce duc l'attendoit avec de la cavalerie, et la conduisit en sûreté à Loches, et de là dans son gouvernement d'Angoulême. L'action du duc fut trouvée fort mauvaise à la cour; et sur les nouvelles qu'en reçut le Roi, il fit marcher des troupes contre lui, et ne laissa pas en même temps d'envoyer le père de Berulle (1) pour persuader à la Reine mère de se soumettre à ses volontés. Elle étoit alors gouvernée par l'abbé Ruccelai (2), italien; et elle se plaignoit dans

(1) *Le père de Berulle :* Pierre de Berulle, fondateur de la congrégation de l'Oratoire. — (2) *L'abbé Ruccelai:* Girard, dans son Histoire du duc d'Epernon, donne des détails singuliers sur l'abbé Ruccelai. Compatriote de Concini, il fut présenté à la cour de la Reine mère par

ses manifestes qu'on lui ôtoit tous ses serviteurs, et entre autres l'évêque de Luçon. Ce que le duc de Luynes ayant appris, il crut qu'il falloit, sous prétexte de lui donner satisfaction, opposer à cet abbé quelqu'un qui mît division dans son conseil et partageât l'autorité avec lui : et pour ce sujet il envoya un ordre du Roi à l'évêque de Luçon de sortir de son exil d'Avignon, et de se rendre auprès de sa maîtresse, après avoir sous main tiré parole de lui qu'il seroit dans ses intérêts. Ce dessein réussit fort bien au gré de la cour : car l'évêque, reprenant le dessus dans l'esprit de la Reine, chassa Ruccelai et demeura maître du cabinet, où il ne manqua pas à ce qu'il avoit promis : car il porta la Reine à faire ce qu'il plairoit au Roi, et à signer un traité par lequel on lui donna pour place de sûreté le château d'Angers et le Pont-de-Cé. Aussitôt elle partit d'Angoulême et vint trouver le Roi à Tours, qui, sachant sa venue, alla au devant d'elle jusqu'à Cousières (1) avec la Reine sa femme. La réconciliation de Leurs Majestés se fit en ce lieu-là, où, pour marque de l'oubli de tout le passé, la Reine mère fit beaucoup de caresses au duc de

ce favori. Comblé des biens de l'Eglise, il se livra à son goût pour les plaisirs. On prétend qu'il a été le premier homme *à vapeurs*. Disgracié avec le maréchal d'Ancre, il suivit le parti de la Reine, dans l'espoir de venger son bienfaiteur. Il amena le duc d'Epernon, par une intrigue habilement conduite, à embrasser les intérêts de Marie de Médicis ; voulut ensuite déterminer la Reine à abandonner ce duc, qui pour lui procurer la liberté n'avoit pas craint de faire la guerre au Roi. Justement repoussé pour ce conseil italien, il se jeta dans les bras du duc de Luynes, le servit jusqu'à sa mort, et embrassa ensuite le parti du prince de Condé. Il mourut en 1622.

(1) *Cousières* : Château situé dans la Touraine. Il appartenoit alors au duc de Montbazon.

Luynes. Après de grandes marques d'amitié de part et d'autre, Leurs Majestés revinrent à Tours, d'où le prince de Piémont partit pour retourner en son pays, après avoir épousé madame Chrétienne, sœur du Roi, qu'il emmena avec lui. De là le Roi et la Reine reprirent le chemin de Paris, et la Reine mère celui d'Angers, où elle devoit faire sa demeure. Elle en donna le gouvernement à Richelieu, frère aîné de l'évêque de Luçon; dont le marquis de Thémines fut tellement offensé, prétendant devoir être préféré à lui, qu'il le fit appeler et le tua en duel : et par cette mort il l'empêcha de parvenir aux plus grandes dignités du royaume, où la faveur que l'évêque de Luçon eut depuis l'eût élevé.

Au commencement de l'an 1620, le Roi envoya le duc d'Angoulême, Béthune, chevalier du Saint-Esprit, et Châteauneuf, conseiller d'Etat, vers l'Empereur, tous les princes d'Allemagne, et Bethlen Gabor, prince de Transylvanie, pour tâcher, en qualité d'ambassadeurs extraordinaires (1), d'accommoder les différens qui étoient survenus pour le royaume de Bohême. Mais durant qu'il se mettoit en peine d'apaiser les troubles de ses voisins, il s'en élevoit chez lui qui lui donnèrent des affaires : la Reine mère, fâchée de se voir éloignée de la cour, fit une ligue avec les princes, qui ne pouvoient souffrir l'excessive fortune des trois Luynes : tellement qu'ils sortirent de la cour sans prendre congé, et armèrent pour son service. Ce désordre obligea le Roi de partir de Paris

(1) *En qualité d'ambassadeurs extraordinaires :* Les instructions données à ces ambassadeurs ont été publiées dans un recueil de pièces destiné à faire suite aux Mémoires de Villeroy.

pour éteindre ce feu ; et il s'en alla droit à Caen, où commandoit Prudent pour le grand prieur de Vendôme, frère naturel du Roi, lequel, surpris de la présence de Sa Majesté, rendit le château contre l'espérance de tous les deux partis. Ensuite le Roi s'avançant vers Angers, tout se soumit à lui jusqu'au Pont-de-Cé, où le duc de Retz, qui commandoit l'armée de la Reine, voulut faire résistance; mais il fut forcé et défait entièrement : tellement que la Reine mère, destituée de tout secours, fut contrainte de prendre la loi du plus puissant, qui fut que, moyennant l'abolition pour ceux qui l'avoient suivie, elle reviendroit à la cour, et y demeureroit dorénavant. Mais le duc de Luynes, ne la voulant plus avoir contraire, gagna l'évêque de Luçon, qui avoit une entière puissance sur son esprit; et pour se l'attacher encore davantage, il fit épouser à Combalet, son neveu, la nièce de l'évêque, fille de sa sœur et de Pont de Courlai, et le fit nommer par le Roi au cardinalat, pour la première fois que le Pape en feroit pour les couronnes. Par ce moyen tous les esprits furent réunis.

Aussitôt que le Roi eut éteint ce trouble, il ne voulut pas revenir à Paris qu'il n'eût fait exécuter ses commandemens par ses sujets de Béarn. Pour faire entendre cette affaire, il faut savoir qu'une des conditions que le pape Clément VIII exigea pour l'absolution du feu roi Henri IV, fut qu'il feroit restituer tous les biens d'Eglise de Béarn qui avoient été confisqués par la reine de Navarre Jeanne d'Albret sa mère, et appliqués à l'entretien des ministres et des colléges destinés à l'instruction des huguenots. Or pour contenter Sa Sainteté, par l'édit de Nantes ac-

cordé à ceux de la religion pour la liberté de conscience, il fut ordonné que tous les biens d'Eglise seroient rendus. Cet édit avoit été exécuté par tout le royaume, excepté en Béarn, sous prétexte que ce pays n'étoit pas compris dans l'édit de Nantes, à cause qu'il ne dépendoit pas de la couronne de France. Or le Roi, se voyant à moitié chemin de ce pays-là, fit donner un arrêt dans son conseil pour faire rendre tous les biens d'Eglise aux ecclésiastiques, et envoya un commissaire sur les lieux pour le faire enregistrer dans le conseil souverain de Navarre. Ce commissaire trouva de grandes difficultés dans cette affaire : car le marquis de La Force, gouverneur de la province, et tous les magistrats qui étoient huguenots, s'y opposèrent si fortement, que le Roi, qui s'étoit avancé jusqu'à Poitiers pour en apprendre plus tôt des nouvelles, se résolut d'aller jusqu'à Bordeaux pour se faire obéir de gré ou de force. En arrivant dans cette ville, il trouva des députés qui lui vouloient faire de très-humbles remontrances, qui furent mal reçues; et il les renvoya avec menaces que si dans huit jours il n'étoit obéi, il iroit en personne leur apprendre leur devoir. Cette réponse les étonna, et dans la semaine le marquis de La Force écrivit à Sa Majesté pour le détourner de ce voyage, représentant le défaut des vivres, qui ne pourroient suffire pour toute la cour, et promettant qu'avec un peu de patience il feroit obéir au Roi sans qu'il prît la peine d'y aller. Cette lettre l'arrêta encore quelques jours à Bordeaux; mais la seconde, qui portoit des excuses et les rejetoit sur la mutinerie des peuples, et demandoit encore du temps pour les mettre à la raison, fit

voir que ce n'étoit que des amusemens pour gagner du temps, et obligea le Roi de partir promptement pour aller à Pau, où il arriva en si grande diligence, qu'il fut aux portes avant que personne se fût reconnu. Sa présence étonna tellement tout le monde, qu'il ne trouva aucune résistance, mais toute soumission; et chacun par son obéissance vouloit s'excuser du passé. Mais le Roi, qui ne voulut laisser dans le pays aucune suite de rebellion, cassa les conseils souverains de Navarre, et créa un parlement à Pau, réunissant ces provinces à la couronne de France. Il rétablit tous les ecclésiastiques dans leurs biens, ôta le gouvernement au marquis de La Force et le donna au comte de Gramont, et tira de Navarreins un huguenot pour y mettre Poyanne. Puis ayant achevé de régler à sa fantaisie toutes les affaires de ce pays, il reprit le chemin de Paris, où il revint passer l'hiver.

[1621] Ce coup de puissance souveraine étourdit tellement les huguenots, qu'ils s'assemblèrent promptement à La Rochelle pour mettre ordre à leur sûreté; mais comme par l'édit de Nantes il ne leur étoit pas permis de le faire sans la permission du Roi, leur assemblée fut tenue pour criminelle, et fut défendue par un ordre exprès du Roi. Mais n'ayant pas laissé de passer outre, ils reçurent commandement de se séparer; à quoi ils ne voulurent pas obéir: ce qui offensa tellement Sa Majesté, qu'au commencement de 1621 elle partit de Paris pour s'approcher du Poitou, afin de les mettre dans leur devoir. S'étant avancé jusqu'à Tours, le Roi envoya ses maréchaux des logis pour marquer son logement dans le château de Saumur, qui étoit une place de sûreté de ceux de la religion. Le Plessis-

Mornay y avoit été mis gouverneur par le roi Henri IV, lors seulement roi de Navarre, quand cette ville lui fut donnée pour otage par le roi Henri III, au traité qu'il fit avec lui lorsqu'il le vint secourir contre la Ligue en 1589. Comme il avoit toujours servi le feu Roi avec beaucoup de fidélité, il se trouva bien empêché; mais enfin il obéit, et ne voulut pas ternir le mérite de ses longs services, en refusant au Roi l'entrée d'une ville où il avoit été mis par son père. Il fut fort bien reçu de Sa Majesté, qui lui fit donner récompense de son gouvernement, et y établit le comte de Sault en sa place. Ce changement donna de la frayeur à tous les gouverneurs des places de sûreté qu'avoient les huguenots : si bien que le Roi ayant envoyé de Poitiers ses maréchaux des logis à Saint-Jean-d'Angely, l'entrée de la ville leur fut refusée par Soubise: ce dont il fut tellement irrité, qu'il mit le siége devant; et après y avoir perdu quantité de braves gens, il s'en rendit maître par composition. Après la prise de Saint-Jean-d'Angely, il entra dans la Guienne, où les places de sûreté de ceux de la religion lui refusoient les portes et l'obligeoient de les assiéger; mais toutes firent joug devant ses armes victorieuses, soit par capitulation, soit par force, comme Négrepelisse, qui fut mise à feu et à sang. Clairac fit une vigoureuse résistance : mais il fut pris, après qu'il en eut coûté la vie à Termes (1), un des plus galans hommes de la cour. Ainsi le Roi se voyant

(1) *Termes:* César-Auguste de Saint-Lary, baron de Termes, grand écuyer de France, et chevalier des ordres du Roi. Anne-Marie de Saint-Lary sa fille porta ses biens dans la maison de Pardaillan, par son mariage avec Jean-Antoine-Arnaud de Pardaillan, marquis de Montespan; le titre de la terre de Termes appartint alors à cette maison.

obéi dans quasi toute la Guienne, résolut de mettre le siége devant Montauban, qui étoit la plus forte place des huguenots après La Rochelle. Pour cet effet, il joignit toutes ses forces; et l'ayant investie, il l'attaqua par trois endroits: mais il y trouva si grande résistance, qu'après avoir été trois mois devant et y avoir perdu le duc de Mayenne et beaucoup d'honnêtes gens, il fut contraint de lever le siége, et il alla décharger la colère qu'il eut de cet affront sur Monheur, petite ville sur la Garonne, qu'il prit. Ce siége fut mémorable par la mort du connétable de Luynes, arrivée au mois de décembre 1621 (1) à Longueville, château situé à une lieue de cette place. Il fut peu regretté du Roi, lequel commençoit à s'en lasser; il fit mine de vouloir gouverner de lui-même, mais cette humeur ne lui dura pas long-temps.

[1622] Après la mort du connétable de Luynes, le Roi donna sa confiance au cardinal de Retz (2) et à Schomberg (3), surintendant des finances, mais non pas avec l'autorité qu'avoit eue le connétable: car le Roi voulut avoir connoissance de tout, et craignit durant quelque temps de retomber entre les mains d'un favori. La première action qu'il fit de lui-même fut de donner à de Vic les sceaux qui vaquoient par la mort de Du Vair, et il fut passer l'hiver à Paris, où la Reine

L'esprit et l'amabilité de Roger de Pardaillan de Gondrin, dernier marquis de Termes, ont donné à ce nom de la célébrité sous Louis XIV.

(1) *Au mois de décembre* 1621: Le 14 décembre. — (2) *Au cardinal de Retz:* Henri de Gondy, fait cardinal par Paul V en 1618, évêque de Paris; il mourut à Béziers le 3 août 1622. Le coadjuteur de Paris, connu sous le nom du cardinal de Retz, étoit son neveu. — (3) *Schomberg:* Henri, comte de Schomberg, avoit été fait surintendant des finances en 1619. Il fut créé maréchal de France en 1625.

sa mère, ravie de la mort du connétable, voulut reprendre l'autorité : mais il n'étoit pas encore temps; et le Roi, qui avoit l'affaire des huguenots en tête, se remit aux champs au printemps de l'an 1622, pour tâcher à les faire rentrer dans leur devoir. Il commença par le Poitou, où il gagna le combat de Rié contre Soubise, et puis il assiégea et prit Royan, où le marquis de Senecé, Humières et Matha furent tués; de là il traversa toute la Guienne, et entra dans le Languedoc, après avoir reçu l'obéissance de quelques villes qui lui furent rendues par le marquis de La Force, qui fit son accommodement, et fut fait maréchal de France; à son exemple Châtillon ayant remis entre les mains du Roi Aigues-Mortes, et quitté le parti des rebelles, reçut aussi la même dignité. Tellement que, par la réduction de ces deux chefs, le duc de Rohan se trouva seul à la tête du parti huguenot : mais le Roi, qui le vouloit détruire, après avoir pris quelques petites villes mit le siége devant Montpellier, où le duc de Fronsac (1) fut tué, jeune prince de grande espérance : et on eût perdu encore de braves gens devant cette ville, sans le traité général que firent les huguenots avec le Roi, par lequel cette place fut remise entre ses mains; l'abolition leur fut accordée pour leur rebellion passée, la liberté de conscience leur fut confirmée, avec leurs places de sûreté qui leur restoient : car celles que le Roi avoit prises ne leur furent pas rendues. Ainsi le Roi fit son entrée dans Montpellier, où il fit bâtir une citadelle, de laquelle il donna le gouvernement à Valencé. Du-

(1) *Le duc de Fronsac* : Léonor d'Orléans-Longueville, duc de Fronsac, tué au siége de Montpellier le 3 septembre 1622.

rant ce siége le maréchal de Lesdiguières se fit catholique : dont le Roi reçut une si grande joie, qu'il lui envoya l'épée de connétable et le collier de l'ordre du Saint-Esprit. Au même temps le pape Grégoire XV créa l'évêque de Luçon cardinal, lequel en reçut le bonnet de la main du Roi en Avignon ; et dorénavant il portera le nom de cardinal de Richelieu. De là le Roi vint à Lyon, où le prince et la princesse de Piémont lui vinrent faire la révérenee ; et puis il prit le chemin de Paris, où il arriva au commencement de l'an 1623.

[1623] Peu de jours après, Schomberg demeuré seul en crédit depuis la mort du cardinal de Retz, avenue sur la fin du siége de Montpellier, fut disgracié, par les menées de Puisieux, secrétaire d'Etat, qui eut par son éloignement la première place dans la confiance du Roi. En même temps Caumartin, qui n'avoit gardé les sceaux que trois mois depuis la mort du garde des sceaux de Vic, mourut ; et Puisieux fit remettre les sceaux entre les mains du chancelier de Sillery son père, et fit donner la surintendance des finances à La Vieuville (1), qui demeura dans les commencemens fort dépendant de lui ; mais il s'insinua insensiblement dans les bonnes grâces du Roi : si bien que, ne pouvant souffrir personne au dessus de lui, il ruina dans l'esprit du Roi son bienfaiteur, et lui fit donner congé avec son père. Au commencement de 1624, d'Aligre (2) fut fait garde des sceaux, et Beau-

(1) *La Vieuville :* Charles, duc de La Vieuville, surintendant des finances. Disgracié en 1624, il fut conduit au château d'Amboise, d'où il s'échappa, et il sortit du royaume. Le cardinal Mazarin lui rendit la charge de surintendant des finances en 1651. Il mourut en 1653. — (2) *D'Aligre :* Etienne d'Aligre, d'abord président au présidial de

clerc (1) secrétaire d'Etat, en la place de Puisieux.

Or, depuis la mort du connétable de Luynes la Reine mère avoit regagné du crédit auprès du Roi, lequel la faisoit entrer au conseil; et la plus grande passion qu'elle eût étoit d'établir dans le ministère le cardinal de Richelieu, en qui elle avoit une entière confiance, et qui lui persuadoit que l'affermissement de son autorité dépendoit des créatures qu'elle mettroit dans le conseil : mais elle trouva de grandes difficultés dans son dessein, parce que le Roi avoit de l'aversion pour le cardinal, causée par les mauvaises impressions qu'il avoit reçues contre lui, durant la faveur du maréchal d'Ancre et les brouilleries de la Reine mère. Tellement qu'il étoit persuadé qu'il étoit d'une ambition démesurée, fort brouillon; et qu'il ne se fût pas soucié de mettre le feu aux quatre coins du monde pour faire réussir ses prétentions. Quoiqu'il eût consenti à son élévation au cardinalat par le traité qu'il fit au Pont-de-Cé avec la Reine sa mère, il avoit toujours depuis affecté de n'avoir aucun commerce avec lui, et de l'éloigner de ses affaires : mais lui, qui avoit un esprit vif et fort pénétrant, connoissant les obstacles qui se rencontroient à ses desseins, fit que la Reine gagna La Vieuville pour consentir qu'il entrât au conseil, seulement par honneur, pour la satisfaire; et d'un autre côté elle faisoit parler au Roi par Bautru, depuis nommé comte de Nogent, qui

Chartres, ensuite conseiller d'Etat, fut fait garde des sceaux le 6 janvier 1624, et chancelier au mois d'octobre suivant. Son fils a aussi été chancelier de France.

(1) *Beauclerc* : Charles Le Beauclerc, d'abord secrétaire des commandemens de Louis XIII dauphin, puis de la Reine, fut secrétaire d'Etat le 5 février 1624. Il mourut le 12 octobre 1630.

étoit fort bien dans son esprit. Et pour n'avoir personne contraire dans le petit coucher, elle fit donner à Thoiras le gouvernement du Fort-Louis, vacant par la mort d'Arnauld (1), et ensuite celui de l'île de Ré, sous ombre de lui faire du bien, mais en effet pour l'éloigner; et elle attira si bien dans son parti tous ceux qui approchoient du Roi, qu'après deux années de résistance il lui accorda par complaisance que le cardinal entrât au conseil, dans le dessein de ne lui faire aucune part de son secret. Mais lui, qui voyoit la Reine maîtresse des volontés du Roi, fit son dessein de gouverner par elle, sans qu'il parût qu'il s'en mêlât; et de cette sorte il chassa La Vieuville, qui avoit aidé à l'établir. Il fit surintendans Marillac et Champigny (2); et ne pouvant souffrir personne pour compagnon, il fit connoître à la Reine qu'elle ne devoit endurer dans le conseil que des gens de sa main. Ce fut pour ce sujet que, sur une dispute arrivée pour la préséance entre le connétable de Lesdiguières et lui, la Reine le fit envoyer en Italie pour secourir le duc de Savoie contre les Génois; et il ne revint plus à la cour, parce qu'il mourut.

Ce fut donc en 1624, à Compiègne, que le cardinal

(1) *La mort d'Arnauld :* Pierre de La Mothe-Arnauld, mestre de camp général des carabins de France, gouverneur du Fort-Louis près La Rochelle, a été un grand homme de guerre. Arnauld d'Andilly son neveu a fait connoître ses grandes qualités, dans un exposé sommaire qui est à la tête de ses Mémoires. Il mourut en 1624. — (2) *Marillac et Champigny :* Marillac et Bochart de Champigny ne furent point surintendans, mais directeurs généraux des finances. Matthieu Molé, procureur général au parlement de Paris, devenu célèbre dans ses fonctions de premier président pendant les troubles de la Fronde, leur avoit été adjoint; mais il aima mieux conserver sa charge. *Voyez* l'Histoire de Louis XIII, par le père Griffet, tome I, page 428.

de Richelieu commença d'entrer au conseil : et la première affaire qui se présenta depuis fut le mariage de madame Henriette-Marie, sœur du Roi, avec le prince de Galles ; pour la conclusion duquel les comtes de Carlisle et de Holland vinrent ambassadeurs extraordinaires. Durant leur négociation, le roi d'Angleterre Jacques mourut, et le nouveau roi Charles y envoya le duc de Buckingham son favori, querir la Reine sa femme. Durant son séjour à Paris, il fit force galanteries aux dames, et même à la Reine régnante : le cardinal faisoit aussi beaucoup la cour à cette princesse ; mais le duc étant un des hommes les mieux faits de son temps et de meilleure mine, plaisoit plus, et étoit mieux reçu : ce qui causa de si grandes jalousies entre eux, qu'elles furent la source de beaucoup de maux. Dans ce même temps, le cardinal Barberin fut envoyé légat en France de la part du pape Urbain VIII son oncle, pour accommoder les affaires de la Valteline, où le marquis de Cœuvres (1) commandoit une armée pour le secours des Grisons, que les Espagnols vouloient chasser de ce pays. Tout fut terminé par le traité de Monçon.

[1625] Or, durant que le Roi songeoit aux affaires de ses voisins, Soubise lui tailloit de la besogne chez lui : car, en pleine paix, il surprit ses vaisseaux dans le port de Blavet ; ce qui fut la cause des seconds troubles, qui durèrent peu, parce qu'il fut désavoué de la plupart des villes de son parti. Si bien qu'il fut contraint de s'enfuir en Angleterre en 1625, pour y

(1) *Le marquis de Cœuvres* : François-Annibal d'Estrées, marquis de Cœuvres, depuis duc d'Estrées et maréchal de France. Il étoit frère de Gabrielle d'Estrées.

tramer des intrigues contre la tranquillité de la France; à quoi il trouva grande disposition, à cause de l'aigreur qui étoit entre les deux favoris, qui se moquoient l'un de l'autre en toutes occasions: comme quand le cardinal fut pourvu de la charge d'amiral de France, le duc de Buckingham l'appeloit par raillerie *amiral d'eau douce;* parce qu'étant amiral d'Angleterre, il prétendoit être si fort sur mer, qu'il réduiroit l'autre à n'oser sortir des rivières de France. Il ne laissoit pas de chercher des prétextes d'y retourner pour voir la Reine; et sur quelque division arrivée entre le Roi et la reine d'Angleterre, il demanda un passeport pour venir en France de la part de son maître: mais le cardinal le lui fit refuser, disant que tout autre seroit le bien venu. Ce refus l'offensa au dernier point; et le premier éclat qui parut de sa vengeance fut de chasser les Français domestiques, qui furent tous renvoyés en France fort rudement; ensuite de quoi le maréchal de Bassompierre étant allé s'en plaindre de la part du Roi, n'en eut aucune satisfaction, et dès lors on vit que tout tendoit à une rupture.

[1626] La Reine mère en ce temps-là voulut marier Monsieur avec mademoiselle de Montpensier: mais on avoit mis dans la tête de ce prince de s'allier en pays étranger, pour être appuyé contre les favoris, qui, abusant de leur crédit, lui manqueroient de respect, et le voudroient tenir bas. Cette intrigue fut bientôt découverte par le cardinal, lequel irrita la Reine mère, et par conséquent le Roi, contre les conseillers du prince. Le principal d'entre eux, savoir le maréchal d'Ornano, gouverneur de Monsieur, fut arrêté à Fontainebleau au printemps de l'an 1626, et

conduit au bois de Vincennes, où il mourut quelque temps après. Le chancelier d'Aligre, sur les reproches que lui fit Monsieur de ce procédé, s'étant voulu excuser, disant qu'il n'en avoit pas été d'avis, eut son congé : les sceaux furent donnés à Marillac, et les finances au marquis d'Effiat. De Fontainebleau, le Roi partit pour aller en Bretagne; et, passant à Blois, il commanda à Du Hallier et au marquis de Moni, capitaines des gardes, de s'assurer du duc de Vendôme et du grand prieur son frère, qu'il envoya aussi au château de Vincennes, où le grand prieur mourut trois ans après. De Blois, le Roi continua son voyage; et après son arrivée à Nantes, Louvigny (1), second fils du comte de Gramont, sur quelque démêlé qu'il eut avec Chalais, maître de la garde-robe du Roi, découvrit au cardinal l'attachement qu'il avoit à Monsieur, et les intrigues qu'il faisoit pour empêcher le mariage ; et même l'accusa de conspiration contre la vie du Roi, pour faire parvenir Monsieur à la couronne. Il fut pris sur ce rapport, son procès lui fut fait, et il eut la tête tranchée sur un échafaud. Cette rigueur, exercée contre tous ceux qui contribuoient à la mésintelligence entre le Roi et Monsieur, ferma la bouche à tout le monde, et il ne se trouva plus personne qui osât donner aucun conseil contre les volontés du Roi : c'est pourquoi le mariage de Monsieur et de mademoiselle de Montpensier s'acheva. Elle devint bientôt grosse; mais elle mourut l'année suivante en couche d'une fille (2). Or le cardinal, étant

(1) *Louvigny* : Roger de Gramont, comte de Louvigny, tué en duel le 18 mars 1629. — (2) *En couche d'une fille* : Ce fut mademoiselle de Montpensier, si connue par ses Mémoires.

maître du conseil par les changemens qu'il avoit faits, crut qu'il n'auroit jamais une autorité entière s'il n'étoit aussi maître du cabinet, où il ne vouloit laisser que de ses créatures. Celui qui lui donnoit le plus d'ombrage étoit Barradas, jeune gentilhomme qui, en quittant l'habit de page de la petite écurie, avoit tellement gagné la faveur du Roi, qu'en six mois de temps il étoit parvenu aux charges de premier écuyer, de premier gentilhomme de la chambre, de capitaine de Saint-Germain, et de lieutenant de roi en Champagne. Sa Majesté avoit une telle passion pour lui, qu'il avoit toujours la main sur son épaule, et ne pouvoit être un moment sans le voir. Cet excès de faveur donna de grandes jalousies au cardinal, qui employa tous ses artifices, deux ans durant, pour le détruire : mais enfin au retour du voyage de Nantes, après l'arrivée de la cour à Paris, il fut chassé, et dépouillé de toutes ses charges, par le moyen du chevalier de Souvré et du comte de La Rocheguyon, desquels il se servit en cette occasion. Il se défit bientôt après de ce chevalier, pour la trop grande familiarité qu'il avoit avec le Roi, et le fit envoyer à Malte, sous prétexte de faire ses services. Toute la dépouille de Barradas fut donnée à Saint-Simon, qui entra aussi en faveur en sortant de page; mais il prit des mesures avec le cardinal, contre lequel, durant qu'il s'assuroit du conseil et du cabinet, il se formoit des cabales dans le royaume, dont les étrangers se mêloient, qui se préparoient à lui donner bien de la peine.

[1627] Soubise, frère du duc de Rohan, étoit en Angleterre, qui persécutoit le duc de Buckingham d'armer contre la France, l'assurant que tous les hu-

guenots prendroient aussitôt les armes pour lui. Le duc fut facile à persuader, par la jalousie qu'il avoit contre le cardinal; et poussé par la duchesse de Chevreuse, avec laquelle il avoit grande correspondance, il mit une grande flotte sur mer, avec laquelle il fit une descente, l'été de l'an 1627, dans l'île de Ré, où il attaqua le fort Saint-Martin, le croyant emporter d'emblée. Mais il fut fort bien défendu par Thoiras, qui par sa résistance donna loisir au cardinal de s'avancer. Le Roi étant demeuré à Villeroy fort malade, continua sa marche, bientôt après sa guérison, avec le reste de ses forces; lesquelles s'étant toutes assemblées dans le pays d'Aunis, s'embarquèrent sous le commandement du maréchal de Schomberg, et passèrent dans l'île fort à propos, car Thoiras étoit à l'extrémité; et pour faire savoir au Roi l'état où il étoit, il avoit fait passer à la nage, le trajet de mer d'une lieue qui est entre l'île et la terre ferme, un soldat qui arriva tout en sang de la morsure des poissons, et fit hâter le secours. Le maréchal étant débarqué dans l'île, vit que les Anglais levoient le siége et se retiroient; aussitôt il chargea leur arrière-garde, la défit, et prit leurs canons. Le duc de Buckingham eut grande peine à se sauver dans ses vaisseaux avec les débris de ses troupes. Le Roi voulant alors châtier les huguenots, et principalement les Rochelois, qui avoient favorisé les Anglais de tout leur pouvoir, résolut de bloquer La Rochelle par mer et par terre: mais comme il étoit difficile de bien fermer l'entrée du port, il y entroit toujours quelques rafraîchissemens. Tellement qu'on se moquoit du dessein de prendre La Rochelle, comme d'une chose impossible; mais on s'avisa de

faire une digue de maçonnerie dans la mer qui tenoit d'un bord du canal à l'autre, et si large qu'il y avoit du canon dessus. Ce travail ne paroissoit pas possible au commencement, à cause de la violence des flots de la mer; mais il réussit si bien que rien n'entra plus dans la place par mer; et la circonvallation étant bien fermée par terre, la disette se mit si extraordinairement dans la ville, que les matins on trouvoit dans les rues quantité de peuple mort de faim. Tellement qu'après avoir mangé leurs chevaux, les chats, les chiens, les rats, et jusques aux cuirs, et avoir enduré une famine extrême à la vue de l'armée navale d'Angleterre, qui étoit venue pour la secourir, cette place fut contrainte de se rendre à la miséricorde du Roi. Il y fit son entrée le jour de la Toussaint 1628, après dix-huit mois de siége. Ainsi cette orgueilleuse cité qui se croyoit imprenable, et qui avoit été le siége de la rebellion durant quatre rois, se vit humiliée, ses fortifications rasées, ses priviléges révoqués, et réduite en bourgade.

Ce coup de foudre tombé sur la tête des huguenots les étourdit au dernier point, et donna courage au Roi de les pousser à bout. Quoiqu'il se déchargeât fort de la conduite de son royaume sur autrui, il ne laissoit pas d'être glorieux d'honneur, et d'aimer la grandeur de son Etat : si bien que voyant que ces coups de fortune avoient eu une si bonne issue par la conduite du cardinal, il conçut une grande estime de sa capacité : en sorte qu'il ne se gouvernoit plus que par lui, méprisant les avis de tous les autres, lesquels en entrèrent en jalousie, et firent remarquer à la Reine mère qu'il n'étoit plus dépendant d'elle comme auparavant, et

qu'il tenoit par le Roi même, près duquel il avoit plus de crédit qu'elle. Ces discours la mirent en mauvaise humeur contre lui, et son aversion fut fomentée par le cardinal de Berulle, le garde des sceaux de Marillac, le maréchal de Bassompierre, Vautier son premier médecin, et surtout par la princesse de Conti (1). Le cardinal s'apercevant de cette froideur, fit ce qu'il put pour lui lever ces ombrages par ses soumissions, lui voulant persuader que la faveur qu'il avoit près du Roi tournoit à sa gloire, puisqu'il étoit sa créature, et qu'il vouloit toujours dépendre d'elle et ne subsister que par elle. Il sembloit qu'elle commençât à se radoucir par ces raisons, lorsque l'affaire de Mantoue arriva, qui l'irrita plus que devant.

Le duc de Mantoue étoit mort, au commencement du siége de La Rochelle, sans enfans: tellement que le duc de Nevers (2), cousin germain du défunt et son plus proche héritier, partit de Paris, traversa les Etats de Savoie et de Milan déguisé, et arriva à Mantoue, où il fut reconnu de tous les ordres du pays pour souverain. Il envoya en même temps en Allemagne trouver l'Empereur pour lui demander l'investiture, et lui rendre l'hommage qu'il lui devoit comme pour un fief de l'Empire; mais il fut refusé, et reçut ordre de remettre ses places et son pays entre les mains d'un commissaire impérial, sous prétexte que le dernier duc étant mort sans enfans mâles, le duché étoit dévolu à l'Empire, et que l'Empereur en pouvoit dis-

(1) *La princesse de Conti:* Louise-Marguerite de Lorraine, veuve de François de Bourbon, premier prince de Conti. — (2) *Le duc de Nevers:* Charles de Gonzagues-Clèves, duc de Nevers et de Clèves, et de Mantoue, fils du duc de Nevers dont on a des Mémoires.

poser en faveur de qui il lui plairoit. Le duc reçut avec grand respect les ordres de l'Empereur; mais, sans se dessaisir de rien, il lui fit par écrit de très-humbles remontrances pour lui faire connoître son droit. L'Empereur, offensé, voulut faire exécuter ses commandemens par force; et le roi d'Espagne ne voulant point souffrir qu'un Français eût ce pied en Italie, où il pourroit seconder les prétentions du Roi sur le duché de Milan, s'y intéressa puissamment. Ces deux princes vouloient élever à cette souveraineté le duc de Guastalle (1), de la même maison de Mantoue, mais plus reculé de la succession que le duc de Nevers, auquel ils le vouloient cependant préférer, à cause qu'il étoit attaché au service de la maison d'Autriche. Le duc de Mantoue, étonné de l'armement que les Impériaux faisoient, envoya demander la protection du Roi, lequel ne lui put alors répondre favorablement, à cause qu'il étoit occupé au siége de La Rochelle; mais ayant réduit cette ville à son obéissance, il retourna sur la fin de l'automne à Paris, où, sur les nouvelles qui arrivèrent que don Gonzalès de Cordouan, gouverneur de Milan, avoit assiégé Casal, il assembla son conseil pour savoir ce qu'il y avoit à faire. La Reine s'opposa directement au secours du duc, disant qu'on n'étoit pas en état de le pouvoir entreprendre; que les troupes étoient fatiguées du siége de La Rochelle, et qu'il leur falloit donner du repos; que le parti huguenot n'étoit pas encore abattu, qu'il reprendroit ses esprits durant cette guerre; que si on le poussoit chaudement, il seroit bientôt détruit

(1) *Le duc de Guastalle* : Ferrant de Gonzague, deuxième du nom, prmier duc de Guastalle, mort le 5 août 1630.

après le coup qu'il venoit de recevoir. Elle soutenoit qu'il valoit mieux mettre ordre aux affaires du dedans de l'Etat qu'à celles du dehors, qui importoient peu à la France : outre que la maison d'Autriche, alliée de parenté avec le Roi, s'offenseroit sensiblement, et que l'aigreur qui se glisseroit dans les esprits pourroit causer une rupture entre les couronnes: qui seroit le plus grand malheur qui pût arriver à la France en l'état où elle étoit, et romproit une paix faite par le feu Roi, qu'elle avoit affermie dans sa régence avec tant de peine par de si heureuses alliances, laquelle seroit après difficile à recouvrer. Ses sentimens furent suivis par le cardinal de Berulle et le garde des sceaux de Marillac, qui n'avoient autre pensée que de lui plaire : mais le cardinal fut de contraire avis, disant que la principale gloire des rois étoit fondée sur leur réputation ; que celle du Roi étoit au plus haut point qu'on la pût désirer : mais qu'il ne suffisoit pas de l'avoir acquise, qu'il la falloit maintenir ; que l'oppression du duc de Mantoue n'étoit fondée que sur ce qu'il étoit Français ; que le duché lui appartenoit légitimement, et qu'il ne falloit pas souffrir qu'un prince cadet de sa maison y fût élevé à son préjudice, parce qu'il étoit au service de la maison d'Autriche : en sorte que l'attachement qu'il avoit à la France lui servît d'exclusion. Il maintenoit que ce seroit au Roi une honte irréparable de l'endurer ; que les Espagnols croiroient que c'étoit par crainte de leurs armes, et que cette pensée leur donneroit l'audace d'entreprendre toujours quelque chose de nouveau contre la France. Pour les huguenots, qu'ils étoient si bas, qu'ils n'étoient pas à craindre ; et que le dessein

du Roi n'étoit pas de rompre pour cela avec les Espagnols : mais que s'ils rompoient les premiers, le tort seroit de leur côté, et que Sa Majesté auroit juste sujet et moyen de se bien défendre, et leur feroit autant de peur qu'il en recevroit. Le Roi pencha de son côté : ainsi le secours de Casal fut résolu, et toutes les troupes eurent ordre de marcher à ce dessein. La Reine mère fut offensée au dernier point de ce que le cardinal l'avoit contrariée dans le conseil, et elle le lui reprocha fort aigrement en l'appelant ingrat; mais il s'excusa fort respectueusement, lui disant qu'il ne manqueroit jamais à ce qu'il lui devoit : mais qu'il aimeroit mieux quitter le ministère, que de faire quelque chose par complaisance au déshonneur et désavantage de son maître. Or l'opposition que la Reine faisoit au secours de Casal ne venoit pas du zèle qu'elle avoit pour le service du Roi, mais d'une haine implacable contre le duc de Mantoue, qui provenoit de ce que durant sa régence, dans les troubles excités par les princes, elle s'emporta de colère contre lui, et parla de sa race et de sa naissance avec beaucoup de mépris : ce qui étant venu à sa connoissance, il dit qu'il savoit bien le respect qu'il lui devoit comme mère de son Roi, mais que, hors de cela, personne n'ignoroit que ceux de Gonzague étoient princes avant que les Médicis fussent gentilshommes. Ces paroles piquèrent la Reine si vivement, qu'elle ne lui pardonna pas depuis; et comme les femmes, et principalement les Italiennes, sont fort vindicatives, elle ne laissa passer aucune occasion de s'en venger en toute sa vie, et elle crut l'avoir trouvée belle en cette rencontre en le laissant opprimer. Le

cardinal, qui faisoit ce qu'il pouvoit pour adoucir son esprit et rentrer dans ses bonnes grâces, la fit déclarer, durant l'absence du Roi, gouvernante de toutes les provinces en deçà de la Saône et de la Loire, avec même pouvoir que lui.

[1629] Au commencement de l'année, le Roi partit pour Lyon, d'où il envoya demander passage au duc de Savoie pour son armée, en payant. Le duc, gagné par les Espagnols qui lui avoient promis sa part de la dépouille du Mantouan, l'accorda sous des paroles ambiguës, qui donnèrent du soupçon, et obligèrent le cardinal de s'avancer avec toute l'armée jusqu'au pied des monts, où le prince de Piémont le vint trouver de la part de son père, qui l'envoyoit pour l'amuser de belles paroles. Après une longue conférence il s'en retourna, sous condition de revenir au bout de trois jours pour conclure le traité; mais n'étant pas revenu au jour nommé ni le lendemain, le cardinal vit bien que le duc se moquoit et reculoit, pour gagner du temps et laisser prendre Casal, qui étoit fort pressé. C'est pourquoi, sans différer, le cardinal attaqua les barricades faites au passage des montagnes, les força, et mit le siége devant Suse, qu'il prit en peu de jours. Aussitôt que don Gonzalès de Cordouan sut que les Français avoient passé les Alpes, il leva le siége de Casal; et le duc de Savoie, bien étonné, envoya faire de méchantes excuses au Roi, qui étoit venu jusqu'à Suse, où il le vint trouver avec le prince et la princesse de Piémont; et là il fit un traité avec lui, par lequel il laissa Suse entre les mains du Roi jusqu'à ce que les affaires de Mantoue fussent terminées; et il fut accordé que si Sa Majesté étoit

obligée de retourner pour ce sujet, le duc donneroit passage à son armée et des vivres, en payant. Ainsi le Roi revint glorieux en France, où il ne fut pas plutôt entré qu'il tourna ses armes contre les huguenots, comme nous allons voir par la suite.

Quand le Roi fut arrivé à Grenoble, il ne voulut pas laisser ses troupes sans occupation : c'est pourquoi il les fit entrer en Languedoc pour attaquer Privas, défendu par Saint-André-Montbrun, qui fit une si grande résistance et se battit avec une telle obstination, qu'il fut emporté d'assaut, la ville saccagée et mise en cendres, et tous les soldats ou habitans tués ou pendus. Cette rigueur exercée contre ces rebelles intimida les autres ; de sorte que le Roi ayant mis le siége devant Alais, les huguenots firent une assemblée générale, où le duc de Rohan, chef du parti, voyant le retour si prompt et inopiné de Sa Majesté, et le peu de moyen qu'il avoit pour se défendre, étant dénué de tout secours par la paix faite en ce même temps entre la France et l'Angleterre, leur fit connoître leur perte inévitable : si bien que, pour ne pas attendre l'extrémité et se retirer du péril où ils étoient, ils députèrent au Roi, lequel ne les voulut point écouter qu'il ne fût maître d'Alais. Ceux de l'assemblée voyant la résolution du Roi, lui en firent ouvrir les portes ; et lors il reçut leurs soumissions, et les renvoya au cardinal, qui sut si bien manier cette affaire, que toutes les villes rebelles se mirent dans l'obéissance, consentirent que toutes leurs fortifications fussent rasées, à condition qu'ils auroient liberté de conscience, suivant les édits de Sa Majesté. Aussitôt le Roi fit son entrée dans Nîmes, une des

principales du parti; et toutes les autres suivirent son exemple, excepté Montauban, qui offroit bien l'obéissance, mais qui vouloit garder ses fortifications. Le Roi voyant son opiniâtreté, s'en retourna à Paris, et laissa le cardinal pour la mettre à la raison. Il n'y perdit point de temps, car il l'investit avec les troupes; et lors cette ville fière commença à connoître sa foiblesse, et le peu d'apparence qu'il y avoit de résister seule à une si grande puissance. C'est pourquoi elle s'humilia comme les autres, et ouvrit ses portes au cardinal, qui y entra avec toute l'armée sans aucun désordre. Y ayant séjourné quelques jours pour donner les ordres nécessaires pour le rasement des fortifications, il retourna triomphant à Paris, au grand crève-cœur de ses ennemis. Ainsi ce parti, qui avoit donné tant de peine à cinq rois, fut abattu et entièrement détruit par la grande conduite du cardinal.

Durant le voyage du Roi, Monsieur étoit devenu amoureux de la princesse Marie (1), fille du duc de Mantoue, à dessein de l'épouser; mais la Reine mère n'y vouloit point consentir, à cause de la haine qu'elle portoit à sa maison. C'est pourquoi, de crainte qu'il ne l'enlevât, elle la fit arrêter et conduire au château de Vincennes. Monsieur en fut si outré, qu'il partit de dépit, et s'en alla en Lorraine. Cette façon de traiter la fille d'un prince que le Roi étoit allé secourir en personne ne fut pas approuvée de Sa Majesté: tellement que par son ordre elle sortit de Vincennes,

(1) *La princesse Marie* : Marie-Louise de Gonzague-Clèves, mariée le 6 novembre 1645 à Sigismond, roi de Pologne; elle épousa en secondes noces le roi Casimir, frère et successeur du roi son premier mari.

et fut conduite dans l'abbaye d'Avenay, dont sa sœur étoit abbesse (1), avec défense de la laisser parler à personne. Monsieur revint ensuite à la cour; mais la Reine mère, mal contente de ce que la princesse étoit sortie de prison, en accusa le cardinal, et sa haine contre lui s'augmenta et s'envenima davantage. Plus elle voyoit croître sa gloire et sa réputation, plus elle avoit d'animosité contre lui : tellement qu'au retour du Roi elle se déclara, et lui demanda avec instance son éloignement. Le Roi se trouva fort embarrassé de cette demande, car il aimoit la Reine sa mère; mais, d'un autre côté, il voyoit ses affaires en si bon état par la haute capacité du cardinal, qu'il ne pouvoit se résoudre à s'en défaire. Mais ne la voulant pas refuser absolument, il lui dit qu'il la prioit d'attendre que l'affaire de Mantoue fût terminée, parce qu'il avoit besoin de lui pour l'achever, puisqu'il l'avoit si bien commencée : joint que dans le même temps on eut nouvelle que Colalte, avec une armée impériale, assiégeoit Mantoue, et le marquis de Spinola, avec des troupes espagnoles, investissoit Casal. Le Roi prit ce prétexte de l'ôter de la présence de la Reine sa mère, en l'envoyant devant assembler les troupes; et bientôt après il le suivit en personne.

Ce voyage se fit au commencement de l'an 1630 : et comme l'année passée le duc de Savoie s'étoit obligé, par le traité de Suse, de donner passage par ses Etats et des vivres pour de l'argent, la première chose que fit le cardinal fut d'envoyer le faire souvenir de sa promesse; mais le duc, qui avoit une autre vue, ac-

(1) *Etoit abbesse :* Bénédicte de Gonzague-Clèves, abbesse d'Avenay; elle mourut le 21 septembre 1637.

corda tout à dessein de ne rien tenir, et résolut de laisser avancer l'armée dans son pays pour la laisser périr faute de vivres, et se déclarer alors pour les Espagnols. Mais quoique le duc fût fort habile, il avoit affaire à un homme encore plus fin que lui : lequel prévoyant ses ruses s'avança jusqu'à Suse, et laissant un corps d'armée en Savoie sous le maréchal de Bassompierre, envoya demander des vivres au duc, suivant le traité. Il n'en reçut que des paroles sans effet. C'est pourquoi il lui manda que si dans le lendemain il n'envoyoit des vivres, il ne devoit pas trouver étrange qu'il pensât à sa sûreté, et pourvût aux affaires du Roi. Ce qu'il fit fort à propos : car n'ayant point eu de réponse, et ayant appris qu'on munissoit toutes les places du Piémont, hors Pignerol, qu'on négligeoit à cause de sa force, ne croyant pas qu'on l'osât assiéger, il tourna contre Pignerol même; et l'ayant attaqué et battu fort vigoureusement, il réduisit en huit jours, dans l'obéissance du Roi, la ville et la citadelle, que le duc croyoit devoir durer plus de six semaines. Cette prise donna de la terreur à toute l'Italie : et le duc ne voyant plus rien à ménager, se déclara pour l'Espagnol. Mais le cardinal, qui croyoit pousser ses conquêtes plus avant, eut avis de l'extrémité de la vie du Roi à Lyon; et cette nouvelle le fit retourner à la cour, laissant le commandement de l'armée au duc de Montmorency, et aux maréchaux de La Force et de Schomberg. Ceux-ci ayant joint les troupes qui venoient de prendre Chambéry, où Canaple, fils du maréchal de Créqui, avoit été tué, s'avancèrent dans le Piémont, où ils gagnèrent les batailles de Veillane et de Carignan contre

les Espagnols et Savoyards; puis étant maîtres de la campagne, ils marchèrent dans le Montferrat au secours de Casal, qui étoit tellement pressé que Thoiras, qui le défendoit, avoit été contraint de capituler, et de remettre la ville et le château entre les mains des Espagnols; et il s'étoit retiré dans la citadelle, à condition d'en sortir s'il n'étoit secouru dans quinze jours. Cette nouvelle avoit obligé les Français de se hâter : aussi ils marchèrent en si grande diligence, qu'ils arrivèrent assez à temps à la vue des lignes : les généraux firent mettre l'armée en bataille, et se préparèrent pour faire une attaque générale et forcer les retranchemens des assiégeans. Dans ce même temps, le Pape avoit envoyé un nonce nommé Pancirole pour tâcher d'accommoder ces différens. Ce nonce étoit tombé malade, et à son défaut il avoit envoyé un gentilhomme du cardinal Antoine Barberin, nommé Jules Mazarin, au camp des Français, pour empêcher que les choses ne se poussassent à l'extrémité. Il exécuta la commission, et fit beaucoup de voyages d'un camp à l'autre pour trouver un moyen d'accommodement; mais lorsque tout étoit rompu, et que les enfans perdus étoient détachés pour donner, ce Mazarin sortit des lignes, et fit signe du chapeau pour empêcher qu'on ne tirât sur lui, en criant *Paix! paix!* et il vint annoncer aux généraux français que le marquis de Spinola acceptoit les conditions qu'ils désiroient, et leveroit le siége, en remettant la ville et le château entre les mains d'un commissaire de l'Empereur, jusqu'à ce qu'il eût jugé à qui ils devoient appartenir. A l'heure même il y eut suspension d'armes; et dans les articles secrets il fut accordé qu'avec le

commissaire de l'Empereur, la garnison seroit française, et que le jugement seroit au profit du duc de Mantoue. Ainsi le marquis de Spinola se retira de devant Casal, et quelques jours après il mourut de déplaisir, comme fit aussi le duc Charles-Emmanuel de Savoie, après avoir régné cinquante ans, laissant ses Etats au duc Victor-Amédée, son fils aîné. Comme il y avoit beaucoup de difficultés à régler pour achever ce traité, il se fit une assemblée à Querasque des plénipotentiaires de tous les intéressés, qui demeurèrent d'accord que l'Empereur donneroit l'investiture des duchés de Mantoue et de Montferrat au duc de Nevers; et qu'il lui rendroit Mantoue qu'il avoit pris, et les autres places qu'il lui avoit ôtées, dès que le Roi auroit restitué au duc de Savoie celles qu'il lui avoit prises dans cette dernière guerre. Or il s'étoit fait un traité secret entre le Roi et le nouveau duc de Savoie son beau-frère, par lequel Pignerol devoit demeurer à Sa Majesté pour une somme d'argent, à condition qu'une partie du Montferrat seroit au duc, savoir Trino et Albe. Le dernier point fut accordé à Querasque: mais le premier n'y fut pas proposé, parce que Pignerol étant une porte d'Italie, jamais l'Empereur ni le roi d'Espagne n'y eussent consenti. Et comme les Impériaux ne devoient sortir de Mantoue qu'après la restitution de cette place, à l'insu du commissaire impérial, il demeura dans les magasins de la citadelle huit cents Français cachés par un tas de blé qui étoit devant la porte: si bien que la garnison française étant sortie, le commissaire de l'Empereur donna suffisante décharge au marquis de Villeroy, qui dépêcha aussitôt un courrier à Mantoue pour faire rendre cette

ville au duc : ce qui fut exécuté; et aussitôt que la nouvelle en fut arrivée à Pignerol, les huit cents hommes cachés depuis quinze jours dans le magasin sortirent, et se rendirent maîtres de la citadelle. Les Impériaux et Espagnols firent grand bruit de cette action, disant que c'étoit une infraction à la paix : mais les affaires qui arrivèrent à l'Empereur par l'entrée du roi de Suède en Allemagne l'empêchèrent d'en avoir du ressentiment : et ainsi Pignerol demeura au pouvoir des Français.

Durant cette guerre d'Italie, le Roi étoit tombé malade à Lyon : ce qui avoit obligé le cardinal de quitter l'armée pour l'aller trouver ; mais à son arrivée il vit que ses affaires étoient en méchant état, car le Roi étoit à l'extrémité. S'il venoit à mourir, il restoit exposé à la merci de tous ses ennemis; et Monsieur, qui ne l'aimoit point, succédoit à la couronne. La Reine mère tenoit tous les jours des conseils chez elle, où l'on décidoit de sa fortune, et de quelle façon on le traiteroit. Les plus violens le condamnoient à la mort; ceux qui l'étoient moins, à une prison perpétuelle; et les plus doux, à l'envoyer demeurer à Rome. Mais ils furent tous bien trompés, car il surmonta toutes ces difficultés; et on remarqua qu'il les châtia tous de la même peine à laquelle ils l'avoient destiné. Quelque habile homme qu'il fût, il ne voyoit alors aucune ressource à sa perte : car il n'y avoit qu'un coup du Ciel qui le pût sauver, lequel éclata heureusement pour lui par un abcès qui creva dans le ventre du Roi, et sortit par les selles; dont il se trouva si soulagé, que petit à petit il recouvra entièrement sa santé. On n'osoit au commen-

cement lui parler d'affaires, de peur de lui rien dire qui le fâchât : tellement que toutes choses demeurèrent en surséance jusqu'au retour de Paris. Seulement on remarqua que quand la nouvelle arriva de la paix d'Italie, la Reine mère fit tirer des fusées dans sa cour, et dit à la princesse de Conti que ce n'étoit pas du bonheur du duc de Mantoue qu'elle se réjouissoit, mais de la ruine du cardinal, parce que le Roi lui avoit promis de le chasser dès que l'affaire d'Italie seroit terminée. Mais elle le fut si glorieusement pour lui, que sa faveur en augmenta, et servit plus à sa conservation qu'à sa perte. Cependant la Reine, qui n'avoit que cela dans la tête, pressa le Roi d'exécuter sa promesse dès qu'elle fut arrivée à Paris ; mais elle n'y trouva pas de disposition : car le succès de l'affaire de Mantoue avoit affermi le Roi dans le dessein de le garder, et de se servir de lui. Il lui fit connoître sa résolution, en lui refusant de l'éloigner, lui demandant pardon pour lui, et l'assurant qu'il ne lui donneroit jamais sujet de se plaindre de sa conduite : mais qu'il auroit toujours pour elle le respect qu'il devoit à sa maîtresse et bienfaitrice. Ce refus la mit en colère, et lui fit répondre avec un ton d'aigreur qu'il pouvoit se servir de qui il lui plairoit : mais que pour elle, elle ne s'en serviroit plus. Elle lui ôta dès l'heure la surintendance de sa maison ; et pour marquer sa haine, elle chassa la dame de Combalet sa nièce, qui étoit sa dame d'atour ; La Meilleraye, son cousin germain, qui étoit capitaine de ses gardes ; et ne voulut plus voir Bouthillier, qui avoit été secrétaire de ses commandemens, et lors étoit secrétaire d'Etat, parce qu'il lui avoit été

donné de la main du cardinal, comme fils de cet avocat Bouthillier dont il a été parlé ci-dessus. Le Roi ne se rebutoit pas pour cela, mais il pressoit la Reine de lui pardonner : et un jour étant enfermés tous deux au Luxembourg, le cardinal y entra sans y être appelé, et leur dit : « Je vois bien que l'on parle « de moi ; » dont la Reine surprise rougit, et lui reprocha son ingratitude, lui défendant de jamais se présenter devant elle. Ce fut alors qu'il demanda son congé au Roi : mais il savoit bien qu'il ne l'obtiendroit pas. Néanmoins, sur les pleurs que la Reine répandoit en reprochant à son fils qu'il préféroit un valet à sa mère, il voulut la contenter en quelque sorte ; et pour cela il fit dire au cardinal de se retirer pour quelques jours à Pontoise, disant que quand la Reine ne le verroit plus, elle seroit plus aisée à apaiser. Le jour même il fut coucher à Versailles. En même temps le bruit se répandit dans Paris de la disgrâce et de l'exil du cardinal : tellement que tout le monde courut en foule au Luxembourg pour se réjouir avec la Reine de sa victoire ; et la presse étoit si grande, qu'on ne s'y pouvoit tourner. En effet, le cardinal étoit chez lui prêt à partir pour Pontoise, lorsque le cardinal de La Valette y arriva, qui lui dit qu'il se gardât bien de quitter le Roi de vue, parce que, quelques paroles qu'il lui eût données, dès qu'il ne le verroit plus il l'oublieroit aisément ; et se trouvant entouré de la Reine mère et de tous ses ennemis, il ne permettroit jamais son retour, et qu'il seroit ainsi perdu sans ressource ; qu'il allât à Versailles trouver le Roi, sous le prétexte de prendre congé de lui ; et là qu'il tâchât de faire changer le dessein de

sa retraite à Pontoise. Il suivit ce conseil, et partit pour Versailles, où il trouva le Roi dans le lit. Il l'y entretint plus de deux heures; et par son adresse il lui fit changer de projet, lui persuadant de prendre hautement sa protection, et d'ôter d'auprès de la Reine sa mère ceux qui lui donnoient des conseils contraires à ses volontés. Dès l'heure le Roi envoya demander les sceaux au garde des sceaux de Marillac, et le fit en même temps arrêter, donnant les sceaux à Châteauneuf, ancien conseiller d'Etat; le lendemain il retourna à Paris, le cardinal étant à la portière de son carrosse. Cette nouvelle surprit fort la Reine mère et tous ceux de son parti, et diminua la foule qui étoit au Luxembourg, laquelle s'éclaircit en peu de temps. Ce fut par cette raison que ce jour fut nommé *la journée des dupes*. Le cardinal de Berulle avoit prévenu sa disgrâce par une apoplexie dont il étoit mort subitement. Beringhen fut envoyé en Italie porter un paquet aux généraux, qui leur ordonnoit de lui donner son congé; et le maréchal de Marillac, frère du garde des sceaux, fut arrêté à la tête de sa même armée, et envoyé à Paris sous bonne garde. Son procès lui fut fait par des commissaires pour crime de péculat, et il perdit la tête en Grève l'année suivante.

Ces changemens devoient faire connoître à la Reine qu'elle ne gagneroit rien de s'opiniâtrer davantage à la perte d'un homme qui étoit plus puissant qu'elle dans l'esprit du Roi; mais elle ne se rendit pas pour cela, et reprocha au Roi son fils la préférence qu'il donnoit au cardinal sur elle, qui étoit sa mère. Elle lassa tant son esprit par son importunité,

qu'il se résolut, pour l'éviter, d'aller à Compiègne; mais ses partisans lui conseillèrent de le suivre, alléguant que si elle eût été à Versailles, le cardinal n'eût osé y aller, et se fût retiré à Pontoise, selon l'ordre qu'il en avoit, d'où il ne seroit jamais revenu. Elle arriva un jour après le Roi à Compiègne. Le Roi fit les derniers efforts pour obtenir le pardon du cardinal, jusqu'à se mettre à genoux devant elle, et s'offrit d'être sa caution pour le respect et la fidélité qu'il auroit pour elle toute sa vie; mais il ne la put jamais fléchir. Tellement que ne le voulant point abandonner par le besoin qu'il croyoit avoir de lui, il partit un matin de Compiègne sans dire mot, emmena la Reine sa femme, et laissa le maréchal d'Estrées avec des troupes pour la garder; lequel la fut trouver à son réveil pour lui dire que le Roi avoit été obligé de s'en aller sans lui dire adieu, à cause des mauvais conseils qu'elle suivoit; et qu'il demeureroit éloigné d'elle à son grand regret, jusqu'à ce qu'elle en eût pris de meilleurs; qu'il avoit ordre de demeurer près de sa personne avec des troupes, pour lui faire honneur et la suivre quand elle sortiroit pour se promener, et de lui obéir en tout ce qu'elle lui commanderoit. Elle ne reçut pas ce compliment en bonne part, car elle prit cette garde pour une honnête prison; et en effet le maréchal avoit commandement, si elle vouloit aller à la cour, de lui faire entendre avec respect qu'il avoit ordre de l'en empêcher. Les nouvelles qu'elle eut en même temps de la prison du maréchal de Bassompierre, de Vautier son premier médecin, et de l'exil de la princesse de Conti, augmentèrent sa douleur : tellement qu'elle ne faisoit

que pleurer, et se plaindre du mauvais traitement qu'elle recevoit, surtout de ce qu'elle étoit prisonnière, à cause des gardes qui la suivoient partout : ce qui fut cause que le maréchal reçut ordre de les éloigner, de ne la plus suivre, et de la laisser en toute liberté. Alors elle chercha les moyens de se mettre en sûreté, et gagna le fils du marquis de Vardes, qui lui promit de la recevoir dans La Capelle.

[1631] Aussitôt qu'elle eut cette assurance, elle partit de Compiègne pour s'y jeter, dans l'espérance que Monsieur et tous les ennemis du cardinal se joindroient à elle pour faire un parti. Mais Vardes le père en ayant eu avis, partit en poste de Paris, et se jeta dans cette place, d'où il chassa son fils, qui fut trouver la Reine à une lieue de là pour lui conter son malheur. Elle fut fort surprise de cette nouvelle, et balança, ne sachant quel parti prendre ; mais la crainte de tomber entre les mains du cardinal après le pas qu'elle venoit de faire la fit résoudre de passer outre et de gagner Avesnes, la première ville des Pays-Bas, d'où elle fit savoir à l'Infante son arrivée dans ses Etats, laquelle lui envoya des carrosses au devant d'elle, et vint elle-même la recevoir à Mons, d'où elle la conduisit à Bruxelles, où elle fut reçue avec tous les honneurs qui se peuvent imaginer. La plupart du monde crut que le cardinal lui facilita tous les moyens de sortir de France, comme une chose qu'il souhaitoit avec passion, parce qu'il ne savoit que faire d'une prisonnière d'un si grand poids, et que par son éloignement il rompoit tout commerce entre le Roi et elle, et lui demeureroit le maître sans opposition. Tout lui réussit à souhait dans cette affaire : car Mon-

sieur, qui pouvoit seul lui faire obstacle, irrité du mécontentement de la Reine sa mère, s'en alla dans son logis bien accompagné ; et au lieu de se défaire de lui comme il pouvoit, il se contenta de lui dire des injures, de lui faire des reproches, en le menaçant qu'il ne seroit jamais son ami. Il monta dans sa cour à cheval, et s'en alla à Besançon, puis en Lorraine, et de là en Flandre. Le cardinal le reconduisit nu-tête jusque dans sa cour, en se moquant de lui de ce qu'il quittoit la partie et le laissoit maître du royaume. Il fut suivi d'une fort belle cour, entre autres des ducs d'Elbœuf, de Bellegarde et de Roannès, du comte de Moret son frère naturel, et de quantité de personnes de qualité. Tout ceci arriva au printemps de l'année 1631.

Dès l'an passé, le Roi avoit commencé à regarder à Lyon de bon œil mademoiselle de Hautefort, petite-fille de la dame de La Flote, gouvernante des filles de la Reine mère : mais comme il falloit qu'elle suivît sa maîtresse, elle ne pouvoit plus voir le Roi. C'est pourquoi il donna la charge de dame d'atour de la Reine sa femme à la mère, en la place de la dame Du Fargis qu'il avoit chassée ; et par ce moyen il eut toujours près de lui mademoiselle de Hautefort sa petite-fille, qu'il prenoit plaisir d'entretenir tous les soirs chez la Reine : car les amours du Roi n'alloient pas plus loin que la conversation. Cela ne laissoit pas de donner de la jalousie à la Reine, qui étoit piquée de ce qu'on lui avoit ôté la dame Du Fargis, qu'elle aimoit fort. Elle en fut plus animée contre ceux qui avoient sa place, et elle fit menacer cette fille de lui faire couper le nez : mais comme elle avoit beaucoup d'es-

prit et qu'elle étoit fort vertueuse, elle usa si sagement de sa faveur et eut tant de complaisance pour elle, que faisant connoître l'innocence de cet amour, elle gagna ses bonnes grâces, et mérita l'honneur de sa confiance. Ce qui lui donnera des affaires, comme nous verrons ci-après.

[1632] Au commencement de la guerre de Mantoue, le cardinal voyant que si toutes les forces de l'Empereur et du roi d'Espagne se joignoient ensemble, il auroit peine à réussir dans ses desseins, crut qu'il n'y avoit point de meilleur moyen d'y remédier que de donner à l'Empereur de la besogne chez lui. Il se servit pour cela du père Joseph Le Clerc, capucin, qui fut en Allemagne, où, sur le bruit qui couroit qu'il vouloit faire élire son fils roi des Romains, il échauffa si fort les esprits des princes protestans, et principalement des électeurs contre ce dessein, en leur faisant connoître que leur dignité électorale n'auroit plus de fonction, par la trop grande puissance de la maison d'Autriche, laquelle rendroit à la fin l'Empire héréditaire dans sa famille, qu'ils résolurent de s'y opposer. Ce bon père fit si bien en offrant l'assistance de la France, qu'il forma une ligue du roi de Suède et de tous les protestans contre l'Empereur, laquelle éclata au commencement de l'année 1631, lorsque Gustave-Adolphe, roi de Suède, un des plus grands capitaines de son temps, entra en Allemagne avec une puissante armée, se saisit de la Poméranie, et entra dans la Saxe, où s'étant joint aux troupes des princes ligués, il rencontra l'armée de la ligue catholique commandée par le comte de Tilly, contre laquelle il gagna cette mémorable bataille de Leipsick, qui lui facilita la con-

quête de tout le pays qui est entre ce lieu-là, le Rhin et le Danube. Ces progrès extraordinaires et inouïs donnèrent une si grande terreur à tous les princes catholiques, qu'ils n'eurent dans cette perplexité que trois partis à prendre : le premier, de s'accommoder avec lui en prenant ses intérêts ; le second, de se lier avec un puissant prince son allié, et de se mettre sous sa protection, comme du roi de France ; le troisième, d'armer pour le repousser ; et, se joignant à la maison d'Autriche, hasarder tout pour le chasser d'Allemagne. L'électeur de Trèves prit le second parti : car ne se sentant pas assez fort pour résister à une si grande puissance, et ne jugeant pas l'Empereur en état de le soutenir, il se mit sous la protection du Roi, et lui remit entre les mains Philisbourg et Hermenstein pour les conserver. Le duc de Lorraine prit le troisième : dont il se trouva mal. Le maréchal d'Effiat commandoit une armée en Allemagne, sous prétexte d'empêcher l'oppression des alliés de la France : mais étant mort d'une fièvre, il eut pour successeur le maréchal d'Estrées. Bullion et Bouthillier eurent les finances, le dernier laissant sa charge de secrétaire d'Etat à son fils, qui prit le nom de Chavigny.

Or, quoique le Roi n'eût point de guerre déclarée contre la maison d'Autriche, il ne laissoit pas sous main de favoriser ceux qui contribuoient à rabaisser sa grandeur, et savoit mauvais gré à ceux qui se lioient d'intérêts avec elle. C'est pourquoi apprenant que le duc de Lorraine armoit en faveur de l'Empereur, il lui fit savoir qu'il ne le trouvoit pas bon ; et ayant su qu'il continuoit, et de plus que Monsieur, ayant passé par la Lorraine, avoit épousé la princesse Marguerite,

sœur du duc, clandestinement et sans sa permission, il s'avança avec de grandes forces jusqu'à Metz, où le duc, pour détourner la tempête qui le menaçoit, le vint trouver, lui nia le mariage, et l'assura que les troupes qu'il levoit n'étoient que pour se défendre, par la raison qui veut qu'on se tienne sur ses gardes quand les voisins sont en armes. Le Roi reçut ses excuses; mais, pour otage de sa parole, le duc fut contraint de remettre Marsal en sa puissance pour quatre ans.

Cet accord ne fut pas de longue durée : car, après le retour du Roi à Paris, le duc de Lorraine fit ligue avec l'Empereur, et donna des commissions pour lever des troupes dans ses Etats pour son service. Ce qui obligea le Roi d'envoyer le maréchal de La Force assiéger Moyenvic; et, quelque temps après sa prise, il marcha lui-même en Lorraine, où il surprit le duc, qui fut obligé de s'humilier : et pour se mettre à couvert de l'orage qui alloit tomber sur sa tête, il lui donna les villes de Stenay, de Clermont en Argonne, et de Jametz, qu'il vendit à Sa Majesté pour un prix qu'on lui promit payer. Dans ce même temps Monsieur entra en France par le Luxembourg, avec des troupes étrangères que les Espagnols lui avoient données sous main; et ayant traversé la Bourgogne sans pouvoir faire soulever aucune ville, il marcha par l'Auvergne droit en Languedoc, pour joindre le duc de Montmorency qui s'étoit révolté, mécontent de ce que le cardinal ne l'avoit pas traité comme il désiroit, après s'être attaché à lui comme il avoit fait. Le Roi sur ces nouvelles suivit Monsieur, et divisa son armée en deux. Il en donna une partie au maréchal de Schom-

berg pour opposer à Monsieur, et l'autre au maréchal de La Force pour tenir tête au duc d'Elbœuf. Le maréchal de Schomberg appréhendant que la révolte du duc de Montmorency n'ébranlât la fidélité des villes de cette province, s'avança jusqu'à Castelnaudary à la vue des troupes de Monsieur, où le duc et le comte de Moret, par jalousie l'un de l'autre, sans donner aucun ordre, s'avancèrent chacun de leur côté si avant, que le comte y fut tué; et le duc, blessé de plusieurs coups, fut pris, sans que leur armée branlât: action plutôt digne d'un carabin (1) que d'un général, tant elle étoit téméraire et inconsidérée. Cette prise arrêta tous les desseins de Monsieur, lequel, désespéré de cet accident, envoya demander la grâce du duc au Roi, offrant de désarmer, et de se soumettre entièrement à ses volontés. On ne lui voulut rien promettre, mais on lui fit tout espérer : et là dessus il licencia ses troupes, et s'en alla par ordre du Roi à Tours, espérant par son obéissance de fléchir le Roi et d'adoucir sa sévérité; mais il avoit affaire au cardinal, qui ne pardonnoit point. C'est pourquoi le duc fut condamné par arrêt du parlement de Toulouse à perdre la tête : ce qui fut exécuté au mois d'octobre 1632. Son gouvernement fut donné au maréchal de Schomberg, et celui de Provence au maréchal de Vitri, vacant par l'exil du duc de Guise, qui s'étoit retiré à Florence pour éviter la vengeance du cardinal. Aussitôt que Monsieur eut appris la mort du duc de Montmorency, outré de désespoir il partit de Tours, sortit de France

(1) *Digne d'un carabin:* Les carabiniers, appelés d'abord *carabins*, faisoient alors partie de la cavalerie légère, et ils engageoient l'action par des escarmouches.

en grande diligence, et retourna retrouver la Reine sa mère à Bruxelles.

[1633] L'année commença par des intrigues de la duchesse de Chevreuse et du garde des sceaux de Châteauneuf, qui fut arrêté et mené prisonnier à Angoulême; les sceaux furent donnés au président Seguier. La duchesse eut ordre de se retirer à Tours. Hauterive s'enfuit en Hollande; le marquis de Leuville et le commandeur de Jars furent mis à la Bastille : ce dernier fut condamné par des commissaires, auxquels présidoit Lafemas, à perdre la tête; et fut mené sur l'échafaud à Troyes, où il eut sa grâce, étant près de recevoir le coup. Le comte de Charlus capitaine des gardes du corps, fut chassé, et contraint de se défaire de sa charge entre les mains du comte de Charost; et Liancourt, premier gentilhomme de la chambre, fut quelque temps disgracié.

Durant ces brouilleries de cour, le duc de Lorraine, piqué de la perte de ses villes, envoya des troupes au secours de l'Empereur contre les Suédois, dans l'espérance d'être puissamment secouru par la maison d'Autriche, et de recouvrer ses places par ce moyen; mais sur l'avis qu'eut le cardinal que ce secours avoit été battu, il conseilla au Roi d'aller en Lorraine avec une armée pour apprendre au duc à tenir sa parole, et à ne point faire la guerre contre ses alliés. Toutes les troupes marchèrent pour ce sujet; et surprenant le duc sans forces, le Roi investit Nancy l'été de l'an 1633. Durant qu'il faisoit travailler à la circonvallation, le duc embarrassé, et ne sachant comment résister à une si grande puissance, manda au cardinal que s'il avoit parlé à lui, il croiroit

que toutes choses s'accommoderoient. Sur cette proposition, leur entrevue se fit à Charmes, où le cardinal cajola si bien le duc, qu'il lui persuada de rendre Nancy, et l'amena dans le camp du Roi, où il ne fut pas plus tôt arrivé qu'il se repentit d'y être venu; mais il n'étoit plus temps: car, sous prétexte de lui faire honneur, on mit des gardes à l'entour de son logis, qui l'empêchèrent de se pouvoir sauver comme il en avoit dessein. Tellement qu'il fut contraint de remettre Nancy au pouvoir du Roi, lequel y fit son entrée, ayant le duc à sa gauche, qui étoit outré de douleur de se voir dépouillé par sa faute de la ville capitale de ses Etats, laquelle étoit seulement mise en dépôt pour un temps, durant lequel il devoit jouir des revenus et des droits qui lui appartenoient: mais il avoit l'esprit si inquiet et inconstant, que ne pouvant demeurer en repos, et ne croyant de conseil que le sien, il fit une démission de son duché au cardinal de Lorraine son frère, et s'en alla servir l'Empereur en Allemagne. Or le duc ne possédoit pas la Lorraine de son chef, mais de celui de la duchesse Nicolle sa femme, de laquelle il n'avoit point d'enfans. C'est pourquoi, pour assurer la succession dans sa maison, le cardinal de Lorraine épousa la princesse Claude, sœur et héritière de la duchesse, sans permission du Roi: ce qui fut cause qu'il les fit arrêter tous deux; mais ils se sauvèrent peu de jours après, et se retirèrent à la cour de l'Empereur; et la princesse Marguerite, habillée en page, sortit à cheval et gagna Thionville, d'où elle fut à Bruxelles trouver Monsieur, qui la reçut comme sa femme. Le Roi fut fort aise de leur évasion: car leurs personnes lui étoient à charge,

et il se contentoit de jouir de leur pays. La duchesse fut amenée en France, où elle a passé le reste de ses jours. Il restoit encore une place forte en Lorraine, nommée La Mothe, que le Roi fit assiéger par le maréchal de La Force, qui la prit en six semaines, où fut tué le chevalier de Senneterre, en l'année 1634.

Au mois d'octobre de la même année, Monsieur fit son traité avec le Roi. Il avoit reçu toute sorte de satisfaction et d'honneur durant la vie de l'Infante, qui étoit la plus illustré et la plus vertueuse princesse de son temps; mais depuis sa mort, arrivée l'année passée, il avoit trouvé beaucoup de changement. Tellement qu'il désiroit fort de revenir en France, et de rentrer dans les bonnes grâces du Roi, principalement depuis les nouvelles qu'il eut que le cardinal infant d'Espagne approchoit pour venir commander aux Pays-Bas, et étant incertain de quelle façon ce prince vivroit avec lui. D'un autre côté le cardinal de Richelieu, qui n'avoit autre chose dans la pensée que d'abattre cette démesurée puissance de la maison d'Autriche, qui faisoit ombrage à toute l'Europe, et avec laquelle il méditoit une rupture, ne vouloit pas hasarder ce coup durant que l'héritier de la couronne étoit entre ses mains. C'est ce qui fit que la négociation de d'Elbène réussit si heureusement, que Monsieur, étant sorti de Bruxelles un matin, feignant d'aller à la chasse, courut toute la journée en si grande diligence, qu'il arriva devant minuit à La Capelle, où l'alarme fut grande : car, au nom de Monsieur, le baron Du Bec, gouverneur de la place, crut que c'étoit une entreprise faite sur elle; mais enfin on le rassura par un ordre du Roi, qu'on fit

voir à un officier qui sortit exprès. En même temps il fut reçu avec grande joie; et trois jours après il se rendit à Saint-Germain, où le Roi témoigna grande satisfaction de son retour, et lui présenta le cardinal, en le priant de l'aimer : à quoi Monsieur répondit que non-seulement il l'aimeroit, mais qu'il vouloit se servir de ses conseils.

Or, le principal point de cette réconciliation étoit l'alliance que le cardinal prenoit avec Puylaurens, favori de Monsieur: sur quoi il fondoit sa sûreté, et par laquelle il croyoit le gouverner. Pour exécuter les articles secrets du traité, Puylaurens fut fait duc et pair de France; et en un même jour il épousa la cadette du Pontchâteau, le duc de La Valette épousa l'aînée, et le comte de Guiche la fille du Plessis-Chivray, toutes trois parentes du cardinal. Ainsi le duc de Puylaurens, adopté dans sa famille, croyoit jouir de sa faveur avec plaisir; mais comme le but du cardinal étoit, par cette alliance, de disposer de Monsieur, et de lui faire épouser la veuve de Combalet sa nièce, depuis peu redevenue pucelle, et nommée duchesse d'Aiguillon, il falloit premièrement rompre son mariage avec la princesse Marguerite de Lorraine : à quoi Monsieur résistoit absolument. Le cardinal s'en prenoit à Puylaurens, l'accusant de manquer de zèle pour son service, et se plaignant de la froideur avec laquelle il agissoit avec lui : ce qu'il lui témoigna bien un jour, quand il commanda qu'on apportât un fagot pour le réchauffer, parce qu'il en avoit plus de besoin qu'un autre. Mais enfin, voyant que Monsieur ne vouloit point abandonner sa femme, il s'emporta contre Puylaurens, et se résolut de le perdre. Si bien

qu'au carnaval de l'an 1635, répétant un ballet avec le Roi, il fut arrêté au Louvre par Gordes, capitaine des gardes du corps, et conduit au château de Vincennes, où il mourut quatre mois après, non sans soupçon de poison. Le Fargis et Le Coudray-Montpensier furent mis le même jour à la Bastille. Ce coup affligea Monsieur au dernier point; mais il n'étoit pas en état de témoigner aucun ressentiment: ainsi il fut contraint de le souffrir sans murmurer. Sur la fin de l'an 1634, le cardinal infant arriva en Flandre, où il fut reçu avec grande magnificence : le marquis d'Ayctone lui remit le gouvernement des Pays-Bas.

Nous avons vu comme l'électeur de Trèves avoit reçu garnison française dans ses villes, hors de sa capitale, que les habitans, brouillés avec lui, avoient livrée aux Espagnols : ce qui obligea le maréchal d'Estrées de l'assiéger; et l'ayant prise, il y rétablit l'électeur. Le prince de Montbelliard se mit aussi sous la protection du Roi: ce qui déplaisoit fort aux Impériaux, qui ne pouvoient souffrir que les Français missent le pied en Allemagne. Aussi ils faisoient tous leurs efforts pour les en chasser : et pour cet effet ils firent une entreprise sur Philisbourg durant les glaces, qui leur donnoient facilité de passer les marais. Ils le surprirent la nuit, passant tout au fil de l'épée, excepté Arnaud, neveu du père Joseph, qui en étoit gouverneur, lequel ils firent prisonnier. Les Espagnols, de leur côté, irrités de ce que les Français les avoient chassés de Trèves, renouèrent une intelligence avec les habitans, par le moyen de laquelle ils surprirent cette ville, et prirent l'électeur, qu'ils envoyèrent prisonnier en Flandre.

Dès que le Roi sut cette nouvelle, il envoya ordre à son résident à Bruxelles, nommé d'Amontot, d'aller parler au cardinal infant de sa part, pour lui demander la restitution de Trèves et la liberté de l'électeur: sur ce que le Roi n'ayant point de guerre contre les Espagnols, ils n'avoient pu, sans infraction de la paix, prendre une ville gardée par des Français, et un prince qui étoit sous la protection du Roi, lorsqu'il ne pouvoit tirer aucun secours de l'Empereur contre les Suédois. Le cardinal infant lui répondit que ses Français en avoient chassé les Espagnols les premiers; mais le résident repartit que l'électeur étant souverain avoit droit de choisir telle garnison qu'il lui plairoit, sans que personne y pût trouver à redire; et que la voulant avoir française, ce n'étoit pas aux Espagnols à s'y opposer: insistant toujours sur la restitution de Trèves et la liberté de l'électeur. L'un et l'autre lui fut refusé, et le tout renvoyé à l'Empereur comme chef de l'Empire. Ce refus irrita fort le Roi: tellement qu'il envoya un héraut déclarer la guerre au cardinal infant, au nom du roi d'Espagne. Ce héraut ne put avoir audience: de sorte qu'il fut obligé d'afficher dans la grande place de Bruxelles, et sur la frontière, cette déclaration.

Il est difficile de savoir bien au vrai les motifs de cette rupture: mais il y avoit long-temps que l'on jugeoit que la paix seroit bientôt rompue, par les intérêts opposés des deux couronnes, qui en toutes rencontres prenoient toujours des partis contraires, et petit à petit s'aigrissoient et s'embarquoient insensiblement dans des protections si différentes, qu'il étoit impossible qu'elles ne vinssent à la fin à une guerre

ouverte. Les Français firent un manifeste de la justice de leur cause, et les Espagnols y répondirent, disant qu'on leur faisoit une querelle sans sujet : et ainsi chacun déduisoit ses raisons. Mais la vérité étoit que l'intérêt particulier du cardinal y avoit autant de part que le public. Les Espagnols souffroient qu'un nommé Saint-Germain (1), qui étoit à la Reine-mère, fît des livres diffamatoires contre l'honneur du cardinal, et en permettoient l'impression et le débit publiquement à Bruxelles et à Anvers : ce qui l'avoit fort aigri contre eux. Mais par dessus tout son ambition démesurée, et la conservation et accroissement de son autorité, y contribuoit le plus : car elle étoit principalement fondée sur l'estime qu'avoit le Roi de sa capacité; en sorte que plus les affaires se brouilloient, plus il croyoit avoir besoin de lui. Ainsi se voyant une guerre sur les bras, contre de si grands et de si puissans ennemis, il étoit obligé de se reposer sur lui de toutes choses, et de lui laisser la puissance royale, ne s'en réservant que le nom. Les affaires des Suédois en Allemagne l'y incitoient aussi : car tant que le roi de Suède avoit vécu, il s'étoit contenté de l'assister secrètement d'argent, sans se mettre en jeu; mais ayant été tué à la bataille de Lutzen, en laquelle, tout mort, il demeura victorieux, les progrès des protestans furent

(1) *Un nommé Saint-Germain :* Matthieu de Mourgues, sieur de Saint-Germain, jésuite, et aumônier de la Reine mère. Il publia pour la défense de cette princesse diverses pièces qui ont été réunies. Il avoit composé une Histoire de Louis XIII, dans laquelle le cardinal de Richelieu, son ennemi, ne devoit pas être ménagé. Le manuscrit paroît en avoir été perdu. (*Voyez* le père Lelong, Bibliothèque historique de la France, tome II, n° 22156.) On voit, dans les lettres de Guy-Patin, que Saint-Germain mourut à Paris, aux Incurables, en 1670.

un peu retardés; et depuis, l'accommodement des électeurs de Saxe et de Brandebourg avec l'Empereur, et la mort du Walstein, qui empêcha d'éclater cette grande conspiration que le cardinal avoit lui-même fait entreprendre, l'obligèrent à se déclarer plus hautement. Mais ce qui donna le dernier coup fut la bataille de Nordlingen perdue par les Suédois, où le maréchal Horn fut pris : car par cette victoire la maison d'Autriche rétablissoit ses affaires, et auroit aisément détruit le reste du parti commandé par le duc de Weimar; ensuite de quoi elle auroit tourné toutes ses forces contre la France, qu'elle accusoit d'être cause de tous ces désordres.

Ces considérations firent que le cardinal jugea qu'il falloit empêcher la ruine des Suédois en déclarant la guerre, parce qu'il feroit par là une diversion considérable qui occuperoit les plus grandes forces de l'Empire et de l'Espagne, et donneroit le loisir aux alliés de la France de réparer leurs pertes, et de se mettre en état de recommencer la guerre plus forte qu'auparavant; et par là il espéroit, en joignant leurs forces et intérêts ensemble, de mettre cette orgueilleuse maison sur la défensive, et de lui faire perdre sa vieille prétention de parvenir à la monarchie de toute la chrétienté. Ce fut au printemps de l'an 1635 que le héraut partit pour faire cette déclaration, et la guerre commença au même temps : elle dura vingt-cinq ans jusqu'à la paix des Pyrénées faite en 1659, et jurée par les rois en personne en 1660.

PREMIÈRE CAMPAGNE.

Les deux plus grandes puissances de la chrétienté sont celles de France et d'Espagne, qui donnent le branle à tout le reste de l'Europe, et entraînent tous leurs voisins dans l'intérêt de l'une ou de l'autre : tellement qu'il est impossible, quand ces deux grandes couronnes s'entrechoquent, que tous les voisins ne s'en ressentent, et ne s'intéressent dans l'un des deux partis. La France est un royaume uni, riche, peuplé et belliqueux. L'Espagne est aussi unie, mais elle n'est pas peuplée ni fertile : son roi possède des pays séparés d'elle dans toute la terre ; en sorte qu'on a raison de dire que le soleil ne se couche jamais dans l'étendue de sa domination, et que le roi d'Espagne est le plus grand *terrien* du monde. Or de tous les Etats qu'il possède, ceux d'Afrique et d'Asie lui servent pour le trafic des pierres précieuses et des épiceries ; ceux de l'Amérique lui fournissent de l'or et de l'argent, et ceux de l'Europe entourent la France de tous côtés : car l'Espagne touche la Guienne et le Languedoc ; les royaumes de Naples, de Sicile et de Sardaigne la rendent maîtresse de la mer Méditerranée ; le duché de Milan touche le Piémont ; la Franche-Comté, la Bourgogne et la Champagne, et les Pays-Bas, bornent une partie de cette dernière province et la Picardie jusqu'à la mer Océane.

Ainsi la France, environnée de toutes parts des pays de ses ennemis, sembloit entreprendre une guerre difficile à soutenir, outre l'apparence qu'il y avoit que l'Empereur, étant de la maison d'Autriche, ne man-

queroit pas de secourir les Espagnols de toute sa puissance; mais le cardinal de Richelieu, qui étoit l'auteur de cette grande entreprise, se fiant sur la richesse, la fertilité et les forces unies de la France, jointes à la valeur de ses alliés, surmonta tous les obstacles, et résolut d'attaquer cette puissante maison de trois côtés, par les Pays-Bas, par l'Allemagne et l'Italie, demeurant sur la défensive du côté de l'Espagne. Il mit pour cet effet quatre armées sur pied : une commandée par les maréchaux de Châtillon et de Brezé pour les Pays-Bas; une sous le cardinal de La Valette pour l'Allemagne, et les deux autres pour l'Italie : savoir, une sous le maréchal de Créqui dans le Milanais, et l'autre sous le duc de Rohan dans la Valteline, pour empêcher la communication de l'Allemagne avec l'Italie. La première s'assembla dans la Champagne, composée de vingt mille hommes de pied et de six mille chevaux, avec toute l'artillerie et les munitions nécessaires à un si grand dessein. Avant que de la faire marcher, le roi Très-Chrétien fit avec les Etats de Hollande un traité de ligue offensive et défensive pour chasser les Espagnols des Pays-Bas : dont la conquête sembloit si assurée, que, partageant la peau de l'ours avant que de l'avoir pris, ils divisèrent leur proie avant que de la tenir. Pour entendre ce partage, il faut savoir que des dix-sept provinces des Pays-Bas, sept obéissent aux Etats, savoir la Hollande, la Zélande, l'Utrecht, le Zutphen, la Frise, l'Over-Yssel, et le Groningue, outre une partie de la Gueldre; et dix appartiennent aux Espagnols, dont l'Artois, le Hainaut, le Luxembourg, le Namur et la Flandre devoient être aux Français avec le Cambresis,

terre de l'Empire ; et le reste de la Gueldre, le Brabant, Malines, le marquisat du Saint-Empire, et le Limbourg, étoient destinés aux Hollandais, avec la partie de Flandre qui est depuis le canal de Bruges et le grand Escaut jusqu'à la mer. Et comme la situation de ces provinces est fort avantageuse pour ceux qui les défendent, parce qu'il y a quantité de places fortes et de grandes villes fort peuplées, capables d'arrêter une armée chacune une campagne (en sorte que quand la prospérité favoriseroit toujours les assaillans, il faudroit un siècle entier pour les prendre toutes les unes après les autres), il fut résolu que, sans s'amuser à les attaquer, l'armée de France entreroit par les Ardennes, et iroit joindre celle de Hollande vers Maestricht, où faisant toutes deux plus de cinquante mille hommes, on espéroit que le ravage qu'elles feroient dans le pays feroit révolter les grandes villes, lesquelles pour se mettre en sûreté chasseroient les Espagnols, et traiteroient avec les Français et les Hollandais, pour avoir leur protection en conservant leurs priviléges. Pour l'exécution de ce grand dessein, les maréchaux de Châtillon et de Brezé firent passer la Meuse à leur armée sur les ponts de Mézières, Donchery et Charleville, et entrèrent dans le Luxembourg, où ils se saisirent des châteaux d'Orchimont et de Rochefort, et prirent Marche-en-Famine, qu'ils abandonnèrent après s'y être rafraîchis de quelques vivres qu'ils y trouvèrent pour la subsistance de l'armée. De là ils marchèrent du côté de Liége pour joindre le prince d'Orange, qui venoit avec l'armée de Hollande dans le même dessein.

Le cardinal infant, de son côté, faisoit tous ses ef-

forts pour détourner une si dangereuse tempête : il assembloit le plus de troupes qu'il pouvoit, et jetoit du monde dans les villes pour les rassurer ; il donna le commandement de l'armée au prince Thomas de Savoie, qui s'étoit brouillé avec le duc son frère et s'étoit mis au service des Espagnols. Ce prince s'avança du côté de la Meuse pour observer la marche des Français, et voir s'il n'y auroit rien à entreprendre avant leur jonction avec les Hollandais. La Meilleraye, grand-maître de l'artillerie, avertit le premier les maréchaux de France de l'approche des Espagnols, et sur cet avis ils marchèrent à eux ; mais le prince Thomas, qui ne vouloit pas hasarder une bataille en pleine campagne, avoit placé toute son infanterie dans un vallon couvert de grosses haies, avec seize pièces de canon ; et avoit mis quelque cavalerie dans la plaine, pour attirer les Français dans l'embuscade où il étoit posté si avantageusement, que, quoiqu'il fût plus foible qu'eux, il croyoit être en état de les repousser avec avantage. Il avoit laissé le reste de sa cavalerie dans une plaine derrière, qui soutenoit son infanterie ; en sorte que les Français ne la voyant point, ne pouvoient juger que de celle qui étoit avancée, les haies et les buissons leur ôtant la vue du reste. Les généraux français, dans cette incertitude, s'approchèrent eux-mêmes pour reconnoître, et résolurent de charger pour voir la contenance de l'infanterie qui étoit dans le vallon ; et mirent douze pièces de canon au milieu de leurs bataillons, marchant en même temps en bataille droit à la cavalerie avancée, qui se retira aussitôt derrière les haies, et ne parut plus. Le maréchal de Brezé commandoit l'aile droite, et celui de Châ-

tillon la gauche. La bataille commença par le canon, qui tira des deux côtés; et bientôt après l'aile droite française entra vigoureusement dans les haies, et attaqua l'infanterie espagnole, qui, faisant grand feu derrière les buissons, étonna d'abord par le bruit et par la fumée la cavalerie française, laquelle se renversa sur l'infanterie, et la mit un peu en désordre; mais le marquis de Tavannes, maréchal de camp, avec une partie de la cavalerie, chargea si à propos, qu'il rompit les escadrons des Espagnols, durant que le maréchal de Brezé, ralliant l'infanterie qui avoit été renversée, la mena au combat, et attaqua l'espagnole de toutes parts; et le maréchal de Châtillon donnant de son côté avec l'aile gauche, les Espagnols lâchèrent le pied, et furent mis en désordre par le régiment de Champagne commandé par le marquis de Varenne, soutenu du reste de l'infanterie. Le régiment de Piémont, ayant à la tête le comte de Tonnerre, son mestre de camp, enfonça les bataillons espagnols, et les força de reculer et d'abandonner l'artillerie, cependant que Lambert, maréchal de camp, choquoit la cavalerie espagnole, et la mettoit en déroute. Alors toute l'armée des Espagnols commença à fuir en désordre, et les Français ne faisoient plus que tuer et prendre des prisonniers. Chastelier, Berlot et La Ferté-Imbault, maréchaux de camp, ne donnèrent point, à cause que la bataille fut gagnée devant qu'il fût besoin que le gros de réserve combattît. Toute l'armée espagnole y fut entièrement défaite, le canon, bagage et drapeaux pris, avec beaucoup d'étendards, dont quantité furent sauvés, à cause que la cavalerie, dans les désordres, se sauve mieux que l'infanterie, qui fut

toute prise ou tuée. Le prince Thomas et le comte de Buquoy se sauvèrent; mais les comtes de Feria et de Willerval, les colonels Alphonse Laudron, espagnol, Sfondrate, italien, et Brons, anglais, avec don Carlos, fils bâtard de l'archiduc Léopold, frère de l'Empereur, furent faits prisonniers. Les ducs de Mercœur et de Beaufort y combattirent comme volontaires; le jeune Chenoise y fut tué; et cette bataille fut nommée d'Avein, à cause qu'elle fut donnée près d'un petit village de ce nom, qui étoit assez proche de la ville de Huy, au pays de Liége.

Après une victoire si mémorable, on ne doutoit point de la conquête des Pays-Bas; et voyant toutes les forces d'Espagne terrassées, il y avoit grande apparence qu'après la jonction des Hollandais les affaires de Flandre seroient sans ressource; et que les grandes villes songeant à leur sûreté, traiteroient de bonne heure avec le victorieux sans attendre l'extrémité, et chasseroient les Espagnols, pour se mettre à couvert de l'orage et conserver leurs priviléges. Mais il en arriva tout autrement: les peuples des villes reprirent cœur et résolurent de faire les derniers efforts pour résister à une si grande puissance, aimant mieux périr, et se soumettre à toutes sortes de périls, que de changer de maître. Les peuples échus au partage des Hollandais craignoient le changement de religion; et comme ils sont fort zélés catholiques, ils aimoient mieux mourir mille fois que de s'exposer à la perte de la leur, dont l'exercice est défendu dans toute l'étendue de la domination des Etats. Ceux qui tomboient dans la part des Français appréhendoient tellement la tyrannie du gouvernement auquel ils

voyoient les peuples de France abandonnés par le paiement des tailles et autres sortes d'impositions excessives, qui s'augmentent selon le caprice et la fantaisie de ceux qui gouvernent sans borne ni mesure, qu'ils résolurent de courir toutes sortes de dangers, plutôt que de se soumettre à une si dure servitude. Et quoique les Français leur promissent la continuation de leurs priviléges dont ils sont fort jaloux, ils ne s'y vouloient pas fier, dans la réputation qu'ils ont parmi les nations étrangères de manquer aisément de parole à ceux qu'ils ont assujettis : ce dont ils citoient beaucoup d'exemples. Ils se fortifièrent donc de tous côtés, donnèrent de l'argent pour lever des troupes, et offrirent tout ce qui dépendoit d'eux pour réparer leur perte. Cependant le prince ayant assemblé son armée à Nimègue, marcha droit à Venloo pour s'approcher des Français, lesquels après leur victoire s'étoient avancés jusqu'à Maestricht, où ayant appris l'approche des Hollandais, les maréchaux de France allèrent saluer le prince d'Orange, avec beaucoup de noblesse : ce qui se passa avec grande civilité et témoignage de joie de part et d'autre. Les deux armées se joignirent le 30 de mai, et passèrent la Meuse sur des ponts qui furent faits au dessus et au dessous de Maestricht ; et faisant ensemble plus de cinquante mille hommes, ils marchèrent vers le petit Brabant, tournant tête du côté de Bruxelles. Le cardinal infant s'étoit retranché sur le bord du Demer, ayant fait couper des arbres sur les chemins pour embarrasser les passages ; mais, à l'approche de cette grande armée, il se retira, ne voulant pas hasarder le peu de forces qui lui restoient, et qu'il jeta dans les

places. Toutes les petites villes de la campagne ouvrirent leurs portes aux vainqueurs, comme Saint-Trudent, Laudenet, Halen : mais Tillemont résolut de se défendre avec onze cents Espagnols, commandés par don Francisco de Vargas. Le prince d'Orange fit attaquer cette ville par le comte Henri Casimir, gouverneur de Frise, pendant que le maréchal de Brezé la battoit de l'autre côté. La place n'étoit pas forte : c'est pourquoi le canon ayant ruiné ses murailles et fait des brèches considérables, elle fut emportée d'assaut (1), et exposée au pillage de toutes les deux armées, et à la rage et furie des soldats. Tout fut mis à feu et à sang, et le sac fut si grand et avec tant d'insolence, que jamais on n'a ouï parler de rien de pareil : les églises furent entièrement saccagées, sans pardonner aux choses sacrées; les filles et religieuses violées, lesquelles étoient tirées des couvens, et abandonnées à l'impudence du soldat. Enfin cette pauvre ville fut dans une extrême désolation. Ce rude traitement fit une telle impression dans l'esprit des peuples, que les villes qui ne se sentoient pas assez fortes pour résister sauvoient ce qu'elles pouvoient; et les habitans se retiroient dans les plus grandes, laissant leurs portes ouvertes, comme firent Diest et

(1) *Elle fut emportée d'assaut :* Le maréchal de Châtillon, dans la dépêche officielle qu'il écrivit à M. Servien le 14 juin 1635, rapporte les mêmes faits d'une manière différente. Il paroît que la ville de Tillemont ayant demandé à capituler, les troupes hollandaises montèrent à l'assaut sans en avoir reçu l'ordre de leurs chefs, et que cet exemple fut imité par nos troupes, sans que nos généraux aient pu contenir une ardeur qui n'étoit que la soif du pillage. (*Voyez* les Mémoires pour l'histoire du cardinal de Richelieu, recueillis par Aubery. Paris, 1660, in-fol. tome 1, page 488.)

Arscot ; et celles qui étoient plus peuplées se confiant en leur multitude, se préparoient à se défendre.

Les généraux de l'armée confédérée voyant les grandes villes opiniâtrées à la résistance, sans vouloir parler d'aucun traité, résolurent d'en prendre quelques-unes, et de les bien traiter en cas qu'elles s'accommodassent, et de les ruiner si elles se laissoient forcer. Le cardinal infant, n'osant tenir la campagne, avoit mis ses troupes dans les grandes villes menacées de siége ; et ne sachant à laquelle on en vouloit, de Bruxelles, de Malines ou de Louvain, il s'étoit posté sur la rivière de Dyle, pour de là jeter du secours dans le lieu qui seroit attaqué : comme en effet, voyant l'armée tourner tête à Louvain, il y fit entrer cinq mille hommes de pied et deux mille chevaux ; puis il se retira dans Bruxelles. Louvain fut assiégé le 25 de juin, et attaqué fort vivement par les deux armées; mais la crainte du traitement de Tillemont avoit tellement encouragé le peuple de cette grande ville, que, secouru de la présence et du conseil de Wesmal fils, de Grobendonch, de Huston et Guiden, colonels, avec leurs régimens qui avoient soutenu les siéges de Bois-le-Duc et de Maestricht, et qui s'entendoient à remuer la terre, il s'opiniâtra, par leur exemple, à la défense, comme s'il eût été composé de tous vieux soldats. En effet, à mesure que les assiégeans avançoient leurs travaux, les assiégés en faisoient autant de leur côté ; et par des sorties fort nombreuses, tant de soldats que d'habitans, ils retardoient tellement l'attaque des assiégeans, qu'ils reculoient au lieu d'avancer : si bien que les vivres qu'ils tiroient du pays étant consommés, et n'en pouvant plus faire venir de

Liége à cause de l'arrivée de Picolomini, que l'Empereur avoit envoyé au secours des Espagnols, lequel s'étoit posté entre Liége et Louvain, ils furent contraints par nécessité de lever le siége et de se camper près d'Arscot, d'où ils marchèrent vers Ruremonde pour se rafraîchir.

Les Espagnols, en pensant à se défendre, ne laissoient pas de tâcher à faire des entreprises par finesse sur les places des Hollandais, pour arrêter leur progrès. Et pour ce sujet Einsoult (1), lieutenant colonel du comte d'Embden, entreprit de surprendre le fort de Skenk, situé à la pointe de terre qui forme la séparation des deux bras du Rhin, dont l'un garde son nom, et l'autre s'appelle le Wahal, et font l'île de Batavie. Ce fort est composé de cinq bons bastions: comme il est de très-grande importance, Einsoult fit ses efforts pour l'emporter. Pour cet effet, il fit conduire, la nuit du 26 de juillet, deux charrettes chargées d'échelles couvertes de foin, qu'il fit cacher le jour dans les bois de Clèves; puis, sur le minuit du 27 au 28, il leur fit passer la rivière avec huit cents hommes, sur dix-sept pontons de pêcheurs; et sur le matin un grand brouillard obscurcissant l'air, il escalada le fort avec ses échelles. Les Hollandais furent si surpris, qu'ils furent emportés, et tous tués ou pris prisonniers. Cette nouvelle affligea fort le prince d'Orange, lequel, au lieu de prendre la Flandre comme il pensoit, se trouva réduit à reprendre le sien. Ainsi, abandonnant tous ses grands desseins, il retourna dans son pays, et s'alla loger sur la rivière

(1) *Einsoult* : Il s'appeloit Adolphe Einholt. (*Voyez* Histoire de Louis XIII, par le père Griffet, tome II, page 593.)

du Wahal, entre Nimègue et Clèves, et se retrancha là pour couper les vivres au fort et le reprendre par famine. Cependant les Français voyant leur armée toute dissipée par la disette, la mortalité et la misère, en sorte que de vingt-six mille hommes il n'en restoit pas huit mille, ils s'embarquèrent dans un port de Hollande, et retournèrent en France par Calais. Ainsi ce grand dessein, qui avoit tant fait de bruit, s'en alla en fumée sans aucun succès. Les Hollandais en attribuèrent la cause à la mauvaise discipline des Français, qui fut la raison de leur dissipation; et les Français accusèrent les autres de les avoir fait périr exprès de nécessité, ne voulant point réussir de peur d'être leurs voisins, qu'ils redoutoient beaucoup plus que les Espagnols. L'armée du prince d'Orange demeura dans son poste tout l'hiver jusqu'au mois d'avril de l'année suivante, que les Espagnols ayant consumé tous leurs vivres lui rendirent le fort de Skenk. Durant cette campagne, le duc de Chaulnes, avec un camp volant, entra dans le pays d'Artois et y rasa quelques forts, entre autres celui de Pas et d'Auxi-le-Château.

Après la prise de Nancy en 1633, nous avons vu comme le duc de Lorraine s'étoit jeté absolument entre les bras de l'Empereur, et avoit hautement pris son parti. Pour s'opposer à ses desseins, le Roi avoit fait revenir le duc de Rohan, qui s'étoit retiré à Venise par son ordre, après le traité général des huguenots, fait en 1629; et lui ayant donné commission de passer en Suisse pour traiter avec les cantons et les Grisons, il le fit ensuite général d'une armée en Alsace, pour tenir tête à celle de Lorraine, laquelle,

après la bataille de Nordlingen gagnée sur les Suédois par l'Empereur, étoit venue de ces côtés-là. Mais, après quelques rencontres de peu d'importance, il eut ordre de passer avec ses troupes dans la Valteline, selon le traité qu'il avoit fait avec les Grisons. Durant ce temps, le maréchal de La Force prit le château de Biche et de La Mothe, comme il a été dit ci-dessus, et ensuite il s'avança dans l'Alsace pour s'opposer au comte de Salms : non-seulement il lui empêcha le passage, mais il le contraignit à demander la protection du Roi, et à donner sa démission du droit qu'il prétendoit sur Saverne comme grand doyen de Strasbourg. Aussitôt ce maréchal en prit possession, et y mit garnison française. Les villes de Colmar, Haguenau, Schelestadt et Lure suivirent son exemple, et appelèrent les Français pour les protéger. L'évêque de Bâle, pour se mettre à couvert des Suédois commandés par le rhingrave Othon-Louis, reçut des troupes françaises dans Porentruy; et la plupart des villes d'Alsace, pour sauver la religion, en firent de même. Le maréchal de La Force, après avoir mis ordre aux affaires d'Alsace, revint en Lorraine, où il nettoya le pays de force petits châteaux qu'il fit raser; et il reçut ordre de ne plus souffrir qu'on reconnût le duc dans la Lorraine, à cause qu'ayant remis ses places entre les mains du Roi pour otages de sa parole, il y avoit manqué en prenant le parti de l'Empereur. Il commanda donc qu'on priât Dieu pour le Roi dans toutes les églises, comme souverain du pays; il reçut le serment des magistrats, et fit exercer la justice au nom de Sa Majesté, qui créa un conseil souverain dans Nancy.

C'est chose étrange que la plupart des officiers avoient un tel amour pour leur prince, qu'ils aimoient mieux perdre leurs charges, et même leurs biens, que de faire serment à d'autres qu'à lui. Les affaires de Lorraine étant réglées, le maréchal de La Force s'avança sur les bords du Rhin, où il fit lever aux Impériaux le siége de Heidelberg sur le Necker, et prit Spire. Les surprises de Philisbourg et de Trèves arrivèrent après : ce qui fut cause de la déclaration de la guerre, et de l'entrée de l'armée française en Flandre. L'Empereur, ne voulant pas abandonner le roi d'Espagne dans cette occasion, envoya Picolomini au secours des Pays-Bas, et le général Galas du côté du Rhin, pour faire une grande diversion dans la Lorraine avec une puissante armée. Or, pour faire entendre l'état où étoient alors les affaires d'Allemagne, il faut savoir qu'après la bataille de Nordlingen, où le maréchal Horn fut pris, le duc de Weimar demeura seul chef du parti suédois. Il étoit prince de la maison de Saxe, issu de l'aîné, auquel l'empereur Charles v ôta l'électorat pour en investir le cadet, duquel est sorti l'électeur d'à présent. Cette violence et cet affront avoit laissé dans le cœur de la postérité de cet aîné une haine implacable contre la maison d'Autriche, et un violent désir de se venger; mais il ne s'étoit point trouvé jusqu'à cette heure, dans cette race, de sujet capable d'exécuter un grand dessein, que ce duc Bernard de Weimar, lequel, dans cette vue, se jeta dans le parti du roi de Suède dès qu'il le vit dans l'Allemagne. Il apprit si bien son métier sous ce grand prince, qu'il fut choisi par lui pour commander une des ailes de son armée à la

bataille de Lutzen, où il fut tué. Après sa mort il demeura général de tout le parti, conjointement avec le maréchal Horn. Dans cet emploi, il soutint l'intérêt de tous les confédérés jusqu'après la bataille de Nordlingen, où toutes les forces suédoises furent terrassées, le maréchal Horn pris, et lui contraint de se sauver. Mais comme il avoit un grand cœur et une ambition démesurée, il ne perdit point courage : et ayant ramassé les débris de son armée, il refit un corps considérable qu'il envoya offrir au Roi, sachant la guerre déclarée entre les deux couronnes, et les efforts de l'Empereur pour faire une grande diversion. Le cardinal de La Valette fut envoyé à son secours pour empêcher les Impériaux de l'opprimer, et lui donner moyen de remettre son parti presque abattu, qu'il avoit maintenu jusqu'alors par une générosité et une hardiesse inouïe. Ce cardinal avoit pour maréchaux de camp le vicomte de Turenne (1) et le comte de Guiche ; et ayant marché vers le Rhin, il joignit en deçà le duc de Weimar, avec lequel il prit Bingen, et fit lever le siége de Deux-Ponts au général Galas. Ensuite ils marchèrent tous deux au secours de Mayence, assiégé par le comte de Mansfeld, et dont la conservation étoit de conséquence aux Suédois, à cause du pont sur le Rhin, qui leur donnoit la communication des deux bords de ce fleuve.

Dès que l'armée s'approcha, le comte voyant que la partie n'étoit pas égale se retira ; et l'armée ayant passé le Rhin, approcha de Francfort sur le Mein, grande ville impériale qui avoit traité avec le feu roi de Suède, et maintenant, voyant la décadence des

(1) *Le vicomte de Turenne :* Depuis maréchal de France.

affaires des Suédois, menaçoit de se raccommoder avec l'Empereur.

Les généraux étant arrivés près de cette ville, mirent forte garnison dans le château de Saxenhaüfen qui en est proche; et ayant su que les régimens de Hasfeld et de Lamboi étoient à Luderville, ils envoyèrent deux mille chevaux, qui les enlevèrent dans leurs quartiers. Galas ne voulant pas hasarder une bataille, et voyant les Français fort avancés, résolut de leur couper les vivres. Dans ce dessein, il envoya le marquis de Gonzague prendre les petites villes qui étoient sur les chemins des convois, comme Saarbruck et Kayserslautern : tellement qu'il ne venoit plus de vivres au camp des Français. Cette disette fit résoudre les généraux de repasser le Rhin, et de se poster en lieu où ils pussent subsister. Ayant donc laissé quatre mille hommes dans Mayence, ils repassèrent le Rhin sur un pont de bateaux à Bingen, le 26 de septembre, feignant d'aller à Coblentz pour abuser Galas, lequel en même temps repassa le Rhin à Worms, pour suivre les deux armées, qu'il savoit être en grande nécessité de vivres, et qu'il croyoit défaire ou par famine ou par combat, leur empêchant la retraite, et se postant tellement à son avantage, qu'il ne hasardât point de bataille qu'avec assurance de la gagner. Mais le duc de Weimar, grand et expérimenté capitaine, et plus rusé que l'autre, voyant tout le pays ruiné, et ne trouvant plus de quoi subsister pour les soldats, contraints, faute de pain, de vivre de raves, de choux et de racines qui étoient dans les villages abandonnés, ni aussi pour les chevaux, qui, faute de fourrage, étoient réduits à ne manger que

des feuilles de vignes et d'autres arbres, se résolut, voyant la perte de l'armée toute certaine, de sauver le principal, en abandonnant le reste. Et ne pouvant, dans l'extrémité où il se trouvoit, faire une longue retraite de Mayence à Metz sans être défait par Galas, plus fort que lui, à moins d'une extrême diligence qu'il ne pouvoit faire avec le bagage, il fit enterrer le canon le plus secrètement qu'il put, afin que ses ennemis n'en profitassent pas, et commanda qu'on brûlât tout le bagage.

Le cardinal de La Valette, pour montrer exemple aux autres, fit brûler le premier son carrosse; et tout le monde ayant fait autant de son attirail, excepté ce qui se put transporter sur des mulets et chevaux de bâts, les armées marchèrent par des chemins détournés, sans bruit, derrière des montagnes, jour et nuit et sans repos, pour éviter la rencontre des Impériaux. On n'avoit pas le temps de dormir, si ce n'étoit durant que l'arrière-garde s'avançoit à la tête, l'avant-garde reposoit, et ainsi l'autre à son tour. De l'autre côté Galas, qui leur croyoit couper chemin et les attaquer à son avantage, se trouva surpris de leur départ si inopiné; et ne les pouvant devancer, il les suivit diligemment avec sa cavalerie, et les joignit sur la rivière de Loutre, entre Meissenheim et Odernheim, où les Français et Suédois, tournant tête, l'arrêtèrent tout court, et le reçurent si vaillamment, que ses troupes furent malmenées, et contraintes de se retirer plus vite qu'elles n'étoient venues. Cet échec ne l'empêcha pas de les suivre encore pour avoir sa revanche; et, avec neuf mille chevaux, il les attendit en embuscade à une journée de Metz. Aussitôt qu'il les vit

proche, il détacha sur leur arrière-garde quatorze régimens de cavalerie, qui furent reçus fort vigoureusement par la cavalerie française, composée des gendarmes et chevau-légers du cardinal de Richelieu, de celles des vicomtes de Montbas et Destoges, du comte de Saint-Agnan, et du marquis de Palaiseau, qui mourut à Metz peu de jours après, soutenus du reste de l'arrière-garde qui avoit tourné tête. Le combat fut rude : la cavalerie de Galas y fut rompue et mise en déroute, après avoir perdu cinq cents Croates, quantité d'officiers, et quelques étendards. Moïd, lieutenant des gendarmes du cardinal de Richelieu, y fut tué avec Caheusac, lieutenant de ses chevau-légers, dont la charge fut donnée à Piscarat son frère. Londini, cornette de la même compagnie, y perdit aussi la vie. Ensuite l'arrière-garde ayant passé le défilé, rejoignit l'avant-garde, et arriva heureusement en Lorraine, où le cardinal de La Valette s'alla rafraîchir à Pont-à-Mousson, et le duc de Weimar à Vic, après treize jours de marche continuelle, sans se reposer ni jour ni nuit, que comme il a été dit ci-dessus, et sans vivres, que les herbes et les racines qu'on trouvoit par les chemins. Nonobstant toutes ces fatigues, les arméesse trouvoient bien heureuses d'en être réchappées, par la sage conduite et la grande expérience du duc de Weimar. Aussi Galas disoit que c'étoit la plus belle action qu'il eût vue de sa vie; et il avouoit qu'il n'eût jamais pu croire la retraite de Mayence véritable, s'il n'en eût été témoin.

Dans ce même temps, le Roi avoit une armée en Lorraine, sous le maréchal de La Force, lequel lui donna avis que toutes les forces de l'Empire lui al—

loient tomber sur les bras, et qu'il avoit besoin d'un puissant secours. Cette nouvelle l'obligea d'assembler une nouvelle armée, dont il donna la conduite au duc d'Angoulême. Il fit lever douze mille Suisses, et convoqua le ban et arrière-ban de son royaume, avec ordre à toute la noblesse de monter à cheval et d'aller à l'armée sous les baillis et sénéchaux, sous peine de dégradation. Et pour assurer davantage toutes choses, il s'achemina lui-même en Lorraine, laissant le cardinal de Richelieu à Ruel pour commander dans Paris, au grand étonnement de tout le monde, de voir ce ministre quitter son maître de si loin contre sa coutume. Le Roi, étant arrivé à Bar-le-Duc, apprit que la ville de Saint-Mihel s'étoit révoltée et avoit reçu Lenoncourt (1), lorrain, avec garnison. Ces peuples avoient une telle affection pour leur duc, qu'ils ne pouvoient souffrir la domination française, et faisoient tous leurs efforts pour en sortir. Le maréchal de La Force s'y achemina aussitôt avec une partie de l'armée, et mit le siége devant. Il fit faire deux batteries qui firent deux grandes brèches, lesquelles obligèrent Lenoncourt de se rendre à discrétion, la vie sauve seulement. Il fut envoyé à la Bastille, et les habitans auteurs de la révolte furent mis aux galères, et la ville démantelée. Le duc d'Angoulême avec ses troupes ayant joint le maréchal de La Force, ils s'avancèrent contre le duc de Lorraine, Jean de Verth et Colloredo. Ceux-ci voyant l'armée française fortifiée des Suisses et de l'arrière-ban, et ne se sentant pas assez forts pour tenir la campagne, se fortifièrent dans les marais de

(1) *Lenoncourt*: Il s'appeloit Lenoncourt de Serres. (*Voyez* les Mémoires de Bassompierre.)

Rambervilliers, et s'y retranchèrent si bien qu'il étoit impossible de les y forcer. La retraite de Mayence se fit durant ce temps-là; et le général Galas ne pouvant plus empêcher le cardinal de La Valette et le duc de Weimar de se retirer, marcha droit en Lorraine pour secourir le duc, et prit en passant les villes de Saint-Avaux et de Vaudrevange. Le duc de Lorraine, sur la nouvelle de son approche, sortit de ses retranchemens de Rambervilliers, pour aller au devant de lui; et l'ayant joint, ils tournèrent tous ensemble tête contre les Français. Alors ces deux puissantes armées se préparèrent à donner une grande bataille; mais le duc d'Angoulême et le maréchal de La Force ne la voulant hasarder qu'à jeu sûr, marchèrent du côté du cardinal de La Valette et du duc de Weimar : lesquels s'étant un peu remis de leur fatigue passée, vinrent au devant d'eux, et ils se joignirent ensemble. Alors étant plus forts que les Impériaux, ils marchèrent à eux pour les combattre; mais le duc de Lorraine, le général Galas, Jean de Verth et Colloredo ayant tenu un grand conseil, ne se jugèrent pas assez forts pour donner bataille.

C'est pourquoi, de peur d'y être forcés, ils se retranchèrent près du château de Marimont, avec des lignes bastionnées et des forts de distance en distance, garnis de quantité d'artillerie; de sorte qu'ils étoient si avantageusement postés, qu'il étoit impossible de les forcer de combattre. Cela fit que tout le reste de la campagne se passa à se regarder, et à faire quelques escarmouches : ce qui fit murmurer la noblesse française, dont la plupart n'avoit jamais été à la guerre, et croyoit que la querelle des rois se vidoit

comme la leur ; qu'aussitôt qu'ils seroient arrivés, on enverroit un cartel de défi à Galas ; que le lendemain on donneroit bataille, et puis qu'ils s'en retourneroient chez eux. Mais quand ils virent les Impériaux retranchés en lieu inaccessible, que leur secours dans l'armée tiroit en longueur, et que toutes les vieilles troupes leur faisoient la huée et se moquoient d'eux, ils demandèrent leur congé, principalement les Normands, qui disoient qu'ils s'en retourneroient si on ne leur faisoit voir promptement leur partie adverse, jugeant de la guerre comme d'un procès au parlement de Rouen. Il fallut néanmoins qu'ils demeurassent jusqu'à la fin, à leur grand regret. Les Croates ne laissoient pas quelquefois de sortir de leurs retranchemens ; entre autres une fois ils surprirent le bourg de Saint-Nicolas près de Nancy, où ils mirent tout à feu et à sang, pillèrent et violèrent, avec le plus grand désordre qu'on puisse imaginer. La campagne se termina ainsi : car l'hiver commençant, on fit décamper les armées de part et d'autre, pour se mettre en quartier d'hiver. Galas, en se retirant, prit la ville de Deux-Ponts, et envoya le marquis de Grana attaquer Saverne, qu'il prit à composition ; puis il passa de là le Rhin, pour prendre ses quartiers dans le Wirtemberg, laissant Jean de Verth dans l'Alsace. Cependant les villes de Francfort et d'Ulm conclurent leur traité avec l'Empereur ; et le comte de Mansfeld, après un long siége, prit Franckendal par capitulation, durant qu'une partie de l'armée impériale attaquoit Mayence, qui se rendit par traité.

Après la prise de Saint-Mihel, le Roi quitta son armée, et reprit le chemin de Saint-Germain. Sur son

retour il coucha dans un château nommé Baye, proche de Damery, où demeuroit Baradas, qui avoit été autrefois son favori, et après sa disgrâce avoit été en Allemagne servir l'Empereur sous le Walstein, et de là s'étoit jeté dans Casal pour acquérir de l'honneur, lorsqu'il fut assiégé par les Espagnols. Or le Roi avoit toujours conservé une inclination naturelle pour lui: ce qui donna la hardiesse à Baradas de lui faire dire qu'il étoit bien malheureux d'être le seul de la province qui fût privé de l'honneur de lui faire la révérence. Le Roi demanda aussitôt combien il y avoit de là chez lui; et ayant su qu'il n'y avoit pas loin, il dit qu'il le vouloit voir, et qu'il vînt le lendemain à son lever. Il ne manqua pas de s'y trouver, et il fut fort bien reçu de Sa Majesté. Cette vue réveillant l'ancienne amitié que le Roi avoit eue pour lui, fit que tant qu'il y fut ce prince ne parla qu'à lui, et ne regarda plus les autres; et même il lui permit de le suivre à Saint-Germain: ce qu'il fit. Mais le cardinal, qui étoit demeuré à Ruel, l'ayant appris, en prit l'alarme, et résolut de couper racine à cette faveur renaissante, prenant le Roi sur le point d'honneur, en lui représentant qu'ayant laissé Saint-Simon en Lorraine pour commander la cavalerie pour son service, il n'étoit pas juste en son absence de rappeler son rival, qui se vantoit déjà de reprendre sa place. Ces remontrances eurent tant d'effet, que les portes commencèrent à lui être fermées, et les huissiers eurent ordre de les lui refuser: dont s'étant voulu expliquer avec le Roi, il eut le soir même commandement de s'en retourner chez lui, avec défense de plus revenir à la cour. Durant que le Roi étoit en Lorraine, il

avoit pris plaisir d'entretenir le comte de Cramail, vieux seigneur qui avoit beaucoup d'esprit et de très-grandes qualités; et Sa Majesté, dans des conversations familières, lui ayant donné lieu de lui dire librement son sentiment sur beaucoup de choses, il s'émancipa à lui faire connoître ce que le cardinal ne vouloit pas qu'il sût. Pour ce sujet, au retour du voyage il fut arrêté, et mis à la Bastille.

La Valteline est un pays situé dans les Alpes, entre les Grisons et l'Etat de Milan, qui est le seul passage commode pour aller d'Allemagne en Italie, et par conséquent fort envié des Espagnols, lesquels se voulant conserver la communication de leurs Etats d'Italie avec le Tyrol, terre de la maison d'Autriche, l'Allemagne et la Franche-Comté, pour avoir le passage libre dans les Pays-Bas, faisoient depuis long-temps tous leurs efforts pour se l'approprier. C'est ce qui avoit obligé le comte de Fuentès, gouverneur de Milan, de faire faire un fort à l'entrée de ce passage du côté du Milanais, qu'il fit nommer de son nom. Autrefois ce pays étoit du duché de Milan : mais les Grisons et les Suisses ayant fait ligue pour chasser les rois Louis XII et François I de l'Italie, et rétablir Maximilien Sforce, fils de Ludovic, dans la possession de Milan, obtinrent de lui, pour le remboursement de leurs frais, la souveraineté de ce pays, dans laquelle ils s'étoient conservés jusqu'alors. Mais les Espagnols, sous prétexte d'empêcher que le luthéranisme ne s'y glissât, s'en étoient emparés, et y avoient fait bâtir des forts, dont les Grisons irrités demandèrent secours au roi Louis XIII : pour lequel sujet le pape Urbain VIII intervint, et reçut comme en dépôt les forts entre ses

mains ; mais le roi Très-Chrétien les voulant faire restituer aux Grisons, envoya le marquis de Cœuvres avec une armée qui s'en rendit maître en peu de temps. Le Pape, offensé de ce que les Français en chassoient les Grisons, dépêcha en France, en qualité de légat, le cardinal Barberin son neveu, en l'année 1625, pour en demander la restitution : et de là il fut en Espagne pour achever cet accommodement. Mais ce fut sans effet : car cette affaire ne fut terminée que par le traité de Monçon fait en 1626 entre le comte duc d'Olivarès, premier ministre d'Etat d'Espagne, et de Fargis, ambassadeur de France, par lequel les forts devoient être rasés, et la souveraineté devoit demeurer aux Grisons.

Mais le cardinal de Richelieu ayant dessein de déclarer la guerre aux Espagnols, fit revenir en 1634 le duc de Rohan de Venise, où il étoit en exil depuis l'an 1629 ; et l'envoya négocier en Suisse, pour lier les Grisons dans les intérêts de la France, afin d'empêcher les Espagnols de s'emparer de la Valteline. Le traité s'acheva comme on l'avoit souhaité ; et le duc de Rohan, avec une armée, passa par l'Alsace, et traversant la Suisse vint camper à Saint-Gall, où il fut défrayé par la communauté : de là il entra dans la Valteline, où il se saisit de Chiavenne, Riva et Bormio. Ces prises donnèrent l'alarme au fort de Fuentès : le gouverneur en donna avis au comte de Cerbellon, gouverneur de Milan, lequel ayant appris la déclaration de la guerre, assembla le plus de troupes qu'il put, tant de Naples et de Sicile que de son gouvernement, et s'avança jusqu'au fort de Fuentès, où il sut que le duc de Rohan étoit à Morbègne, où il se fortifioit dans des passages étroits au milieu des

montagnes, et où le premier venu a l'avantage, parce qu'il est difficile de l'en débusquer. Mais en même temps il reçut nouvelle que le colonel Gots marchoit par le Tyrol avec un corps considérable, qui venoit le secourir de la part de l'Empereur. Cet avis lui fit prendre résolution de mettre les Français entre deux, et les attaquer par devant et par derrière, espérant en venir à bout, à cause que les Allemands et lui étoient beaucoup plus puissans qu'eux. Il commença par l'attaque de Bormio, qu'il emporta : et le duc de Rohan se voyant entre deux puissans ennemis, et sans espérance d'avoir de vivres, qui lui étoient coupés par les Allemands du côté du lac de Constance, et par les Espagnols du côté de celui de Como, se retira à Chiavenne pour s'y fortifier, et manda au marquis de Montausier (1) qui étoit au Val de Luvin, et à Du Landé (2) qui étoit dans l'Engadine basse, de se rassembler dans la haute : ensuite ayant reçu quelque secours de Suisses et de Grisons, il résolut d'aller droit à une des deux armées avant qu'elles fussent jointes. Dans ce dessein, il marcha contre les Allemands, qu'il surprit; et les chargea si à l'improviste d'un côté, et La Freselière de l'autre, par une montagne qui commandoit dans leur camp, durant que les marquis de Montausier et de Canisy les prenoient par

(1) *Marquis de Montausier :* Hector de Sainte-Maure, marquis de Montausier, maréchal de camp, tué près de Bormio au mois de juillet suivant. Il étoit le frère aîné de Charles de Sainte-Maure, depuis duc de Montausier, et gouverneur de Monseigneur, fils de Louis XIV. — (2) *Du Landé :* Joab de Séqueville, sieur Du Landé, maréchal de camp, qui commandoit les troupes du Roi dans la Valteline avant que le duc de Rohan n'y fût appelé. (*Voyez* les Mémoires et Lettres du duc de Rohan sur la guerre de la Valteline. Genève, 1758, tome I, p. 37.)

le bas, qu'ils lâchèrent pied, et se sauvèrent en grand désordre jusqu'à Bormio, abandonnant leur bagage et leur artillerie. Le duc de Rohan, après ce combat, retourna dans ses postes pour les conserver, sur la fin de juin; et après s'y être un peu rafraîchi, il marcha contre Bormio, qu'il battit si rudement, qu'il se rendit à lui le 3 de juillet. Le comte de Cerbellon, sur ces nouvelles, se retira jusqu'à ce qu'il eût reçu un nouveau renfort d'Allemands, qui arriva le 24 d'octobre sous le général Fernamont, lequel se saisit du Val-Petin, et en même temps fit filer son infanterie par le Val-Christa. Sur cet avis, le marquis de Canisy et Lèques, maréchaux de camp, se joignirent; et le duc de Rohan envoya Du Landé défendre le passage de la montagne du Gall, et aussitôt il marcha droit aux Allemands pour les combattre avant qu'ils fussent plus proches des Espagnols. Il les attaqua par trois endroits : mais en y allant il passa par des lieux si serrés, qu'il falloit défiler deux à deux, et la cavalerie à pied, tenant les chevaux par la bride. Le chemin s'élargissant, les troupes se mirent en ordre, et les Allemands vinrent au devant d'elle pour les charger dans le Val de Frêle; mais ils furent arrêtés par les piques basses des Français, qui les firent plier dans un retranchement, d'où leurs gens de pied faisoient grand feu. Mais le duc de Rohan, les faisant attaquer vigoureusement, les força de se retirer fort vite; et d'un autre côté le marquis de Canisy, par une décharge rude qu'il leur fit en flanc, les mit entièrement en déroute; et Vandy, par le Fort-des-Bains, donnant au même temps, acheva de les défaire et de les ruiner entièrement. Il demeura douze cents

Impériaux sur la place. Cet échec rendit le duc de Rohan maître de tout le derrière, et lui ouvrit les passages pour avoir des vivres facilement. Le comte de Cerbellon voyant tous les secours qui lui venoient d'Allemagne toujours battus, voulut se servir de ruse, pour voir si elle réussiroit mieux que la force. Pour cet effet, il envoya au duc de Rohan un gentilhomme nommé Clausel, qui avoit été fort familier avec lui durant la guerre civile, et avoit été en Espagne de sa part pour traiter, afin que les Espagnols lui donnassent sous main de l'argent pour maintenir la guerre des huguenots en France. Il lui fit faire de grandes offres de la part du roi d'Espagne, s'il vouloit lui remettre la Valteline, et faire en France un parti de la religion comme il avoit fait autrefois : mais le duc, qui s'étoit entièrement remis au service du Roi, le fit arrêter prisonnier, et pendre le lendemain (1) à un arbre à la tête des troupes. Le comte, voyant la fidélité du duc inébranlable, résolut de faire encore un grand effort contre lui, et marcha dans ce dessein avec son armée : mais le duc alla au devant de lui si diligemment, qu'il surprit sa garde au Pas-Saint-Grégoire, et la chargea si brusquement par plusieurs endroits, qu'il enfonça les premiers

(1) *Et pendre le lendemain* : Du Clausel fut arrêté le 30 septembre 1635. Lasnier, maître des requêtes, intendant de l'armée, instruisit son procès, et il fut pendu le 10 novembre suivant, après avoir abjuré le calvinisme. (*Voy.* l'Histoire de Louis XIII, par le père Griffet, tome 2, page 649.) Le bruit courut alors que Clausel étoit un agent de Marie de Médicis. (*Voyez* Le Vassor, livre XXXVIII.) On n'en peut plus douter depuis la publication de la lettre que Du Clausel écrivit au duc de Rohan le 14 septembre 1635. Elle a été imprimée à la suite des Mémoires de Rohan sur la guerre de la Valteline, tome 2, page 185.

rangs. La poudre manquant, on se mêla l'épée à la main par un soleil si clair, que la lueur des lames éblouissoit les yeux des combattans. Le choc fut fort rude, mais enfin la victoire demeura aux Français: et les Espagnols, après y avoir perdu plus de quinze cents hommes, prirent la fuite, laissant leur canon et leur bagage au pouvoir du victorieux, et même l'argent fraîchement arrivé dans leur armée pour faire montre. Le comte de Sainte-Seconde, général de leur cavalerie, y fut tué, et tous les fuyards qui s'étoient sauvés dans Morbègne y furent pris. Ainsi le duc de Rohan, après tant de gloire acquise dans cette campagne, demeura paisible maître de la Valteline, et ne songea qu'à séparer son armée, pour la faire rafraîchir dans des quartiers jusqu'à l'année prochaine.

Après le traité de Querasque, fait en 1630 et exécuté en 1631, le duc de Savoie connoissant par expérience que toutes les fois qu'il se brouilloit avec la France il perdoit une partie de ses Etats, résolut de se faire sage, sur l'exemple de son père et de son aïeul, et de se maintenir en bonne intelligence avec le roi Très-Chrétien son beau-frère: même de prendre son parti et ses intérêts contre l'Espagne. Ce fut par cette raison qu'après la guerre déclarée il fit ligue offensive et défensive avec Sa Majesté, et se prépara puissamment à la guerre contre l'Etat de Milan. Le Roi fit ce qu'il put pour faire entrer dans cette ligue tous les princes d'Italie, leur faisant représenter par ses ambassadeurs la trop grande puissance des Espagnols, qui avoient dessein de se rendre maîtres de toute l'Italie; et que s'ils ne s'y opposoient promptement, ils courroient fortune d'être dépouillés de

leurs souverainetés, et réduits à une misérable servitude. Mais toutes ces raisons n'eurent aucun effet, et ne persuadèrent que le duc de Parme, lequel étant d'une race qui avoit bien servi les rois d'Espagne, au lieu de reconnoissance n'en recevoit que de mauvais traitemens; et même, quoique dans les guerres de Mantoue et de Montferrat il eût tenu le parti des Espagnols, le duc de Feria, gouverneur de Milan, prévoyant la guerre entre les deux couronnes, envoya lui demander en otage la citadelle de Plaisance jusqu'à la paix : mais le duc voyant que s'il la donnoit il couroit fortune de ne la ravoir jamais, la refusa, disant qu'étant dans les intérêts de l'Espagne comme il étoit, cette place étoit autant à eux que s'ils y avoient garnison. Sur cette réponse, le marquis de Léganès, qui succéda au duc de Feria, envoya des troupes prendre quartier dans ses Etats, avec beaucoup de violence : dont se trouvant offensé, il signa la ligue avec la France et la Savoie, qu'on appela la ligue pour la liberté de l'Italie.

Les autres princes n'y voulurent pas entrer : les uns étant trop dévoués au parti espagnol, comme le duc de Modène, auquel le roi d'Espagne avoit depuis peu donné la principauté de Corregio; et la république de Gênes, de peur de perdre les sommes immenses que le roi Catholique lui devoit : les autres craignoient l'événement, qu'ils jugeoient fort douteux; et s'il n'étoit pas favorable, ils appréhendoient d'être sacrifiés à la colère et à la vengeance des Espagnols. C'est ce qui maintint dans la neutralité le duc de Mantoue, quoiqu'il eût le cœur fort français. Les autres plus puissans, comme le Pape, la république

de Venise, et le duc de Florence, se sentoient assez forts pour se maintenir les uns les autres contre l'oppression des Espagnols, et n'étoient pas persuadés que cette guerre fût entreprise par un bon motif qu'eût la France de mettre l'Italie en liberté, mais à dessein de s'assujettir les Etats du roi d'Espagne : après quoi ils se verroient en pire condition que devant, et en hasard d'être plus aisément opprimés par la France, qui seroit bien plus puissante que n'étoit alors l'Espagne. Car, encore que les Français protestassent qu'ils ne prétendoient rien à toutes les conquêtes qu'ils feroient, et qu'elles seroient partagées entre tous les princes unis, ne demandant autre chose sinon que les Espagnols fussent chassés de l'Italie, ils ne s'y fioient pas pour cela, et alléguoient la fable d'Esope, qui dit que le lion étant allé à la chasse avec d'autres animaux, à condition qu'ils partageroient également leur proie : sur la dispute qu'ils eurent après, non-seulement il prit tout pour lui, mais il les dévora tous les uns après les autres. La domination des Français étoit aussi fort redoutée en Italie; et, de père en fils, leur humeur insupportable envers les étrangers étoit appréhendée, principalement sur le sujet des femmes, dont les Italiens sont extrêmement jaloux. Il n'y a point de doute que tous les princes d'Italie souhaiteroient de n'avoir dans leur pays ni Français ni Espagnols; mais, dans la difficulté qu'ils trouvent d'y parvenir, ils aiment mieux le voisinage des derniers que des autres.

Le Roi ne pouvant donc attirer à son parti que les ducs de Savoie et de Parme, envoya en Italie une armée sous la conduite du maréchal de Créqui, pour

se joindre à eux, et attaquer ensemble le duché de Milan. Ce maréchal ayant passé les Alpes, fit faire montre à son armée dans le Montferrat, et passa le Pô le 15 d'août à Casal et à Pondesture, et la Sesia à La Mothe, d'où il détacha le marquis de Villeroy pour attaquer le fort de la Vilatta, qui fut pris le troisième jour. De là, il se saisit de la ville de Candia sans résistance ; et le 25 du mois il rencontra vingt-quatre compagnies de cavalerie espagnole, qu'il chargea si vertement, qu'il les défit entièrement : puis il fit faire un pont de bateaux pour repasser le Pô (1) et aller au devant du duc de Parme, qui étoit parti de Plaisance le 1er de septembre, avec cinq mille hommes de pied et mille chevaux. A l'approche des Français, don Gaspard d'Azavedo, qui vouloit s'opposer à son passage, se retira après quelques escarmouches sur le bord du Tanaro ; mais enfin les deux armées se joignirent entre Castel-Novo de Serivia et Salis. Et ayant repassé le Tanaro proche de Bassignano, elles marchèrent entre Tortone et Voghesa, et investirent Valence sur le Pô le 10 septembre, devant lequel on fit trois quartiers, un au dessus de la ville, du côté du Pô, commandé par le marquis de Villeroy ; l'autre par le duc de Parme, au dessous de la rivière ; le troisième entre les deux, qui étoit celui du maréchal de Créqui, laissant un quartier pour le duc de Savoie, qui arriva quatre jours après avec son armée, et se campa de l'autre côté du Pô. La garnison, qui étoit forte, faisoit de fréquentes sorties, et obligeoit les

(1) *Pour repasser le Pô :* L'armée passa le Pô dans des barques. (Relation du maréchal de Créqui, citée par le père Griffet dans son Histoire de Louis XIII, tome 2, page 640.)

assiégeans à de fort grandes gardes. Les assiégés avoient toujours communication de l'autre côté de l'eau par le pont : pour la leur ôter, les Français y mirent le feu, et ne pouvant entièrement le brûler, ils firent rompre des moulins au dessus, qui, descendant avec impétuosité le long de l'eau, choquèrent ce pont demi consommé, et le jètèrent par terre. Le 28, les Parmesans emportèrent un fort, et les batteries ayant commencé à rompre les défenses, les tranchées furent poussées jusqu'au pied de la demi-lune assez promptement; mais depuis on avança fort peu, à cause que le marquis de Célade, gouverneur de la ville, avec quatre mille hommes de pied qu'il avoit, se défendoit si vaillamment que le travail ne pouvoit avancer : mais enfin un fourneau ayant joué sous la demi-lune, elle fut emportée par assaut, puis reperdue trois fois. Cependant les Espagnols armoient de tous côtés; et ayant mis leurs troupes ensemble, ils attaquèrent le quartier du duc de Savoie, où ils passèrent sur le ventre à ceux qui étoient en garde, et jetèrent douze cents hommes dans la place, avec force munitions. Les généraux français voyant un si puissant secours entré, avec ce qui étoit dedans, et la saison fort avancée, levèrent le siége le 29 d'octobre. On parla diversement de ce secours entré par le quartier de Savoie, quelques-uns disant que le duc eût été bien fâché de la prise de Valence; mais il s'en justifioit fort, rejetant le tout sur le sort de la guerre, dont l'événement est incertain. Après ce siége levé, on se mit en quartier d'hiver, et cette campagne finit ainsi en Italie.

Les Espagnols voyant les Français les attaquer d

tous côtés, pensèrent à faire quelque entreprise sur mer qui pût faire diversion et occuper leurs forces. Pour ce sujet, l'armée navale d'Espagne, composée de vingt-deux galères et de cinq grands vaisseaux, sous le commandement du duc de Fernandinez et du marquis de Sainte-Croix, aborda aux îles de Lérins sur la côte de Provence, près de Cannes et d'Antibes, avec dessein de s'en rendre maître, et par là de rompre tout commerce de la Provence avec le Levant, et de faciliter les entreprises qu'ils avoient sur la terre ferme. Ces îles sont au nombre de deux: la plus grande s'appelle Sainte-Marguerite, et la plus petite Saint-Honorat. La première fut attaquée d'abord: et ayant été reconnue le 13 de septembre, le débarquement se fit sans beaucoup de résistance, et sur le midi trois bataillons étant descendus, commencèrent à se retrancher. Le marquis de Sainte-Croix, le lendemain, fête de l'Exaltation de la sainte croix, en l'honneur de sa fête voulut faire une attaque considérable qui étonnât les assiégés; en sorte qu'ils demandèrent à parlementer, et sortirent le jour même, enseignes déployées et tambour battant. Après cette prise, toutes les galères espagnoles vinrent canonner la tour de la Croix, nommée la Croisette, située sur la pointe de la terre ferme, qui les empêchoit de se tenir entre elle et l'île; mais la noblesse du pays et les communes s'y étant jetées, ils changèrent de dessein, et fondirent sur Saint-Honorat, qu'ils battirent si rudement, que le 16 de septembre un capitaine du régiment de Cornusson le rendit par composition. La prise de ces deux îles donna grand effroi à toute la Provence, principalement sur les côtes, qui redou-

blèrent leurs gardes, et se fortifièrent plus qu'auparavant. Le maréchal de Vitri, gouverneur de la Provence, et le comte de Carces, lieutenant de roi, assemblèrent les Etats du pays à Fréjus, lesquels accordèrent de l'argent pour la défense des côtes, et firent lever des troupes pour la sûreté de la Provence. Le parlement d'Aix fit le procès à ceux qui avoient si mal défendu les îles.

Quelque temps après, on eut nouvelle à la cour de la mort du chancelier d'Aligre, avénue en sa maison près de Chartres, au mois de décembre; sa charge fut donnée au garde des sceaux Seguier. Dans le même temps mourut aussi la maréchale de Brezé, sœur du cardinal de Richelieu.

SECONDE CAMPAGNE.

[1636] Le peu de progrès qu'avoient fait les armées françaises la campagne dernière, quoique beaucoup de millions y eussent été consumés, étonna le cardinal duc, et lui fit connoître qu'il n'étoit pas si aisé de ruiner la maison d'Autriche qu'il se l'étoit imaginé; mais comme il étoit homme de grand courage, il ne se rebuta pas pour cela: au contraire, il appliqua tous ses soins à se mettre en état de faire mieux la seconde année, et de fortifier de sorte les alliances et les armées, que l'Espagne s'en trouvât plus embarrassée du côté d'Italie. Les Espagnols avoient pris leurs quartiers d'hiver dans le Parmesan et le Plaisantin, dont le duc de Parme se sentoit fort incommodé: cela l'obligea de venir à Paris au com-

mencement de cette année pour saluer le Roi, et conférer avec le cardinal duc des moyens de garantir ses Etats de la ruine dont ils étoient menacés. Il arriva à Orléans le 16 de janvier, où il rencontra les officiers du Roi, qui l'attendoient pour le servir et le défrayer aux dépens de Sa Majesté. Au Bourg-la-Reine, il trouva les ducs de Mercœur et de Beaufort dans les carrosses du Roi, qui le venoient recevoir de sa part, et le mener au Louvre, préparé pour son logement. Il fut le lendemain à Saint-Germain, où il salua Sa Majesté et la Reine; il fut ensuite chez Monsieur et chez le cardinal duc, lesquels deux derniers lui rendirent leurs visites. Il fut régalé le plus obligeamment qu'il se put durant son séjour à Paris; et après les assurances d'une puissante protection, il partit le 18 de mars pour s'en retourner en son pays.

Le duc de Weimar avoit aussi fait un traité avec le Roi, par lequel il s'attachoit au service de Sa Majesté, et prenoit commission de général de ses armées en Allemagne, à condition que, moyennant une somme qu'on lui devoit donner tous les ans, il entretiendroit une armée dont il disposeroit à sa fantaisie; que toutes les conquêtes qu'il feroit seroient à lui, sous la protection et l'hommage de la couronne de France, et retourneroient au Roi s'il mouroit sans enfans. Ensuite de cet accord, il voulut venir lui-même faire les protestations de sa fidélité à Sa Majesté, et lui jurer toute obéissance. Il vint pour ce sujet à Paris, où comme il sut que le duc de Parme en étoit parti depuis peu, et les honneurs qu'on lui avoit rendus, il prétendit la même chose, et s'offensa de

n'être pas logé dans le Louvre et servi par les officiers du Roi comme l'autre, disant que ceux de la maison de Saxe étoient princes avant que les Farnèse fussent gentilshommes : mais on lui répondit que le duc de Parme étoit souverain, et qu'il ne l'étoit pas; même que par le traité qu'il venoit de faire il se rendoit sujet du Roi, avec lequel il devoit vivre comme avec son souverain. On lui fit entendre que quoique Sa Majesté eût fait couvrir le duc de Parme, il ne falloit pas qu'il mît son chapeau, par les raisons dites ci-devant. Le duc de Weimar, qui étoit glorieux, offensé de cette distinction, dissimula son déplaisir et sa résolution: mais le jour qu'il fit la révérence au Roi, aussitôt qu'il vit Sa Majesté couverte il mit son chapeau; ce qui surprit fort le Roi, car il ne s'y attendoit pas: et ce qui l'obligea à se découvrir aussitôt, et le duc aussi. Depuis, quand le duc étoit près du Roi, Sa Majesté ne mettoit plus son chapeau, de peur qu'il ne fît la même chose; et le besoin qu'on avoit de lui fut cause qu'on n'osa lui témoigner de mécontentement de cette audace, dont il ne se repentit point: soutenant toujours que les empereurs dont il étoit issu le mettoient fort au dessus du duc de Parme, qui sortoit d'un bâtard du pape Paul III.

Dans ce même temps il survint une division entre Bullion, surintendant des finances, et Servien, secrétaire d'Etat pour la guerre, qui avoit eu cette charge dès l'an 1630, par la mort de Beauclerc. Cette brouillerie s'échauffa tellement, que Chavigny s'en étant mêlé en faveur de Bullion, Servien ne put soutenir une si forte partie. Tellement qu'il eut ordre de se retirer à Angers; et de Noyers-Sublet, intendant

des finances, fut mis en sa place, lequel aura dorénavant grande part au gouvernement de l'Etat, par le crédit qu'il s'acquit par sa complaisance et son assiduité auprès du cardinal.

Peu de jours après, l'abbé de La Rivière fut mis à la Bastille. Nous avons vu comme le duc de Puylaurens fut pris, et mourut en prison : ensuite de quoi le cardinal, voulant gouverner Monsieur à sa fantaisie, chassa d'auprès de lui Verderonne son chancelier, parent de Puylaurens; et fit pourvoir de cette charge Chavigny, secrétaire d'Etat, lequel étant en un haut point de faveur près de Son Eminence, ne trouvoit aucune résistance chez Monsieur, où il disposoit de tout sans aucune contradiction. Mais comme il n'y pouvoit pas toujours être à cause de l'emploi qu'il avoit dans le conseil du Roi, Monsieur voyoit de bon œil l'abbé de La Rivière, homme de bas lieu, qui avoit été pédant dans un collége; et par le moyen de l'évêque de Cahors, premier aumônier de Monsieur, il fut aumônier de Son Altesse Royale, où il se fit connoître pour homme d'esprit. Comme il avoit l'esprit fort agréablement tourné, en causant avec Monsieur il gagna insensiblement ses bonnes grâces, et aspira à remplir la place de Puylaurens : mais le cardinal, qui avoit l'œil de tous côtés, et qui ne vouloit pas que personne prît du pouvoir sur l'esprit de Monsieur s'il n'étoit mis de sa main, le fit arrêter par ordre du Roi et conduire à la Bastille. Monsieur en fut fort piqué; mais le cardinal étoit si puissant, qu'il fut contraint de dissimuler. Il ne lui pardonnoit pas pour cela dans son ame, et il ne fit qu'attendre une occasion favorable pour s'en venger, comme nous verrons bientôt après.

Durant toutes ces intrigues, la saison s'avançoit, et le temps de mettre en campagne pressoit : ce qui fit partir de Paris le duc de Weimar pour se rendre dans son armée, qu'il fit marcher du côté de l'Alsace, pour attaquer Saverne, que le marquis de Grana avoit pris sur la fin de l'année dernière. Il le battit si rudement avec son artillerie, que le 19 de juin la brèche étant raisonnable, il y fit donner un assaut qui fut repoussé vigoureusement. Il en tenta un second deux jours après, qui fut soutenu aussi vaillamment que le premier : et ne se rebutant point, il résolut de l'emporter par un troisième qui fut fort sanglant de part et d'autre, dans lequel le comte Jacob de Hanau fut tué, jeune prince de grande espérance, fort regretté du duc de Weimar, lequel y perdit le second doigt de la main gauche. Désespéré de n'avoir pas réussi dans ce dernier, il fit redoubler sa batterie, et donna un quatrième assaut, par lequel le fort proche la ville moyenne fut emporté ; ensuite ayant fait pointer son canon, il attaqua la ville si vertement qu'il la prit par force, après y avoir perdu force braves gens, entre autres le colonel Hebron, Ecossais, fort estimé du Roi et de toute la cour, dont le régiment fut donné à son neveu de même nom. Mulhein, gouverneur de Saverne, voyant la moyenne ville forcée, se retira dans la grande où il capitula, et la rendit avec la petite au duc de Weimar. Le comte de Guiche et le vicomte de Turenne furent blessés à ce siége, comme aussi Nétancourt, mestre de camp. Durant ce siége, Jean de Verth fut détaché de l'armée de Galas pour assiéger Coblentz, ville située à l'embouchure de la Moselle et du Rhin, laquelle avoit été mise entre les mains

des Français par l'électeur de Trèves avant sa prise. Cette ville fut serrée de fort près : et comme elle n'étoit pas forte, La Saludie l'abandonna après avoir fait conduire tout le canon, les vivres et les munitions dans la forteresse d'Hermanstein, située sur le haut de Coblentz, laquelle est tellement forte qu'elle ne pouvoit être prise par force. C'est pourquoi les Impériaux se retranchèrent devant pour l'affamer, et la bouclèrent si exactement, que Bussy-Lameth qui en étoit gouverneur, La Saludie qui s'y étoit retiré, et Mondejeu, mestre de camp, qui y étoit en garnison avec son régiment, y souffrirent d'extrêmes incommodités. Du côté des Suédois, la reine Christine de Suède, fille du grand Gustave, après la prise du maréchal Horn, avoit donné le commandement de ses armées au maréchal Banier, lequel ayant reçu du secours de son pays pour réparer la perte de la bataille de Nordlingen, marcha pour secourir Magdebourg, assiégé par l'électeur de Saxe, qui le prit à sa vue. Dans ce même temps Vrangel, lieutenant de Banier, nettoyoit la Poméranie des petites places que les Impériaux y tenoient encore ; et le landgrave de Hesse fit lever le siége de Hanau à Guœuts, impérial, du côté du Rhin. Le marquis de La Force rencontra Colloredo avec douze cents hommes qui alloient joindre d'autres troupes en Alsace ; et l'ayant surpris à son avantage, il le défit, le prit prisonnier, et l'envoya par ordre du Roi au château de Vincennes.

La principale affaire d'Allemagne de cette année étoit le dessein qu'avoit l'Empereur de faire élire son fils roi des Romains. Suivant ce projet, il avoit convoqué une diète à Ratisbonne qui dura jusqu'à la fin

de l'année, et se termina par l'élection qu'il désiroit, s'étant assuré des suffrages des électeurs de Saxe et de Brandebourg, qui s'étoient depuis peu réconciliés avec lui; de celui de Bavière qu'il avoit investi de l'électorat, à l'exclusion du palatin; et de ceux des électeurs de Mayence et de Cologne. Mais les ennemis de la maison d'Autriche protestèrent contre cette élection qu'ils soutenoient nulle, d'autant que l'électeur de Trèves, retenu prisonnier, n'y étoit pas, ni aussi le palatin, dont la dégradation n'étoit pas dans les formes; et par conséquent ce qui s'étoit fait sans eux n'étoit pas légitime. Cette contestation fut un levain pour faire la guerre avec plus d'opiniâtreté, comme il arriva ensuite.

Le cardinal duc connoissant, par l'expérience de l'année passée, la difficulté de faire des progrès dans les Pays-Bas, résolut d'y demeurer cette année sur la défensive, et de jeter un grand corps d'armée en Italie pour faire un effort considérable dans l'Etat de Milan, ainsi qu'il l'avoit promis au duc de Parme; et comme la Franche-Comté est le passage qui donne communication de l'Italie aux Pays-Bas, il fit dessein de s'en emparer. Ce pays étoit neutre; et quoique sujet de la couronne d'Espagne, il avoit par le moyen des Suisses un traité avec la France, par lequel, durant les guerres entre les deux rois, il devoit demeurer en neutralité: ce qui avoit été observé depuis la rupture. Mais la retraite que les Comtois avoient donnée au duc de Lorraine, le passage que prenoient les Espagnols par cette province, et les troupes qui s'y levoient pour le roi d'Espagne, servoient de prétexte à la France de rompre la neutralité; ou, pour mieux

dire, la bienséance de cette province enclavée dans le royaume, et la facilité que le cardinal trouvoit à en faire la conquête, furent le vrai sujet de cette infraction. En effet, il voyoit si peu d'apparence qu'elle pût être secourue, et croyoit les places si mal munies, qu'il ne pensoit pas que la meilleure pût durer plus de huit jours. Il avoit résolu de prendre Dôle en passant, et ensuite faire marcher les troupes en Italie, pour prendre ses quartiers d'hiver au retour dans le comté, se saisir de Gray, et au printemps en faire autant de Salins et de Besançon, et se rendre maître de tout le pays, sans retarder les desseins qu'il avoit sur le Milanais. Mais il arriva tout autrement qu'il ne s'étoit imaginé : car les peuples de ce pays aiment extrêmement leur roi, qui les traite fort doucement, et ne leur fait payer aucuns subsides : ce qui a donné le nom de Franche-Comté à cette province. Aussi ils sont si amateurs de leur franchise, qu'ils hasarderoient leurs biens et leurs vies pour la maintenir, et aimeroient mieux perdre tout ce qu'ils ont au monde, que de changer de domination : ce qui fait qu'il est plus difficile qu'on ne pense de les assujettir, d'autant qu'on ne le peut faire qu'à coups d'épée, et qu'il faut abattre le dernier de cette nation avant que d'en être le maître. Or, quoiqu'on ne leur eût pas déclaré la guerre, ils ne laissoient pas de se tenir sur leurs gardes ; et voyant des troupes s'assembler sur leurs frontières, et des munitions s'amasser à Langres et à Auxonne, ils soupçonnèrent qu'on en vouloit à eux, et mirent toutes leurs forces dans leurs places : en sorte qu'il se trouva dans Dôle, au mois de mai, cinq mille hommes de pied, sans la garnison ordi-

naire, avec des vivres et des munitions de guerre pour soutenir un long siége. Ils connurent par la suite qu'ils avoient eu raison de se bien préparer: car après avoir envoyé au prince de Condé, général de l'armée française, pour savoir à qui il en vouloit, et n'en avoir reçu que des paroles sans rien conclure, enfin, le 27 de mai, ils le virent entrer dans leur pays et investir Dôle avec son armée, qu'il sépara en trois quartiers: le premier, il le prit à Saint-Elie, le second fut de l'autre côté, commandé par Lambert; et le troisième, celui de Gassion, à l'autre bord du Doubs. Le lendemain ce colonel, après une escarmouche assez longue, chassa les Bourguignons du faubourg où il se logea, et y fit dresser une batterie de quatre pièces, qui commença à tirer le premier de juin, durant que les tranchées s'ouvroient de l'autre côté, et que pour rompre les défenses on élevoit des batteries qui commencèrent à se faire entendre le 8 du mois. Mais les Français avoient si peu de poudre, que ce bruit ne dura pas long-temps; car au bout de quinze jours elle manqua entièrement: si bien que le canon ne tiroit plus; et on s'étoit tellement imaginé d'emporter cette place en huit jours, qu'on n'avoit fait de magasins que pour ce temps-là: ce qui fut bientôt reconnu par les assiégés; car ils firent de très-grandes sorties, et entre autres une sur le régiment de Picardie, qui fut malmené et y perdit beaucoup de monde. Mais la plus vigoureuse résistance qu'ils firent paroître fut l'attaque de la demi-lune, faite le 14 juin par le même régiment de Picardie, soutenu de celui de Conti, où le combat d'abord fut fort rude, et la demi-lune emportée par les Français: mais avant qu'ils se fussent

logés, ceux de la ville ressortirent, et avec des grenades, pots à feu, saucissons et coups de pierres qu'ils jetoient menus comme grêle, ils étourdirent tellement les assiégeans, qu'ils les rechassèrent de leur demi-lune, et s'y relogèrent. Le nombre des morts fut cause que le 15 on fit trève pour les enterrer : mais après, les batteries continuèrent à l'ordinaire ; et le prince de Condé ayant avis que les Bourguignons, sous le marquis de Saint-Martin, s'assembloient vers Quingé, petite ville entre Dôle et Besançon sur la Loue, il y envoya le marquis de Villeroy, et sous lui le colonel Gassion, avec deux mille hommes de pied et douze cents chevaux, qui les trouvèrent derrière des montagnes où on ne les pouvoit forcer. Tellement qu'ils se contentèrent de prendre Quingé avec trois cents hommes qui y étoient en garnison ; et après avoir mis le feu à la ville, ils retournèrent au camp, où ils trouvèrent grande rumeur, par une sortie que les assiégés avoient faite le 27 de juin sur le régiment de Tonneins, par laquelle ils s'étoient rendus maîtres de la tranchée et du canon, tuant tout ce qu'ils avoient trouvé devant eux. Les religieux y avoient paru avec les soldats, armés de marteaux pointus dont ils assommoient tout ce qu'ils rencontroient sous leur main : mais le régiment de Navarre, commandé par le comte d'Avaugour, mestre de camp, vint au secours; et se mêlant l'épée à la main avec les Bourguignons, il les fit rentrer dans la ville. Quelques jours après, les assiégeans firent un logement sur la contrescarpe, où d'Espenan fut blessé ; puis ils descendirent dans le fossé, et ayant laissé la demi-lune à côté, ils attachèrent le mineur au bastion, et un autre à la pointe de

la demi-lune, laquelle enfiloit la tranchée, et la voyoit par derrière. Ce dernier mit son fourneau en état de jouer le 14 de juillet; mais il ne fit point d'effet, car l'ouverture ne fut pas assez grande : tellement qu'on ne jugea pas à propos de l'attaquer. Le même jour, les assiégés sortirent avec huit cents hommes par la porte de la rivière et par celle d'Aran, et malmenèrent le régiment d'Enghien, qui étoit en garde; de sorte qu'ils demeurèrent maîtres de la tranchée une heure durant, et renversèrent tous les travaux jusqu'à ce que le régiment de Picardie, venu au secours, les rechassa dans la ville. Un cordelier y fut pris les armes à la main, faisant merveilles de sa personne. Le 18 de juillet, la galerie fut achevée dans le fossé; mais le mineur trouvoit le roc du bastion si dur, qu'il avançoit fort peu, et ne faisoit quasi point de besogne : outre que les assiégés par le canon de leurs flancs bas rompoient les galeries et les travaux des Français. Leur artillerie étoit servie par le père Eustache, capucin, un des meilleurs canonniers de son temps, lequel avoit aidé son frère d'Ische à soutenir le siége de La Mothe.

La nuit du 20 au 21, les Bourguignons firent encore une sortie avec sept cents hommes sur le régiment de Conti, lequel abandonna la galerie, qui fut totalement renversée et rasée; et même ils vinrent jusqu'à la contrescarpe, qu'ils commençoient d'abattre lorsque le régiment de Picardie arriva, qui les recogna dans leurs murailles avec grand combat. Jusqu'alors ce siége s'étoit fait sans circonvallation : mais sur le bruit que le duc de Lorraine approchoit pour se joindre au marquis de Conflans qui

commandoit les milices du pays, on commença à travailler à des lignes. Cependant le mineur n'avançoit quasi point son travail, à cause de la dureté du roc : tellement qu'il ne put charger sa mine que le 13 d'août, auquel jour ayant joué, elle ne fit aucun effet: au contraire elle rendit le bastion si escarpé, qu'il en étoit plus fort. Ces mauvais succès, et l'approche du duc de Lorraine joint à Jean de Verth et au marquis de Conflans, donnèrent de grandes alarmes au camp des Français, et causèrent de grandes inquiétudes au prince de Condé, pour savoir quel parti il devoit prendre : mais cet embarras fut bientôt levé, par un ordre qu'il reçut d'abandonner le siége à cause de l'entrée des Espagnols en Picardie, avec tel avantage que le Roi n'avoit point de troupes pour leur opposer. Il mandoit au prince de lui envoyer au plus tôt les siennes. Cet ordre fut exécuté avec joie, et le prince de Condé fut ravi d'avoir ce prétexte spécieux de lever un siége dont il ne savoit comment sortir avec honneur. Ainsi le 15 d'août il décampa de devant Dôle, pour se retirer à Saint-Jean-de-Losne. Il fut tellement pressé par le duc de Lorraine dans sa retraite, et par les milices du comté, qui chargèrent son arrière-garde, qu'il fut contraint de laisser une de ses plus belles pièces de canon, que les Bourguignons firent conduire à Dôle pour servir de trophée.

Jamais gens ne se sont si vaillamment défendus, et n'ont témoigné tant de zèle pour le service de leur prince. Aussi ce peuple mérite une éternelle louange d'être sorti si glorieusement d'une affaire si difficile, dans laquelle il a acquis un honneur im-

mortel : et pour nommer ceux qui ont eu le plus de part dans cette belle action, le gouverneur s'appeloit La Vergne, qui commandoit aux armes, et l'archevêque de Besançon, de la maison de Rye; le marquis de Varembon faisoit la charge de gouverneur de la province, depuis la mort du comte de Channite. Il se trouva par hasard enfermé dans la place, où il contribua par ses conseils et sa résolution, avec le parlement, à se retirer d'un péril si pressant, en se couronnant d'un laurier éternel. Durant ce siége, le marquis de Lansac fut tué par derrière par un cavalier de son parti, qui fut après exécuté à mort.

Si cette place fut bien défendue, elle fut mal attaquée : le prince de Condé, quoique grand politique, n'entendoit point la guerre, et les Français n'y avoient pas alors l'expérience qu'ils ont eue depuis. D'abord qu'un homme avoit porté les armes en Hollande, on l'écoutoit comme un oracle; et tel passoit pour grand capitaine, qui depuis n'eût pas été jugé digne de commander une compagnie : tant la longue paix avoit rouillé les armes des Français, et leur avoit fait oublier le métier de la guerre.

Après que le siége de Dôle fut levé, le prince de Condé envoya l'armée en Picardie pour la défendre contre les Espagnols, et retint quelques troupes auprès de lui pour opposer au duc de Lorraine; mais le général Galas, ne sachant pas la levée du siége, s'avançoit à grandes journées avec l'armée impériale pour le secourir. Le duc de Weimar, après la prise de Saverne, se préparoit à le suivre; il prit sa marche vers la Lorraine, et de là dans la Franche-Comté, d'où le duc de Lorraine, n'ayant plus d'ennemis sur les

bras, entra dans le duché de Bourgogne, et se saisit de Verdun-sur-Saône. Galas marchoit de son côté; et étant arrivé dans le comté, il obligea le cardinal de La Valette et le duc de Weimar de se retirer dans le duché, et de prendre quartier, le premier à Cussé, et l'autre à Monsaugeon; et les troupes du prince de Condé, commandées par Rantzau, se postèrent entre deux pour voir le dessein des Impériaux, devant lesquels ils n'osoient tenir la campagne. Le duc de Lorraine vint au devant de Galas jusqu'à Gray, d'où ils furent ensemble camper à Channite; et là se voyant plus forts que les Français, ils résolurent d'entrer dans le duché. Dès le lendemain ils furent loger à Fontaine-Française, et le duc de Weimar à Issurtille, d'où Rantzau enleva le quartier d'Isolani, général des Croates à Leffons, et y fit grand butin. Ensuite Galas attaqua le château de Mirebeau, et le prit après quelques volées de canon. Aussitôt il marcha droit à Dijon, et se campa fort proche de la ville le 26 d'octobre, le prince de Condé étant dedans. Il eut grand'peine à rassurer les habitans, lesquels étoient dans une grande frayeur, et n'avoient jamais vu telle compagnie à leurs portes. Il les faisoit travailler aux fortifications, les exhortoit à se bien défendre, et à soutenir vigoureusement le siége; mais cette alarme cessa par le décampement de Galas, qui prit sa marche vers la rivière de Saône. Aussitôt les généraux français, dans l'incertitude où ils étoient du dessein de leurs ennemis, jetèrent du monde dans Auxonne, Beaune, Nuits et Saint-Jean-de-Losne.

Cette dernière ville fut investie le dernier du mois, et dès le 2 de novembre les batteries commencèrent

à ruiner les murailles de la place. L'effet en fut si grand, que les remparts étant éboulés par la force du canon, Galas fit mettre dans la prairie deux bataillons en ordre, pour donner à la brèche. L'assaut fut vaillamment soutenu par le régiment de La Mothe-Houdancourt et les habitans, qui témoignèrent un courage et un zèle extrême dans cette occasion : jusqu'aux femmes qui jetoient des pierres et portoient aux soldats les munitions nécessaires pour la défense. Comme cet assaut avoit été entrepris légèrement, la brèche n'étant pas raisonnable, aussi fut-il repoussé avec grande perte des assaillans : car tout ce qui se présenta fut renversé dans le fossé, parce qu'ils étoient vus à revers d'une demi-lune dont le grand feu les tuoit par derrière, durant que sur la brèche on les assommoit par devant. Cette raison fit résoudre Galas de se rendre maître de cette demi-lune, qu'il fit attaquer brusquement, la croyant emporter d'emblée; et même, faute d'outils, les soldats avec les mains rompoient les barricades et les palissades : mais quoiqu'ils fussent rafraîchis à tous momens, ils furent si furieusement repoussés, qu'ils ne vouloient plus donner, tant ils étoient rebutés; en sorte que les officiers les piquoient de la pointe de leurs épées pour les empêcher de reculer. Ils perdirent plus de trois cents hommes dans ces deux assauts. Dans ce même temps Rantzau (la Saône commençant à se déborder) se mit dans l'eau jusqu'à la ceinture, et entra lui dixième dans la ville. Son arrivée fortifia le courage des habitans. Il leur laissa la défense de leurs remparts, et mit les soldats dans les dehors. Le jour même, il fit faire une sortie de quatre

cents hommes sur les Impériaux, maîtres de la contrescarpe, d'où les Français les chassèrent, et se rendirent maîtres de la batterie; puis étant repoussés par un gros qui vint les charger, ils tirèrent dessus si à propos cinq pièces chargées à cartouches, que ce gros fut tout écarté, et contraint de se retirer dans les tranchées. Cependant la Saône à vue d'œil se débordoit, en sorte que les quartiers en étoient tous inondés; et le débordement augmentant tous les jours, les tentes de l'armée se trouvèrent dans l'eau, et l'infanterie courut fortune de se noyer. La rivière croissant toujours, Galas fut contraint de lever le siége fort promptement, sans pouvoir retirer les canons des batteries, ni une partie de son bagage, qui demeurèrent au pouvoir de ceux de la ville. Les Français le suivirent dans sa retraite, et chargèrent souvent son arrière-garde, où ils prirent quantité de prisonniers; et le duc de Weimar, remontant le long de la Saône, prit la petite ville de Jonvelle, que Galas reprit trois jours après, et de là se retira en Allemagne par Brisach, où il passa le Rhin.

Les Impériaux perdirent beaucoup de monde dans cette retraite: les campagnes par où ils avoient passé étoient toutes couvertes de corps morts; en sorte que de trente mille hommes dont leur armée étoit composée, il ne s'en retira pas en Allemagne douze mille. Ceux qui pâtirent le plus de cette marche furent les Comtois: car leur pays fut tellement pillé par les Allemands, qu'il en demeura totalement ruiné, et n'a pu s'en relever depuis. Ils avouoient qu'ils ont plus souffert des Impériaux, quoique de leur parti dans cette campagne, qu'ils n'ont fait des Français leurs

ennemis dans tout le reste de la guerre. Dans ce même temps, le comte de La Suze, gouverneur de Montbelliard, fit une entreprise sur la ville et le château de Béfort qui lui réussit heureusement : car ayant la nuit fait appliquer un pétard à la porte avec succès, il entra dans la ville de force ; puis ayant dressé une batterie de quatre pièces contre le château, il le contraignit de se rendre à composition. Après la retraite de Galas, le prince de Condé reprit Verdun-sur-Saône et Mirebeau.

Les Espagnols voyant les Français occupés au siége de Dôle, qui les arrêtoit plus qu'ils n'avoient pensé, et sachant qu'ils avoient peu de troupes du côté de Picardie, résolurent de faire une puissante diversion par là, et d'entrer en France avec une si grande armée, qu'elle les obligeât à lever le siége, ou à leur abandonner le royaume jusqu'à Paris. Ils avoient toutes les facilités imaginables pour ce dessein : car les Hollandais avoient été tout l'hiver au fort de Skenk, qui ne s'étoit rendu qu'en avril : si bien que leurs troupes étant fatiguées, il n'y avoit pas d'apparence que cette campagne ils fussent en état de rien entreprendre. Pour exécuter ce projet, le cardinal infant assembla toutes ses forces avec Picolomini, joint à Jean de Verth, que Galas avoit détaché de son armée pour fortifier celle des Pays-Bas ; et ayant mis ensemble plus de trente mille hommes, il investit La Capelle, petite place composée de quatre bastions, située entre Guise et Avesnes ; et la battit si rudement, qu'elle lui fut rendue le 10 de juillet par composition, après sept jours de siége. Cette prise si subite étonna le cardinal de Richelieu, qui, voyant la frontière dégarnie

mes et de munitions, et même de gouverneurs, a plupart étoient sans expérience, n'ayant ja- 'u de guerre, envoya des poudres et des vivres :outes les places, et des hommes pour y com- ɜr. Il fit aussi donner ordre au comte de Soissons mbler des troupes en Champagne, pour former os que l'on pût opposer aux Espagnols; et en temps il manda au prince de Condé de lever le de Dôle, et d'envoyer l'armée de Bourgogne en nce pour le secours de la Picardie. Le maréchal ɜzé, son beau-frère, se mit dans Amiens pour ɜr ses ordres à ce qui presseroit le plus. Les Es- ıls cependant poussoient leurs conquêtes; et la prise de La Capelle ils marchèrent vers , faisant mine de l'attaquer : mais ayant su que ɐiant s'y étoit jeté avec deux mille hommes du ent des Gardes, ils passèrent outre, et campè- . l'abbaye d'Origny, près de Font-Somme, d'où ɜrent vers le château de Bohain qu'ils forcèrent, ɒrirent quatre compagnies du régiment de Lan- ., qui le gardoient. De là ils furent attaquer le ɜt, petite place proche la source de l'Escaut, ıatre bastions revêtus à fossé sec, qu'ils empor- t en quatre jours.

:te perte augmenta l'étonnement du Roi et du car- , lesquels voyant ces petites places tenir si peu, hendèrent que les grandes ne se défendissent ieux; et l'armée du comte de Soissons grossissant et n'osant tenir la campagne, ils résolurent de de leur reste pour la fortifier. Pour cet effet ils ɜnt à Paris, où le Roi assembla les six corps de ers dans la galerie du Louvre, qui lui promirent

au nom de la ville de faire un grand effort pour le secourir. Ils y travaillèrent à l'heure même : tous les bourgeois se cotisèrent, et toutes les portes cochères s'obligèrent de fournir un cavalier, et les petites un fantassin ; mais ils se hâtèrent bien davantage quand ils surent le passage de la rivière de Somme, et que les Espagnols couroient jusqu'à Pontoise : car alors ils ouvrirent leurs bourses, et donnèrent tout ce qu'on vouloit, tant ils avoient peur. Ce passage arriva de la sorte : après la prise du Catelet, les Espagnols marchèrent à Bray-sur-Somme, et côtoyant la rivière, ils vinrent jusqu'à Cérisi, où ils voulurent tenter le passage. Ils trouvèrent la petite armée du comte de Soissons retranchée de l'autre côté de la rivière ; mais comme elle est fort étroite en ce lieu, ils mirent toute leur artillerie en batterie sur le bord, à la faveur de laquelle ils firent un pont de bateaux, sur lequel ayant passé ils défirent le régiment de Piémont, et tuèrent les deux Monsolins qui le commandoient. Alors le comte de Soissons fut contraint de se retirer bien vite, après avoir perdu le comte de Matha, emporté d'une volée de canon.

Cette nouvelle apporta une étrange consternation dans Paris : tout y fuyoit, et on ne voyoit que carrosses, coches et chevaux sur les chemins d'Orléans et de Chartres, qui sortoient de cette grande ville pour se mettre en sûreté, comme si déjà Paris eût été au pillage. On n'entendoit que murmures de la populace contre le cardinal, qu'elle menaçoit comme étant cause de ces désordres : mais lui, qui étoit intrépide, pour faire voir qu'il n'appréhendoit rien, monta dans son carrosse, et se promena sans gardes

les rues, sans que personne lui osât dire mot. Il
issoit pas d'être fort embarrassé, quelque bonne
qu'il fît; et il avoit bien de la peine à trouver
de à un si grand mal: car les Espagnols, après
passé la Somme, s'avancèrent jusqu'à Roye,
; prirent; et leur cavalerie pilloit toute la Pi-
e jusqu'à la rivière d'Oise, qui passe à sept lieues
aris. Tous les gentilshommes qui avoient du bien
elà de cette rivière avoient obtenu des sauve-
es pour se conserver, et même des gardes des
raux espagnols pour sauver leurs maisons de pil-
Tellement qu'une fois le Roi chassant à Com-
ie sur le bord de l'Oise, vit de l'autre côté de
un homme avec une casaque de livrée. La cu-
té lui fit demander qui il étoit; mais sur ce qu'on
épondit que c'étoit un garde du cardinal infant
toit là en garde dans quelque château, il se tut,
en parla pas davantage, honteux de voir devant
eux ses sujets être contraints de recourir à la
ction de ses ennemis. Ces mortifications qu'il re-
it l'obligèrent à faire les derniers efforts pour
usser cet affront: c'est pourquoi il assembla les
s souveraines pour avoir de l'argent; il caressoit
le monde, jusqu'aux plus petits bourgeois: tant
ersité humilie les hommes, et même les plus
ds rois. Il fit faire garde aux portes de Paris; tout
uple fut taxé, même les gens privilégiés; les la-
s et garçons de boutiques furent enrôlés; les
osses et maîtres de postes donnèrent chacun un
lier, outre les portes des maisons, comme il a
dit ci-dessus. Toute la noblesse fut mandée, et
officiers des maisons royales hors de quartier,

pour servir le Roi dans une si pressante nécessité.

Les communautés et monastères rentés contribuèrent, et tous les villages circonvoisins vinrent travailler par corvées aux fortifications de Paris et de Saint-Denis, et à un fort que l'on fit faire au pont Hiblon. Tous ces soins produisirent des effets : car les troupes se grossirent, et le Roi prit Compiègne pour son lieu d'assemblée, où tout le monde abordoit de toutes parts. On ne voyoit que gens de guerre faire montre à l'entour de Paris, avec force plumes et rubans; et il étoit aisé à leur parure de les distinguer d'avec les vieilles troupes, qui en récompense se seroient pour le moins aussi bien battues qu'eux. Durant ces grands préparatifs, les Espagnols, après avoir pris Roye, laissèrent leur cavalerie à l'entour pour piller le pays, et avec le reste de leur armée ils tournèrent tête à Corbie, pour avoir une place sur la Somme. Soyecourt, lieutenant de roi en Picardie, se jeta dedans pour la défendre avec Mailly, qui en étoit gouverneur : mais ils ne firent pas mieux que les autres; car avant qu'il y eût brèche ils se rendirent, sans que Saint-Preuil, qui s'y étoit jeté à la nage, voulût signer la capitulation. Cet accident acheva de mettre le Roi et le cardinal dans une extrême colère contre les gouverneurs des places prises, lesquels s'étoient sauvés de crainte de châtiment; mais ils ne laissèrent pas de leur faire faire leur procès. Le baron Du Bec, gouverneur de La Capelle; Saint-Léger, du Catelet; et Soyecourt qui avoit rendu Corbie, furent condamnés à perdre la tête, et leurs biens confisqués.

La perte de cette place, qui donnoit un passage sur la Somme aux Espagnols, augmenta la peur des Pa-

risiens, et par conséquent leur zèle pour la chose publique. C'est pourquoi ils contribuèrent encore de meilleur courage; et tout le jeune bourgeois, à toute force, vouloit aller à la guerre : tellement que l'armée qui s'assembloit à Compiègne grossissoit à vue d'œil; et celle de Bourgogne étant arrivée sous la conduite de Lambert, on fit une revue générale, par laquelle elle se trouva composée de trente-cinq mille hommes de pied et de quinze mille chevaux. Alors on résolut de passer l'Oise, et d'aller droit aux Espagnols. Monsieur fut déclaré généralissime, le comte de Soissons général, et sous lui les maréchaux de La Force et de Châtillon. Quand cette grande armée eut passé l'Oise, il y eut grande dispute dans le conseil pour savoir ce que l'on devoit faire : les uns conseilloient d'aller combattre les ennemis, lesquels étant maintenant plus foibles voudroient repasser la Somme sur le pont de Corbie, et que si on marchoit en diligence ils n'auroient pas le loisir de défiler, et on battroit assurément leur arrière-garde; les autres furent d'avis de ne rien laisser derrière, et de reprendre Roye : ce qui fut suivi, et l'armée investit cette ville le 15 de septembre et la battit jusqu'au 18, qu'elle se rendit par composition. Le marquis d'Escri y fut tué d'un coup de canon. De là l'on marcha droit à Corbie, où l'on trouva les Espagnols repassés au delà de l'eau. Aussitôt le marquis de La Force attaqua les travaux qu'ils avoient faits deçà la rivière, qu'il emporta nonobstant les grands feux des courtines.

Après cette exécution, une partie de l'armée passa la Somme, et Corbie fut investi de tous côtés le 29 de septembre. Le jour même on travailla à la circonval-

lation, et Saint-Preuil reprit le château de Moreuil par le moyen d'un pétard. On fut un mois à faire les lignes, avec des forts et redoutes, de distance en distance; et on résolut de reprendre cette ville par famine, empêchant les vivres d'y entrer. Mais les Espagnols qui s'étoient retirés en Artois ne s'endormoient pas : car Jean de Verth ayant su la séparation des quartiers, et que celui du colonel Egfeldt, allemand, étoit un peu écarté des autres à Montigny, entre Dourlens et Corbie, il l'attaqua de nuit, et le surprit tellement que tout ce qui étoit dedans fut pris ou tué, et tous les chevaux et bagages pillés. Egfeldt se sauva dans le quartier du colonel Gassion, qui étoit le plus proche, lequel eût été aussi enlevé s'il ne se fût promptement retiré au gros de l'armée; mais les plus mal montés, et l'attirail qui demeura le dernier tomba entre les mains de Jean de Verth, dont le nom se rendit si redoutable, que dans Paris, quand on vouloit faire peur aux petits enfans, on les menaçoit de lui. L'arrivée du quartier de Gassion donna l'alarme dans le camp : si bien que toute la cavalerie monta à cheval pour suivre Jean de Verth; et même le colonel Silar le poussa jusque près de Bapaume, mais inutilement, car il se retira dans son armée avec tout son butin.

Cependant le Roi tenoit de grands conseils; et on traitoit cette ville, qui ne valoit rien, comme une bonne place : car on vouloit prendre par famine, avec un blocus qui eût été fort long, ce qui se pouvoit emporter de force en peu de jours. Cette résolution faisoit bien voir le peu d'expérience des Français dans la guerre : car, avec la plus puissante armée qui eût été mise sur pied depuis long-temps, on n'osoit songer

à forcer cette méchante place en présence du Roi et de tout ce qu'il y avoit d'élite dans le royaume. Néanmoins, après avoir bien assuré les lignes, Vignoles, vieux maréchal de camp du roi Henri IV dès le temps de la Ligue, fit connoître que ce blocus seroit trop long, et qu'il ne falloit pas craindre que les Espagnols songeassent à revenir se présenter devant une si grande armée, répondant sur sa tête que si on vouloit l'attaquer de force elle ne dureroit pas quinze jours. Son conseil fut suivi, mais il n'en vit pas le succès : car il mourut d'une dysenterie avant sa prise. La tranchée fut donc ouverte le 30 d'octobre par deux endroits, et deux batteries furent dressées pour rompre les défenses : ce qui réussit si heureusement, que le 9 de novembre, avant que le mineur fût attaché, les assiégés capitulèrent, et sortirent le 14. Ainsi les Espagnols et les Français alloient, à l'envi les uns contre les autres, à qui défendroit plus mal les places. Le gouvernement en fut donné au baron de Nanteuil-sur-Marne, mestre de camp d'infanterie. La joie fut grande dans Paris pour la reprise de Corbie, qui fut la fin de cette campagne.

Le duc de Rohan étoit demeuré l'année dernière maître de la Valteline, après avoir battu les Impériaux et les Espagnols en plusieurs rencontres. La rigueur de l'hiver, qui est rude en ce pays-là, et les passages remplis de neiges, leur en défendoient l'entrée ; et ainsi il étoit assuré d'en demeurer paisible possesseur jusqu'au printemps, lequel ne fut pas plus tôt venu qu'il résolut d'entrer dans le Milanais, et d'emporter de force les forts que les Espagnols avoient sur les lacs de Como et de Chiavenne, gardés par le colonel

Guasco; mais il trouvoit beaucoup de difficulté dans son dessein, à cause des montagnes escarpées, de dangereux accès, par lesquelles il falloit passer, principalement celle de Francesque, fortifiée et défendue par eux.

Ces obstacles n'empêchèrent pas qu'il ne la fît attaquer par le colonel Salis, grison, lequel ayant marché dès la pointe du jour par des précipices et des lieux presque inaccessibles, arriva près du Pradel, proche des Espagnols, qu'il attaqua par des rochers qu'il falloit monter en grimpant comme des chamois. Nonobstant ces empêchemens, il les chassa de ce poste; et par le grand feu qu'il fit sur eux de haut en bas, il les força d'abandonner leurs retranchemens, dont il se rendit maître. Aussitôt il descendit dans la plaine, où il joignit Lèques avec son régiment et celui de La Freselière, qui avoient rencontré près de Trémole deux bataillons espagnols, lesquels avoient escarmouché quelque temps par petits pelotons : en sorte que la poudre avoit manqué aux Français, qui furent obligés de se retirer dans un village nommé Albonig, où les Espagnols les suivirent; mais ils tournèrent à eux si brusquement l'épée à la main, que les ayant joints de près, leur poudre leur étoit inutile; et ainsi ils les mirent en désordre, et prirent ou tuèrent tous ceux qui ne se purent sauver au fort de Dache. Cependant le duc de Rohan marchoit avec le gros de l'armée, avec lequel il arriva à Calico, sur le bord de l'Adda, où il enleva, dans le poste de Laquet, la garde commandée par Carlo Sfondrati, et de là s'en alla camper à Frahonne. Les Espagnols avoient une galère échouée sur le bord du lac de

Como, que les Français attaquèrent, ayant l'eau jusqu'à la ceinture; et s'en étant saisis, ils y mirent le feu, et délivrèrent tous les forçats qui y étoient. De là le duc de Rohan entra plus avant dans le pays, mettant le feu partout jusqu'à Mussio, par représailles de ce que les Espagnols faisoient dans le Parmesan; puis il se retira dans la Valteline, où il tomba malade dangereusement à Sondrio au mois de septembre: mais ayant recouvré la santé, il se fit porter à Coire, à une diète tenue par les Grisons, dans laquelle il eut bien de la peine à radoucir l'aigreur de quelques esprits, lesquels, gagnés par de l'argent de la maison d'Autriche, faisoient des cabales contre la France. Il accommoda ces différens pour quelque temps; et, la campagne prochaine, on verra l'état que causeront ces mécontentemens.

Du côté du Piémont, les ducs de Savoie et de Parme, et le maréchal de Créqui, ayant manqué Valence la campagne passée, résolurent de fortifier Brême, petite ville sur le Pô, entre Casal et Valence, dont la situation paroissoit avantageuse pour tenir en bride la frontière du Milanais, et couvrir le Montferrat. On y travailla tout l'hiver; le printemps elle fut en défense, et Montgaillard en fut gouverneur. Le duc de Parme fit dans ce même temps le voyage de France; et à son retour il trouva que le marquis de Léganès étoit entré dans son pays, et y avoit pris Castel-Sangiovani et Val-de-Taro, nonobstant que le marquis de Ville eût un petit corps pour s'y opposer, et que le comte de Verue, avec un autre, fût entré dans le Milanais. Cette petite guerre dura tout l'hiver, jusqu'au mois de mai, que le duc de Savoie se mit en campagne

avec le maréchal de Créqui. Ils allèrent camper à Annone, en deçà du Taner, qu'ils traversèrent sur un pont de bateaux ; et joignirent le duc de Parme, avec lequel ils passèrent le Pô vers Brême, et campèrent vis-à-vis de Valence. Les Espagnols faisoient un fort en deçà du Pô, lequel le marquis de Canisy voulant reconnoître s'approcha si près, qu'il reçut une mousquetade dont il mourut.

De là, l'armée marcha vers Novare, et se saisit en passant de Romaignan, où elle séjourna quelque temps, à cause des pluies qui firent déborder toutes les rivières. En ce lieu, le duc de Savoie sachant qu'un château, nommé Fontané, empêchoit les convois de venir à l'armée, détacha le maréchal de Toiras pour l'attaquer. Ce maréchal l'ayant investi fit dresser une batterie qu'il voulut voir tirer; et s'approchant trop près du fossé pour en voir l'effet, en revenant il reçut un coup de mousquet dans le dos, qui lui ressortit à la mamelle droite : dont il tomba roide mort. Son corps fut porté à Turin, où il fut enterré aux Capucins, avec tout l'honneur dont on se put aviser. Il avoit été fort attaché à la personne du Roi dans sa jeunesse, et avoit tellement gagné ses bonnes grâces, qu'il donna jalousie au cardinal de Richelieu dans le commencement de son ministère : tellement qu'il résolut de l'éloigner du Roi, sous prétexte de l'envoyer commander au Fort-Louis contre les Rochelois; puis on lui donna le gouvernement de l'île de Ré, qu'il défendit contre les Anglais avec un si heureux succès, que cette action lui donna une réputation universelle. Il soutint ensuite le siége de Casal : ce qui augmenta encore sa gloire, et qui causa dans l'esprit

du cardinal de la crainte que sa renommée ne lui donnât trop de créance dans celui du Roi, qui avoit une naturelle inclination pour lui. Après la paix de Querasque, on lui fit connoître sous main qu'il étoit à propos qu'il demeurât en Italie : cette raison l'obligea d'aller à Rome, où il fut reçu avec tant d'honneur qu'il sembloit que le soutien de la religion et la destruction de l'hérésie ne dépendissent que de lui. Durant ce temps-là, le cardinal proposa au Roi de donner le bâton de maréchal de France au marquis d'Effiat; mais le Roi le rebuta, et lui dit que c'étoit une moquerie de faire un si grand honneur à cet homme, et d'oublier Toiras, qui avoit le mérite et l'acclamation publique. Ce refus ne fit point perdre au cardinal l'espérance de faire l'affaire de son ami; et voyant le Roi aheurté à ne point oublier Toiras, il dissimula son ressentiment, et acquiesça à la volonté du Roi : si bien qu'ils furent faits tous deux maréchaux de France. Mais Toiras qui connoissoit l'humeur du cardinal, qui étoit bon ami, fort dangereux ennemi, ne voulut jamais revenir à la cour de son temps; et même à la promotion des chevaliers du Saint-Esprit en 1633, quoiqu'il fût nommé et mandé pour recevoir l'ordre, il ne put se résoudre de venir, aimant mieux ne point avoir le cordon bleu que de se fier à un homme tout puissant qui ne l'aimoit point, et qui ne pardonnoit jamais. Tellement qu'il fut privé de cet honneur, et quand la guerre fut déclarée il n'eut aucun emploi; mais n'aimant pas à demeurer inutile, voyant le duc de Savoie déclaré du parti du roi de France, il lui demanda la lieutenance générale de son armée, laquelle il lui accorda avec grande joie; et dès la pre-

mière campagne de son service il finit sa vie devant un méchant château, au grand regret du duc, de toute l'armée, du Roi même, et de toute la France, mais non du cardinal, qui s'en consola facilement.

Après la prise de ce malheureux château, l'armée s'avança vers Olegio, et de là sur le bord du Tésin; les ducs se saisirent du lieu où le Navile se joint à cette rivière, et le maréchal de Créqui fit prendre quantité de bateaux un peu plus haut, pour en faire des ponts. Ce Navil est un canal fait autrefois par les Français durant qu'ils étoient maîtres de Milan, pour faire venir par là des vivres du Tésin à cette grande ville, et c'est ce qui obligeoit les ducs de s'en saisir pour l'incommoder; mais la difficulté de conserver ce poste fut cause qu'il fut résolu de se fortifier plus haut, sur le bord du lac Major. Cette résolution fut exécutée après avoir rompu le Navile en plusieurs endroits, afin qu'il demeurât hors d'état de servir au commerce; et ayant fait remonter avec des chevaux les bateaux dont le pont avoit été construit, l'armée se sépara en deux brigades. Celle du duc de Savoie marcha d'un côté de la rivière, et celle du maréchal de Créqui de l'autre. En même temps ils eurent nouvelle que les Espagnols venoient à eux: ce qui obligea le duc de Savoie de mander au maréchal de Créqui de marcher à Castelnova, pour y repasser la rivière et se rejoindre à lui. Mais sur ce que ce maréchal sut que le marquis de Léganès, sachant la séparation des armées, et que le Tésin étoit entre deux, venoit à lui en diligence pour le combattre avant qu'il fût rejoint, il marcha vers la bouche du Navile, et manda au duc de Savoie la cause qui l'em-

pêchoit d'obéir à son commandement par le péril qu'il eût couru ; et lui conseilla de faire redescendre les bateaux pour faire un pont par lequel ils se pussent rejoindre. Le duc approuva l'avis du maréchal, lequel n'avoit point de temps à perdre, parce qu'il trouva huit escadrons espagnols qui arrivoient au poste dont il se vouloit saisir, lesquels furent donner avis au marquis de Léganès de son arrivée. Il ne le sut pas plus tôt, que, dans l'espérance de combattre les Français avant que le duc de Savoie les eût joints, il marcha en diligence à eux, et les chargea le 22 de juin, durant que le duc refaisoit faire le pont de bateaux pour se rejoindre à eux et les secourir. Le choc fut grand d'abord, et soutenu vigoureusement par le comte Du Plessis-Praslin, lequel, cédant au plus grand nombre, se retiroit en combattant, pour donner loisir au duc de refaire son pont : ce qui lui réussit si favorablement, que lorsque les Espagnols croyoient avoir obtenu la victoire, ils furent attaqués rudement par le duc de Savoie, qui avoit passé l'eau; et lors toute l'armée espagnole venant au combat, la mêlée fut fort sanglante, et dura jusqu'à la nuit, que les Espagnols se retirèrent, laissant les Français maîtres du champ de bataille. Comme ils se retirèrent en ordre, sans perdre ni canon ni bagage, ils ne voulurent pas avouer qu'ils eussent été vaincus ; mais la vérité est qu'ils y perdirent quinze cents hommes, outre le champ de bataille, qui est la marque de la victoire ; et de toute l'année ils n'osèrent tenir la campagne devant les Français : et même le marquis de Ville, qui n'osoit sortir du Parmesan sur cette nouvelle, traversa le Milanais sans crainte, et vint

joindre le duc de Savoie, qui passa le reste de l'été dans le pays ennemi, jusqu'à la fin d'octobre, que les troupes se mirent en quartier d'hiver; et les Espagnols prirent les leurs dans le Parmesan, pour faire crier les peuples contre le duc de Parme.

Les Espagnols voyant les Français occupés du côté de Flandre, en Allemagne et en Italie, crurent que la frontière de Navarre ne seroit pas en défiance, ni munie de tout ce qui étoit nécessaire pour sa défense: c'est pourquoi le marquis de Valparaiso, vice-roi de ce royaume, voulut entrer en France par Saint-Jean-Pied-de-Port; mais le comte de Gramont, gouverneur de Béarn, et le marquis de Poyane, lieutenant de roi, lui disputèrent le passage de Roncevaux, et l'obligèrent de se retirer, et de changer sa résolution en celle de tenter une entreprise du côté de Guipuscoa, sur Saint-Jean-de-Luz. Elle lui réussit mieux que la première : car ayant passé la rivière de Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne, il surprit cette petite ville, durant que d'autres troupes, mettant pied à terre de dessus la mer, se saisirent de Cibourre, et attaquèrent le fort de Sacoué, qu'ils emportèrent, et où ils commencèrent à se fortifier. En même temps douze vaisseaux espagnols débarquèrent des gens de guerre proche de Vannes en Bretagne, qui voulurent surprendre l'abbaye de Prières; mais les moines se défendirent si bien d'abord, qu'ils donnèrent le temps aux communes de s'assembler, et à la noblesse de monter à cheval : si bien que les ennemis furent contraints de remonter dans leurs vaisseaux plus vite qu'ils n'étoient venus.

Du côté de Provence, les îles de Lerins incommo-

doient fort la côte : ce qui obligea le Roi de mettre sur mer une puissante armée navale pour tâcher de les reprendre. Il en donna le commandement au comte d'Harcourt, prince de grand courage, qu'il avoit fait paroître en beaucoup d'occasions comme volontaire, et en des combats particuliers. Il n'avoit jamais eu d'emploi, et il sembloit que, dans le temps qui couroit, il en devoit moins espérer que jamais, durant la disgrâce de sa maison, dont il étoit le cadet. Son aîné le duc de Lorraine, dépouillé de ses Etats, étoit au service de l'Empereur, aussi-bien que le duc François son frère. Le marquis de Mouy étoit dans sa maison, qui ne se mêloit de rien ; mais son frère l'évêque de Verdun, nommé le prince François, commandoit des troupes pour l'Empereur. Le duc de Guise étoit retiré à Florence avec ses enfans, par l'ordre du Roi. Le duc de Chevreuse étoit fort âgé, qui ne songeoit qu'à ses plaisirs ; et le duc d'Elbœuf, son frère aîné, étoit en Flandre au service des Espagnols. Ainsi lui, qui étoit le dernier de tous, n'espéroit aucun avancement ; mais, au contraire, il craignoit tous les jours quelque disgrâce qui l'enveloppât dans le malheur général de sa maison. Il en fut encore plus persuadé lorsqu'on vint le querir de la part du cardinal : car il crut que c'étoit le dernier coup de sa perte, et il ne l'alla trouver qu'en tremblant. Son Eminence le reçut avec un visage très-sévère, et lui dit, d'un ton fort sérieux, que le Roi lui avoit commandé de lui dire qu'il vouloit qu'il sortît du royaume. Cet ordre ne le surprit pas : car il s'y attendoit il y avoit long-temps : aussi il répondit qu'il n'avoit jamais manqué de fidélité envers le Roi, et

qu'il n'avoit jamais rien fait qui méritât un tel traitement; mais qu'il ne laisseroit pas d'obéir aveuglément à tous les commandemens de Sa Majesté. Le cardinal lui repartit là-dessus qu'il se préparât donc pour partir au plus tôt, parce que le Roi le faisoit général de son armée navale, et qu'il avoit reconnu tant de bonnes qualités en lui, qu'il vouloit le considérer pour le zèle qu'il avoit témoigné à son service, nonobstant la décadence de sa maison. Alors le comte d'Harcourt embrassa les genoux du cardinal, comme le reconnoissant auteur d'un si grand bienfait; et après avoir remercié et protesté une reconnoissance éternelle et une fidélité inviolable, il alla prendre congé du Roi, et partit aussitôt pour s'embarquer à La Rochelle. L'archevêque de Bordeaux, frère du marquis de Sourdis, auquel le cardinal se fioit fort, fut commis pour aller avec lui, avec ordre secret au comte de ne rien faire sans sa participation. Ils mirent les voiles au vent le 10 de juin, avec soixante vaisseaux de guerre; et la flotte ayant côtoyé toute l'Espagne, arriva le 16 juillet au cap de Spartelli, sur la côte d'Afrique, à l'entrée du détroit de Gibraltar. Le 17, elle entra dans le canal; et aussitôt ceux de Tanger, du côté d'Afrique, tirèrent trois coups de canon, et ceux de Tariffa, qui est à l'opposite du côté de l'Espagne, autant, pour avertir les côtes de se tenir sur leurs gardes. L'armée navale ayant passé le détroit doubla à Carthagène, d'où le comte d'Harcourt dépêcha le chevalier de Guitaut pour avertir le maréchal de Vitri, gouverneur de Provence, de son arrivée, avec ordre au général des galères de se trouver aux îles d'Hières pour le joindre. Il y arriva heureusement; et

de là ils furent tous ensemble du côté de Monaco, d'où ils essayèrent quelques coups de canon; puis un grand calme étant venu, trente-huit galères espagnoles les vinrent canonner dans la plage de Menton le 10 septembre; mais un petit vent s'étant levé, ce fut aux galères à se retirer. Elles furent poursuivies jusqu'à Saint-Rême, d'où le comte d'Harcourt revint à Toulon passer l'hiver.

Sur la fin de cette année, la cour fut troublée par le départ subit de Monsieur et du comte de Soissons, dont le premier se retira à Blois, et l'autre à Sedan. Pour bien entendre cette affaire, il faut savoir que le comte n'étoit pas satisfait du cardinal. Il avoit l'ame haute, et ne pouvoit s'abaisser à faire la cour à d'autre qu'au Roi. Il ne pouvoit se résoudre à rendre au cardinal les mêmes déférences que lui rendoit le prince de Condé, et moins encore à épouser la dame de Combalet, devenue duchesse d'Aiguillon, qui étoit la chose du monde que le cardinal souhaitoit le plus, et pour laquelle il avoit gagné Sennetère qui avoit été son gouverneur, et mademoiselle de Sennetère sa sœur, qui avoient alors tout pouvoir sur son esprit, et sur celui de la comtesse de Soissons sa mère. Mais cette intrigue étant venue à sa connoissance, non-seulement les Sennetère déchurent du crédit qu'ils avoient auprès de lui, mais ils tombèrent entièrement en sa disgrâce; et, leur reprochant leur infidélité, il les chassa de sa maison. Dans ce malheur, le cardinal les consola; et pour faire dépit au comte de Soissons il fit donner à Sennetère l'ambassade d'Angleterre. Ce procédé avoit entretenu de la froideur entre le comte et le cardinal; mais la qualité de prince du sang et de

gouverneur de Champagne fit qu'il ne put se défendre de lui donner le commandement de l'armée qui s'assembloit dans cette province : outre qu'étant beaucoup plus foible que celle des Espagnols, il prévoyoit qu'il n'y pourroit acquérir de gloire, mais plutôt recevoir du déplaisir. Ce prince avoit été nourri dans sa jeunesse avec trop d'orgueil, et il avoit vécu avec toute la noblesse si incivilement, qu'il étoit peu visité, et n'avoit acquis aucun crédit dans le monde; même ayant fait donner des coups de bâton à un gentilhomme nommé le baron de Coupet, pour le sujet d'une dame. Cette façon d'agir offensa tellement toute la noblesse, qu'il se trouva entièrement abandonné de tous les honnêtes gens; mais après la disgrâce de Sennetère il connut le tort que cette manière de vivre lui faisoit : tellement qu'il changea son procédé, et par là il regagna le cœur et l'amitié de tout le monde, principalement dans l'armée, où il caressoit tous les officiers, donnant de l'argent à ceux qui en avoient besoin, et faisant plaisir à ceux qui avoient recours à lui dans leurs affaires. Il se vit par là en peu de temps adoré dans l'armée, et suivi de toutes les troupes. Ce grand crédit donna de la jalousie au cardinal, lequel voyant l'armée fortifiée de telle sorte qu'elle alloit passer l'Oise et chasser les Espagnols de France, ne voulut pas qu'il en reçût l'honneur : et pour ce sujet il résolut de mettre quelqu'un au dessus de lui pour lui en ôter le commandement absolu. Or il n'y avoit en France que Monsieur qui lui pût commander : c'est pourquoi il le fit déclarer par le Roi généralissime de ses armées. Mais pensant se venger du comte de Soissons, il tomba dans un plus grand in-

ıvénient : car Monsieur étoit aussi mal satisfait de que l'autre, et ne cherchoit que l'occasion de lui re sentir son indignation. Il ne lui pouvoit parnner la prison et la mort de Puylaurens depuis n retour de Flandre, par lesquels ils s'étoient rénciliés; ni l'éloignement de ses plus confidens serteurs dès qu'il témoignoit de l'estime pour eux, ême depuis peu la prison de La Rivière. Ce qui outroit le plus étoit la persécution qu'on lui faisoit e quitter sa femme, qui étoit demeurée en Flanre; et l'audace du cardinal d'avoir la pensée de ii faire épouser la duchesse d'Aiguillon sa nièce, euve d'un simple gentilhomme, et refusée par le omte de Soissons. Il avoit toujours dissimulé ses entimens à cause de la grande autorité du cardinal, t il n'osoit se confier à personne, de peur de se ruier; mais comme il est difficile d'avoir un si grand hagrin sur le cœur sans se consoler en s'ouvrant à uelqu'un, il découvrit son secret à Montrésor, cadet e Bourdeille, qui étoit à lui dès son enfance, et avoit suivi dans toutes ses disgrâces, où il l'avoit connu pour homme d'esprit et de probité. Mais e peur qu'on ne le chassât d'auprès de lui comme s autres, de crainte que leur intelligence ne parût, lui parloit fort peu, et seulement en passant; et isant semblant de parler de bagatelles, ils raisonoient sur les moyens de se venger du cardinal. De autre côté, le comte de Soissons se fioit fort à Saintal, homme ferme, hardi, secret, bon ami, et qui oit une telle aversion contre les favoris, que si le eilleur de ses amis étoit entré en faveur, il se seroit s le lendemain brouillé avec lui. Il étoit cousin

germain de Montrésor : c'est pourquoi ils se voyoient souvent ; et conférant ensemble de plusieurs affaires, ils proposèrent de ménager une liaison étroite entre Monsieur et le comte de Soissons. Ce dessein réussit si bien par leur entremise, que quand Monsieur fut fait généralissime, le comte de Soissons en fut fort aise, au lieu d'en être fâché, comme prétendoit le cardinal, prévoyant qu'il seroit appuyé pour exercer leur vengeance commune. En effet, Montrésor et Saint-Ibal leur représentèrent que jamais ils n'auroient d'occasion plus favorable de se défaire de leur ennemi que celle-là ; qu'ils étoient maîtres de l'armée; que le cardinal y viendroit assurément pour donner des ordres, et qu'il seroit entre leurs mains pour en disposer comme ils le jugeroient à propos. Après avoir balancé cette affaire, il fut résolu que l'exécution se feroit à Amiens, où le Roi alloit quelquefois tenir conseil dans son logis, et où le cardinal le venoit trouver, en même temps que Monsieur et le comte de Soissons s'y rendoient du camp. Or, après le conseil, le Roi retournoit coucher dans un château à deux lieues de là ; Monsieur et le comte de Soissons s'en alloient à l'armée, et le cardinal se retiroit dans son logis d'Amiens ; mais après le départ du Roi, qui emmenoit toute sa garde, Monsieur et le comte demeuroient dans la cour à causer quelque temps avec le cardinal, qui étoit sans gardes, parce qu'il étoit dans la maison du Roi : tellement que ces deux princes, sans faire semblant de rien, devoient se faire accompagner de leurs plus confidens serviteurs, avec lesquels, après que le Roi seroit parti, se trouvant les plus forts, ils se déferoient du cardinal, et disoient

que, sur quelque dispute arrivée, il avoit manqué de respect à Monsieur, et lui avoit parlé insolemment : ce que Monsieur ne pouvant souffrir, il avoit commandé qu'on le tuât; et que le comte de Soissons n'avoit osé manquer de venger cette injure faite au frère de son Roi, dont il avoit l'honneur d'être du sang. Cette résolution fut tenue fort secrète, et ne fut communiquée qu'à Varicarville et à Bardouville, gens solides, auxquels on se pouvoit fier. Le jour arrêté pour l'exécution, le Roi vint à Amiens tenir conseil à son ordinaire. Le cardinal s'y trouva, et les princes aussi, fort bien accompagnés et sans donner soupçon, parce que ce n'est pas une chose extraordinaire de voir des généraux d'armée venir trouver le Roi avec une belle suite d'officiers qui se veulent faire voir à Sa Majesté. Le conseil étant achevé, le Roi s'en alla avec tous ses gardes, et le cardinal demeura seul dans la cour avec Monsieur et le comte de Soissons. Aussitôt Varicarville, qui savoit le secret, se mit derrière le cardinal, en attendant le signal que devoit donner Monsieur, durant que Saint-Ibal et Bardouville le prenoient, l'un à droite et l'autre à gauche : mais au lieu de faire le commandement d'achever ce qui étoit projeté, la peur prit à Monsieur, qui remonta le degré sans rien dire; et Montrésor, surpris de ce changement, le suivit, lui disant que son ennemi étoit en son pouvoir, et qu'il n'avoit qu'à parler. Mais il se trouva si étonné, et tellement hors de lui-même, qu'à peine lui put-il répondre; et sur ce qu'il fut encore pressé, il dit qu'il falloit remettre à une autre fois, et n'eut jamais la force d'achever ce qu'il avoit prémédité, tant il étoit éperdu. Le cardinal, qui n'étoit demeuré dans la

cour qu'à cause de Monsieur, le voyant monté en haut, s'en alla chez lui, et laissa le comte de Soissons dans la dernière confusion de voir ce coup manqué. Beaucoup l'ont blâmé de n'avoir pas suppléé à la foiblesse de Monsieur, et de n'avoir pas poussé l'affaire à bout; mais il s'excusa sur le respect qu'il lui devoit, n'osant rien entreprendre en sa présence sans son commandement. Voilà donc un grand complot échoué; mais comme il étoit fort secret, il ne fut point découvert sur l'heure: tellement que l'on crut pouvoir réparer cette faute quand il viendroit dans le camp, comme il fit trois jours après. Il vint descendre dans la tente de Fontenay-Mareuil, maréchal de camp; mais comme le Roi n'y étoit pas, il étoit accompagné de tous ses gardes: et il avoit tant de créatures dans l'armée qui n'avoient eu d'emploi que par son moyen, que l'exécution fut jugée impossible. On dit qu'il en reçut avis dans l'armée, et qu'il n'en parut point ému: même qu'il parla fort hautement, et comme par réprimande, au comte de Soissons, pour lui faire voir qu'il ne le craignoit point. Ainsi cette conspiration s'en alla en fumée par le peu de résolution de Monsieur, qui eut une telle crainte que le cardinal n'en fût averti, qu'étant arrivé à Paris le 19 de novembre, et ayant conféré avec le comte de Soissons, ils partirent tous deux la nuit suivante. Monsieur se retira à Blois, et le comte à Sedan. Le sujet de cette retraite si prompte fut une terreur qui leur prit, dans la crainte qu'ils avoient que le cardinal ne sût ce qui s'étoit passé; et comme ils le connoissoient d'humeur à ne pardonner jamais, ils ne se crurent pas en sûreté dans Paris. Ils écrivirent aussitôt des lettres

es de soumission au Roi, et d'assurances de fidé-
avouant que la cause de leur départ étoit fondée
peu de sûreté qu'ils trouvoient à la cour. Aussi-
Majesté dépêcha Bautru à Blois, pour témoi-
à Monsieur, de sa part, le déplaisir qu'il avoit
n éloignement, et le peu de sujet qu'il en avoit
et le conjurer de revenir près de sa personne,
seroit en toute sûreté, comme il y avoit tou-
été. Le Roi envoya en même temps Liancourt,
ier gentilhomme de sa chambre, à Sedan, pour
rer le comte de Soissons, et l'obliger à revenir,
i faisant connoître le peu de sujet qu'il avoit eu
retirer. Sur la députation de Bautru, Monsieur,
ne vouloit rien faire sans la participation du
e de Soissons, lui renvoya à Sedan le comte de
ue, qui étoit venu à Blois de sa part, et le char-
le lui rendre compte de tout ce qui se passoit :
le Roi, impatient de terminer cette affaire, en-
encore à Blois le comte de Guiche et Chavigny,
taire d'Etat et chancelier de Monsieur, pour tâ-
de le ramener à la cour : ce qui ne put se faire
cette année. Durant toutes ces intrigues, le duc
int-Simon, favori du Roi, eut ordre de se re-
en son gouvernement de Blaye. Il étoit neveu
int-Léger, condamné à mort pour avoir rendu
ement le Catelet : ce qui l'avoit fort touché, et
e à tel point qu'il ne put s'empêcher de s'en
dre, et d'accuser d'injustice cette condamnation.
liberté de parler attira sa disgrâce, qui dura
nes après la mort du cardinal.

TROISIÈME CAMPAGNE.

[1637] CETTE année commença par la continuation de la négociation qui se faisoit à Blois pour faire revenir Monsieur à la cour. Le comte de Soissons demeura ferme à n'y vouloir pas retourner : ne pouvant se fier au cardinal, il renvoya le comte de Fiesque à Blois, pour informer Monsieur de son intention. Il trouva près de lui le comte de Guiche et Chavigny, lesquels eurent bien de la peine à lui persuader de se conformer aux volontés du Roi : car, bien loin de parler devant eux du cardinal avec des termes d'amitié, il témoignoit en avoir grande défiance, et faisoit perpétuellement la guerre à ses deux députés, les traitant comme ses espions. Même un soir il fit une débauche où il les convia tous deux; et le comte de Guiche s'y enivra si fort qu'il babilla trop, et découvrit ce qu'on ne vouloit pas qu'on sût, disant, dans l'excès de son ivrognerie, qu'il ne se soucioit ni du Roi ni de Monsieur, ni de tout le sang royal, et qu'il ne considéroit que le cardinal comme son maître. Ce malheur lui servit, parce que, comme les ivrognes disent tout ce qu'ils pensent, le cardinal crut qu'il avoit parlé selon son cœur, et qu'ainsi il n'avoit d'amitié ni d'attachement que pour lui. Cela l'obligea d'avoir soin de sa fortune; il le retira néanmoins pour l'heure de Blois, où il vit qu'on le tournoit en ridicule, à cause de cet accident : et voyant qu'il ne pouvoit réduire Monsieur à suivre les intentions du Roi, à cause qu'il étoit entouré de gens qui n'étoient pas de ses amis, il gagna l'abbé de La Rivière, qu'il avoit

fait mettre l'année précédente à la Bastille; et, sous ombre de contenter Monsieur qui s'en plaignoit, il le fit mettre en liberté, afin qu'il contrecarrât à Blois la cabale qui lui étoit contraire. Mais toutes ces finesses ne servirent pas tant que l'approche du Roi: car tant que Monsieur ne voyoit point de sujet de crainte, il faisoit le mauvais; mais comme il étoit naturellement timide, la peur lui faisoit faire tout ce qu'on vouloit. C'est ce qui obligea le Roi de partir de Paris sur la fin de janvier pour Fontainebleau, d'où il dépêcha Léon Brulart, conseiller d'Etat, à Blois, pour avertir Monsieur que Sa Majesté l'alloit trouver, puisqu'il ne vouloit pas venir auprès de lui comme il désiroit. Cette nouvelle l'étonna; et quand il sut que le Roi s'étoit avancé jusques à Malesherbes, il parla bien plus doucement qu'à l'ordinaire: mais dès qu'il apprit que le régiment des Gardes marchoit, et que six compagnies étoient arrivées à Beaugency pour attendre le Roi qui devoit coucher le 29 à Orléans, il devint souple, et entièrement soumis aux volontés de Sa Majesté, qui avoit envoyé devant Bautru à Blois, lequel trouva grand changement dans l'esprit de Monsieur. Car ne sachant où se retirer, il commença à ne plus parler à Montrésor, ni à ceux qui étoient dans les intérêts du comte de Soissons; et dès que le père Gondran, son confesseur, fut arrivé, il accorda tout ce que le Roi voulut, et partit en même temps pour aller trouver Sa Majesté, qu'il salua le 8 de février à Orléans. En sa considération, le Roi accorda que le comte de Soissons pourroit demeurer pour sa sûreté pendant quatre ans à Sedan, durant lesquels il ne laisseroit pas de faire la fonction de ses charges, quoique absent. Cette en-

trevue se fit avec beaucoup de démonstrations d'amitié entre le Roi et Monsieur; et même la dissimulation alla si avant, qu'il parut une sincère réconciliation entre Monsieur et le cardinal, après laquelle le Roi retourna à Paris, et Monsieur à Blois, d'où il envoya le comte de Brion, son premier écuyer, à Sedan, pour rendre compte de tout ce qui s'étoit passé au comte de Soissons, et lui faire savoir ce qui avoit été réglé pour ses intérêts.

Le Roi ne fut pas plus tôt à Paris, qu'il en repartit pour s'approcher de Rouen; sur le refus que le parlement fit de vérifier quelques édits. Il s'avança jusqu'à Dangu, et le chancelier avec le conseil prit la même route; mais le parlement ayant obéi, le Roi revint à la mi-mars à Saint-Germain, où il ne fut pas plus tôt arrivé qu'il appliqua tous ses soins à la guerre, et à réparer les mauvais succès de l'année précédente. Il mit pour cet effet six armées en campagne : une commandée par le cardinal de La Valette et le duc de Candale son frère, pour les Pays-Bas; la seconde par le duc de Weimar, pour l'Allemagne; la troisième par le duc de Longueville, pour la Franche-Comté; la quatrième par le duc de Rohan, dans la Valteline; la cinquième par le maréchal de Créqui, en Italie; et la sixième par le comte d'Harcourt, sur la mer. Mais avant que de parler des exploits de ces armées, voyons ce qui se passoit en Allemagne entre les Impériaux et les Suédois.

L'élection du roi de Hongrie en roi des Romains affligea fort le parti de France et de Suède, qui fit des protestations contre cet acte, et ne lui voulut jamais donner ce titre, ni le reconnoître pour tel,

à cause de l'absence des électeurs de Trèves et palatin. Les Suédois avoient deux armées : l'une dans la Saxe, sous le maréchal Banier; et l'autre dans la Poméranie, sous le lieutenant général Wrangel, qui étoit entré dans le pays de Brandebourg, avoit pris Francfort sur l'Oder, et de là s'étoit avancé jusqu'à l'Elbe, durant que Banier attaquoit Leipsick, dont il fut contraint de lever le siége; ensuite il fut s'emparer de Torgau, où s'étant retranché, il fut attaqué par Gœuts et Hasfeld, impériaux, sans effet; et les vivres lui manquant, il marcha devers l'Elbe pour se joindre à Wrangel: ce qu'il fit, malgré l'opposition de Galas. Ensuite les Suédois se séparèrent en trois corps, et les Impériaux aussi : Galas tint tête à Banier, Gœuts et Hasfeld à Wrangel, et Maracini à Leflai, écossais. Dans ce même temps, le landgrave de Hesse, avec une armée, entra dans la Frise orientale, où il mourut de maladie, laissant la régence de ses Etats, durant la minorité de son fils, à sa veuve; et le commandement de son armée au général Melander. Mais l'Empereur donna la tutèle du fils du défunt au landgrave de Darmstadt, qui la disputa contre la veuve, et pour ce sujet assiégea la ville de Hanau, mais inutilement, comme Gleen fit celle de Harfort. L'empereur Ferdinand II mourut durant cette campagne; et Ferdinand III, son fils, fut proclamé empereur, nonobstant l'opposition du parti contraire, qui le qualifia toujours de roi de Hongrie. Bientôt après mourut le duc de Poméranie, qui laissa par testament son pays à la couronne de Suède, qui s'en mit en possession malgré les prétentions de l'électeur de Brandebourg, son plus proche parent. Et ce même

été, le roi de Pologne Uladislas IV épousa Cécile-Renée d'Autriche, sœur du nouvel empereur.

Nous avons vu comme Jean de Verth s'étoit emparé l'année dernière de Coblentz, et avoit bloqué la forteresse d'Hermanstein, devant laquelle il passa tout l'hiver, et la réduisit aux dernières extrémités de famine : tellement que Bussy-Lameth, La Saludie et Mondejeu furent contraints de se rendre, et d'en sortir par composition. Après la prise de cette place, Jean de Verth marcha vers le Rhin; et le duc de Weimar, qui avoit pris Chamnite dans la Franche-Comté, en ayant eu avis, traversa tout le comté de Bourgogne pour s'opposer à lui, et en passant reprit Lure, dont le marquis de Grana s'étoit saisi peu auparavant. Durant cette marche, le comte de Grancey surprit Saint-Ursane, et le baron de Danevoust fit lever à Mercy le siége d'Encourt : service qui fut agréable à la cour, à cause de la difficulté de l'entreprise et de la hardiesse de l'exécution. Cependant le duc de Weimar étant entré dans l'Alsace, attaqua Encisheim, qu'il prit après huit jours de siége; puis il arriva sur le bord du Rhin, où Du Hallier le joignit avec des troupes; et là il résolut de se saisir de quelque poste avantageux, et de s'y fortifier pour avoir un passage sur le Rhin. Il choisit pour ce dessein une île nommée Witemuein, où il fit passer ses troupes dans trois bateaux qui remontoient de Strasbourg à Bâle, outre ceux que Manicamp, gouverneur de Colmar, avoit fait venir de Schelestadt par un canal qui tombe dans le Rhin. On traça dans ce lieu trois forts, un au delà du fleuve, l'autre dans l'île, et le dernier en deçà; et on travailla diligemment à les construire, par les

oins de Manicamp, qui demeura pour y commander, durant que le duc de Weimar étoit allé à Bensfeld faire passer le reste de son armée. Jean de Verth ayant appris cette nouvelle, ne voulut pas souffrir qu'on achevât ces forts, qui rompoient tout le commerce du Rhin; et sachant l'absence du duc de Weimar, il prit le temps de les attaquer avant son retour. Il fit pour cet effet avancer son infanterie, laquelle se mit dans l'eau jusqu'au cou, s'en alla tête baissée à l'attaque de ces forts, que Manicamp défendit courageusement. Mais il eût été contraint de céder à la force, si, de bonne fortune, le duc ne fût arrivé fort à propos avec son armée: car alors Jean de Verth se retira promptement; mais il n'alla pas loin, car il revenoit tous les jours escarmoucher. Même le duc ayant passé le Rhin à cause du fourrage, il attaqua aussitôt le fort qui étoit au delà, et le battit de huit pièces de canon; mais le duc ayant repassé l'eau, le poussa dans sa retraite jusqu'à la vallée de Keisengen, d'où étant revenu il trouva les forts achevés, et fit faire deux ponts de bateaux pour la communication de l'île aux deux bords; et ayant laissé bonne garnison dedans, il se retira dans les franches montagnes pour y prendre ses quartiers d'hiver.

Dans ce même temps, Chalencé, gouverneur de Haguenau, surprit l'île de Calcehouse, où il y avoit un fort au milieu du Rhin; mais Jean de Verth ayant nouvelle de la retraite du duc de Weimar, et fortifié des troupes que le marquis de Grana et Sperreuter lui avoient envoyées, avec la garnison de Brisach que Reinac lui avoit amenée, résolut de faire un effort pour reprendre les forts du Rhin et en chasser les

Français. Dans ce dessein, il passa le Rhin à Brisach avec huit régimens de cavalerie, quatre de dragons, six mille hommes de pied et huit pièces de canon, durant que le général major Enkenfort marchoit au delà de l'eau avec deux mille mousquetaires et trois cents chevaux, et que le colonel Wiet étoit sur le Rhin dans huit grands bateaux, avec l'infanterie et quatre canons. Les trois forts furent attaqués en même temps : Enkenfort entreprit celui d'au delà, Jean de Verth celui d'en deçà, et Wiet celui de l'île. Ils se défendirent tous trois valeureusement ; mais Manicamp voyant le duc de Weimar fort éloigné, et qu'il étoit sans espérance de secours, se rendit à composition ; et aussitôt Jean de Verth fit raser les forts et reprit aussi l'île de Calcehouse, et de là se mit en garnison au delà du Rhin.

Le duc de Longueville, qui commandoit l'armée destinée pour la Franche-Comté, y entra par la Bresse, où d'abord il battit et prit le château de Saint-Amour ; de là il se saisit de Dortan et Corlaous, d'où il se rendit maître de Lons-le-Saunier, d'Orgelet, et de Château-Châlon. Il détacha de ce lieu le vicomte d'Arpajou, qui prit à coups de canon le fort château de Saint-Laurent de La Roche, et alla rejoindre le duc de Longueville au siége de Bletterand, qu'il prit d'assaut après six cents volées de canon, au bout de treize jours de siége. Il ne trouvoit point de résistance dans la campagne, à cause que quelque temps devant le comte de Thiange avoit défait les troupes du comté, commandées par le marquis de Conflans.

La campagne passée avoit été si malheureuse, que le cardinal, outré du déplaisir qu'il en avoit reçu,

soit tous ses efforts pour avoir sa revanche. Les
llandais, qui n'avoient rien fait l'année dernière,
mettoient de faire une grande diversion celle-ci;
le Roi vouloit attaquer les Pays-Bas de deux côtés,
r la Picardie avec une armée commandée par le
dinal de La Valette et le duc de Candale; et l'autre
r la Champagne, sous le maréchal de Châtillon.
bord on fut en balance de quel côté l'armée entre-
it dans le pays; mais enfin il fut résolu que ce se-
it par le Hainaut. Pour cet effet, elle fut séparée
trois corps: le premier conduit par le cardinal de
Valette, le second par le duc de Candale, et le
isième par La Meilleraye, lieutenant général de
rmée, lequel en passant emporta d'assaut le château
Bohain, pris l'année dernière par les Espagnols.
i même temps le duc de Candale assiégea Cateau-
mbresis, qu'il prit en deux jours par composition;
le cardinal de La Valette ayant fait prendre les
âteaux de Glayeul et d'Irson par le vicomte de
renne, investit Landrecies le 19 de juin, et prit
n quartier à Longfaveril. Les deux autres corps
rivèrent le jour même devant la place. Cette ville
t composée de cinq bastions revêtus de brique, le
ssé plein d'eau, avec une bonne contrescarpe. Le
rdinal de La Valette ouvrit la tranchée le 10 de juillet
r un côté, et La Meilleraye par l'autre; et l'attaque
t menée si vivement, que la mine joua le 23, la-
elle ayant fait brèche, donna lieu au régiment de
ngueval de se loger dessus. Le colonel Hainin se
yant ainsi pressé, demanda composition, et remit le
Landrecies entre les mains des Français, lesquels
firent conduire avec sûreté jusqu'à Valenciennes.

Le gouvernement de cette place fut donné à Vaubecourt, mestre de camp d'infanterie; et quelques jours après le cardinal de La Valette en décampa, pour entrer plus avant dans le pays. Il marcha le long de la Sambre, et se saisit du château de Berlaimont, puis il attaqua celui d'Aymeries, qui se rendit après quelques volées de canon : de là il envoya Rambures et Praslin, mestre de camp de la cavalerie, ravager le plat pays jusqu'aux portes de Mons, durant qu'il marchoit droit à Maubeuge, dont il s'empara le 5 d'août, après quelques escarmouches. C'est une grande villace mal fortifiée, qui ne se peut défendre contre une armée royale. Cependant le duc de Candale étoit demeuré près de Landrecies avec une partie de l'armée, d'où il détacha La Ferté-Imbault pour prendre la tour de Bussigny; puis il marcha pour joindre le cardinal de La Valette à Maubeuge. En passant il prit la petite ville de Beaumont, et il attaqua Solre, qui se défendit bien, et où Grainville et Attichi furent tués, et les marquis de Varennes, mestre de camp du régiment de Champagne, de Bois-Dauphin, d'Armentières et de Jarzé, fort blessés. Après l'avoir pris à discrétion, il joignit deux jours après le cardinal son frère à Maubeuge, où ils résolurent ensemble de faire de cette ville une place d'armes et une tête de leurs conquêtes, où ils pourroient laisser un grand corps qui tiendroit en bride tout le pays jusqu'à Mons. Ils commencèrent dès lors à s'y retrancher; et ne voyant point d'ennemis devant eux, ils trouvèrent à propos, pour ne pas perdre de temps, de laisser le duc de Candale dans Maubeuge, durant que le cardinal de La Valette, avec une partie de

l'armée, feroit quelque entreprise. Sur cette résolution, le cardinal se sépara, et s'alla présenter devant Avesnes, d'où il essuya force coups de canon: de là il tourna tout court à La Capelle, qu'il investit le premier de septembre, après avoir joint les troupes que Bussy-Lameth avoit amenées d'Hermanstein. Durant qu'il se retranchoit, il envoya prendre le château de Trelon, et la nuit du 8 au 9 la tranchée fut ouverte devant La Capelle par le régiment des Gardes; mais le même jour les assiégés firent une sortie, où Bussy-Lameth, maréchal de camp, soutenant vaillamment leur effort, fut tué; et les Espagnols, poussant leur pointe, rencontrèrent un bataillon du régiment des Gardes, qui les reçogna jusque dans leur fossé: mais Rambures, leur mestre de camp, qui étoit à la tête, fut blessé de trois coups de mousquet, pour lesquels il eut le bras coupé; et peu de jours après il mourut de ses blessures, au grand regret du Roi et de toute la France. Sa charge de mestre de camp du régiment des Gardes fut donnée au comte de Guiche, son régiment à son second frère, et le gouvernement de Dourlens à Saint-Preuil, qui laissa celui d'Ardres à Lermont. Cependant le siége s'avançoit fort: car le 14 le logement fut fait sur la contrescarpe, et le 20 la terre et la brique éboulée par la force des batteries ayant un peu comblé le fossé, donna facilité au mineur de s'attacher au bastion. Ce que voyant don Marco de Lima, gouverneur, il ne voulut pas attendre qu'il y eût brèche: mais il se rendit le jour même, et fut conduit à Avesnes.

Il étoit temps que cette place se rendît: car le duc de Candale étoit bien empêché dans Maubeuge, où

il étoit assiégé par le cardinal infant, lequel n'avoit point paru au commencement de la campagne, à cause qu'il vouloit secourir Breda, que le prince d'Orange avoit assiégé; mais l'ayant trouvé trop bien retranché devant, et sachant la séparation de l'armée française, il résolut de venir attaquer Maubeuge, et de défaire la moitié de l'armée qui étoit dedans, ou d'obliger l'autre à lever le siége de La Capelle pour la venir secourir. Dans ce dessein, il se joignit à six mille hommes que Picolomini avoit sur la contrescarpe de Mons, et à trois mille du baron de Balançon, et marcha droit à Maubeuge. Le duc de Candale le voyant venir se trouva fort étonné, car il ne s'étoit jamais trouvé dans un si grand embarras: la réputation qu'il avoit acquise étant fondée sur ce qu'il avoit eu un régiment en Hollande, où on ne fait que des siéges, et point de guerre de campagne, à cause de la situation du pays, qui est trop coupé de canaux; et aussi sur ce qu'il avoit servi les Vénitiens, qui n'avoient point eu de guerre. Aussi, ne s'étant jamais rencontré à une telle fête, la cervelle lui tourna, et il prit un parti extraordinaire à un général, qui fut de quitter l'armée, et de sortir avec quelque cavalerie avant qu'il fût entièrement bloqué, pour aller trouver son frère, et le hâter de venir à son secours. Il laissa en partant le commandement de l'armée au vicomte de Turenne, maréchal de camp, lequel fut ravi de cette commission, dans l'espérance d'y acquérir de l'honneur. En effet il en eut belle occasion: car le cardinal infant fit d'abord mettre trente pièces de canon en batterie, qui foudroyèrent la ville deux jours durant; et même il attaqua un retranchement dont il fut vertement

epoussé. Il reçut le lendemain nouvelle de la prise e La Capelle, et de la marche du cardinal de La Va-ette, qui venoit au secours du vicomte de Turenne: 'est pourquoi il fit faire une attaque générale, afin l'emporter Maubeuge avant son arrivée; mais il fut i bien reçu par ce vicomte, qui ne s'étoit point trou-blé dans le péril, qu'ayant été battu de tous côtés, et epoussé avec une extrême vigueur, il résolut de ever le siége sans attendre le cardinal de La Valette, qui étoit arrivé à Landrecies. Le lendemain matin il décampa, et passa la Sambre à l'abbaye d'Osmont, laissant don Juan de Viveros avec huit mille hommes au Pont-sur-Sambre, pour couper les vivres qui alloient à Maubeuge, et embarrasser la jonction des armées; mais le comte de Guiche, maréchal de camp, l'étant venu attaquer avec l'avant-garde durant que le cardinal de La Valette prenoit un détour pour le prendre par derrière, il ne voulut pas demeurer entre deux, et il se retira en bon ordre pour rejoindre le cardinal infant près de Mons. Le vicomte de Turenne, comblé de gloire de l'action qu'il venoit de faire à l'âge de vingt-cinq ans, fit raser toutes les fortifications de Maubeuge, et vint joindre l'armée: laquelle retourna camper à Landrecies, et de là au Cateau-Cambresis, d'où ayant pris le château de Crèvecœur, elle se sépara le 24 d'octobre pour se mettre dans des quartiers, et de là en garnison. Après sa retraite, les Espagnols reprirent les châteaux d'Aymeries et de Berlaimont.

En même temps que le cardinal de La Valette entra dans le Hainaut, le maréchal de Châtillon en fit autant dans le Luxembourg, où d'abord il s'empara de

La Ferté, petite ville fort foible, et ensuite il mit le siége devant Juois le 14 d'août, et le battit si rudement que le 14 il en fut le maître par traité. Le 16, il détacha Feuquières avec trois mille chevaux pour investir Damvilliers, où il arriva trois jours après avec toute l'armée. Le lendemain, les Espagnols enlevèrent un quartier de cavalerie au village d'Olisi; mais sur l'alarme toute la cavalerie étant montée à cheval coupa les ennemis qui se retiroient avec leur butin, et leur fit quitter prise au passage du gué de Mouille, et retira de leurs mains La Brosse, maréchal des logis général, qu'ils avoient pris. Le 18 d'août, la circonvallation fut commencée, qui fut longue à faire, à cause de la quantité de ponts et de chaussées qu'il fallut construire dans les marais qui entourent cette place: si bien que la tranchée ne put être ouverte que le 12 de septembre en deux attaques, celle de Châtillon et celle de Feuquières. Le 14, les canons furent en batterie, et le 15 le maréchal fit attaquer une redoute par le régiment de Batilly, qu'il emporta. Le 29, le logement fut fait sur la contrescarpe; et la nuit du 1 au 2 d'octobre, un fourneau ayant ouvert la pointe de la demi-lune, les assiégés, pour empêcher qu'on ne s'y logeât, firent une sortie sur le régiment de Rambures qui fut repoussée, mais qui retarda pour cette nuit la prise de la demi-lune, laquelle ne fut emportée que le 4 par le régiment de Turenne, à la faveur de deux pièces de canon qui ruinèrent une traverse, laquelle le voyoit par derrière. La nuit même, ce régiment, coulant tout du long, fit un logement sur le bord du fossé, après lequel on travailla incessamment à la sape à percer le fossé, et à faire une

galerie pour aller au bastion. Les assiégés incommodoient fort les travaux par leurs flancs bas : tellement qu'il fallut faire deux batteries croisées pour rompre les orillons des bastions ; et ensuite les mineurs s'attachèrent et travaillèrent avec tant de succès, que le 24 la mine joua, et fit une brèche à monter quarante hommes de front : mais un retranchement que les assiégés avoient fait dans la gorge empêcha qu'on ne donnât l'assaut, et on se contenta de se loger à mi-brèche. Ce fut la dernière action de ce siége : car les Espagnols se voyant sans espérance de secours, et qu'une seconde mine alloit faire sauter leur retranchement, capitulèrent, et sortirent le 27 pour aller à Vireton. Sauvebœuf et Troisville, maréchaux de camp, entrèrent avec des troupes dans la place, dont le gouvernement fut donné au baron de Dannevoux, en récompense de la belle action qu'il avoit faite au secours d'Ericourt. On ne perdit personne de remarque durant ce siége, que le colonel Hébron, écossais, neveu de celui qui fut tué l'année passée à Saverne. Son régiment fut donné au jeune Douglas, de même nation.

Dès le commencement de cette campagne, les Espagnols firent ce qu'ils purent pour avoir la ville de Liége en leur disposition ; et comme elle appartient à l'électeur de Cologne, qui en est évêque et qui étoit alors dans leurs intérêts, ils eussent bien désiré de la soumettre entièrement à sa domination, parce qu'elle ne lui obéissoit que civilement, et conservoit sa liberté, se gouvernant en façon de république, et se contentant de lui payer ses droits et d'exercer la justice en son nom, sans vouloir souffrir qu'il en fût

le maître absolu, de crainte de tomber dans la dépendance de la maison d'Autriche, dont les Etats l'entourent de tous côtés. Celui qui avoit alors plus de crédit dans cette ville étoit un bourgmestre nommé La Ruelle, qui avoit le cœur français et étoit fort ennemi des Espagnols. Ceux-ci connoissant que tant qu'il gouverneroit ils y auroient peu de pouvoir, cherchoient tous les moyens de le perdre. Ils se servirent pour ce dessein du comte de Varfusée, qui étoit réfugié dans cette ville pour crime d'Etat, et n'osoit retourner en Flandre; ils lui firent offrir grâce et rétablissement dans ses biens, s'il vouloit les défaire de ce bourgmestre. Le comte se résolut d'effectuer ce projet : pour cela il feignit de se plaindre des Espagnols plus que jamais, et sous cette couverture il fit une étroite liaison avec lui, et le pria un jour à dîner chez lui avec l'abbé de Mouson, résident de France, et quelques autres de la même cabale. Mais au lieu de potage ils trouvèrent des jacobins pour les confesser, et ensuite le bourgmestre La Ruelle fut poignardé : mais un valet s'étant sauvé par une fenêtre, en avertit le peuple, qui soudain prit les armes et assiégea la maison du comte, qui se voyant pris, voulut payer de hardiesse en parlant à la populace. Il sortit pour cet effet de son logis, et cria qu'il n'avoit rien fait que par ordre de l'Empereur et de l'électeur, leur évêque et leur souverain, qui leur donnoit abolition du passé, voulant que la punition ne passât pas plus loin; mais on lui répondit par un coup d'arquebuse qui le renversa mort, et son corps fut démembré par le peuple, lequel entra dans sa maison, la pilla, et trouvant l'abbé de Mouson lié, le délia, le

renvoya chez lui avec honneur, et ensevelit le corps du bourgmestre qui étoit sur le carreau, et le fit enterrer honorablement. Ainsi les Espagnols manquèrent leur coup : et cette action fut tellement odieuse, que leur cabale fut beaucoup plus foible qu'auparavant.

La campagne passée, les Hollandais n'avoient pu rien faire à cause du blocus du fort de Skenk, qui les occupa long-temps; mais après s'être reposés le reste de l'été et l'hiver suivant, le prince d'Orange se mit en campagne, et investit Bréda le 22 de juillet. Il se retrancha devant à la hollandaise, c'est-à-dire sans se presser, et sans épargner le temps pour se mettre en sûreté. Le cardinal infant, sur cette nouvelle, vint camper à une lieue de ses lignes; et les trouvant en trop bon état, il marcha devers la Meuse pour faire diversion. Il attaqua Ruremonde, et s'en rendit maître en peu de jours. Il fut de là investir Venloo, qu'il prit avec la même facilité; et ne voyant pas de moyen de secourir Bréda, il marcha sur Maubeuge pour attaquer les Français, comme il a été dit ci-dessus. Le 17 d'août, le prince d'Orange ouvrit la tranchée devant Bréda en deux attaques, la sienne et celle du comte Guillaume de Nassau, auxquelles on en ajouta depuis une troisième, qui fut celle des Français et des Anglais. Le siége fut conduit avec toutes les règles ordinaires aux Hollandais. Ils s'approchèrent pied à pied d'un ouvrage à corne, dont ils furent maîtres le 15 de septembre : ensuite ils prirent une demi-lune près de la porte de Ginekens, percèrent le fossé, firent une galerie, s'attachèrent au corps de la place, et firent jouer deux mines, lesquelles firent deux grandes

brèches où ils se logèrent; et alors Bréda se rendit par composition le 8 octobre, et le prince d'Orange reconquit cette ville de son patrimoine, qui lui avoit été ôtée par le marquis de Spinola l'an 1625. Charnacé, ambassadeur de France auprès des Etats, fut tué à ce siége: son gouvernement de Clermont en Argonne fut donné au marquis de Lenoncourt. Durant le siége de Bréda les Espagnols surprirent Juoix, et coupèrent la gorge à tous les Français qui étoient dedans.

Les deux campagnes précédentes, nous avons vu les combats du duc de Rohan dans la Valteline; mais celle-ci ne fournira point matière d'écrire des victoires, parce que les Espagnols se servirent d'autres armes que de l'épée pour vaincre les Français. Dès le commencement de la guerre ils avoient eu des partisans parmi les Grisons, qui avoient toujours tâché d'exciter le peuple, lui représentant la misère où il alloit tomber en faisant de son pays le théâtre de la guerre, dont il se pouvoit passer; ils lui faisoient connoître qu'il lui étoit indifférent que les Espagnols ou les Français fussent les maîtres, pourvu que leur liberté fût conservée; et que pour bien faire il ne falloit souffrir ni les uns ni les autres dans leur pays, et qu'ils garderoient bien la Valteline sans eux. Ces discours ne faisoient pas au commencement d'impression dans les esprits, parce que les Grisons appréhendoient de tomber sous la domination d'Espagne, à cause du voisinage de Milan; mais voyant les fréquens passages des gens de guerre qui faisoient grand désordre, ils commencèrent à murmurer, et à écouter les propositions des partisans des Espagnols, lesquels, sans faire bruit, envoyèrent des députés à l'ar-

duchesse d'Inspruck, pour traiter par son moyen
ec l'Empereur, en prenant leurs sûretés contre les
pagnols, dont ils ne vouloient point dépendre. Ce
ité réussit comme ils le souhaitoient. Le duc de
han en étant averti, voulut rompre cette négocia-
n par une assemblée générale qu'il fit convoquer
oire; mais la chose tourna autrement qu'il ne s'étoit
agine: car au lieu de raffermir les esprits dans l'af-
tion de la France, les députés arrivèrent d'Ins-
ick, et apportèrent le traité, par lequel l'Empereur
laissoit libres, et promettoit que les Espagnols
ttenteroient rien sur leur pays, et qu'ils garde-
ent eux-mêmes les passages de la Valteline. Cette
avelle réjouit toute l'assemblée, qui étoit fort lasse
la guerre, malgré la brigue du duc de Rohan; il
prié de se retirer avec ses troupes hors de la Val-
ine, avec remercîment des services qu'il avoit
idus: mais on lui fit connoître en même temps que
ne le faisoit de bon gré, les Grisons se joindroient
Espagnols pour l'y obliger par la force. Il vit
n qu'il n'y avoit plus de remède à un si grand mal:
st pourquoi il aima mieux s'accommoder au temps,
e de recevoir un affront. Ainsi il retira des forts de
Valteline toutes les troupes françaises, qu'il envoya
us le comte de Guébriant, maréchal de camp,
indre le duc de Longueville dans la Franche-Comté,
lui s'en alla demeurer à Bâle. Par ce moyen, les
isons établirent sagement la paix chez eux, en éloi-
iant de leur pays la guerre, qui les eût entièrement
inés; et les Espagnols obtinrent par finesse une vic-
ire sur les Français qu'ils n'avoient pu gagner durant
eux ans à force ouverte.

Du côté d'Italie, le duc de Parme avoit bien de la peine à se défendre contre les Espagnols, qui avoient pris leurs quartiers d'hiver en son pays, et s'étant saisis de Rivalte, menaçoient de faire de plus grands progrès : il reconnut alors qu'il étoit bien difficile que les Français, éloignés de lui comme ils étoient, le pussent secourir. C'est pourquoi, du consentement du Roi, il fit son accommodement avec le gouverneur de Milan, par lequel il lui rendit ce qu'il avoit pris sur lui, à condition qu'il demeureroit neutre entre les deux couronnes : mais il lui en coûta la forteresse de Sabionetta, qu'il mit entre les mains des Espagnols pour otage de sa parole. Ensuite de ce traité, le marquis de Léganès entra dans le Montferrat, où il prit Nice-de-la-Paille et le château d'Aillan ; ensuite le prince de Modène voulant entrer dans les langues, en fut empêché par le marquis de Ville. Ainsi les armées ne firent que se regarder sans aucun succès, excepté une grande escarmouche près du château de Cengion, où les Français eurent avantage.

Mais la fin de l'année fut funeste au Piémont, et apporta grand changement aux affaires d'Italie, par la mort des ducs de Savoie et de Mantoue. Ce dernier mourut à Mantoue d'une fièvre, laissant la tutèle de son petit-fils à la princesse sa mère, veuve du duc de Rethelois son fils, père du jeune prince. Cette tutrice étoit autant Espagnole que le duc son beau-père étoit bon Français : mais elle dissimula ses sentimens à cause de Casal, qui étoit au pouvoir de la France.

Pour le duc de Savoie, étant parti de l'armée, il

vint à Ast; et puis, passant par Turin, il se rendit à Verceil à cheval par un soleil fort ardent, pour visiter les ponts qu'il avoit fait faire sur la Sesia; puis il tint un conseil de guerre, durant lequel il fut surpris d'une colique fort aiguë qui l'empêcha de reposer. Sur cette nouvelle, la duchesse sa femme partit de Turin, et vint en grande diligence à Verceil avec des médecins, qui lui trouvèrent une fièvre fort violente, dont il mourut le 7 d'octobre, onzième jour de sa maladie. Il fut fort regretté de ses sujets. Aussi c'étoit un prince qui avoit de belles qualités, grand capitaine aussi bien que le duc Charles-Emmanuel son père, mais d'une humeur toute différente : car il avoit été nourri à l'espagnole par la duchesse sa mère, infante d'Espagne, de laquelle il avoit retenu une froideur et une gravité sérieuse qui étonnoit les Français, qui ne sont pas accoutumés à cette façon de vivre. Il ne laissoit pas de les aimer, et même il avoit toujours tenu le parti de la France, au contraire de son père. Aussi elle perdit beaucoup en lui, et on le reconnut bien par les malheurs qui suivirent sa mort, lesquels furent causés par les traverses que le cardinal de Savoie et le prince Thomas donnèrent à la duchesse sa veuve, pour la tutèle du petit duc François-Hyacinthe son fils.

Le cardinal avoit depuis un an quitté la protection de France à Rome, pour prendre celle des biens patrimoniaux de la maison d'Autriche en Allemagne, et le prince Thomas commandoit les armées des Espagnols en Flandre; et ainsi la duchesse, qui étoit fille de France et sœur du Roi, se trouvoit dans des intérêts bien différens des leurs.

Le roi d'Espagne et le comte duc d'Olivarès voyant les Français occupés de tous côtés, hors de celui de l'Espagne où ils n'avoient point de troupes, firent de grands préparatifs dans la Catalogne et le Roussillon pour attaquer puissamment le Languedoc, qui étoit fort dégarni. Dans cette vue, ils amassèrent de grands magasins à Perpignan et à Salces, et mirent en campagne une armée sous le comte de Cerbellon, qui investit Leucate le 28 d'août. Il ne se retrancha que du côté de France; il ouvrit aussitôt la tranchée, et fit dresser deux batteries chacune de six pièces, dont il battit la place fort rudement. Barri, qui en étoit gouverneur, se défendoit courageusement, et avoit empêché les Espagnols, depuis le 8 de septembre que l'attaque avoit commencé, de se rendre maîtres de la contrescarpe. Cela donna temps au duc d'Halluyn, gouverneur de Languedoc, d'assembler les communes de la province et la noblesse, qui jointes à quelques troupes, lesquelles étoient en garnison sur les frontières, firent ensemble seize mille hommes, avec lesquels ce duc s'avança jusqu'à la vue des lignes. Leucate est situé dans une péninsule entourée d'un côté de la mer, et de l'autre d'un étang d'eau salée, nommé Malpas, qui est joint à la mer par un canal fort étroit, sur lequel il y a un pont: tellement qu'il n'y a entrée dans cette péninsule que par un isthme d'un quart de lieue de large, entre la mer et l'étang. Ce lieu étant le seul accessible pour le secours de la place, les Espagnols l'avoient parfaitement bien fortifié. Toutes ces difficultés n'empêchèrent pas le duc d'Halluyn et les marquis d'Ambres et de Varennes et Argencourt, maréchaux de camp, de

vouloir tout hasarder pour sauver Leucate. Dans ce dessein, le 28 de septembre, le duc détacha les enfans perdus, avec chacun un pic et une fascine, et leur commanda de donner à l'entrée de la nuit, afin que l'obscurité empêchât le canon des Espagnols de les incommoder. La ligne fut d'abord comblée, et les Espagnols lâchant le pied, se retirèrent dans le fort de Cerbellon, où ils furent poursuivis chaudement; et ayant tourné tête, les bataillons qui soutenoient les enfans perdus les attaquèrent et les mirent en déroute, les menant battant jusque sur le bord de l'étang, où ils se précipitoient pour se sauver. La plupart se noyèrent, les autres furent pris ou tués. Quand la lune fut couchée sur la minuit, l'obscurité fut si grande qu'on ne se reconnoissoit pas: tellement que tout fut tranquille jusqu'à la pointe du jour, que les objets commençant à paroître, le duc d'Halluyn vit qu'il n'y avoit plus d'ennemis, tout ayant fui, même le comte de Cerbellon, qui s'étoit sauvé dans un bateau à Salces, qui est de l'autre côté de l'étang: en même temps il aperçut leur canon et leur bagage abandonnés dans leur camp. Alors se voyant entièrement victorieux, il dépêcha pour en donner avis au Roi, qui lui renvoya par le même courrier le bâton de maréchal de France; et dès l'heure il prit le nom de maréchal de Schomberg comme son père. Après cette victoire, le duc de La Valette, gouverneur de Guienne, eut ordre d'attaquer Saint-Jean-de-Luz, Cibourre, et le fort de Sacoué; mais, sur la nouvelle de la défaite du comte de Cerbellon et de l'approche du duc, les Espagnols les abandonnèrent. Ainsi ces postes furent repris sans peine.

Le duc de La Valette voyant ces lieux-là dans son pouvoir, marcha contre des communes assemblées dans le Périgord et la Saintonge, sous prétexte de liberté, et de ne plus payer de subsides : lesquelles se nommoient *croquans* (1). Ce duc les défit et les dissipa totalement. Les chefs furent pendus, et cette engeance tout-à-fait exterminée.

L'année passée, le comte d'Harcourt, général de l'armée navale, passa le détroit de Gibraltar, et hiverna dans les ports de Provence ; ce printemps, voulant employer son armée, il résolut de faire une descente dans la Sardaigne. Pour cet effet il mouilla, le 21 de février, avec quarante vaisseaux et vingt galères, à une belle et spacieuse rade, défendue d'une tour qui lui tira quelques volées de canon ; et les Français, après lui avoir répondu, forcèrent cette tour et firent leur descente près de la ville d'Oristan, qu'ils pillèrent : mais, sur ce bruit, les Espagnols s'assemblèrent avec les communes du pays ; et le comte d'Harcourt n'étant pas en état de leur tenir tête, se rembarqua, et se retira en Provence. Dès qu'il y fut arrivé, il fit dessein d'attaquer les îles de Lérins : et, pour cet effet, il mouilla au Gourgean, en attendant que le

(1) *Se nommoient croquans :* Cette expression, dont l'étymologie n'est pas connue, devint dans le dix-septième siècle synonyme d'homme de peu, de basse extraction, de vilain. On en voit un exemple dans La Fontaine, fable de la Colombe et de la Fourmi.

> La colombe aussitôt usa de charité.
> Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
> Ce fut un promontoire où la fourmi arrive.
> Elle se sauve ; et là dessus
> Passe un certain *croquant* qui marchoit les pieds nus :
> Ce *croquant*, par hasard, avoit une arbalète.

vent changeât : ce qui étant arrivé le 24 de mars, il s'approcha, à la portée du mousquet, de la pointe du levant de l'île Sainte-Marguerite, où il fit battre, depuis le matin jusqu'au soir, les forts et les retranchemens que les Espagnols y avoient faits; en sorte que la quantité de coups de canon ayant éboulé la terre, fit brèche au fort de la pointe, nommé le Fortin. Mais les troupes voulant en même temps débarquer, en furent empêchées par une grande pluie et un vent si furieux, que toutes les chaloupes furent écartées; de façon que la descente fut impossible, et la plupart des préparatifs de l'assaut furent perdus. On fut trois jours à réparer cette perte; et le beau temps étant revenu, le chevalier de Cangé s'approcha de la même pointe le 28 : et les commandeurs de Montigny, de Chastelux et des Roches arrivant au même lieu, canonnèrent avec telle furie les travaux des Espagnols, qu'à la faveur de leurs batteries l'infanterie mit pied à terre; et les gardes du comte d'Harcourt allant avec le régiment de Vaillac, l'épée à la main, à eux, essuyèrent une salve de mousquetades, et emportèrent le Fortin, poussant ceux qui le gardoient jusqu'au fort de Monterei. Ensuite quatre pièces de canon ayant roulé pour le battre, ceux qui étoient dedans l'abandonnèrent, et se retirèrent dans le grand fort de Sainte-Marguerite. En même temps le comte d'Harcourt fit mettre à terre toutes les munitions propres pour l'attaque, et fit retrancher son camp : de telle sorte qu'il étoit impossible de le déloger. Il se servit de quatre pièces qu'il trouva dans le fort de Monterei, pour battre les forts de Saint-Martin d'Arragon et la tour de Batiguer, qui furent pris par les soins

des comtes de Carce et de Castelan, maréchaux de camp. Et ainsi ne restant plus que le fort de Sainte-Marguerite, le comte d'Harcourt y fit ouvrir la tranchée le 28 d'avril; l'ayant battu de six pièces, il emporta un retranchement où étoit une fontaine qui fournissoit d'eau à la forteresse.

Alors celui qui en étoit gouverneur demanda composition, qui lui fut accordée; et il fut conduit le 12 de mai à Final, laissant toute l'île au pouvoir du comte d'Harcourt. Le lendemain il envoya ordre à Manti, vice-amiral, de s'approcher de la pointe du Frioul, de Saint-Honorat, contre la tour du Levant; et au commandeur des Gouttes d'en faire autant contre celle du Ponent. Le 14 de mai, les Français firent leur descente au nombre de douze cents hommes, à l'abri du canon de Manti et du commandeur des Gouttes; et les régimens de Vaillac et de La Tour s'étant avancés, trouvèrent les redoutes des Espagnols abandonnées: si bien que le seul fort de Saint-Honorat restant, le régiment des galères en emporta d'abord les dehors, et cent hommes de celui de La Tour se logèrent sur le bord du fossé: ce qui intimida tellement les assiégés, qu'ils demandèrent à parlementer, et le lendemain ils sortirent avec armes et bagage. Ce fut le coup d'essai des armes du comte d'Harcourt, dont il poussera plus avant les exploits les années suivantes; et la Provence lui fut très-obligée de la conquête de ces îles, qui tenoient en bride toutes ses côtes. Mais les Espagnols n'en furent pas plus tôt dehors qu'ils firent une entreprise sur Saint-Tropès, qui ne leur réussit pas, à cause qu'ils en furent repoussés par les soins du maréchal de Vitri, et

par le commandeur de Poinci, qui se trouva par hasard dans ce port, radoubant ses vaisseaux.

Les exploits de guerre finirent ainsi cette année : mais les intrigues du cabinet donnèrent plus de peine au cardinal de Richelieu que toute la guerre étrangère. Le petit coucher du Roi lui donnoit toujours de l'inquiétude, et il eût bien désiré que personne n'eût approché de la personne de Sa Majesté qui n'eût été mis de sa main, parce que le Roi écoutoit aisément les rapports, et même y prenoit plaisir ; mais aussitôt il le disoit au cardinal, auquel il ne pouvoit rien céler, et qui ne pardonnoit jamais. Ainsi tel se croyoit fort bien avec le Roi, à cause de la confiance qu'il lui faisoit paroître, qui se trouvoit perdu sans ressource.

L'exemple du père Caussin confirme cette vérité, lequel donna grande alarme au cardinal, et le mit à deux doigts de sa perte. Ce père étoit jésuite, et confesseur du Roi; et cette qualité lui donnoit grande liberté de parler à lui, principalement des cas de conscience, laquelle il avoit fort tendre. Or il y avoit en Piémont un religieux du même ordre, nommé le père Monod, qui étoit fort bien auprès du duc de Savoie, et avoit part dans ses conseils, lequel étoit venu en France négocier de sa part. Etant à la cour, il reconnut qu'il n'étoit pas agréable au cardinal; et même il fut averti de Piémont qu'il étoit suspect en France, et qu'on avoit écrit à la duchesse de Savoie, après la mort du duc, qu'on ne pouvoit traiter avec lui sûrement, parce qu'il étoit d'intelligence avec les princes ses beaux-frères. Cette nouvelle le surprit ; mais comme il étoit habile, il dissimula, et ne fit pas sem-

blant d'en savoir rien; il résolut en lui-même de la garder bonne au cardinal, et de s'en venger tôt ou tard. Il en eut belle occasion, en ce qu'il logeoit dans la maison professe des jésuites de la rue Saint-Antoine, où le père Caussin demeuroit, et où il l'entretenoit souvent, à dessein de tailler de la besogne au cardinal. Il le prit du côté de la conscience, lui faisant voir qu'il y alloit du salut d'un confesseur de faire connoître au Roi la vérité qu'on lui déguisoit; et il fit si bien, qu'en partant pour retourner en Piémont il le laissa persuadé de parler au Roi de la bonne sorte. En effet, il lui fit de grands scrupules à confesse de tenir la Reine sa mère exilée, de lui ôter son bien, et ne lui pas donner de quoi vivre, comme aussi de ne pas contribuer à la paix : l'assurant qu'il répondroit un jour devant Dieu de la misère de ses peuples, et des maux que la guerre causoit; que Dieu s'en prendroit à lui, et non à ses ministres. Il lui représenta en même temps qu'il rendroit compte après sa mort de la collation des bénéfices, dont il devoit prendre connoissance lui-même, et ne les donner qu'à des gens capables de les posséder. Ces remontrances firent grande impression sur l'esprit du Roi, qui lui objecta la nécessité de se servir du cardinal dans l'embarras de ses affaires, à cause de sa grande expérience et capacité : mais le père lui dit qu'il s'en trouveroit d'aussi capables que lui, et même lui nomma le duc d'Angoulême. Enfin il le persuada si bien, qu'il lui commanda de voir ce duc de sa part, et de lui dire qu'il se vouloit servir de lui dans ses plus importantes affaires. En même temps l'évêché du Mans vaqua; et le père Caussin ayant dit au Roi

qu'il le devoit donner à quelqu'un des siens auxquels il ne faisoit jamais de bien, il nomma pour en être pourvu un de ses aumôniers nommé La Ferté, à l'insu du cardinal, qui en fut bientôt averti par les créatures qu'il avoit auprès de Sa Majesté. Comme il étoit glorieux, il ne voulut pas que cela parût aux yeux du monde : c'est pourquoi il partit aussitôt pour aller à Saint-Germain, où parlant au Roi des bénéfices vacans, il lui conseilla de faire du bien à ses domestiques, et de donner cet évêché à quelqu'un de ses aumôniers, lui nommant La Ferté. Le Roi s'y accorda tout à l'heure, feignant de n'en avoir pas disposé; et par ce moyen le cardinal sauva les apparences : mais il n'étoit pas content en son ame, et il ne pouvoit deviner qui étoit l'auteur de son déplaisir. Il en fut bientôt éclairci par le duc d'Angoulême, lequel ayant été informé par le père Caussin, ne trouva point de sûreté dans la parole du Roi; et appréhendant qu'il ne le redît au cardinal, comme il avoit accoutumé en cas pareil, dont s'ensuivroit assurément sa perte, il s'en alla le premier à Ruel lui découvrir tout le mystère. Le cardinal lui en sut très-bon gré, et ensuite le père Caussin fut chassé, et relégué en Basse-Bretagne; et pour reconnoissance de l'avis que le duc d'Angoulême lui avoit donné, il procura au comte d'Alais son fils le gouvernement de Provence, vacant par la prison du maréchal de Vitri, qui fut mis dans ce même temps à la Bastille.

En ce même temps, mademoiselle de La Fayette se fit religieuse de Sainte-Marie, au grand regret du Roi. Et pour entendre bien cette affaire il faut savoir que mademoiselle de Hautefort entra en faveur à Lyon

l'an 1630, comme il a été dit ci-dessus (1); et, par sa vertu et modestie, elle surmonta la jalousie de la Reine, et se mit dans sa confidence, en lui rendant compte de tout ce que le Roi lui disoit, et ayant la dernière complaisance pour elle. Mais elle n'en usoit pas de même avec le Roi, car elle le contrarioit toujours : ils avoient souvent des démêlés ensemble, qui se raccommodoient aisément; et si elle eût voulu se lier d'intérêts avec le cardinal, elle auroit poussé sa fortune bien haut : mais ayant toujours vécu avec beaucoup d'indifférence pour lui, il ne cherchoit que l'occasion de la perdre. Tellement que sur une dispute qu'elle eut avec le Roi pour un manque de complaisance, ce prince rompit avec elle, et ne lui parla plus. Il ne laissoit pas de l'aimer, car on remarquoit qu'il la regardoit attentivement : et quand il voyoit qu'on y prenoit garde, il détournoit sa vue d'un autre côté. Or comme après de pareilles brouilleries il s'étoit souvent raccommodé, le cardinal, pour empêcher que cela n'arrivât, voulut tâcher de lui faire prendre quelque autre inclination. Il se servit pour ce sujet des ducs d'Halluyn et de Saint-Simon, et de Sanguin, maître d'hôtel ordinaire, qui étoit fort familier avec le Roi : lesquels lui dirent tant de bien de mademoiselle de La Fayette, qu'il commença à lui parler pour faire dépit à l'autre; mais comme il étoit homme d'habitude, à force de la fréquenter et de la voir l'inclination lui vint pour elle; et cette amitié s'augmentant, elle entra dans une grande faveur qui dura deux ans, au bout desquels elle se jeta dans les filles de Sainte-Marie de la rue Saint-

(1) *Comme il a été dit ci-dessus :* Voyez page 63 de ce volume.

Antoine, où le Roi l'alloit voir toutes les semaines.

Le sujet de cette retraite n'a pas été trop bien connu; mais on crut que ce fut à la persuasion de l'évêque de Limoges son oncle, et de la marquise de Seneçay sa proche parente, lesquels avoient eu part dans l'affaire du père Caussin, et s'étoient servis d'elle pour appuyer ses desseins : ce qui étant su du cardinal, ils ne doutèrent point de leur perte. Mais comme il ne vouloit pas directement choquer l'inclination du Roi, il fut bien aise que les autres, pour se sauver de sa vengeance, lui persuadassent d'en user ainsi, sous couleur qu'il lui seroit plus honorable de se retirer dans un couvent sous ombre de dévotion, en méprisant les grandeurs où elle étoit, que d'attendre qu'elle fût chassée par le cardinal, qu'elle avoit offensé : ce qui étoit une chose inévitable. Boisenval, premier valet de chambre, s'en mêla aussi, et il en perdit sa fortune : car le Roi le chassa, et ne le voulut jamais voir depuis. Les visites du Roi à mademoiselle de La Fayette durèrent quatre mois, jusqu'à ce que la passion qu'il avoit naturellement pour mademoiselle de Hautefort se réveillant, lui fit oublier celle-ci; outre que le cardinal fut bien aise de rompre ce commerce, parce que cette fille vouloit faire profession, et, n'ayant plus d'intérêt dans le monde, seroit capable de parler avec trop de liberté. Ainsi mademoiselle d'Hautefort rentra en plus grande faveur que jamais, et eut la survivance de la charge de dame d'atour de la Reine, qu'avoit la duchesse de La Flotte sa grand'mère : tellement que depuis on l'appela madame de Hautefort.

Durant cet été, il arriva une affaire qui fit grand

bruit, laquelle regardoit la Reine. Cette princesse n'étoit pas contente, parce que le Roi son mari ne l'aimoit point, à cause de la stérilité où elle étoit depuis vingt-deux ans qu'elle étoit mariée, laquelle la faisoit mépriser. Le cardinal contribuoit fort au mauvais traitement qu'elle recevoit, tant à cause que la faveur d'une femme près de son mari eût pu diminuer sa puissance, que parce qu'il l'avoit aimée, et n'en avoit reçu que des rebuts. Les déplaisirs qu'elle avoit l'obligèrent d'ouvrir son cœur à ceux en qui elle avoit confiance, et d'avoir recours à ses plus proches, qui étoient ses frères; et principalement au cardinal infant qui commandoit aux Pays-Bas, auquel elle écrivoit souvent, et recevoit des lettres de lui, qui la consoloient dans ses afflictions. Elle s'enfermoit dans le Val-de-Grâce pour être en liberté, et c'étoit là qu'elle parloit à ceux qui étoient dans sa confidence, et qui étoient dépositaires de ses secrets. Mais le cardinal découvrit bientôt cette intelligence: et sur un avis qu'il eut qu'elle avoit reçu tout fraîchement des lettres du cardinal infant, il le dit au Roi, et fit envoyer le chancelier au Val-de-Grâce, pour la surprendre sur le fait. Il s'y transporta tout aussitôt; et ayant fait ouvrir la porte du couvent, il alla droit à la chambre de la Reine, laquelle, alarmée de cette venue, donna vitement ses papiers de conséquence à serrer à la mère supérieure, qui étoit sœur de Pontchâteau, et par conséquent cousine germaine du cardinal; mais nonobstant cette parenté elle conserva une fidélité inviolable pour la Reine, et par son secret elle la sauva d'une perte inévitable. Le chancelier étant entré, lui dit qu'il étoit venu de la part

du Roi pour l'interroger sur des crimes dont elle étoit accusée, et principalement d'avoir intelligence avec les Espagnols, ennemis de l'Etat; de leur avoir écrit, et d'en avoir reçu des lettres. La Reine nia le tout constamment. Ce que voyant le chancelier, il lui dit que le Roi étoit informé qu'il y avoit dans sa cassette des papiers qui la convaincroient; et en même temps il la fit ouvrir, et tous ses coffres et armoires, et tous les lieux où elle pouvoit avoir caché quelque chose: mais il n'y trouva rien de conséquence. Il ne laissa pas de faire tout inventorier, et de le porter au Roi; même il usa d'une telle rigueur envers elle, qu'il visita dans ses poches et sous son mouchoir de cou, la traitant comme une criminelle. Elle reçut en même temps ordre d'aller trouver le Roi à Chantilly, avec défense de plus aller dans le Val-de-Grâce, ni dans aucun autre couvent. A son arrivée, elle se trouva abandonnée de tout le monde: car le Roi ne la voulut pas voir, et témoigna tant d'aigreur contre elle, qu'elle fut trois jours dans sa chambre seule avec ses femmes. Or une de ses plus grandes inquiétudes étoit que la duchesse de Chevreuse ne fût arrêtée, laquelle étoit reléguée à Tours, et qui savoit tous ses secrets. Mais elle fit si bien qu'elle lui fit donner avis de ce qui se passoit; et à l'heure même elle partit de Tours (1), et se sauva en Es-

(1) *Elle partit de Tours*: L'auteur de ces Mémoires ne paroît pas avoir été bien informé du motif qui détermina madame de Chevreuse à sortir de France. La Reine lui envoya M. de Montalais à Tours, pour instruire la duchesse de ce qui se passoit. Celle-ci, très-effrayée, se détermina sur-le-champ à partir pour l'Espagne; et M. de Montalais prévoyant combien cette démarche devoit compromettre la Reine, fit de vains efforts pour l'en détourner. (*Voyez* les Mémoires de La Porte.)

pagne à cheval, habillée en homme, où elle fut fort bien reçue du roi d'Espagne, en considération de la Reine sa sœur; de là elle passa en Angleterre, et puis en Flandre, où elle demeura jusqu'après la mort du Roi. Le cardinal, au désespoir de n'avoir rien trouvé de convaincant contre la Reine, fit arrêter La Porte, un de ses valets de chambre, qu'il soupçonnoit d'être l'entremetteur de toutes ces intrigues; mais il ne put jamais rien tirer de lui : car malgré les mauvais traitemens qu'on lui fit, et sans craindre la question qu'on lui présenta, il ne voulut rien avouer, et garda le secret à sa maîtresse. Enfin le cardinal ne trouvant point de preuves manifestes contre elle, s'entremit de sa réconciliation avec le Roi, qui fut suivie d'une visite qu'il lui rendit dans sa chambre fort froidement; et depuis il continua d'aller les soirs chez elle avec cette froideur ordinaire, ne parlant ni ne couchant point avec elle.

Cette façon de vivre dura jusqu'au commencement de décembre, que la Reine étant à Paris et le Roi à Versailles, il en partit pour coucher à Saint-Maur. Il passa dans Paris, et s'arrêta aux Filles de Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine, pour voir mademoiselle de La Fayette; mais quand il fut prêt d'en partir il survint une pluie si grande et un vent si impétueux, que toute la campagne fut inondée, et que les hommes et chevaux ne pouvoient aller; outre que l'obscurité étoit grande, et que les flambeaux ne pouvoient demeurer allumés, à cause du grand vent qui les éteignoit. Cet accident embarrassa fort le Roi, à cause que sa chambre et son lit, et ses officiers de bouche, étoient à Saint-Maur. Il attendit long-temps pour voir

si le temps changeroit : mais voyant que ce déluge ne passoit point, l'impatience le prit; et comme il dit qu'il n'avoit point de chambre au Louvre tendue, ni d'officiers pour lui accommoder à souper, Guitaut, capitaine au régiment des Gardes, qui étoit fort libre avec lui, répondit qu'il falloit qu'il envoyât demander à souper et à coucher à la Reine. Le Roi renvoya bien loin cette proposition, comme fort contraire à son inclination, et s'opiniâtra dans l'espérance que le temps changeroit. Mais voyant que l'orage augmentoit au lieu de diminuer, Guitaut, au hasard d'être encore rebuté, lui fit la même proposition, qui fut un peu mieux reçue que la première fois; seulement le Roi dit que la Reine soupoit et se couchoit trop tard pour lui : mais Guitaut l'assura qu'elle se conformeroit à son heure; et Sa Majesté se rendant à ses raisons, il partit en diligence pour en avertir la Reine, et faire en sorte que le Roi n'attendît pas long-temps à souper. Elle reçut cette nouvelle avec une joie extrême, d'autant plus grande qu'elle ne s'y attendoit pas; et ayant donné ses ordres pour faire que le Roi soupât de bonne heure, ils couchèrent ensemble, et cette nuit la Reine devint grosse du Dauphin, qui fut depuis le roi Louis XIV, lequel causera la fin des maux de cette grande princesse, et la mettra un jour au plus haut point d'honneur et de gloire où jamais reine soit parvenue.

QUATRIÈME CAMPAGNE.

[1638] Le commencement de cette année fut plein de joie, par le soupçon de la grossesse de la Reine: elle s'en douta dès la fin de janvier, et d'abord elle tint la chose fort secrète jusqu'à Pâques, que tout le monde le sut. On tâchoit de lui donner toutes sortes de divertissemens, et le Roi y prenoit plaisir, tant pour l'amour d'elle que pour celui de madame d'Hautefort, qui étoit tellement rentrée en faveur qu'il ne songeoit plus à mademoiselle de La Fayette; et quoique son amour n'aboutît qu'à la conversation, sans autre dessein, il ne laissa pas cet hiver d'en être jaloux. Il ne pouvoit souffrir que le marquis de Gêvres lui parlât, quoique ce fût pour l'épouser; et même il l'éloigna de la cour, et ne lui permit de revenir qu'après lui avoir fait signer qu'il n'y penseroit plus.

Le printemps donna commencement à la guerre: les Suédois passèrent l'hiver dans la Poméranie; le comte de Hanau prit sa ville de même nom, et Ramsay, qui y commandoit, prisonnier. Les armées de Galas et de Banier passèrent l'Elbe, et entrèrent dans le Mecklembourg, puis dans la Saxe, et firent une guerre de campagne avec quelques escarmouches sans combat considérable, jusqu'à l'hiver suivant. Mais du côté du Rhin il se passa des choses bien plus remarquables: car le duc de Weimar ne pouvant oublier le dessein qu'il avoit en tête d'avoir un passage sur le Rhin, et piqué d'avoir perdu les forts qu'il avoit fait faire l'année passée dans l'île de Wittemueir, sortit

des Franches Montagnes à la fin de janvier, pour exécuter quelque dessein avant que les Impériaux fussent ensemble pour s'y opposer. Il marcha pour cet effet vers le Rhin, dans la pensée de s'emparer de quatre villes forestières; et pour l'exécution de ce projet il fit mener sur deux chariots force pétards, grenades, échelles, et autres munitions propres à quelque entreprise prompte. Il arriva sur le bord de ce fleuve à une heure de chemin de Lauffenbourg, vis-à-vis duquel un peu plus haut est situé Seckingen; il fut contraint de séjourner pour laisser ses troupes, qui étoient gelées de l'âpreté du froid, se réchauffer dans les villages. Durant ce séjour, il fit lier des bateaux ensemble, sur lesquels il embarqua de l'infanterie avec des pétards, laquelle s'empara de Seckingen; ensuite il fit passer le colonel Schomberg au delà du Rhin, pour attaquer Lauffenbourg de l'autre côté de l'eau, durant que lui-même marchoit pour se saisir de la ville en deçà. Ces deux villes furent prises par pétards; et le comte de Nassau ayant traversé la rivière sur le pont avec son régiment pour joindre Rose qui avoit passé dans des bateaux, tous deux ensemble emportèrent Waldshut sans résistance. La prise de ces trois villes forestières donna plus d'envie au duc de Weimar d'avoir la quatrième, qui est Rhinfeld, beaucoup plus forte que les autres; et, pour ne point perdre de temps, il fit marcher le régiment de Kalembac pour l'investir au delà de l'eau, et celui d'Ohem pour en faire autant en deçà. Le 2 de février, toute l'armée y arriva, et forma le siége devant cette place. Le 10 du mois, quatorze pièces commencèrent à la battre; mais les neiges qui étoient sur terre causoient

un tel froid aux soldats, qu'ils ne pouvoient durer dans la tranchée toute pleine d'eau; et la cavalerie souffroit de grandes incommodités, étant obligée d'être toutes les nuits à cheval pour empêcher le secours. Le duc ne laissoit pas de presser le siége, et même il attacha le mineur au corps de la place. La mine joua deux jours après, et fit une brèche si considérable qu'il fit faire un logement au pied, n'ayant pu le faire plus haut, à cause de la grande résistance des assiégés. Cependant les Impériaux s'assembloient pour secourir cette ville, et ils tentèrent d'y jeter du secours par eau; mais le duc de Weimar avoit des bateaux armés, qui l'empêchèrent de passer. Ce dessein ne leur ayant pas réussi, ils se joignirent tous ensemble, à savoir Jean de Verth, Savelli, Enkenfort et Sperrenter, marchèrent tout droit à Rhinfeld, à la vue duquel ils parurent le 28 de février. L'armée du duc de Weimar étoit séparée en deux, une au delà de l'eau, et l'autre en deçà; et comme il ne les pouvoit sitôt assembler, il se prépara pour les recevoir avec celle de delà. Le combat fut fort rude et opiniâtré de part et d'autre, et la victoire fut long-temps en balance, les Impériaux ayant fait plier l'aile gauche du duc de Weimar; mais la droite répara ce malheur: car elle défit ceux qui l'attaquoient, et puis fortifia tellement la gauche, que les Impériaux prirent la fuite, et laissèrent dix de leurs drapeaux. Le duc de Rohan, qui de Bâle étoit venu visiter ce siége, se trouva au combat, où il fut blessé d'un coup de pistolet dans le talon, dont il mourut quelques jours après.

Dans cette confusion, Jean de Verth jeta trois cents

hommes dans la place, et puis se retira en désordre à trois lieues de là, où il se rejoignit aux trois autres généraux; et ayant reçu un renfort du gouverneur de Brisach, ils résolurent de faire un second effort pour secourir Rhinfeld. Le duc de Weimar se doutant de leur dessein, et n'ayant point de pont pour joindre ses quartiers, leva le siége, et marcha droit à Laufenbourg, où il fit passer sur le pont la moitié de son armée qui étoit de l'autre côté. Et ayant tout rassemblé, il alla chercher les Impériaux qui étoient entre la forêt Noire et la ville de Rhinfeld. Il parut devant eux le 3 de mars: et Jean de Verth crut d'abord que c'étoit un parti qui alloit à la guerre, et même il commanda de la cavalerie pour lui couper chemin; mais le reste de l'armée paroissant, lui fit changer de dessein, et mettre la sienne en bataille. L'artillerie du duc de Weimar tira incontinent dessus, et lui causa un peu de désordre; et ensuite toutes ses troupes chargeant en même temps l'infanterie impériale, la mirent en déroute: ce qui mit l'effroi dans la cavalerie, qui prit la fuite, abandonnant le bagage et le canon. La victoire fut chaudement poursuivie par le général major Dubatel. Le régiment de Jean de Verth lâcha le pied le dernier: mais enfin il céda au torrent, et Jean de Verth, combattant vaillamment à la tête, fut pris prisonnier avec les généraux Enkenfort, Savelli et Sperreuter. Ainsi le duc de Weimar gagna la bataille, et prit les quatre généraux ennemis prisonniers: qui est une chose fort extraordinaire, et qui n'est peut-être jamais arrivée.

Après cette grande victoire, le duc remit le siége devant Rhinfeld le 4 mars, où, ayant redressé ses

batteries, il pressa vigoureusement la place et la réduisit à une telle extrémité, que le 23 du mois il en fut le maître par composition, après avoir fait conduire la garnison à Brisach. Aussitôt que Rhinfeld fut pris, pour ne pas donner le temps aux Impériaux de se reconnoître, il mit le siége devant Fribourg, dont la prise incommoderoit fort Brisach. Il l'attaqua si vivement, qu'au bout de huit jours il se rendit par capitulation le 6 d'avril. Après cette réduction, il tourna toutes ses pensées à se rendre maître de Brisach, qui étoit la principale place que la maison d'Autriche eût en Alsace, laquelle donnoit le passage du Rhin libre, et se pouvoit nommer la clef du reste de la province. Comme cette ville étoit fort importante, il étoit aisé de juger que la maison d'Autriche feroit tous ses efforts pour la conserver, et hasarderoit tout pour en éviter la perte : c'est pourquoi le duc de Weimar ne jugea pas à propos d'en entreprendre le siége légèrement. Mais sur l'avis qu'il eut que l'armée de Jean de Verth avoit consommé tous les vivres qui étoient dedans, et que le gouverneur Reinac avoit envoyé à Bâle pour en faire venir afin de ravitailler sa place, il se posta entre Bâle et Brisach, à dessein d'en empêcher le passage, et mit des troupes dans toutes les avenues par où des rafraîchissemens pouvoient passer. Il fit faire pour cet effet un pont sur le Rhin à Neubourg, pour avoir communication des deux côtés, et avoir l'œil sur toute la campagne, par où il pouvoit venir du secours. Les Impériaux de leur côté ne perdoient aucun temps de se mettre en état de délivrer cette importante ville : le général Goeuts assembloit ses troupes sur les bords du Danube, et s'étoit avancé jusqu'au lac

Constance, pour tâcher de jeter par là des blés
; Brisach, durant que le duc de Lorraine feroit son
ible pour en faire passer de la Franche-Comté.
; ce dessein, Gœuts fit assembler trois cents paysans
ı forêt Noire, et résolut de les faire entrer avec
un un sac de farine, et cinq cents chevaux char-
de blé : mais la garde du duc de Weimar étoit si
ːte, qu'il n'y eut que cent cinquante qui passèrent,
reste fut pris ; et Gœuts, ne pouvant plus subsis-
ui-même, se retira sur le bord du Necker dans le
tinat, vers Hailbronn. Le duc de Weimar ayant em-
ié d'entrer ce secours, serra Brisach de plus près,
nt faire une circonvallation avec des forts et des
ıutes de distance en distance ; en sorte qu'il n'y
voit plus rien entrer sans combattre. Il avoit sept
e hommes de pied et six mille chevaux : et sur le
t de cette grande entreprise, le comte de Gué-
nt lui amena de la Franche-Comté quatre mille
ımes de pied des troupes de la Valteline, et le duc
ıongueville eut ordre de suivre le duc de Lor-
e, en cas qu'il marchât de ce côté-là. Cependant
ıts, après avoir mis ensemble quinze mille hom-
, vint se camper à Offembourg, et prit si bien son
ps, qu'il fit passer, la nuit, un bateau chargé de
; cents sacs de blé qui donnoient pour un mois de
es aux assiégés, et aussitôt se retira dans le Wit-
berg. Le duc de Weimar, pour se rendre maître de
ivière, fit charger un bateau de feux d'artifice pour
ıpre le pont de la ville ; mais Reinac fit planter des
ux dans le Rhin qui arrêtèrent le bateau, et avant
ils pussent être rompus le feu prit au bout des
ches, qui fit tout éclater en l'air sans faire de dom-

mage au pont. Le duc ayant manqué ce coup, fut au désespoir de ce qu'un second secours passa sans être vu par dessus ce pont; et ce malheur le fit douter de l'issue de son entreprise, qu'il fut prêt d'abandonner. Mais avant que de lever le siége, il résolut de laisser dans ses retranchemens une garde suffisante pour les conserver, et de marcher droit à Gœuts avec le gros de son armée, pour tâcher à l'attirer à une bataille. Le secours que le vicomte de Turenne lui amena le confirma dans ce dessein, pour l'exécution duquel il partit de son camp, et prit sa marche du côté où étoit Gœuts, lequel faisoit remonter des bateaux sur le Rhin, pour essayer de les faire entrer dans Brisach. Les Impériaux, qui ne s'attendoient pas à cette résolution, furent surpris, quand il parut à leur vue, avec telle promptitude, qu'ils ne purent reculer. Et ainsi les deux armées s'étant mises en bataille près de Seckingen, se heurtèrent l'une contre l'autre le 11 d'août : et le duc de Weimar voyant les autres avantageusement postés sur une hauteur, envoya par l'autre côté de la montagne force tambours et trompettes pour faire bruit. Cette ruse leur fit croire qu'on les attaquoit par derrière, les obligea de faire tourner tête de ce côté-là à une partie de leurs troupes. Il prit ce temps pour se poster sur le bout de cette éminence, afin de combattre en terrain égal; et ayant fait plier quelques escadrons, il se rendit maître de leur canon, qu'il fit pointer contre eux, durant que de l'autre côté les Impériaux s'étoient saisis du sien, qu'ils faisoient tirer contre lui. Mais enfin la cavalerie impériale fut rompue, et prit la fuite en désordre, abandonnant l'infanterie qui fut taillée en pièces;

et laissant onze pièces de canon, deux mortiers, quarante-cinq étendards et tous les drapeaux au pouvoir du duc de Weimar, avec tout le bagage. Il poussa vivement sa victoire : car voyant la cavalerie sauvée dans une forêt qui étoit proche, il la traversa, et aperçut au delà qu'elle s'étoit ralliée avec quelque infanterie, et qu'elle se retiroit en ordre par une plaine proche de Rhinau. Il la suivit de près; et l'ayant jointe, il la chargea vigoureusement. Il trouva grande résistance dans les premiers escadrons; mais les ayant rompus, tout le reste se sauva, et ce combat de la seconde journée acheva de donner la victoire complète au duc de Weimar. Cette bataille fut nommée de Rhinau, à cause d'un bourg qui porte ce nom, auprès duquel elle fut donnée. Le duc ayant poussé les Impériaux le reste du jour, rallia toutes ses troupes, et retourna dans ses lignes du camp de Brisach, dans le dessein de le boucler plus exactement que jamais. La joie du duc fut un peu troublée par la prise du général major Dubatel, auquel il avoit grande confiance; mais il ne laissa pas de s'appliquer à fortifier ses retranchemens : et pour empêcher qu'il n'entrât plus de vivres par la rivière, comme il étoit arrivé deux fois, il fit faire deux ponts, l'un au dessus et l'autre au dessous de la ville, avec bonne garde dessus, pour fermer entièrement le passage du Rhin. Mais devant que la circonvallation fût achevée, deux cents Croates partirent de Spire, et par des chemins détournés se jetèrent la nuit dans Brisach, avec chacun un sac de blé en croupe; et les Impériaux voyant que ce petit secours ne pouvoit durer plus de quinze jours aux assiégés, tentèrent d'en jeter un plus grand.

Le 20 de septembre, ils firent dans ce dessein partir six régimens de cavalerie commandés par les colonels Trucmuler et Horst, lesquels tâchèrent d'entrer dans la ville par la forêt Noire; mais le colonel Rose en ayant eu avis, alla au devant d'eux, les défit, et les contraignit, pour se mieux sauver, de jeter les sacs de blés qu'ils avoient en croupe, lesquels il fit porter dans le camp pour la subsistance de l'armée.

Le duc de Weimar voyant ce secours venu par la forêt Noire, fit faire de grands abatis d'arbres dedans, pour en fermer le passage et en boucher les avenues: mais, durant qu'il donnoit tous ces ordres, il tomba malade d'une fièvre tierce, qui l'obligea de se faire porter à Colmar pour se faire traiter, laissant le commandement de l'armée au comte de Guébriant. Or l'importance de Brisach étoit si grande, que l'Empereur, le roi d'Espagne et l'électeur de Bavière n'oublioient rien pour le secourir; et l'armée impériale ayant été défaite à la bataille de Rhinau, laquelle ne pouvoit pas se remettre si promptement, l'Empereur manda au duc de Lorraine de faire ses efforts pour jeter des vivres dans la place avant que les lignes fussent davantage fortifiées.

Ce duc, pour obéir à ses ordres, s'avança avec son armée jusqu'à Tann; et le duc de Weimar, retourné au camp après sa guérison, sortit de ses lignes avec les deux tiers de son armée, et marcha droit à Encisheim au devant de lui, où il s'arrêta pour se rafraîchir et savoir de ses nouvelles. Deux jours après, il en partit et arriva à Sennes, deux lieues en deçà de Tann, où il fallut passer un défilé qui dura toute la nuit. Le matin, il découvrit les coureurs du duc de

Lorraine qui alloient à lui. Tout le conseil espagnol, qui étoit près de lui, étoit d'avis qu'il se retirât avec son convoi dans Tann; mais comme il n'a jamais cru que sa tête, il se moqua de tout ce que l'on lui disoit, et résolut de combattre; et même le premier il commença la charge à dix heures du matin le 15 d'octobre. Le combat fut fort rude; et, après toutes les décharges faites, on se mêla l'épée à la main, et les deux ducs, se rencontrant tête pour tête, combattirent quelque temps l'un contre l'autre: mais enfin les escadrons lorrains furent renversés, et contraints de lâcher le pied. Ce que voyant le duc de Weimar, il les fit pousser plus vivement et les mit en désordre, en un tel point que tous prirent la fuite: et le duc de Lorraine lui-même se sauva, lui quinzième, dans Tann. L'infanterie se trouva postée en des lieux si avantageux, qu'il fut contraint de faire pointer le canon contre elle pour la rompre; mais le pays étoit si couvert, qu'elle se jeta dans les bois: et le victorieux ne jugeant pas à propos de s'y embarrasser, demeura maître du champ de bataille, du bagage et du canon, et se retira avec son butin à Encisheim. Cette journée a été nommée de Tann, à cause de la ville, qui est ainsi appelée. Le marquis de Bassompierre, neveu du maréchal de même nom, fut pris combattant pour le duc de Lorraine.

Le duc de Weimar, après s'être reposé à Encisheim, retourna dans ses lignes, où il fit attaquer un fort au bout du pont de la ville, qu'il emporta, et par là resserra les assiégés beaucoup plus qu'ils n'étoient auparavant. Cependant le général Gœuts, sachant la défaite des Lorrains, se dépêcha de remettre son ar-

mée en état d'entreprendre quelque chose ; et après avoir joint Lamboi avec un grand renfort, ils marchèrent tous deux droit aux lignes pour les attaquer. Ils parurent d'abord sur une hauteur, d'où ils découvroient tout le camp du duc de Weimar ; lequel voyant ses lignes bien achevées et en fort bon état, résolut de n'en plus sortir, et d'y demeurer pour les défendre. Le jour même, Gœuts fit pointer son canon pour battre le camp du duc ; et, la nuit du 22 au 23 d'octobre, il envoya cent cuirassiers et trois cents fantassins pour combler les lignes avec des fascines, qu'il fit soutenir par sept cents hommes au clair de la lune. Il y avoit un fort hors des retranchemens gardé par quarante mousquetaires qui firent grand silence, jusqu'à ce que voyant ces hommes détachés sur le bord de leur fossé, ils mirent le feu à quatre petites pièces chargées à cartouches, qui firent un tel fracas que les enfans perdus jetèrent à bas leurs fascines, et prirent la fuite. Le reste de la nuit se passa sans aucune entreprise : mais, la suivante, Gœuts fit attaquer le fort qui étoit au bout du pont de bateaux, et fit faire quantité de feux le long de la côte pour obscurcir le lieu de l'attaque, durant que Lamboi emporteroit celui du bord des bois. A la pointe du jour du 24, les Impériaux passèrent un étang ayant l'eau jusqu'aux aisselles, et gagnèrent une île qui commande au fort du Pont du côté de Neubourg, qu'ils emportèrent l'épée à la main, et en même temps rompirent les planches du pont de bateaux en beaucoup d'endroits, pour empêcher de passer dessus. En effet, la cavalerie du duc de Weimar voulant venir au secours par dessus ce pont, eut bien de la peine à passer, parce

que les cavaliers tomboient au fond des bateaux par les trous où les planches manquoient, d'où on avoit grande peine à les retirer; mais, nonobstant ces difficultés, le colonel Schomberg ayant passé, donna loisir à l'infanterie qui le suivoit de raccommoder les planches qu'on avoit ôtées de leurs places, en essuyant les salves de la mousqueterie impériale, qui leur tiroit du long des bois. Le pont étant refait, le colonel Smigdberg, avec les Suédois et les Allemands, rattaquèrent ce fort, le prirent, et firent main basse sur tout ce qui étoit dedans. Le comte de Guébriant et le vicomte de Turenne en firent autant dans l'île, où les Impériaux qui étoient dedans furent pris ou noyés. Et quant au fort des Bois que Lamboi avoit pris, le duc l'ayant envoyé reconnoître, trouva qu'il étoit abandonné : alors Goeuts commença sa retraite, Lamboi et lui rejetant l'un sur l'autre le mauvais succès de cette entreprise, où ils perdirent plus de douze cents hommes. Il est vrai que s'ils eussent rompu le pont mieux qu'ils ne firent, et qu'ils eussent jeté dans la rivière les planches qu'ils ôtoient, au lieu de les laisser sur le pont, avant qu'on en eût retrouvé d'autres pour le refaire, Brisach eût été secouru.

Après la retraite des Impériaux, le duc de Weimar commanda au vicomte de Turenne d'attaquer, avec quatre cents hommes, un fort qui étoit sur un des bras du Rhin : ce qu'il exécuta si courageusement qu'il s'en rendit maître, et tua tout ce qui étoit dedans. Mais la nouvelle qu'il eut que le duc de Lorraine avoit pris la ville d'Encisheim, dont le château se défendoit, l'obligea de détacher le colonel Rose pour le secourir; ce qu'il fit aisément : car à son ap-

proche Mercy leva le siége et quitta la ville; mais dans la retraite Rose chargea son arrière-garde, qu'il battit, et lui prit trois pièces de canon. Le premier de novembre, après son retour dans le camp, le duc envoya sommer le colonel Reinac, sur ce que toute espérance de secours lui étoit ôtée par la défaite de tant d'armées; mais il répondit fort fièrement, ne voulant entendre à aucun traité. Si bien que le duc appréhendant que Savelli, qui s'étoit sauvé de prison, ne se joignît au duc de Lorraine, et eux à Gœuts et à Lamboi pour faire encore un effort de secourir Brisach, manda au duc de Longueville, dans la Franche-Comté, qu'il le prioit de les suivre avec son armée, afin que s'ils venoient de son côté il se pût joindre à lui. Ce duc étoit entré dans le comté de Bourgogne dès le commencement de la campagne, et avoit battu le duc de Lorraine, et lui avoit pris deux pièces de canon. Ensuite il prit la ville et le château de Poligny, et se saisit d'Arbois, d'où il marcha vers la Saône qu'il passa, et après plusieurs volées de canon se rendit maître du château d'Autré. Là, se souvenant de la révolte de ceux de Chämite, qui avoient coupé la gorge à la garnison française, il y alla mettre le siége; et l'ayant battu à coups de canon, l'emporta d'assaut, et donna la ville au pillage, qui fut entièrement saccagée. Ce fut là qu'il reçut des nouvelles du duc de Weimar, qui l'obligèrent de marcher en Lorraine pour côtoyer le duc Savelli, qui alloit joindre le duc de Lorraine dans le dessein de secourir Brisach. Pour avoir plus de commodité dans sa marche, il sépara ses troupes en plusieurs corps. Il envoya Roque Servières, maréchal de bataille, par Genève, avec une partie de

l'infanterie ; La Mothe-Houdancourt par Langres ; et lui, avec la cavalerie, prit le chemin de Lorraine, où il rejoignit La Mothe près de Marsal. Le lendemain, il eut avis que le duc de Lorraine avoit pris la ville et le château de Lunéville, et que le duc Savelli s'approchoit pour le joindre ; aussitôt il dépêcha Feuquières avec quatre cents chevaux pour apprendre de leurs nouvelles, durant qu'il suivoit avec le reste de l'armée. Feuquières s'avança jusqu'à Richecour, où il aperçut des fumées : ce qui lui fit croire qu'il y avoit des troupes dedans ; en même temps il vit le bagage du duc Savelli qui en sortoit, escorté de deux cents hommes de pied et de deux escadrons. Alors il commanda à Beauregard-Champrou et à Marchin de les charger : ce qu'ils firent si vertement qu'ils les mirent en fuite, et l'infanterie se jeta dans les chariots de bagage pour s'y barricader ; mais au même temps Feuquières vit l'armée de Savelli qui marchoit dans la plaine du côté de Blamont, dont il donna aussitôt avis au duc de Longueville, lequel laissant son bagage à Rosières pour aller plus diligemment, arriva le 7 de novembre au lieu où étoit Feuquières, et d'abord chargea Savelli, dont la cavalerie s'enfuit, et l'infanterie se sauva dans Blamont, qui fut promptement investi. Les régimens de Picardie et de Normandie furent commandés pour attaquer la basse-cour du château, qui fut emportée ; ensuite on battit rudement le donjon, et on le pressa si vivement que le lendemain huit cents hommes de pied qui étoient dedans se rendirent prisonniers de guerre. Le jour même, la ville capitula avec le reste de l'infanterie, qui se rendit avec quatre cents chevaux, le canon et bagage.

Le vicomte d'Arpajon partit incontinent après pour investir Lunéville, où le duc de Longueville arriva le lendemain, et le fit attaquer aussitôt : la ville fut prise le lendemain, et le château un jour après, à condition que les soldats demeureroient prisonniers de guerre. De là, Feuquières partit avec une grande partie de l'armée pour aller joindre le duc de Weimar au siége de Brisach qui tenoit toujours, quoiqu'il fût bloqué dès la fin d'avril. Ce siége étoit si considérable, que la vue de toute l'Europe étoit attachée dessus, comme étant la décision des affaires d'Allemagne. Aussi toutes les forces de la maison d'Autriche furent employées pour sauver cette ville, mais toujours avec malheureux succès : et à la fin les vivres diminuèrent tellement dedans, que les soldats, après avoir consumé les viandes, furent réduits aux chiens, chats, rats et cuirs. Le colonel Reinac en donna avis à l'Empereur; mais la seule espérance qui lui restoit étant perdue par la défaite de Savelli, et voyant l'armée du duc de Longueville arrivée dans les lignes, et toutes celles de l'Empereur si maltraitées qu'elles n'osoient plus paroître, il ne vit plus de moyen d'éviter sa perte qu'en se rendant. C'est pourquoi il capitula le 14 de décembre, et le 17 il sortit de Brisach, où le duc de Weimar fit son entrée le 19. Il y trouva deux cents pièces de canon et quantité de munitions de guerre. Le jour même, le château de Lanscroon se rendit à lui; et l'Empereur fut si outré de cette perte, qu'il envoya le comte de Mansfeld arrêter le général Gœuts, lequel il fit conduire avec sûre garde à Vienne. Ainsi cette importante ville de Brisach sortit de la sujétion de la maison d'Autriche, et par même

moyen tout le reste de l'Alsace, qui tomba sous la domination de la France, qui vit par là ses limites étendues jusqu'au Rhin : et le duc de Weimar, comblé de gloire après cette heureuse conquête, établit dedans pour gouverneur le colonel Erlac, suisse; puis il mit ses troupes en garnison, pour se rafraîchir après tant de travaux et de fatigues souffertes durant cette longue, glorieuse et triomphante campagne.

Du côté des Pays-Bas, le cardinal de Richelieu fit mettre trois armées en campagne, une sous le maréchal de La Force, l'autre sous celui de Châtillon, et l'autre commandée par le maréchal de Brezé. La seconde entra la première dans l'Artois, et campa le 21 de mai à l'abbaye de Cercamp. Le lendemain, le comte de Saligny, maréchal de camp, se présenta devant Saint-Paul, qui se rendit à la vue du canon. Toute l'armée marcha jusqu'à Pernes, qu'elle trouva abandonnée. De là, le maréchal de Châtillon fut reconnoître Aire, et rejoignit l'armée à Terouane. Le 25, il campa à Blandée et Arques; et le 26 il investit Saint-Omer, et envoya La Ferté-Imbault se saisir des forts du Neuf-Fossé, qui est tiré depuis la rivière du Lys jusqu'à celle d'Aa, et sépare la Flandre de l'Artois. Ces forts furent pris facilement, et l'abbaye de Clermarais endura quelques volées de canon, où Campi, capitaine au régiment de Navarre, perdit le bras. Le 29, le maréchal fit faire un fort à Saint-Momelin, qu'il nomma du Bac, à cause que c'étoit le lieu où on passoit dans un bac la rivière d'Aa, de laquelle sort un canal qui va à Saint-Omer, où il y a un marais par lequel il étoit difficile qu'il n'entrât du secours dans la ville assiégée. Du Hallier, lieute-

nant général, s'empara de l'abbaye d'Ouate, et le colonel Silar surprit et pilla la ville de Casser, située sur un haut d'où on découvre toute la Flandre. On travailla en même temps à la circonvallation, qui devoit avoir six lieues de tour : car, outre que la ville est fort grande, les hauteurs qu'il falloit gagner, et les marais, emportoient beaucoup de terrain, et obligeoient de faire la ligne de plus grande étendue. Et comme le fort du Bac étoit de grande conséquence, le maréchal de Châtillon envoya les régimens d'Espagni et de Fouquerolles pour le garder; mais comme ils n'y pouvoient pas aller tout droit à cause des marais, ils furent contraints de tourner à l'entour, et de prendre un chemin de deux lieues, dans lequel ils rencontrèrent le prince Thomas avec quatre mille hommes de pied, deux mille chevaux et quatre pièces de canon, qui les tailla en pièces, et prit ou tua tout ce qui y étoit; et entre autres Fouquerolles, mestre de camp, fut tué d'un coup de mousquet, et le jeune d'Espagni aussi, dont le père, mestre de camp, fut pris. Ceux de Saint-Omer firent dans ce même temps une sortie dans des bateaux, et allèrent au devant du prince Thomas, qui embarqua avec eux huit cents hommes qu'ils ramenèrent dans la ville, nonobstant le canon des Français et les salves de leur mousqueterie. Ce secours n'empêcha pas le maréchal de Châtillon de continuer le siége, et de travailler aux lignes, forts et redoutes, depuis son quartier qui étoit à la tête du marais, au dessus de la ville, et celui de Du Hallier qui joignoit le bac, et celui de Clermarais qui fut en défense le 14 de juin, dans lequel étoit retranchée la Chartreuse. Tout étoit en

fort bon état, et il n'y avoit que le marais à craindre, qui étoit difficile à boucher; et pour y donner ordre, on fit faire des redoutes ou il y avoit de la terre, et où elle manquoit on avoit embarrassé le passage avec des chandeliers et des cavaliers flottans, sur lesquels il y avoit du canon pour faciliter les convois. Le maréchal de La Force vint se poster à Zoaf avec son armée, d'où il venoit de temps en temps au siége conférer avec le maréchal de Châtillon; surtout on fortifioit bien le fort du Bac situé dans le marais, et on y mit Manicamp pour commander, et bonne garnison dans celui de Clermarais, qui étoit de l'autre côté. Les lignes étant achevées, la nuit du 29 au 30 de juin la tranchée fut ouverte, et le 2 de juillet les assiégés firent une sortie, à l'attaque de Du Hallier, sur le régiment écossais de Douglas, qui les repoussa jusque dans leurs dehors.

Cependant les Espagnols étoient résolus, à quelque prix que ce fût, de secourir Saint-Omer. Ils se séparèrent en deux corps, l'un sous le prince Thomas, qui devoit attaquer par le marais; et l'autre sous Piccolomini, qui devoit hasarder par le quartier de Châtillon. Ce maréchal prévoyant ce dessein, et jugeant qu'il n'auroit pas assez de troupes pour garnir une si grande circonvallation, dépêcha le colonel Gassion au maréchal de La Force, pour l'obliger de venir camper avec lui dans les lignes, afin de les mieux défendre. Il accepta ce parti, après qu'il auroit fait passer un convoi au devant duquel il alloit, qui mettroit des vivres dans le camp jusqu'à la fin du siége. Ce grand convoi étant arrivé dans son camp, les batteurs d'estrade donnèrent avis que les Espa-

gnols paroissoient du côté de Polincoue : ce qui fut confirmé par celui qui commandoit dans Zukerke, lequel mandoit que quatre mille chevaux avoient passé sur la digue de Hennin, qui traverse le marais de Bourbourg. Cet avis obligea le maréchal de La Force de mettre son armée en bataille ; et ayant donné l'aile droite à commander au vicomte d'Arpajon son lieutenant général, et la gauche à Biscarat, maréchal de camp, il marcha de ce côté-là, où il rencontra quatre cents Croates dans la plaine, qui se retirèrent dans les haies de Polincoue, derrière lequel la cavalerie espagnole étoit en bataille. Aussitôt le vicomte d'Arpajon fit passer la haie à la sienne avec les régimens de Piémont et de la Marine, et chargea les ennemis, qui soutinrent vaillamment ce choc avec douze escadrons, qui ne purent être enfoncés ; mais l'infanterie française fit une décharge si à propos qu'elle ébranla cette cavalerie, qui commença à tourner tête et recula cent pas, et puis fit ferme ; mais le maréchal de La Force ayant fait pointer son artillerie contre, la mit en quelque désordre ; et la cavalerie française donnant là dessus, acheva de la rompre et de la faire fuir : en sorte que les Français les poussant l'épée dans les reins, ils se jetoient dans le canal et se noyoient, la digue de Rumiguen n'étant pas assez grande pour les tenir tous courant si à la hâte. Ainsi beaucoup furent pris ou noyés. Du côté des Français, des Roches, Saint-Quentin et le marquis de La Trousse y furent tués ; Maroles y fut blessé, et Pouillac, du régiment des Gardes, commandant les enfans perdus ; le marquis de Fors, volontaire, fut pris prisonnier. Mais durant ce combat le prince

Thomas attaqua les lignes par le marais, où il emporta trois redoutes, desquelles il rompit les digues qui donnoient communication au camp, et le jour même jeta du secours dans la ville. Le maréchal de Châtillon voyant ce désordre, envoya le comte d'Avaugour avec le régiment de Navarre pour reprendre ce poste; mais trouvant le lieu fort marécageux et difficile, il fit mettre dans l'eau six cents soldats jusqu'à la ceinture, lesquels furent reçus si rudement qu'ils furent contraints de quitter leur entreprise, dans laquelle le marquis de La Barre, lieutenant général de l'artillerie, fut tué; Fontenay-Coup-d'Epée, lieutenant colonel de Navarre; Monbleru et Angerville, capitaines, fort blessés, dont le dernier mourut. Cependant le maréchal de La Force avoit joint celui de Châtillon, mais trop tard; et, sur l'état où étoient les affaires, ils eurent grande dispute. Le dernier, piqué au vif de ce qu'il avoit promis au Roi qu'il prendroit Saint-Omer, soutenoit qu'il falloit donner dans le marais avec toute l'infanterie, en chasser le prince Thomas, et continuer le siége; mais le premier étoit de contraire avis, disant que le prince Thomas étoit dans un lieu si inaccessible qu'il étoit impossible de l'en chasser, et que ce seroit exposer inconsidérément l'infanterie française, sans espérance de réussir; et par conséquent il concluoit à lever le siége. Le maréchal de Châtillon s'y opposoit formellement, et même ils en vinrent à des paroles aigres et piquantes, qui les obligèrent d'écrire à la cour les uns contre les autres; mais leur différend fut vidé par la prise du fort du Bac, dans lequel Manicamp s'étant bien défendu, se rendit à condition qu'il seroit ramené en

France en toute sûreté : et ayant oublié de mettre dans sa capitulation *Par le plus court chemin*, les Espagnols lui firent traverser tout leur pays, et l'envoyèrent à Metz, afin que ses troupes fussent inutiles le reste de la campagne. Alors le prince Thomas étant maître de tout le marais par ce fort, et pouvant mettre dans la ville tant de monde qu'il vouloit, le maréchal de Châtillon se rendit, à son grand regret; et le 15 de juillet on leva le siége pour camper à Fervaques, et le 17 à Nièle, où on séjourna huit jours. De là l'armée campa à Fruges, où les paysans se défendirent dans une tour fortifiée qui endura quantité de coups de canon, dont Betancour, capitaine au régiment de Champagne, fut tué. Le lendemain elle fut à Lisbourg, source du Lys, d'où elle partit sans bagage pour marcher du côté de Liettre, où on disoit que les Espagnols défiloient sur la Laquette. Les généraux s'arrêtèrent au moulin de Lare, d'où l'on découvre tout le pays jusqu'à Aire; mais les maréchaux n'ayant point de nouvelles de leur marche, retournèrent à Lisbourg, d'où ils furent camper à Ukingen, et de là ils furent investir Renti le dernier de juillet.

Le maréchal de La Force prit son quartier à Fasq, et celui de Châtillon à Fusquemberg. La nuit du 2 au 3 d'août, on ouvrit la tranchée, qui fut conduite en deux jours sur le bord du fossé; on fit une batterie à mi-côte pour battre deux bastions des quatre dont cette place étoit composée; puis on en fit une autre sur le bord du fossé, laquelle les mit tout en poudre. Tellement qu'un mineur s'étant logé dans une ouverture faite par le canon, obligea Caloigne,

qui en étoit gouverneur, et qui ne vouloit pas attendre l'effet de la mine, de capituler, et de sortir le 9 d'août. Le marquis d'Alluye, fils aîné du marquis de Sourdis, fut tué à ce siége; son régiment fut donné au comte d'Onzain, fils du marquis de Vibray. Cette petite place fut rasée par ordre de la cour.

Or, comme les deux maréchaux avoient écrit l'un contre l'autre au Roi et au cardinal, le maréchal de La Force, après la prise de Renti, reçut commandement de quitter l'armée, et d'aller à Abbeville trouver le Roi. Tout le monde crut qu'on le retiroit de l'armée pour ne l'y plus renvoyer, et qu'ainsi le maréchal de Châtillon avoit gagné sa cause; mais on fut fort étonné quand on le vit revenir trois jours après reprendre le commandement à l'ordinaire. Après son retour, l'armée passa le Ternois à Blangy, et marcha vers la tête de Canche, d'où elle alla se camper à Rivière, et y séjourna quelque temps.

Il a été dit ci-devant que le maréchal de Brezé commandoit la troisième armée des Pays-Bas : elle s'étoit assemblée en Champagne, et s'étoit avancée vers l'Artois; mais après la prise de Renti ce maréchal s'ennuyant du commandement de l'armée, et pressé du désir de retourner en sa maison de Milly en Anjou pour y manger des melons, dont la saison se passoit, manda au cardinal, son beau-frère, que s'il ne lui faisoit envoyer son congé par le Roi, il le prendroit, et laisseroit l'armée. Le cardinal fut fort fâché de cette boutade; et connoissant le caprice de son esprit, il cacha au Roi cette mauvaise humeur, et lui envoya son congé sous prétexte de maladie. Il enrageoit néanmoins de voir l'extravagance de son

beau-frère, qui n'avoit aucune complaisance pour lui, et recevoit comme malgré lui les honneurs qu'il lui procuroit, n'ayant autre ambition que de demeurer chez lui pour chasser, et persécuter la noblesse sur la chasse, même les plus grands, se fiant sur son autorité. Quoiqu'il fût fort outré de ce bizarre procédé, il se consola d'un autre côté sur ce qu'il étoit difficile qu'il ne mît en sa place quelqu'un qui ne fût plus capable que lui. Du Hallier fut choisi pour cet emploi, pour lequel il quitta l'armée du maréchal de Châtillon, et s'alla rendre dans celle du maréchal de Brezé, qu'il devoit commander en chef. Comme elle étoit fraîche et qu'elle n'avoit rien fait de l'année, elle fut destinée pour exécuter quelque dessein. D'abord le cardinal eut envie de faire le siége de Hesdin; mais la force de la place et la saison trop avancée firent changer ce projet, et Du Hallier eut ordre de marcher vers Peronne, d'où il envoya deux mille chevaux investir le Catelet, devant lequel il arriva le 24 d'août. Les maréchaux de La Force et de Châtillon vinrent camper à l'abbaye de Vaucelles, entre Cambray et le Catelet, pour s'opposer au secours durant que la circonvallation se faisoit: laquelle ne fut pas plus tôt fermée qu'on ouvrit la tranchée; et les batteries furent dressées si promptement et si bien servies, que le 8 de septembre Du Hallier fut maître de la contrescarpe, et fit sa descente dans le fossé, qui est sec et défendu par des flancs bas, qui n'empêchèrent pas d'attacher le mineur au bastion. La première mine fit peu d'effet, à cause des casemates qui sont dans les quatre bastions de cette place, qui donnèrent évent à la mine. Pour remédier à ce mal, on alla par four-

neaux, lesquels firent grandes brèches qui furent jugées raisonnables pour donner. Le régiment des Gardes fut commandé d'un côté, et le régiment de Picardie de l'autre; ils montèrent tous deux à l'assaut à la faveur des batteries, qui tiroient incessamment sur le haut de la brèche, pour empêcher personne de paroître. La résistance fut médiocre, et le Catelet fut emporté d'assaut. Toute la garnison fut prise ou tuée; et Gabriel de Las-Torres, gouverneur, fut pris. Bellefonds, maréchal de camp, eut ce gouvernement. Durant ce siége, le maréchal de Châtillon eut ordre de laisser le commandement de l'armée au maréchal de La Force, et de se retirer en sa maison de Châtillon-sur-Loing. La lettre du Roi portoit qu'il ne pouvoit ôter de son esprit le mauvais succès du siége de Saint-Omer, duquel il lui attribuoit la faute. Dans ce même temps, le colonel Gassion escarmouchant avec les troupes de Piccolomini, ce général lui manda qu'il avoit tant ouï parler de lui et de ses belles actions, qu'il désiroit fort de le voir; et que s'il vouloit s'avancer, ils causeroient ensemble. Sur sa parole, ce parti fut accepté par le colonel, auquel Piccolomini fit mille honneurs; et, après une conversation d'une heure, ils se séparèrent avec beaucoup de civilité. Cette rencontre fut la fin de la campagne.

Le prince d'Orange avoit promis de faire une grande diversion de son côté. En effet, si ses desseins eussent réussi, il eût exécuté une belle entreprise: car il avoit jeté les yeux sur Anvers, comme la plus considérable ville des Pays-Bas, et laquelle avoit autrefois tout le commerce qui est présentement à Amsterdam. Il embarqua pour ce sujet son infanterie et son canon à

Berg-op-Zoom, et les fit débarquer au Polare de Doel, où quinze cents hommes se mirent dans la boue jusqu'à la ceinture par le pays inondé, et surprirent deux redoutes sur la digue, et le fort de Calloo qui est sur l'Escaut, au dessus d'Anvers. Ils emportèrent ensuite le fort de Wertbrooc; mais le cardinal infant voyant leur dessein formé sur Anvers, entra dans la ville pour la rassurer; et ayant mis son armée en campagne, fondit sur le quartier du comte Guillaume, lequel se voyant séparé du prince d'Orange par les eaux, qui l'empêchoient de le venir secourir, quitta les forts, et se rembarqua pour se retirer. Son arrière-garde fut maltraitée dans sa retraite, où il perdit son canon et son fils unique le comte Maurice, âgé de vingt-un ans. Ainsi ce grand dessein d'Anvers se tourna en fumée. Le prince d'Orange, piqué d'avoir manqué son coup, résolut d'en tirer sa revanche: et voyant la difficulté d'entreprendre dans des pays inondés où on ne peut aller qu'à la nage, il fit le dessein d'attaquer quelque place dans la terre ferme. Dans cette pensée ayant rassemblé son armée, il jeta les yeux sur Gueldres, et l'envoya investir par le comte Henri de Nassau, qu'il suivit avec le reste des troupes. Il fit travailler aussitôt à la circonvallation: mais, avant qu'elle fût achevée, le cardinal infant força le quartier du comte Henri, prit son canon et bagage, et secourut la ville. Le prince d'Orange voyant ce mauvais succès, ne jugea pas à propos de faire aucune entreprise dans le reste de l'année; et s'étant retiré dans son pays, il mit bientôt après son armée en garnison.

Du côté d'Italie, le marquis de Léganès ne pouvoit souffrir la fortification de Brême sur le Pô, qui don-

noit aux Français une entrée dans le Milanais, qu'ils incommodoient fort par leurs courses. Cela l'obligea de mettre de bonne heure ses troupes en campagne; et avant que l'armée française pût être assemblée, il investit Brême au commencement de mars, et se retrancha devant en diligence. Cette nouvelle alarma le maréchal de Créqui, qui étoit à Turin: lequel n'étant pas encore en état de marcher pour le secourir, s'avança seulement avec un camp volant du côté de la place assiégée, et avec peu de gens alla reconnoître le camp des Espagnols, pour découvrir par quel endroit il pourroit y jeter du secours : mais étant sur une hauteur de laquelle il voyoit tout leur campement, une pièce de canon fut tirée des lignes, dont le boulet lui donna dans le corps, et le jeta de dessus son cheval à terre. Ainsi finit glorieusement le duc de Créqui, pair et maréchal de France, regretté de tous les gens de guerre et de tous les honnêtes gens de la cour, après avoir servi les rois ses maîtres avec beaucoup de courage et de fidélité dès son enfance, et appris son métier sous le connétable de Lesdiguières qui l'avoit choisi pour son gendre, par l'estime qu'il faisoit de sa personne.

Cette mort avança la perte de Brême, parce que les Français étant sans général ordonnèrent aux Espagnols de presser vivement la place, laquelle leur fut rendue à composition par Montgaillard avant que la mine eût joué : ce qui fut cause qu'il eut la tête tranchée. Après la prise de Brême, les Espagnols se remirent dans leurs quartiers, et le cardinal de La Valette et le duc de Candale son frère furent envoyés pour commander l'armée en la place du maréchal de Créqui.

Ils furent à Turin jusqu'à la fin de mai, avec le comte de Guiche, qui étoit venu avec eux pour servir de maréchal de camp. Au commencement de juin, les Espagnols et eux se mirent en campagne, mais avec des forces fort inégales : car les Espagnols se trouvèrent les plus forts, et par conséquent maîtres de la campagne. Le marquis de Léganès, voulant profiter de cet avantage, tourna droit à Verceil, qu'il investit. Sur cette nouvelle, la duchesse régente de Savoie donna les ordres nécessaires pour le secours, et alla elle-même à l'armée dans une litière découverte, d'où elle parloit aux officiers, les encourageant de faire leur devoir pour secourir cette place si importante au duc François-Hyacinthe son fils, et dans laquelle le feu duc son mari étoit enterré. Après avoir ainsi harangué l'armée, elle se retira à Crescentin, et le cardinal de La Valette traversa la plaine de Vertole et s'avança du côté de Verceil, où les Espagnols se retranchoient en grande diligence, y faisant travailler continuellement quatre mille paysans de Lomeline; de sorte qu'à l'arrivée des Français la circonvallation étoit quasi fermée. Comme la garnison étoit foible, les généraux craignirent de n'avoir pas le temps d'y jeter du secours: c'est pourquoi ils se hâtèrent de l'entreprendre avant que les lignes fussent achevées; mais les pluies continuelles qu'il fit dans ce temps-là, dans un pays coupé de rivières, avoient tellement gâté les chemins, que le canon ne pouvoit rouler qu'avec beaucoup de difficulté, ni l'armée marcher qu'en défilant. Ces obstacles obligèrent les Français de prendre une autre route, et de passer la Sesia pour entrer dans le Milanais, où ils firent faire un pont

qu'ils fortifièrent aux deux bouts; et ayant coulé du long de la rivière jusque proche des lignes, ils se mirent en bataille, où ils ne demeurèrent pas long-temps à cause des coups de canon, qui les contraignirent de s'éloigner. Les généraux, ayant bien reconnu la situation du lieu, découvrirent que la jonction de la Sesia et du Servo faisoient une île assez proche de la ville, par laquelle on pouvoit y faire entrer du secours. Dès le soir même ils commandèrent à Senantes, avec deux mille hommes, de faire ses efforts pour se jeter par là dans Verceil; il exécuta cet ordre fort hardiment : car ayant forcé deux redoutes, il entra heureusement dans la place. Les assiégés eurent une joie extrême de ce secours, qu'ils témoignèrent par leurs cris et le carillon de leurs cloches. Aussitôt l'armée marcha pour prendre un poste d'où elle pût couper les vivres aux Espagnols, laquelle ouvrit la tranchée, et fit deux batteries pour rompre les défenses et abattre les parapets. Ils poussèrent si vivement leur travail, qu'ils furent bientôt maîtres de la contrescarpe. Les assiégés, pour retarder leur attaque, firent une grande sortie, laquelle fut vertement repoussée; et la difficulté d'avoir des vivres faisoit tellement souffrir les Espagnols, qu'ils pressoient la place avec beaucoup plus de diligence, principalement depuis que le comte de Guiche eut pris un de leurs convois dans le bourg de Palastro. La Sesia servoit d'un côté de retranchement à leur camp, et les Français étoient de l'autre côté de l'eau, où ils avoient dressé une batterie de seize pièces qui incommodoit fort leurs logemens, et par même moyen coupoit tous les vivres qui leur venoient du Milanais. La crainte

qu'ils eurent de manquer de subsistance leur fit tellement diligenter leurs travaux, qu'ils attachèrent les mineurs au corps de la place, où les mines firent grande brèche : ils donnèrent aussitôt l'assaut, par lequel, malgré la résistance des assiégés, ils se logèrent sur le bastion, duquel voyant les rues de la ville, ils n'avoient plus que vingt-quatre heures pour la forcer. Cette considération obligea les assiégés de capituler pour sauver les bourgeois du pillage, et de sortir le 5 de juillet, remettant Verceil au pouvoir des Espagnols. Cette prise causa une grande consternation à la duchesse régente, car elle perdoit une clef de son pays; et ce fut le commencement de ses maux, lesquels allèrent toujours en augmentant : car bientôt après le duc de Savoie François-Hyacinthe, son fils, mourut âgé de sept à huit ans, qui ne régna qu'un an, et fut enterré le jour même de l'anniversaire du duc son père. Cette mort causa de grands troubles dans ce pays, parce que le duc son père, en mourant, avoit déclaré la duchesse sa femme régente durant la minorité de son fils. Or, les princes ses beaux-frères eussent bien voulu s'opposer à sa régence; mais la disposition du défunt et le bon ordre qu'elle mit à ses affaires les empêcha de pouvoir rien entreprendre contre son autorité. La mort de ce petit duc changea bien la face des affaires : car la perte de Verceil donna de l'audace aux séditieux partisans des princes, qui prétendoient que la mort du duc François-Hyacinthe mettoit fin au testament de son père, et par conséquent à la régence de la duchesse; et qu'à l'avénement à la couronne du duc Charles-Emmanuel son second fils, il étoit nécessaire que

les Etats s'assemblassent pour ordonner une nouvelle régence, ou que l'Empereur en disposât comme d'un fief de l'Empire. Ils publioient qu'il n'étoit pas raisonnable de commettre l'administration entre les mains d'une Française, qui préféreroit les intérêts du Roi son frère à ceux de leur maison, et rendroit les Français si puissans dans le Piémont, qu'on ne pourroit plus les en chasser. Ces raisons étoient appuyées de la faveur des peuples, qui favorisoient hautement les princes : c'est pourquoi la régente envoya en France solliciter un puissant secours contre une si grande conspiration.

La victoire remportée l'année passée par le maréchal de Schomberg devant Leucate fit résoudre le cardinal de Richelieu de porter cette année la guerre dans l'Espagne, et d'y attaquer quelque place de conséquence. Il fit pour ce sujet le prince de Condé général de cette armée, le duc de La Valette lieutenant général; le duc de Saint-Simon y commanda la cavalerie, et le comte de Gramont, le marquis de Gêvres et d'Epernon y servirent de maréchaux de camp. Le prince sépara son armée en trois corps, dont deux arrivèrent à Saint-Jean-Pied-de-Port, et l'autre à Bayonne. Cette marche obligea les Espagnols de jeter leurs forces dans Pampelune et les autres places de Navarre : mais tout d'un coup les trois corps se rejoignirent à Saint-Jean-de-Luz, et passèrent le Pas de Béhobie, qui sépare la France de l'Espagne sur la rivière de la Bidassoa, laquelle étoit guéable. Les Espagnols défendirent ce passage avec deux mille hommes, qui furent attaqués si vivement qu'ils furent contraints de reculer et de se retirer à Irun, où les

Français entrèrent pêle-mêle avec eux. Le marquis de La Force y arriva avec un renfort, et d'Espenan fut détaché de là pour se saisir du Port-du-Passage, où le roi d'Espagne tient ses grands vaisseaux, et où il préparoit une flotte considérable. Il s'en empara sans résistance, ayant trouvé les forts et les galions abandonnés. Aussitôt après, le prince de Condé investit Fontarabie, et fit travailler à la ligne, qui fut bientôt achevée, parce que le pays est si rude et montueux, qu'il est aisé d'en empêcher l'abord. La tranchée fut ouverte à la mi-juillet par deux endroits, et les batteries dressées deux jours après. Le prince avoit des pinasses sur mer, pour empêcher qu'il n'y entrât des rafraîchissemens par eau; mais quelques barques sorties de Saint-Sébastien ne laissoient pas souvent de passer, la nuit, jusqu'à l'arrivée de l'archevêque de Bordeaux avec l'armée navale, qui arrêta ces petits secours. Peu après qu'il fut arrivé, il eut avis qu'il y avoit dix-sept galions espagnols à la rade de la ville de Gattari. Il mit aussitôt les voiles au vent, et les fut attaquer sous le canon des forts, et les canonna si rudement, qu'il en coula à fond ou brûla une partie. Le siége cependant s'avançoit fort: car les régimens d'Enghien et de Guienne avoient fait le logement sur la contrescarpe, et travailloient à descendre dans le fossé. Le 8 d'août, les mineurs furent attachés aux bastions, et le jour même le marquis de Gêvres sortit des lignes pour charger un corps d'Espagnols qui s'assembloit à Oviarzon et Arnavi, et qui prit la fuite à son arrivée. Il les suivit jusqu'à Tolosette, et en prit beaucoup de prisonniers : le soir, les assiégés firent une grande sortie qui fut bien

repoussée. En quatre jours les mines furent en état de jouer, et le matin on y mit le feu, qui fit un grand effet : car deux bastions sautèrent, et les Français se logèrent sur les brèches, en sorte que la ville ne pouvoit plus tenir que deux jours ; mais le roi d'Espagne, dès le commencement du siége, avoit mis le plus de forces ensemble qu'il avoit pu pour secourir Fontarabie. Le grand prieur de Navarre assembloit un corps à Saint-Joseph ; le marquis de Los-Veles, vice-roi de Navarre, un autre à Tolosette ; et l'amirante de Castille un troisième à Saint-Sébastien : lesquels sachant que Fontarabie étoit à l'extrémité, se joignirent ensemble, et marchèrent pour attaquer les lignes. Le pays est fort montueux et rude, car les Pyrénées viennent jusque-là ; et sur le bord de la mer il y a une petite plaine où est situé Fontarabie, à l'embouchure de la rivière de Bidassoa. Un matin, les Espagnols commencèrent à paroître à la descente des montagnes qui donnent à la plaine ; et dès que les Français les aperçurent, ils furent saisis d'une telle épouvante qu'ils se mirent tous à fuir : et cette terreur panique les pressa tellement, que, sans tirer un coup de mousquet, toute l'armée en même temps prit la fuite sans savoir pourquoi, et sans que les chefs y pussent donner aucun ordre ; lesquels furent contraints, se voyant demeurés seuls, de se sauver comme les autres, les soldats, pour aller plus vite, jetant leurs mousquets et leurs piques. Les Espagnols d'abord ne surent ce que c'étoit ; mais enfin voyant cette déroute causée par un si grand effroi sans sujet, ils entrèrent dans le camp, poussèrent les fuyards, et prirent ou tuèrent les plus paresseux. Ainsi ils sau-

vèrent Fontarabie sans tirer ni épée ni mousquet, et furent maîtres sans combattre du canon et du bagage des Français. Ce désordre fâcha fort le cardinal de Richelieu; lequel ne sachant à qui s'en prendre, à cause que les chefs jetoient la faute les uns sur les autres, déchargea sa colère sur le duc de La Valette, accusé d'avoir fui des premiers; mais en étant averti, il s'enfuit en Angleterre. Il avoit épousé la fille de Pontchâteau, cousin germain du cardinal; et cette alliance ne le mit pas à couvert, parce qu'il châtioit sévèrement lorsqu'on manquoit à son devoir, et n'épargnoit non plus ses parens que les autres. Aussi voyant ce duc échappé de ses mains, il lui fit faire son procès à Saint-Germain, le Roi y présidant; les princes du sang, les ducs et pairs, maréchaux de France et présidens au mortier y assistèrent, et le condamnèrent à perdre la tête, ses charges et ses biens. Si la consternation fut grande en France, la joie ne fut pas moindre en Espagne, où le Roi fit faire des comédies durant l'hiver, qui représentoient la déroute des Français devant Fontarabie.

L'armée navale de France étoit séparée en deux: celle de l'Océan servit au siége de Fontarabie sous l'archevêque de Bordeaux, et celle de la Méditerranée demeura sous le comte d'Harcourt, lequel, plein de gloire de la reprise des îles de Sainte-Marguerite et de Saint-Honorat, ne cherchoit que l'occasion de combattre les Espagnols pour augmenter sa réputation. Il se mit en mer dans cette pensée, avec les grands vaisseaux, laissant les galères dans les ports, de peur qu'elles ne se perdissent en pleine mer; mais en cherchant le combat il en perdit l'oc-

casion : car, durant son absence, Pont de Courlay, neveu du cardinal de Richelieu, et général des galères, ayant avis que quinze galères espagnoles avoient passé près de Saint-Tropès pour décharger de l'infanterie à Final, sortit avec pareil nombre de galères françaises, et les suivit le plus diligemment qu'il put jusque près de Savone, où les Espagnols s'étoient mis en ordre de combat, s'avançant toujours vers Gênes. Les Français voyant cela, firent voile du même côté pour gagner le vent, et les côtoyèrent plus de trois heures : mais voyant qu'ils approchoient de Gênes, et qu'ils entroient bientôt dans le port, ils tournèrent les proues droit à eux, en ordre de bataille égal des deux côtés, savoir sept galères à droite, autant à gauche, et le capitaine au milieu. Le combat se donna le premier de septembre sur le midi, lequel fut grand et opiniâtre : car durant trois heures toute la mer fût en feu, et les coups de canon et les salves de mousqueterie y furent si fréquens, que dans Gênes on étoit étourdi du grand bruit qui en venoit. Les galères à la fin s'accrochèrent l'une à l'autre, et l'on vint aux coups de main, où la mêlée fut sanglante; mais enfin les Espagnols voyant les leurs toutes, brisées se retirèrent le mieux qu'ils purent dans le port de Gênes, avec trois galères françaises qu'ils emmenèrent, après en avoir perdu six qui demeurèrent au pouvoir des Français, qui remportèrent une victoire entière; et ayant mis les Espagnols hors de combat, leur tuèrent plus de deux mille hommes. Ils perdirent de leur côté Esguilli, cadet de Vassé, et le chevalier des Roches; et de l'autre, don Roderic de Velasco, général, y fut tué

On n'avoit point vu, de mémoire d'homme, de combat de galères si sanglant: car la mer étoit rouge du sang des morts dont elle étoit couverte, aussi bien que des rames, antennes, mâts et timons rompus qui flottoient sur l'eau. Ceux de Gênes virent le combat de leur port et de leurs remparts, et reçurent comme neutres les Espagnols qui se sauvoient : mais les Français étant allés sur leurs côtes faire radouber deux galères dont l'une avoit été prise, le résident d'Espagne à Gênes s'en saisit par le moyen des habitans de La Roche, sujets du prince Doria, contre la neutralité des Génois. Le comte d'Harcourt en étant averti, vint avec les grands vaisseaux devant le port de Gênes, pour la demander. La république fut fort embarrassée pour terminer ce différent; et ne voulant pas désobliger les Espagnols, elle offrit à ce comte de lui en faire faire une toute neuve.

Enfin, après tant de prières et de vœux faits à Dieu par toute la France, la Reine accoucha d'un Dauphin le 5 de septembre, dont le Roi eut une extrême joie, qui fut d'autant plus grande qu'elle étoit moins espérée : car il y avoit vingt-trois ans que Leurs Majestés étoient mariées sans avoir d'enfans, et après un si long temps ce jeune prince parut venir de la main de Dieu : aussi a-t-il été surnommé Dieudonné. Tout le royaume témoigna sa joie par toutes sortes de démonstrations d'alégresse, que toutes les villes firent à l'envi les unes des autres pour faire paroître leur zèle. La Reine fut celle qui en fut plus sensiblement touchée, parce qu'elle croyoit que les mauvais traitemens qu'elle avoit reçus jusqu'alors venoient du mépris qu'on avoit eu pour elle à cause de sa stérilité,

et qu'elle seroit dorénavant plus considérée. Cette opinion ne lui dura pas long-temps : car aussitôt qu'elle fut relevée de couches, la marquise de Seneçay fut chassée d'auprès d'elle, et la comtesse de Brassac fut établie dame d'honneur en sa place, au grand déplaisir de la Reine. On crut que le cardinal fut bien aise de la mortifier, pour lui faire voir qu'elle n'avoit pas plus de crédit qu'auparavant, et qu'il vouloit près d'elle, dans une principale charge, une personne qui dépendît de lui, afin d'être averti de tout ce que la Reine pourroit entreprendre à son préjudice. Il fit aussi la marquise douairière de Lansac gouvernante du Dauphin, contre l'agrément de la Reine, qui souhaitoit la dame de Saint-Georges, fille de la dame de Montglat, qui avoit gouverné le Roi et tous les enfans de Henri IV, laquelle avoit été reçue gouvernante de Mesdames en la place de sa mère; mais le cardinal vouloit avoir des créatures partout, et faire voir à la Reine que la naissance de ce fils n'empêchoit pas qu'elle ne fût toujours dans sa dépendance.

A la fin de cette année, la Reine mère, mal satisfaite des Espagnols, se retira de Bruxelles. Elle avoit été traitée avec grand honneur par la défunte Infante, qui étoit la plus généreuse princesse qui eût été de son temps, et qui aimoit les Français à cause de sa mère, qui étoit fille de Henri II, roi de France : mais après sa mort elle trouva du changement, principalement depuis la guerre déclarée : car encore qu'elle fût brouillée avec le cardinal de Richelieu, les Français qui étoient à sa suite étoient maltraités par le peuple, et elle-même n'étoit plus respectée comme devant. Ces dégoûts la firent résoudre de se retirer

doucement; et, pour cela, elle feignit d'aller aux eaux de Spa: mais elle quitta ce chemin, et tourna droit à Bois-le-Duc, où le prince d'Orange la reçut avec beaucoup d'honneur; de là elle s'achemina par Dordrecht et Rotterdam à La Haye, où elle arriva à la fin d'août; puis elle fut visiter les plus belles villes de Hollande, qui la reçurent magnifiquement.

C'est une étrange chose que cette princesse, qui étoit fière et glorieuse de son naturel, ne rabattit rien de son orgueil dans sa plus grande disgrâce: jusqu'à tel point qu'étant en Hollande, réfugiée chez le prince d'Orange et ne subsistant que par lui, elle ne voulut jamais faire l'honneur à sa femme de la baiser en la saluant. Aussi elle n'y fut pas long-temps: car elle en partit à la fin de l'année pour aller en Angleterre, où le Roi ne la désiroit aucunement, et même avoit fait ce qu'il avoit pu pour la détourner d'y aller; mais elle ne laissa pas de s'embarquer pour cela; et le Roi sachant son abord à Douvres, dissimula son ressentiment, alla au devant d'elle avec la Reine sa femme, et ils la reçurent avec toutes les démonstrations d'honneur et d'amitié qu'ils lui purent témoigner. Ils lui firent ensuite une magnifique entrée à Londres, où elle fut logée à Saint-James. Le père de Chanteloube (1) l'avoit toujours gouvernée depuis qu'elle étoit en Flandre; mais un nommé Fabroni, italien, le supplanta, conseillé par Le Coigneux (2), les-

(1) *Le père de Chanteloube*: Oratorien. Il a publié une lettre relative aux affaires de la Reine mère, qui se trouve dans le tome 2 du recueil de pièces de l'abbé Mourgues de Saint-Germain. (*Voyez* ci-dessus la note de la page 74.) — (2) *Le Coigneux*: Jacques Le Coigneux, président à mortier au parlement de Paris; il étoit du conseil de la Reine

quels lui persuadèrent que son séjour dans les terres d'Espagne nuisoit à son raccommodement, parce qu'en France on ne vouloit point de commerce avec des gens demeurant en lieu suspect; mais qu'étant en Angleterre, le Roi son gendre pourroit faire quelque proposition par son ambassadeur. Mais, outre cette raison, cette princesse ajoutoit beaucoup de foi aux prédictions, et on lui avoit dit que le Roi son fils ne vivroit plus guère; et son ambition la portant à songer à la régence, qu'elle avoit déjà eue, ils lui mirent en tête qu'elle lui seroit disputée par la Reine sa belle-fille, laquelle seroit soutenue du roi d'Espagne et du cardinal infant ses frères, qui la feroient arrêter pour ôter cet obstacle à la Reine leur sœur, et lui faciliter les moyens de parvenir au gouvernement de l'Etat. Ce fut le vrai motif qu'elle eut de sortir de Flandre et d'aller en Angleterre.

Durant cet été, le prince Casimir, frère du roi de Pologne, après avoir servi l'Empereur dans ses armées, fut déclaré par le roi d'Espagne vice-roi de Portugal. Pour prendre possession de cette charge il vint à Milan, et de là il s'embarqua à Final pour aller en Espagne; mais en passant sur la côte de Provence il mit pied à terre à Saint-Tropès, et entra déguisé dans la ville, d'où il alla par terre à Toulon et à Marseille, où il observoit avec grand soin la situation des lieux, et la force des villes et des ports. De là étant allé aux Martigues, toujours travesti, il y fut reconnu; et Nargonne, qui y commandoit comme gouverneur de la tour de Bouc, le fit arrêter par ordre du comte

mère. Son second fils François Le Coigneux de Bachaumont fit, de société avec Chapelle, le joli Voyage qui préservera leur nom de l'oubli.

d'Alais, gouverneur de Provence, qui le fit conduire à Salon ; et quelque temps après il fut mené au château de Vincennes.

Cette année, mourut le père Joseph Le Clerc, capucin (1), le principal confident du cardinal de Richelieu, lequel l'avoit employé dans de grandes négociations, principalement en Allemagne, où il avoit fomenté la ligue des princes contre l'Empereur; et la conspiration du Valstein, qui auroit détruit la maison d'Autriche dans l'Empire, si elle n'eût été découverte. Il avoit aussi traité de l'entrée du roi de Suède : enfin c'étoit un fort habile homme qui avoit mis le feu dans toute l'Europe, et, tout capucin qu'il étoit, avoit fait son possible pour rendre les luthériens maîtres de l'Allemagne.

CINQUIÈME CAMPAGNE.

[1639] L'HIVER de cette année se passa en réjouissances, ballets et comédies pour la naissance de monsieur le Dauphin, et chacun contribua à qui feroit mieux paroître la satisfaction qu'il recevoit d'un si grand bonheur : surtout le cardinal de Richelieu s'efforça de témoigner la joie qu'il en ressentoit, en

(1) *Joseph Le Clerc, capucin :* François Le Clerc Du Tremblay, connu sous le nom de *père Joseph*, l'un des principaux instrumens de la politique du cardinal de Richelieu. On l'appeloit *l'Éminence grise.* Il mourut à Ruel le 18 décembre 1638. Le Roi demandoit pour lui, avec les plus vives instances, le chapeau de cardinal, comme on le voit dans une lettre de Louis XIII au maréchal d'Estrées son ambassadeur à Rome, du 12 mars 1637. (*Voyez* l'Histoire de Louis XIII, par le père Griffet, tome 3, page 146.)

faisant danser devant Leurs Majestés le ballet de la Félicité (1). En effet, il avoit grande raison de s'en réjouir, car ce jeune prince reculoit de la couronne Monsieur, qui ne l'aimoit pas; mais d'un autre côté il avoit quelque chagrin de ce que la Reine sembloit devoir être plus considérée, laquelle avoit grande aversion pour lui. C'est ce qui le fit affecter de lui faire voir en toutes occasions qu'elle avoit peu de crédit. Durant ces intrigues de cour, on ne laissoit pas de penser à la guerre; et comme les affaires des alliés donnoient un grand branle à celles de deçà, on envoya de l'argent aux Suédois pour faire diversion en Allemagne, où le maréchal Banier passa l'Elbe, et entra dans le pays de Brunswick et dans la Basse-Saxe, où il assiégea Friedberg qu'il ne prit pas, et y fut blessé; puis il combattit le général Maracini avec avantage. De là étant entré en Bohême, il s'avança jusqu'à Prague; mais à l'approche du général Galas, qui étoit plus fort que lui, il se saisit des villes de Leutmeritz et Brandeis, où il se retrancha et passa le reste de la campagne.

Du côté du Rhin, le duc de Weimar, enflé de gloire de la prise de Brisach, ne songeoit qu'à jouir de sa nouvelle conquête, et à l'assurer en la ravitaillant de tout ce qui étoit nécessaire pour sa conservation. Depuis, ayant laissé le général major Erlac pour y commander, il en partit avec son armée, et entra dans la Franche-Comté par la vallée de Mortau, et marcha

(1) *Le ballet de la Félicité*: Ce ballet fut dansé pour la première fois à Saint-Germain-en-Laye, le 17 février 1639. Il paroît que le Roi y dansa. (*Voyez* les Recherches sur les théâtres, par Beauchamps, t. 3, p. 115.)

jusqu'à Pontarlier proche la source du Doubs, dont il s'empara. De là il investit le château de Joux, beaucoup plus fort que Pontarlier, tant par sa situation que par l'épaisseur des murs et la résolution du gouverneur, qui se défendit bien; mais enfin il fut contraint de se rendre le 14 de février. Il prit ensuite Noscroi et Saint-Claude, qu'il abandonna; puis il retourna en Alsace, où il assiégea et prit Tann, et en même temps marcha vers le Rhin, pour le passer sur un pont qu'il faisoit faire à Neubourg; mais comme il fut prêt d'exécuter ce dessein, il tomba malade d'une fièvre continue et contagieuse, dont il mourut le 18 de juillet, fort regretté dans son armée avec juste sujet, car il avoit de grandes qualités. Il étoit né pauvre cadet d'une illustre maison; et ayant pris le parti du roi de Suède, il avoit si bien appris son métier sous lui, qu'il étoit devenu un des plus grands capitaines de son temps, et par son mérite il étoit parvenu au point de grandeur et de considération où il se trouva quand il mourut. Cet accident embarrassa fort le cardinal de Richelieu, à cause que cette armée étoit composée de vieilles troupes allemandes, commandées par des chefs de même nation, qui se soucioient peu de la France, principalement ceux qui avoient les places entre leurs mains, qui se pouvoient donner à tels maîtres qu'ils voudroient: aussi il n'oublia rien pour les gagner; et cette affaire fut si heureusement conduite par le comte de Guébriant, que le général major Erlac et les principaux de l'armée, comme Dubatel, Rose, Hoëm-Falkenstein et autres, firent serment de fidélité au roi Très-Chrétien, à condition qu'ils auroient un général français, auquel

seul ils obéiroient, et n'en reconnoîtroient point d'autres ; et que, dans les villes, les garnisons seroient moitié françaises et moitié allemandes. Aussitôt que ce traité fut signé, le duc de Longueville, qui étoit en Italie, fut nommé général de cette armée, et en même temps il partit pour se rendre en Alsace par la Suisse, où il arriva le 8 de septembre. Aussitôt les principaux de l'armée furent au devant de lui, et lui renouvelèrent le serment pour le Roi ; puis ayant visité Brisach, il marcha le 7 d'octobre le long du Rhin ; et, passant près de Strasbourg, il se saisit de Germeshein, Neustadt et Binghen, et prit Kreutznach et Bacharach, se préparant à passer le Rhin pour joindre le maréchal Banier.

Après la mort du duc de Weimar, le traité de son armée avec la France fut fort traversé, parce que les Allemands eussent mieux aimé obéir à un prince de leur nation qu'aux Français, pourvu qu'il eût fait la guerre contre la maison d'Autriche. Or, de tous les princes qui briguoient cet emploi, l'électeur palatin y avoit la meilleure part : d'autant qu'étant de même nation qu'eux, il avoit juste sujet de faire la guerre à l'Empereur, qui l'avoit dépouillé de ses Etats dès le vivant de son père, et l'avoit privé de l'électorat pour en revêtir le duc de Bavière. Il avoit si bien conduit sa cabale dans cette armée par le moyen du roi d'Angleterre son oncle, qui offroit de l'argent aux principaux chefs, que son traité étoit fort avancé, dans la pensée qu'ils avoient qu'ayant un électeur à leur tête, ils seroient plus autorisés dans leur pays, et auroient un beau prétexte de pousser leurs conquêtes pour le rétablir dans ses Etats et dignités ; dans lesquels étant

remis par leur moyen, il seroit obligé de leur faire du bien, et de reconnoître leurs services. Bellièvre, ambassadeur en Angleterre, ayant découvert cette menée, en donna promptement avis à son beau-père Bullion, surintendant des finances; et même que l'électeur étoit parti de Londres, à dessein de passer travesti par la France pour aller joindre cette armée. Bullion, sur cette nouvelle, envoya querir les maîtres de poste, et les ayant interrogés, jugea qu'il étoit passé. C'est pourquoi, en l'absence du Roi et du cardinal qui étoient à Grenoble, il dépêcha des gens après, qui connoissoient son visage : lesquels le rattrapèrent à Moulins, faisant le valet de ses suivans. Ils l'arrêtèrent de la part du Roi, et le firent mener au château de Vincennes, sous prétexte qu'il n'est pas permis à un souverain de passer déguisé dans les Etats d'un autre, cette façon d'agir étant suspecte de quelque mauvais dessein. Ce coup facilita le traité qui fut fait ensuite entre le Roi et l'armée du duc de Weimar.

Du côté de Flandre, les deux partis se préparoient à faire puissamment la guerre ; et dès la fin de l'hiver, sur l'avis que le régiment du Châtelier-Berlot étoit sorti de Cateau-Cambresis, le comte de Fuensaldagne, gouverneur de Cambray, le vint attaquer avec six mille hommes et cinq pièces de canon : mais Vantaus, qui commandoit dedans, se défendit quatre jours durant si vaillamment, que le premier jour de mars il fut contraint de lever le siége. Ces petites entreprises n'étoient que des préparatifs à de plus grandes, et le cardinal de Richelieu rouloit perpétuellement dans son esprit des desseins pour recouvrer la réputation qu'il avoit perdue l'année précédente au siége

de Saint-Omer. Durant l'hiver, il reçut des avis de toutes parts de l'état des places des Espagnols, et il consulta long-temps de quel côté l'effort se feroit cette année; mais enfin, après avoir balancé les raisons de part et d'autre, il s'arrêta sur la résolution d'attaquer l'Artois et le Luxembourg. Pour cet effet, il mit trois armées sur pied, dont il donna le commandement de la première à La Meilleraye, grand maître de l'artillerie, son cousin germain; celui de la seconde à Feuquières; et la troisième fut destinée pour secourir celui qui en auroit besoin, sous le maréchal de Châtillon, rappelé de sa maison pour cet emploi.

La Meilleraye étoit petit-fils de cet avocat La Porte dont il a été parlé ci-dessus (1). Il avoit été lieutenant, puis capitaine des gardes de la Reine mère, laquelle le chassa de sa maison avec le cardinal, dont il suivit la fortune. Il avoit eu un régiment au siége de La Rochelle; et le maréchal d'Effiat étant mort, il eut la commission de faire la charge de grand-maître de l'artillerie, de laquelle il fut pourvu en chef par la mort du marquis de Rosny. Il servit de maréchal de camp au commencement de la guerre; et le cardinal le reconnoissant homme de cœur et d'ambition, conçut une bonne opinion de lui, et le trouva le plus propre de tous ses parens à élever aux grands emplois. C'est ce qui l'obligea de le faire cette année général de la principale armée, qu'il composa des meilleures troupes de France, de quantité d'artillerie, de munitions de guerre et de tout ce qui étoit nécessaire, en si grande abondance, qu'il étoit impossible

(1) *Dont il a été parlé ci-dessus* : *Voyez* le Discours qui précède ces Mémoires, page 22.

qu'il ne réussît dans tout ce qu'il entreprendroit. Aussi il ne vouloit pas que le Roi lui pût reprocher le choix qu'il avoit fait de son parent: et pour cela il le voulut mettre en état de ne pas recevoir un affront dans le premier emploi qu'il avoit en chef, ne se souciant pas de sacrifier les deux armées à l'honneur et à la gloire de celle-ci. Il assembla ses troupes près de Dourlens, et le 11 de mai il entra dans l'Artois et s'avança jusqu'à Saint-Paul, d'où il détacha La Freselière, maréchal de camp, pour prendre Lilers, petite ville qui se rendit à la première sommation. Le lendemain, l'armée campa à une lieue d'Aire, ville forte, située entre la Lys et la Laquette, qui l'arrosent des deux côtés. Le grand-maître la fut reconnoître, dans le dessein de l'assiéger; mais il reconnut tant de difficultés dans cette entreprise, tant par la force de la place que par la situation dans un marais, et par l'impossibilité de faire passer des convois, qu'il changea de dessein, et fut camper à Terouane, d'où il dépêcha Le Râle, grand ingénieur, à la cour, qui étoit à Abbeville, pour représenter l'état des affaires, et recevoir l'ordre sur ce qu'il avoit à entreprendre. Trois jours après, Le Râle lui apporta un pouvoir de faire ce qu'il jugeroit à propos.

Aussitôt il marcha vers le Ternois, et le 19 de mai il investit avec deux mille chevaux la ville de Hesdin. Cette place est composée de six bastions revêtus de briques, et a un grand fossé plein d'eau. Ce n'étoit autrefois qu'un village nommé le Petit-Mesnil, que l'empereur Charles v fit fortifier après que le vieux Hesdin fut rasé, qui en est éloigné de demi-lieue; et

sur les cartes il est nommé Hesdin-Fert, à cause que ces quatre lettres sont la devise de Savoie, et que le nouveau Hesdin fut achevé durant qu'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, commandoit les armées de Philippe II dans les Pays-Bas. Le comte de Hanapes, qui en étoit gouverneur, fut fort surpris, parce qu'on avoit tiré une partie de sa garnison pour jeter dans Aire et Saint-Omer. La principale défense dont il se servit d'abord fut de son artillerie, de laquelle il crut épouvanter les assiégeans : car il faisoit tirer sur un homme seul comme sur un gros; dont il se repentit sur la fin du siége, parce qu'il manqua de poudre. Dès le 20, on travailla à la circonvallation, dont la forêt fit une partie par de grands abatis de bois de haute futaie qu'on fit devant qu'elle fût achevée. On ouvrit la tranchée par deux endroits le 22 : l'un sous Lambert, par le régiment de Champagne; l'autre sous Gassion, par celui de Piémont. Dès que l'attaque fut commencée, le Roi voulut aller voir le siége; et pour cet effet il partit le 3 de juin d'Abbeville, et fut jusque sur la rivière d'Authie, où il trouva les marquis de Coislin avec mille chevaux, et le grand-maître une lieue par delà.

Dès que Sa Majesté fut arrivée, les batteries des deux attaques furent servies avec tant de soin, que les assiégés connurent, aussi bien qu'au feu de la mousqueterie, qu'il y avoit dans le camp quelque personne fort considérable; et l'ayant appris plus particulièrement quelques heures après, le gouverneur envoya un tambour savoir où le Roi étoit logé, afin de ne point faire tirer de ce côté-là : ce qu'il observa ponctuellement. Sa Majesté coucha dans la

tente du grand-maître, et toute la nuit on ne vit que feu dans la tranchée, chacun faisant effort de se signaler à la vue de son souverain. Le régiment de Langeron voulut faire le logement sur la contrescarpe; mais les assiégés, qui de leur côté vouloient acquérir de l'honneur en présence d'un si grand monarque, quoique leur ennemi, se défendirent si vaillamment qu'ils repoussèrent ce régiment, et l'empêchèrent de s'y loger. Le lendemain, le Roi partit du camp, et visita en passant le marquis de Varennes, mestre de camp du régiment de Champagne, blessé au bras d'un coup de mousquet, pour donner courage aux autres de s'exposer pour son service. La nuit du 7 au 8, le logement fut fait à l'attaque de Lambert; et le 9, le mineur fut attaché à la pointe de la demi-lune, laquelle fut emportée le 10, nonobstant les grenades, pots à feu et coups de pierre des assiégés; ensuite on travailla à combler le fossé: ce qui donna bien de la peine, à cause de sa grande largeur. Le 18, les Espagnols firent en même temps deux sorties qui furent repoussées; et petit à petit le fossé étant comblé, les mineurs s'attachèrent au corps de la place, et mirent leurs mines en état. Celle de Lambert joua le 27, laquelle, en faisant brèche, rompit le pont par lequel on devoit aller à l'assaut; celle de Gassion ne fit pas si grand effet. Tellement que le grand-maître fit travailler incessamment à réparer le pont, sur lequel, le 28, Majolas, lieutenant des gardes du cardinal, envoyé par lui ce jour-là au siége, fut tué d'un coup de mousquet dans la gorge; et La Freselière, la nuit du 29, reçut, en faisant le logement sur le bastion, la dernière mous-

quetade qui fut tirée, de laquelle il tomba mort : car aussitôt on entendit la chamade pour parlementer, et le jour même le Roi partit de Montreuil pour venir au siége, où il arriva tout à propos pour signer la capitulation, suivant laquelle le comte de Hanapes sortit l'après-dînée avec sa garnison. Il avoit la goutte, et ne se pouvoit tenir à cheval ; de sorte qu'étant à cent pas du Roi, il descendit de carrosse et se fit mettre dans une chaire, dans laquelle on le porta près de Sa Majesté. Il lui fit la révérence, et lui dit que dans le malheur qui lui arrivoit de perdre sa place, il étoit consolé de la rendre à la personne même d'un si grand roi. Il fut reçu fort civilement de Sa Majesté, qui le loua de ce qu'il s'étoit bien défendu.

Après avoir vu passer toute la garnison, le Roi marcha vers la ville pour y faire son entrée ; et, pour plus grande marque de victoire, il affecta d'y entrer par la brèche. Il étoit accompagné de Monsieur et de toute la cour ; et quand il fut au haut de la brèche, il s'arrêta et appela le grand-maître de l'artillerie, lui disant qu'il étoit tellement satisfait de ses services par la prise d'une si forte place, que, pour marque du contentement qu'il en recevoit, il le faisoit maréchal de France. Il fut ensuite descendre dans l'église, où le *Te Deum* fut chanté. Tout le peuple courant pour le voir, un vieillard cria tout haut qu'il avoit plus de quatre-vingts ans, et qu'il n'avoit jamais vu son Roi ; et qu'il n'y avoit qu'une heure qu'il étoit à celui-ci, et qu'il le voyoit déjà. Ces discours lui plaisoient en son cœur : et ayant donné ses ordres au nouveau maréchal de La Meilleraye, il retourna

coucher à Montreuil, et donna le gouvernement de Hesdin à Bellebrune, mestre de camp d'infanterie.

Après que les brèches furent réparées et les lignes rasées, l'armée décampa pour entrer dans le pays, et le Roi partit de Montreuil pour aller en Champagne, où sa présence étoit nécessaire. Le maréchal de La Meilleraye de Hesdin s'alla camper sur le bord du Ternois, à la fin de juillet; et le 2 d'août il passa à la vue de Saint-Omer, et prit les châteaux d'Eperlecq et de Ruminguen. Le 4, il prit son logement à Polincoue, d'où il détacha La Ferté-Senneterre, nouveau maréchal de camp en la place de La Freselière, pour se saisir de Mariekerke, dont le fort se rendit après quelques volées de canon. Il y en avoit un autre à une lieue de là, nommé le fort d'Hennuin, de grande conséquence, situé entre des canaux fort larges et fort creux, qui empêchoit l'entrée des Français dans la Flandre. Les Espagnols craignoient qu'ils ne s'en emparassent; et, pour s'y opposer, ils s'avancèrent jusqu'au fort de Saint-Nicolas, lequel est sur une digue par laquelle il faut passer nécessairement, à cause que tout le pays est coupé de canaux nommés vulgairement *watergans*. Le maréchal de La Meilleraye eut nouvelle par le colonel Gassion, qu'il avoit envoyé devant, de l'approche des Espagnols: ce qui lui fut confirmé par La Ferté-Senneterre. Aussitôt il partit de Polincoue, où il laissa les bagages avec une partie de l'armée, et avec le reste il alla joindre La Ferté. Il apprit que les Espagnols avoient passé la rivière d'Aa, et marchoient droit à lui; en même temps il alla au devant d'eux, et ayant séparé ses troupes en deux, il marcha pour les attaquer à

droite et à gauche. Comme le pays est plein de prairies coupées de fossés, les Français ne pouvant passer sur la digue parce qu'il y eût fallu défiler, furent contraints de se jeter dans l'eau jusqu'au cou pour traverser les canaux qui coupent le pays; et le maréchal fit pointer sur la digue deux canons qui rompirent les barricades des Espagnols, lesquels furent attaqués en même temps des deux côtés par les Français, qui essuyèrent les coups de leur artillerie et leur première salve de mousquets, et puis furent à eux les piques basses et l'épée à la main, où d'abord ils mirent en désordre les régimens de Fuensaldagne et de Sayavedra, et prirent quatre pièces de canon qui étoient sur la digue; mais voulant avancer plus avant, ils furent reçus avec une grêle de mousquetades tirées du gros de leur armée, derrière le fort, qui ne se pouvoit forcer, étant soutenu du comte de Fuentès. C'est pourquoi le maréchal de La Meilleraye commanda la retraite, qui fut faite par le colonel Gassion le 5 d'août. Il emmena les quatre pièces de canon prises dans ce combat à Polincoue, où étoit l'armée. Le chevalier de Montcler fut blessé au bras, dans cette mêlée, d'un si grand coup, qu'il en fut estropié toute sa vie.

Après la journée de Saint-Nicolas, le maréchal de La Meilleraye décampa, et vint se poster à Anuain, où il demeura quelques jours pour se rafraîchir. Il envoyoit de là souvent des partis à la guerre pour savoir des nouvelles des Espagnols, qui étoient campés à Saint-Venant sur la Lys, près duquel il y a un grand village nommé Saint-Ybergue, où Ludovic, général des Croates, étoit logé à une lieue du camp. Dès qu'il

eut cet avis, il partit d'Annain avec deux mille cinq cents chevaux; et ayant marché toute la nuit, il trouva Ludovic dans un grand marais où il y avoit une chaussée sur laquelle il falloit passer pour aller dans son quartier; et ainsi se trouvant éloigné de sept lieues de l'armée française, il se croyoit en sûreté. Sur cette confiance, beaucoup s'étoient logés deçà la chaussée, où ils furent attaqués par La Ferté-Senneterre, qui les surprit d'une telle façon qu'ils prirent d'abord la fuite, et se sauvèrent par dessus la digue pour rejoindre le quartier; mais ils furent poursuivis si vivement, que les Français entrèrent pêle-mêle avec eux dans leur camp, qui fut enlevé après un combat assez léger, dans lequel le marquis de Boissy fut tué. Ludovic se sauva à Saint-Venant; et après avoir pillé ce quartier et enlevé plus de six cents chevaux, le maréchal de La Meilleraye se retira le 24 d'août en son camp, où il demeura tout le mois de septembre, sur la fin duquel il se logea à Manicour, dont la tour endura quelques coups de canon. De là il campa à Aubigny sur la Scarpe; puis il passa la Canche, et prit son logement sur l'Authie, où il sépara ses troupes dans des villages, pour les envoyer passer l'hiver dans leurs garnisons.

Il a été dit ci-dessus que le Roi avoit trois armées en campagne sur la frontière des Pays-Bas: une sous le grand-maître de l'artillerie, dont nous avons vu le progrès; l'autre sous Feuquières, destinée pour le Luxembourg; et la dernière sous le maréchal de Châtillon. Or, dans le même temps que le grand-maître assiégea Hesdin, Feuquières investit Thionville, place forte située sur la Moselle, quatre lieues

au dessous de Metz. Il arriva devant le 26 de mai, et en même temps il fit travailler à la circonvallation et à la construction des ponts pour la communication des quartiers; mais avant que les lignes fussent ache-ées, Piccolomini, qui voyoit deux places consi-érables attaquées en même temps, ne sachant de el côté tourner, résolut enfin de marcher droit à onville, parce qu'il trouvoit plus de facilité à le urir que Hesdin où le Roi étoit en personne, qui t fait fournir ce camp de tout ce qui étoit néces-avec tant de soin, qu'il n'osa songer à l'attaquer. rna donc tête du côté de Thionville, et arriva à des lignes le 7 de juin. Dès la veille, Feuquières a[illegible]u avis de sa marche: mais il ne crut pas qu'il d[illegible]r si vite. Il ne laissa pas de donner ses ordres en[illegible]'il fût attaqué; et au lieu de rejoindre ses qu[illegible]éparés pour combattre en gros, il fit met[illegible]oupes sous les armes, chacune dans son quar[illegible]rte que Piccolomini étant arrivé, donna furieu[illegible]ans celui de Navarre, qu'il emporta; et aprè[illegible]tré dedans, il chargea avec sa cava-lerie de[illegible]bataillons de ce régiment, étant sou-tenu de [illegible]nterie, qui prit les Français par le flanc. La [illegible] fut fort chaude; mais la cavalerie française ayant lâché le pied, les régimens de Navarre et de Grancey furent entièrement défaits : le marquis de Fors, mestre de camp de Navarre, y fut pris prisonnier; Monbleru, lieutenant colonel, tué; et Daverne, premier capitaine, trouvé parmi les morts tout percé de coups: dont il réchappa. Le régiment de Beauce s'étoit avancé pour les secourir, mais trop tard: si bien qu'il fut chargé et défait comme les

autres, et le comte d'Onzain, mestre de camp, tué; celui de Bussy-Rabutin, qui suivoit, reçut un pareil traitement. Alors Piccolomini voyant la place secourue, entra dedans, et passa sur le pont de l'autre côté de la rivière, où il ne trouva personne, parce que les Français avoient tous passé du côté de l'attaque. Piccolomini voyant cela, retourna tout court d'où il étoit venu; et ayant pris cinq pièces de canon dans la ville, il attaqua le gros de l'armée qui étoit ensemble, et le défit avec peu de résistance, parce que la cavalerie, à l'imitation de celle du matin, s'enfuit sans combattre, et se sauva dans Metz sans tourner tête: tellement que l'infanterie, accablée de la multitude, fut taillée en pièces. Saint-Paul, maréchal de camp, voulant rallier les fuyards, y perdit la vie. Moulinet, mestre de camp de cavalerie, aima mieux suivre la même fortune que tourner le dos. Feuquières eut le bras cassé d'une mousquetade, étant à la tête des carabins, avec lesquels il vouloit secourir les régimens de Picardie et de Rambure, qui étoient en déroute; et se trouvant abandonné de la cavalerie, il fut entouré d'une troupe d'Espagnols qui le prirent et le menèrent dans Thionville, où il mourut quelque temps après de ses blessures, sacrifié à la fortune du grand-maître. Saint-Aoust, commandant l'artillerie, fut pris avec son canon et tout le bagage. Piccolomini, se voulant servir de sa victoire et profiter du gain de cette bataille, marcha diligemment pour secourir Hesdin; mais il eut nouvelle en chemin de la difficulté qu'il y avoit dans cette entreprise par la présence du Roi, la force de l'armée et la bonté des retranchemens. Si bien que ne voulant pas hasarder l'honneur qu'il

venoit d'acquérir, il trouva plus à propos de faire une diversion, et d'assiéger une place en France. Il jeta les yeux sur Mouson, ville située sur la Meuse, assez mal fortifiée, laquelle il investit le 17 de juin ; et, sans s'amuser à faire des lignes, il attaqua la nuit suivante tous les dehors, qui, après une vigoureuse défense faite par Refuge, furent emportés. Aussitôt Piccolomini fit dresser deux batteries, dont il battit si furieusement la place, mauvaise d'elle-même, qu'il fit brèche ; et en même temps fit donner deux assauts qui furent soutenus vertement, et vigoureusement repoussés. Il se préparoit à en faire donner un troisième, lorsqu'il apprit que l'avant-garde du maréchal de Châtillon paroissoit pour secourir Mouson. Ce maréchal étoit à Vervins quand la bataille de Thionville fut donnée ; et ayant marché sur l'heure pour arrêter le progrès des Espagnols, il arriva le troisième jour à Grandpré, où il apprit des nouvelles de ce siége. Le marquis de Praslin l'y vint joindre avec ce qu'il avoit pu rallier de cavalerie du débris de la déroute ; et le jour même il fut camper à Buzancy, et le lendemain à Saint-Pierremont, d'où il détacha le comte de Saligni avec deux mille chevaux pour s'avancer vers Mouson, durant qu'il suivoit avec le reste de l'armée. Il n'arriva qu'à quatre heures après midi à la vue de la ville, quoiqu'il fût parti de fort grand matin, à cause que le pays est fort couvert, et qu'il faut souvent défiler. Les Espagnols étoient campés de l'autre côté de la rivière, et avoient seulement une garde de celui-ci, laquelle se retira au gros à la vue de l'armée française qui descendit dans la plaine, et jeta mille hommes dans la ville. Dès que Piccolomini l'eut aperçu

d'une hauteur où il étoit, il fit retirer son canon des batteries et leva le siége, faisant sa retraite à Yvoix le 21 au matin. Il avoua qu'il ne s'attendoit pas à ce secours; et qu'il n'eût jamais cru qu'ayant battu une armée, la grande étant occupée à un siége, une troisième se pût rencontrer assez forte pour l'empêcher de prendre une mauvaise place, qu'il pensoit emporter d'emblée; et qu'il n'y avoit que la France qui pût avoir de telles ressources. Refuge, capitaine au régiment des Gardes, acquit beaucoup d'honneur à la défense de cette ville, et rendit un service considé rable à l'Etat. Comme Piccolomini ne vouloit pas perdre de temps, il marcha du côté de Hesdin pour voir s'il pourroit tenter de le secourir; mais en ayant su la prise, il s'arrêta sur la rivière de Meuse à Givet, au pied de Charlemont. Cependant le Roi et le cardinal, après la réduction de Hesdin, partirent d'Abbeville le 7 de juillet, pour s'approcher de la frontière de Champagne; et ayant fait grande diligence, ils arrivèrent à Mézières le 25 du même mois, et le 29 à Donchery. Le 30, le Roi passa dans la prairie de Sedan, où tout le canon de la ville le salua; mais les portes demeurèrent bien fermées, parce que le comte de Soissons y étoit toujours en défiance du cardinal. Il ne sortit point aussi de la ville, mais seulement il envoya faire compliment au Roi par le vicomte de Sardini; et la duchesse douairière de Bouillon vint lui faire la révérence à Mouson, où il arriva le soir. Il fit incontinent marcher le maréchal de Châtillon vers Yvoix, qu'il investit le premier d'août; et le soir même il fit ouvrir la tranchée. Le lendemain, deux batteries commencèrent à jouer, et le même

jour le Roi et le cardinal vinrent voir le siége, et retournèrent coucher à Mouson. Le 3, ils revinrent encore au camp, et virent rendre la ville et sortir la garnison, qui fut conduite à Bastoigne. Le Roi fit raser Yvoix. Le maréchal de Châtillon se campa à Consavoi, où il demeura jusqu'au quartier d'hiver; et le Roi continua son voyage de Grenoble, comme nous dirons ci-après.

Durant le siége de Hesdin, le jeune Cinq-Mars commença d'entrer en faveur auprès du Roi. Il étoit second fils du défunt maréchal d'Effiat, que le cardinal avoit élevé à la surintendance des finances et à la dignité de maréchal de France; et comme il l'avoit aimé durant sa vie, il eut soin de ses enfans après sa mort : mais ne reconnoissant pas au marquis d'Effiat les qualités nécessaires pour le pousser dans la cour, il jeta les yeux sur son second frère, le jugeant propre à être élevé à une grande fortune. Il étoit beau, de belle taille, de bonne mine, avoit de l'esprit, fort agréable dans la rencontre et dans la conversation. C'est pourquoi, étant fort jeune, le cardinal lui fit donner une des dix compagnies nouvelles que le Roi ajouta au régiment des Gardes en 1635, où ayant servi quelque temps, pour l'approcher de la personne du Roi et lui donner quelque rang il le fit pourvoir de la charge de maître de la garde-robe, par la démission du marquis de La Force. Il vécut dans cet emploi fort honorablement, contre le gré du Roi, qui n'aimoit pas les somptuosités en habits ni en linge, et ne vouloit souvent pas porter ce qu'il lui faisoit faire, parce qu'il étoit trop magnifique, et lui en faisoit réprimande. Mais comme la libéralité est

toujours plus estimable que l'avarice, l'inclination qu'il avoit pour la dépense lui donnoit beaucoup d'amis, et lui attiroit l'estime du cardinal; lequel voyant que le Roi ne pouvoit se passer de favori, et qu'il n'en avoit point repris depuis l'éloignement du duc de Saint-Simon, choisit celui-ci pour le mettre en sa place, afin d'avoir une créature auprès de Sa Majesté à laquelle il se pût confier, et qui eût soin d'empêcher qu'il ne se passât rien contre ses intérêts. Une des choses qui le porta plus à ce dessein fut l'amour chaste que le Roi avoit pour madame de Hautefort, qui lui étoit suspecte et lui donnoit de l'inquiétude, parce qu'elle ne l'aimoit pas, tant par l'aversion qu'elle avoit pour lui qu'à cause qu'elle étoit entièrement à la Reine. Or l'amour du Roi n'étoit pas comme celui des autres hommes: car il aimoit une fille sans dessein d'en avoir aucune faveur, et vivoit avec elle comme avec un ami; tellement que quoiqu'il ne soit pas incompatible d'avoir ensemble une maîtresse et un ami, à son égard cela ne se pouvoit accorder, parce que sa maîtresse étoit son unique ami, et une confidente à laquelle il découvroit tous les mouvemens de son cœur, et même les chagrins qu'il avoit quelquefois contre le cardinal, qu'elle ne tâchoit pas d'apaiser: ce dont il étoit bien averti. Il ne laissoit pas, quand elle avoit des disputes avec le Roi, de s'entremettre de leur raccommodement; et sous ombre d'être médiateur, il la ruinoit dans son esprit, en le dégoûtant du peu de complaisance qu'elle avoit pour lui. Pour être toujours dans cette intrigue, il accoutuma le Roi à lui faire ses plaintes quand il n'étoit pas content d'elle : comme une fois, sur un

grand démêlé qu'il y eut entre eux, il la menaça du cardinal, comme d'un homme bien plus redoutable que lui, et s'en alla lui écrire la mauvaise satisfaction qu'il avoit d'elle; puis rentra chez la Reine, tenant la lettre à la main, et lui disant : « Voilà votre sauce « que je fais à monsieur le cardinal. » Aussitôt elle lui arracha la lettre des mains, et voulut s'enfuir : mais le Roi la retint par le bras pour la lui ôter; et elle ne voulant pas la rendre, la fourra sous son mouchoir de cou pour la mettre en sûreté, et ouvrant les bras lui dit : « Prenez-la tant que vous voudrez « à cette heure; » car elle le connoissoit trop bien pour croire qu'il voulût toucher en ce lieu-là. Elle ne se trompa point aussi, car il retira ses mains comme du feu; et rencontrant le duc d'Angoulême, il lui conta, tout en colère, ce qui s'étoit passé. Sur quoi ce duc lui donna le conseil qu'il auroit pris pour lui, en disant qu'il avoit tort de n'avoir pas mis la main dans son sein pour reprendre la lettre; mais il n'étoit pas capable de recevoir une telle instruction. Or, comme le cardinal avoit résolu de perdre madame de Hautefort, il prit le temps du voyage du Roi, durant lequel elle ne le voyoit point; et, profitant de son absence, il fit une cabale de ceux qui étoient à lui du petit coucher, pour dire du bien de Cinq-Mars, et insensiblement le faire entrer dans ses bonnes grâces. Cette intrigue réussit : car le Roi étoit fort susceptible des impressions qu'on lui donnoit, et il se laissoit tellement gouverner par le cardinal, qu'il aimoit et haïssoit selon sa volonté. Ainsi il commença de parler à Cinq-Mars à Abbeville plus qu'il n'avoit accoutumé; et cette familiarité alla toujours aug-

mentant durant le voyage jusqu'à Mézières, où sa faveur parut ouvertement par une telle rencontre. Il dînoit en compagnie avec beaucoup de gens de qualité, et entre autres avec le duc de Nemours l'aîné, qui étoit un prince aussi bien fait et spirituel qu'aucun qui fût dans le royaume, mais fort jeune et étourdi. Comme Cinq-Mars et lui étoient de même âge, ils se raillèrent durant le dîner. Le duc attaqua l'autre le premier, lequel répondit fort hardiment: dont le duc s'offensa, croyant que Cinq-Mars lui devoit du respect comme prince; mais il n'en demeuroit pas d'accord: car, fier comme il étoit, et enflé de gloire de sa faveur naissante, il croyoit ne lui devoir que le pas. Il le montra bien quand le fruit fut venu: car le duc, en mangeant des cerises, en jeta un noyau dans le nez de Cinq-Mars, lequel aussitôt lui en jeta un autre qui donna dans son œil: dont se sentant blessé, il sortit de table pour lui sauter au collet; mais tout le monde se mit entre deux, et les sépara. Sur ce bruit, toute la cour prit parti; et le duc de Nemours trouva peu d'amis, tous les courtisans tournant du côté de Cinq-Mars pour plaire au Roi, qui se déclara hautement pour lui, et témoigna savoir gré à ceux qui s'étoient offerts à lui; et depuis il tint publiquement la place de favori. Après la prise d'Yvoix, le Roi s'en alla à Lyon par la Bourgogne, et de là à Grenoble, où il vit madame la régente de Savoie sa sœur, et séjourna quelques jours avec elle. Il en repartit le 10 d'octobre pour retourner à Lyon, d'où il s'alla embarquer à Rouane sur la Loire, et descendit jusqu'à Briare, où il quitta l'eau; et s'étant remis en carrosse, il arriva le 3 de novembre à Fontai-

nebleau, où la Reine l'attendoit. Or, comme il avoit donné son cœur à son nouveau favori, et qu'il lui avoit promis qu'il ne seroit point partagé, il voulut le lui témoigner à la vue de madame de Hautefort, qu'il salua comme les autres dames sans lui rien dire, et depuis ne lui parla plus jusqu'à Saint-Germain, où il lui envoya ordre de sortir de la cour. Elle répondit, à celui qui lui porta ce commandement, qu'elle n'en croyoit rien, parce que sur plusieurs brouilleries qu'elle avoit eues avec le Roi, elle lui avoit dit que, de l'humeur dont elle le connoissoit, elle s'attendoit à être bientôt chassée par la jalousie que le cardinal avoit de sa faveur, et qu'il n'auroit jamais la force de la maintenir; mais qu'il lui avoit répondu que cela ne seroit jamais: qu'elle ne crût point ceux qui lui porteroient de telles nouvelles; qu'il ne les avoueroit jamais. C'est pourquoi, ajoutant foi à ses paroles, elle ne le croiroit point si elle ne l'entendoit de sa bouche propre. Sur cette réponse, on lui envoya une lettre de cachet dont elle se moqua, disant qu'elle étoit écrite sans ordre du Roi, et qu'il falloit qu'elle parlât à lui: mais elle ne put obtenir d'audience. Tellement qu'étant résolue de ne point partir qu'elle ne l'eût vu, elle baissa sa coiffe de peur d'être reconnue, et alla l'attendre dans la salle des gardes, par où il devoit passer pour aller à la messe. Dès qu'elle l'aperçut, elle s'approcha de lui, et, levant sa coiffe, lui dit que sur sa parole elle n'avoit pu ajouter foi à ceux qui lui avoient ordonné de sa part de se retirer; et qu'elle ne le pouvoit croire après les protestations qu'il lui avoit faites, s'il ne lui disoit lui-même. Jamais homme ne fut si embarrassé que lui: car il ne s'attendoit pas

à une telle rencontre. Il fut aussi tellement surpris, que, tout honteux et décontenancé, il lui dit qu'il étoit vrai qu'il l'avoit commandé, et qu'il avouoit celui qui lui avoit porté l'ordre; et sans lui donner le temps de répondre, il passa vite tout interdit. Elle se retira le même jour, et la faveur demeura tout entière à Cinq-Mars, lequel ne se contentant pas de la charge qu'il avoit, en voulut avoir une plus grande. Le Roi lui offrit celle de premier écuyer qu'avoit le duc de Saint-Simon, disant qu'elle étoit comme attachée aux favoris, puisque Baradas et Saint-Simon l'avoient possédée l'un après l'autre. Mais la présomption de ce jeune homme étoit si grande, qu'il reçut cette proposition comme une injure, disant qu'étant maître de la garde-robe, la charge de premier écuyer ne le releveroit pas, et que l'exemple de ces deux favoris ne lui convenoit pas, à cause qu'il étoit fils d'un maréchal de France; et que les autres étoient de petits pages, qui s'étoient estimés trop honorés de cette charge en quittant les couleurs. Le cardinal soutenoit son ambition. Tellement que le Roi trouva bon que Saint-Aoust allât trouver le duc de Bellegarde, pour lui persuader de recevoir récompense de la charge de grand écuyer. Il eut grande peine à s'y résoudre; mais enfin considérant qu'il avoit près de quatre-vingts ans, et que sa disgrâce entraînoit celle de ses neveux qu'il tenoit comme ses enfans, lesquels Cinq-Mars promettoit de faire revenir à la cour, et même de faire tomber la charge de maître de la garde-robe qu'il avoit entre les mains du marquis de Montespan, l'aîné de ses neveux, il y consentit, et Saint-Aoust apporta sa démission à Saint-Germain. Cinq-

Mars en fut aussitôt pourvu; et le 15 de novembre il en fit le serment, et prit en même temps le titre de monsieur le grand.

Durant le voyage du Roi, Du Hallier, gouverneur de Lorraine, prit le château de Moyen; et le prince d'Orange, qui avoit promis de faire une grande diversion, fit semblant d'assiéger Gueldres, qu'il envoya investir par le comte Henri-Casimir: mais trois mille hommes s'étant jetés dedans, il lui manda de se retirer; et ainsi il ne fit aucun progrès sur terre. Mais sur mer, le roi d'Espagne avoit équipé une grande flotte, avec laquelle il prétendoit envoyer un secours considérable aux Pays-Bas, tant d'hommes que d'argent. Elle partit de la Corogne, et fit voile pour doubler la pointe de Bretagne et entrer dans la Manche d'Angleterre; mais l'amiral de Hollande, Martin-Herpers Tromp, en ayant eu avis, résolut de la combattre en passant; et s'étant mis en mer, il l'attaqua le 17 d'octobre entre la France et l'Angleterre. Les deux armées se canonnèrent depuis deux heures après minuit jusqu'à dix heures du matin, que la poudre manqua aux Hollandais, lesquels envoyèrent à Calais en demander au comte de Charost, qui regardoit le combat de dessus les dunes, et entendoit à clair les coups de canon. Il leur fournit tout ce qui leur étoit nécessaire; mais dans cet intervalle les Espagnols se retirèrent dessous les dunes d'Angleterre, comme dans un asyle, où les Hollandais les suivirent. Encore que les Anglais fussent neutres, ils ne laissoient pas de tirer dessus les vaisseaux des deux partis, pour les éloigner de leurs côtes. Cependant la poudre arriva de Calais, et les Espagnols en firent

venir de Londres ; ensuite de quoi la mêlée fut grande et le combat rude : en sorte que le feu et la fumée empêchoient de discerner les objets. Toute la mer étoit en flammes, et le tonnerre de l'artillerie si grand, qu'on ne se pouvoit entendre ; mais enfin la victoire tourna du côté des Hollandais, et la flotte d'Espagne fut toute brisée. Une partie des vaisseaux se sauva sur la côte d'Angleterre, l'autre échoua sur celle de France, et le reste fut pris ou coulé à fond. Don Antonio d'Oquendo se retira dans Dunkerque avec un vaisseau tout percé, et cette armée fut entièrement dissipée : tellement que la Flandre fut privée du secours qu'elle en attendoit.

Sur la fin de l'année dernière, nous avons vu qu'après la perte de Verceil la régente de Savoie avoit été affligée par la mort du duc François-Hyacinthe son fils aîné ; et qu'à l'avénement à la couronne du duc Charles-Emmanuel son puîné, les princes ses beaux-frères lui disputoient la régence, et même avoient été nommés tuteurs par l'Empereur, comme d'un fief de l'Empire. Pour soutenir cette nomination, le roi d'Espagne fit partir le prince Thomas des Pays-Bas, lequel passa par l'Allemagne et se rendit à Milan, où le cardinal de Savoie se trouva, et le duc de Modène leur neveu, qui revenoit d'Espagne, et alors étoit grand partisan de cette couronne-là. Ils s'abouchèrent tous trois avec le marquis de Léganès, et résolurent ensemble de tâcher de chasser la régente du Piémont avec tous les Français, et de s'en rendre maîtres pour gouverner l'Etat durant la minorité du duc, selon l'intention de l'Empereur. Ils commencèrent par un manifeste qu'ils firent publier, par lequel

ils protestoient que leur dessein étoit de protéger les peuples contre l'invasion des Français, entre les mains desquels la duchesse s'étoit mise avec son fils : ils exhortoient tous les sujets du duc à se joindre à eux pour délivrer leur souverain de la puissance des étrangers, et le remettre en liberté en les chassant de ses Etats. Cette déclaration fit grande impression dans l'esprit des Piémontais, qui n'étoient pas satisfaits de la duchesse ni des Français, et encore moins des favoris qui gouvernoient la régente, lesquels lui attiroient la haine publique. Elle se trouva bien empêchée dans ces embarras d'affaires ; et ne se sentant pas assez forte pour résister à une si grande conspiration, elle eut recours au roi Très-Chrétien son frère, qui lui promit sa protection.

Le cardinal de Richelieu ne pouvoit oublier l'intrigue que le père Monod avoit faite à Paris avec le père Caussin pour le perdre; et se prévalant de l'état où étoit la duchesse, il prit le temps de s'en venger. Il se servit pour cela du cardinal de La Valette, lequel dit à la régente que le père Monod étoit suspect d'avoir intelligence avec les princes de Savoie, et que tant qu'il seroit dans ses conseils, le Roi ne pouvoit plus avoir de confiance en elle. Ce compliment ne plut pas à la duchesse, parce qu'elle aimoit ce père, lequel avoit été employé par le duc Charles-Emmanuel, et depuis par Victor-Amédée, duquel il étoit considéré comme habile homme, et fort affectionné à son service. Elle avoit résisté depuis dix-huit mois aux instances qu'on lui avoit faites pour son éloignement; mais alors elle ne put le soutenir, parce que le cardinal, pour satisfaire à sa propre passion, la ré-

duisit, ou à se voir exposée à la merci de ses beaux-frères ses ennemis jurés, ou à se jeter aveuglément entre les bras du Roi son frère. Dans cette extrémité elle se trouva contrainte, à son grand regret, de contenter le cardinal; et pour cet effet elle fit arrêter le père Monod, et l'envoya sous bonne garde dans le château de Montméliant. Elle résista seulement en ce point que, quelque persécution qu'on lui fît pour l'obliger à l'envoyer en France, elle ne le voulut jamais, connoissant, par l'humeur vindicative du cardinal, que sa vie eût été en grand danger si elle eût été entre ses mains. Durant ces intrigues, le duc de Candale, un des généraux français, mourut d'une fièvre, et le cardinal de La Valette demeura seul général de l'armée. Chavigny, secrétaire d'Etat, fut envoyé à Turin pour servir de conseil à la Régente, et la faire agir selon les intentions de la cour. Le premier projet qu'il fit après son arrivée fut de lui persuader d'envoyer son fils en France pour être élevé auprès de monsieur le Dauphin, en lui faisant connoître que, dans l'aliénation des esprits des Piémontais pour elle, et leur affection pour leurs princes, il n'étoit pas en sûreté; et que si par malheur les peuples se saisissoient de sa personne et le mettoient entre les mains de ses oncles, elle seroit perdue sans ressource. Elle para ce coup-là fort adroitement; et seulement pour empêcher que son fils ne courût cette fortune, elle l'envoya demeurer à Chambéry, capitale de Savoie, où les esprits n'étoient pas si aigris contre elle, et qui étoit proche de France, pour l'y retirer dans une nécessité. Cependant on faisoit filer des troupes de tous côtés; et comme on vouloit faire deux

corps d'armée, le duc de Longueville fut envoyé pour en commander un. Les princes de Savoie de leur côté ne s'endormoient pas: car ayant mis leurs troupes ensemble, le prince Thomas s'avança vers le Piémont pour faire éclater l'intelligence qu'il avoit avec beaucoup de gouverneurs, qui n'attendoient que sa présence pour se déclarer. Cela parut à son entrée dans le pays: car toutes les villes de dessus le Pô se rendirent à lui sans résistance. Chivas lui ouvrit les portes dès qu'il se présenta; ensuite il fut reçu dans Crescentin et dans Verrue, et le marquis de Léganès mit le siége devant Trino, qu'il battit si rudement qu'il en fut maître bien plus tôt que le cardinal de La Valette ne crut: car s'étant avancé pour le secourir, il apprit en chemin qu'il étoit pris. Ces pertes mirent le parti de la Régente en grande consternation, et donnèrent une terreur si forte dans l'esprit de ceux qui la servoient, que voyant les villes se rendre par la trahison des gouverneurs et par la mauvaise volonté des peuples, ils se préoccupèrent de la pensée que tout étoit perdu; et l'impuissance dans laquelle ils se trouvoient leur ôtant la hardiesse et leur donnant de la timidité, ils abandonnoient les lieux où ils étoient aux partisans des princes, et pour sauver leurs biens se soumettoient aux plus puissans. Ainsi tout leur faisoit joug; et ces bons succès donnant courage au prince Thomas de pousser ses progrès, il se joignit au marquis de Léganès pour s'avancer ensemble vers Turin. Ils partirent de Chivas le 13 d'avril, et le lendemain parurent à la vue de la ville à Notre-Dame de la Campagne, espérant que le peuple, fort nombreux, se déclareroit pour eux et leur ouvri-

roit les portes ; mais la Régente prévoyant ce danger, avoit fait entrer dedans six mille Français, qui tinrent le peuple dans le devoir, et l'empêchèrent de faire paroître sa mauvaise volonté. Le 17, le prince Thomas vint au Valentin, où la cavalerie française sortit pour faire le coup de pistolet. Le 18, il emporta un des faubourgs du Pô, et il y fit faire deux batteries contre les murailles de la ville, dans laquelle il fit jeter quantité de bombes ; mais la grande garnison qui étoit dedans tint le peuple en bride, et fit de si grandes sorties que le prince Thomas connut par là que Turin n'étoit pas une ville à emporter d'emblée. C'est pourquoi il se retira le 25 du mois, et se sépara du marquis de Léganès pour se présenter devant Jurée, qui lui ouvrit les portes. En même temps Saluces, Ast, Fossan, Coni et quelques autres villes se déclarèrent de son parti, et tous les courriers qui arrivoient à Turin ne portoient nouvelles que de places révoltées : tellement que la Régente voyant que tout conspiroit à sa ruine, étoit si abattue qu'elle ne savoit quel remède appliquer à son mal. Le cardinal de La Valette et Chavigny la consoloient le mieux qu'ils pouvoient; et durant que le prince Thomas étoit éloigné, ce cardinal sortit de Turin et attaqua Chivas, situé sur le Pô à quatre lieues de là, pour donner un peu de liberté à cette ville, bloquée par toutes celles qui l'environnoient. Il le prit en trois jours; et le duc de Longueville en même temps reprit Saluces, d'où il alla mettre le siége devant Fossan, dont les habitans, intimidés de la crainte du châtiment pour leur révolte, capitulèrent, et obtinrent pardon. De là, le duc fut attaquer Beneville, qui fut emporté d'assaut par

les régimens de Batilly et de Villandry, qui passèrent tout au fil de l'épée.

Le cardinal de Savoie étoit dans Coni, qui ménageoit doucement l'esprit de ceux de Nice; mais, pour l'en empêcher, le comte d'Harcourt, avec l'armée navale, entra dans le port de Villefranche, pour assurer ce pays dans l'obéissance, et s'opposer au dessein de faire révolter le château de Nice, un des plus forts et des plus importans de tous les Etats de Savoie. A son arrivée, tout parut calme; mais dès qu'il en fut parti, la garnison du château mit le gouverneur dehors, et reçut le cardinal de Savoie, lequel y établit son séjour; et ensuite le port de Villefranche se déclara aussi pour lui. Le prince Thomas, de son côté, ne se rebuta pas pour avoir manqué Turin; il connoissoit l'inclination du peuple pour lui, et il savoit que la grosse garnison des Français en étoit sortie, et que les habitans y étoient les plus forts. C'est pourquoi, averti par ceux de sa faction, il se présenta devant la ville le premier jour d'août au soleil levant, après avoir marché sans bruit toute la nuit, de peur d'être découvert. Il fit en même temps avancer de ses gens pour avertir ceux de son intelligence, qui le reçurent dans la ville avec acclamation de tout le peuple. La Régente étoit au lit dans le palais, qui ne se défioit de rien; mais s'étant éveillée sur le bruit, elle n'eut le loisir que de prendre une jupe, et de se sauver quasi toute nue dans la citadelle, au grand regret du prince, qui envoya en diligence au palais pour se saisir de sa personne, mais trop tard. Voyant sa proie échappée, il se retrancha devant la citadelle, qui battoit la ville à coups de canon; et, sur ce bruit, l'armée française

s'approcha, et se vint camper derrière pour la soutenir. Les généraux français sachant que la ville étoit ouverte du côté de la citadelle, voulurent tenter de la reprendre par là. Pour cet effet, ils firent une grande attaque le lendemain, où ils furent repoussés avec perte, parce que le prince Thomas s'étoit fort retranché, et avoit avec lui toute son armée et le peuple à sa dévotion. Le marquis de Nérestan, maréchal de camp, et le chevalier d'Alincourt, y furent tués. Durant ces combats, la Régente étoit enfermée dans la citadelle, qui ne savoit à qui se fier, voyant tous ses sujets contre elle. Cela l'obligea de la remettre entre les mains des Français, et de se retirer auprès de son fils à Chambéry. En même temps toutes les troupes françaises se joignirent près de la citadelle, et les Espagnols derrière la ville, pour soutenir chacune la partie qu'elles tenoient, et tâcher à se rendre maîtresses de l'autre : en sorte que Turin étoit l'objet sur lequel toute la chrétienté avoit la vue attachée. Mais lorsqu'on s'y attendoit le moins, Cafarelli, nonce de Sa Sainteté, négocia si bien de tous côtés, qu'il moyenna une suspension d'armes dans l'Italie pour deux mois, savoir depuis le 15 d'août jusqu'au 15 d'octobre. Après cette trève, les armées se mirent en quartiers, et le duc de Longueville alla commander l'armée du duc de Weimar en Allemagne, comme on a vu ci-devant.

Cependant la Régente étoit à Chambéry, fort étonnée de l'état où étoient ses affaires; et ce qui l'embarrassoit le plus étoit qu'elle se défioit de tous ses sujets, qu'elle croyoit gagnés par les princes, lesquels l'offensoient tous les jours de plus en plus

par des outrages sensibles, s'attaquant à son honneur, et voulant faire croire aux peuples que leur duc n'étoit pas légitime, et par conséquent que la couronne leur appartenoit : ce qui faisoit grande impression dans les esprits. De l'autre côté, la seule ressource qu'elle avoit lui donnoit beaucoup de peine, parce qu'elle n'avoit d'espérance que dans la protection du Roi son frère ; et le cardinal de Richelieu se prévalant de cette nécessité, lui faisoit remontrer tous les jours que, dans le peu de confiance qu'elle trouvoit en ses sujets, elle devoit se jeter aveuglément entre les bras du Roi, et remettre la personne de son fils et ses places entre ses mains pour les lui conserver, principalement la citadelle de Montméliant ; qu'ainsi elle seroit en sûreté, et que les princes et les Espagnols s'accommoderoient plus tôt, et rendroient ce qu'ils tenoient, pour obliger les Français à en faire de même. La Régente ne pouvoit goûter ces raisons, parce que, se dépouillant, elle devenoit personne particulière, sans autorité ni considération, et dans une dépendance entière. Aussi elle résista long-temps : mais enfin le Roi étant venu à Grenoble exprès pour la voir et la consoler dans ses malheurs, elle ne put se défendre de lui remettre Carmagnole ; mais elle tint ferme pour la personne de son fils et pour Montméliant, craignant d'avoir autant de peine à les retirer après la paix, que s'ils étoient entre les mains des Espagnols. Néanmoins, pour conserver quelque bienséance, elle envoya le marquis de Lullins ambassadeur extraordinaire à Grenoble, pour supplier le Roi d'excuser le duc de Savoie de ce qu'il ne venoit pas lui-même le remercier de sa protection

et lui rendre ses respects, à cause de son bas âge, qui l'empêchoit de se mettre sur les chemins; mais la véritable raison étoit la peur que la Régente avoit que le Roi ne l'emmenât en France. Pour elle, dès qu'elle sut l'arrivée du Roi, elle partit de Chambéry, et arriva le 24 de septembre à Grenoble. Le Roi fut au devant d'elle une lieue hors de la ville; et s'étant rencontrés au milieu de la campagne, la duchesse lui dit qu'accablée de malheurs depuis deux ans par la perte de son mari, de son fils aîné, et d'une partie de ses Etats, elle ne trouvoit de consolation qu'en l'honneur de le voir; et que la joie qu'elle en recevoit lui faisoit oublier toutes ses douleurs. Le Roi lui répondit qu'il avoit fait deux cents lieues exprès pour cela, et qu'il étoit venu pour l'assurer lui-même de sa protection, et trouver avec elle les moyens de la faire réussir. Ils montèrent ensuite en carrosse avec l'aînée des princesses de Savoie, et vinrent coucher à Grenoble, où le Roi lui fit rendre les mêmes honneurs qu'à sa propre personne. Le cardinal de Richelieu la vint saluer, et lui parla un peu plus hardiment que le respect qu'il devoit à la sœur de son Roi ne permettoit: car il lui reprocha la conduite de sa vie passée, qui avoit donné lieu aux peuples d'ajouter foi à ce que ses beaux-frères disoient d'elle. Elle se trouva fort offensée de ces discours, mais elle ne l'osa témoigner, de peur de gâter davantage ses affaires: car il avoit un tel pouvoir, que toute son espérance ne dépendoit que de lui; et ainsi elle fut contrainte de dissimuler cette injure. Elle fut à Grenoble jusqu'au 10 d'octobre, où elle eut besoin de beaucoup d'adresse pour ne point manquer de complaisance

pour ceux dont elle avoit affaire, et pour ne leur pas accorder aussi tout ce qu'ils exigeoient d'elle : mais enfin, après avoir tenu beaucoup de conseils, ils se séparèrent. Le Roi reprit le chemin de Paris, et elle celui de Chambéry.

Durant leurs conférences, le cardinal de La Valette mourut à Rivoles; et le comte d'Harcourt, qui commandoit sur mer, eut ordre d'aller en Piémont pour lui succéder dans la charge de général de l'armée. Il étoit destiné pour être le restaurateur des affaires de ce pays-là; et en effet son arrivée changea entièrement la face de toutes choses: car au lieu qu'on n'avoit vu depuis deux ans que des sujets de pleurs, on n'en vit depuis que de joie et d'alégresse. Il avoit acquis beaucoup de réputation par la reprise des îles de Lérins: ce qui faisoit que l'armée concevoit de grandes espérances de sa venue; elle le témoigna par les acclamations avec lesquelles il fut reçu le 23 d'octobre, temps de la fin de la trève. Par cette raison, il fit faire revue à son armée, et la mit en campagne pour recommencer la guerre. Le lendemain de son arrivée, il passa le Pô à Carignan, et marcha du côté de Montferrat pour jeter des vivres dans Casal, qui en avoit disette; et pour faciliter son entreprise, il voulut se rendre maître de Quiers, qui se rencontroit sur son chemin. Il le fit investir par La Mothe-Houdancourt, maréchal de camp, qui chargea un gros de cavalerie sorti de la ville, où le chevalier de Tavannes fut tué : le reste de l'armée arriva depuis, et le comte d'Harcourt fit battre la ville avec telle impétuosité, que le gouverneur se rendit, et fut conduit à Turin. L'armée des Espagnols s'étoit avancée pour faire lever

le siége; mais sur la nouvelle de sa prise, elle s'arrêta près de Villeneuve-d'Ast: et le comte d'Harcourt s'étant approché d'eux, le vicomte de Turenne escarmoucha quelque temps avec leur cavalerie. De là, l'armée marcha du côté de Casal; mais les Espagnols se postèrent toujours entre deux pour s'y opposer: Courcelles ne laissa pas d'y entrer avec trois cents chevaux et neuf cents hommes de pied, et le comte d'Harcourt reprit son poste de Quiers. Les Espagnols voyant cela, se campèrent à Cambian pour affamer les Français, et leur couper les vivres qui venoient de Carmagnole. Le comte d'Harcourt se voyant dans cette nécessité, résolut de se retirer de Quiers, quelque difficulté qu'il y pût rencontrer; et deux jours après il en partit, et entreprit de faire sa retraite le 20 de novembre, nonobstant les empêchemens qui s'y trouvoient: car il falloit passer une plaine à la vue des Espagnols, qui avoient vingt mille hommes, et lui n'en avoit que neuf mille. Mais la famine l'y obligeant, il partit le matin, et marcha jusqu'à une prairie sur le bord d'un ruisseau nommé la Rouge de Santeva, où il y a un passage fort difficile appelé la Route, que les Espagnols gardoient pour le combattre, ne doutant point de sa défaite. En effet, ils le chargèrent au passage de ce ruisseau; et ce premier choc fut soutenu par Florinville, mestre de camp d'infanterie, avec son régiment et celui de Villandry, et par les chevau-légers du prince de Condé, commandés par Mauvilli du côté droit. L'artillerie espagnole tira sur l'escadron de Beauregard-Champrou; et l'escarmouche s'échauffa de sorte que quatre bataillons espagnols en choquèrent un des Gardes conduit par Porcheux, et

soutenu des régimens de Marchin, d'Enghien et du Terrail. Les Français se défendirent fort bien ; et le gros de l'armée s'avançant pour les charger, Courcelles, commandant l'artillerie, fit faire si à propos une décharge dessus, qu'il la mit en quelque désordre. Mais durant que le marquis de Léganès essuyoit des canonnades de ce côté-là, le prince Thomas attaquoit de l'autre, croyant accabler les Français par le nombre; mais le vicomte de Turenne et le comte du Plessis-Praslin y accoururent avec les régimens de cavalerie de La Valette et de Souvré, et ceux d'infanterie des Gardes, des Suisses, d'Auvergne et d'Alincourt. Le combat dura jusqu'à la nuit; et Le Bourdet, commandant les Gardes avec Matha, sortirent de leurs postes, et furent l'épée à la main droit aux Espagnols, qu'ils rompirent ; et, dans l'obscurité, Fabert, sergent de bataille, avec le régiment du feu cardinal de La Valette, mit en désordre un bataillon qui ne branloit point. Le côté du marquis de Léganès n'eut pas meilleur succès : car il fut si bien reçu par La Mothe-Houdancourt, qu'après le premier effort soutenu, il fut lui-même attaqué et mis en fuite. Si bien que, dans l'obscurité de la nuit, les Espagnols ne pouvant se rallier, le comte d'Harcourt passa le ruisseau ; et le lendemain, après avoir surmonté tous ces obstacles, il arriva en sûreté, avec son canon et son bagage, à Carignan. Cette journée s'appelle *de la Route*, à cause du passage qui se nomme ainsi, où le comte d'Harcourt, contre toute apparence, battit les Espagnols, et se retira sans rien perdre, alors qu'ils le croyoient tenir entre leurs mains, étant trois fois plus forts que lui. Il y perdit peu de monde, mais les Es-

pagnols beaucoup; et principalement leur réputation, qui alla toujours en diminuant, au lieu que celle du comte d'Harcourt augmentoit.

Le cardinal de Richelieu, piqué au vif de l'affront qu'il avoit reçu l'année dernière devant Fontarabie, vouloit en avoir sa revanche. Dans ce dessein, il mit en campagne une armée de laquelle il fit le prince de Condé général, et le maréchal de Schomberg son lieutenant, pour faire quelque entreprise dans l'Espagne. Pour savoir de quel côté il attaqueroit, il sonda, par le comte de Gramont, s'il pourroit entreprendre dans la Navarre; mais voyant Pampelune et les autres villes de cette frontière trop bien garnies, il jeta les yeux sur le Roussillon. Pour l'exécution de ce projet, le maréchal de Schomberg fut détaché pour prendre le château d'Opouls et la ville d'Estagel; et après s'en être rendu maître, il revint joindre le prince de Condé, qui avoit investi Salses (1) le 12 de juin. Le 19, il fit ouvrir la tranchée, et commença à battre la ville le 22; mais les coups de canon faisoient peu d'effet, à cause que les murailles étoient si épaisses, qu'elles étoient à l'épreuve. Cette place étoit entourée de grosses tours avec un fossé fort large et creux, ayant le pied du fossé si bien mastiqué et d'une pierre si dure, qu'il étoit très-difficile de l'entamer; mais comme avec de la peine on vient à bout de tout, on surmonta ces difficultés, et on passa le fossé; puis, par les soins du vicomte d'Arpajon, on attacha les mineurs à deux tours qui furent en état de jouer le 19. Le soir, d'Espenan et Argencourt, maréchaux de camp, y firent mettre

(1) *Qui avoit investi Salses* : On trouve de plus grands détails sur ce siége dans les Mémoires de Henri de Campion. Paris, 1807, page 129.

le feu; et aussitôt le régiment de Normandie monta à l'assaut et entra par force par la brèche, et poursuivit les Espagnols par la porte du donjon : mais les assiégés ayant baissé une trappe, les empêchèrent d'entrer, et demandèrent aussitôt à capituler, parce que ce donjon est dans le milieu de la place, séparé d'un bon fossé. Ils furent reçus à composition, à condition qu'ils demeureroient tous prisonniers de guerre. Ainsi don Michel Laurenzo Bravo, gouverneur, fut envoyé à Toulouse avec tous les officiers, et les soldats à Montpellier. Cette place a été bâtie par l'empereur Charles-Quint, pour opposer à Leucate, que François I faisoit construire du côté de France, sur le bord du lac de Malpas. Comme Leucate, en langage du pays, vouloit dire une *oie*, l'Empereur nomma cette ville-ci, ou pour mieux dire cette forteresse, Salses, qui signifie *sauce pour manger l'oie;* et il la construisit sur l'autre bord du lac, du côté de l'Espagne.

Après la prise de Salses, le prince de Condé passa sur le pont de Ribesaltes, et se saisit de la ville de Canet; et s'étant campé dans les plaines de Roussillon, il envoya Sérignan et Lèques assiéger Tautavelle, château situé dans des rochers de difficile accès, qu'ils ne laissèrent pas de prendre. Cependant le roi d'Espagne faisoit des efforts extraordinaires pour chasser les Français de ses Etats : toutes les provinces de ses royaumes contribuèrent à l'envi à qui feroit le plus de troupes; et surtout les Catalans, comme les plus voisins du péril, s'efforcèrent de repousser leurs ennemis de leurs portes. Enfin ils firent tant filer de troupes de toutes parts, que le 15 de septembre l'ar-

mée espagnole partit de Perpignan, et poussant la française devant elle, la contraignit de se retirer en Languedoc. Alors, se voyant maîtresse de la campagne, elle réassiégea Salses le 20; et le marquis de Spinola, qui la commandoit, fit travailler si diligemment à la circonvallation, qu'elle fut achevée en peu de jours. La tranchée fut ouverte quelque temps après; mais ce marquis y trouva si grandes résistances, que, perdant espérance de prendre cette place par force, il résolut de l'affamer; et pour ce sujet, abandonnant ses tranchées, il s'appliqua à fortifier ses lignes, et à les mettre en état qu'on ne les pût forcer. Mais le prince de Condé ne voulant pas perdre sa conquête, amassa toutes les troupes qu'il avoit laissées en Guienne, avec celles que le Roi lui envoya; et ayant mis ensemble un corps considérable, résolut de tâcher de faire lever le siége. Pour cet effet, il marcha droit aux lignes, et le 15 d'octobre il se joignit au maréchal de Schomberg à Sigean; et le 22, toute l'armée étant assemblée, s'avança à demi-lieue des retranchemens des Espagnols: mais un orage si grand s'éleva, que toute la campagne fut inondée, et l'armée se trouva séparée en deux sans pouvoir avoir de communication, tant les eaux étoient débordées. Il fallut nécessairement faire halte jusqu'à ce que le temps changeât: ce qui arriva le lendemain matin, que le soleil parut clair, et le plus beau du monde. Les torrens s'étant écoulés, le prince de Condé rassembla son armée, et la remit en bataille; il donna l'aile droite au maréchal de Schomberg, et la gauche au vicomte d'Arpajon; et il demeura au corps de réserve. Il attendoit seize pièces de canon, qui avoient

peine à rouler à cause de l'orage passé : tellement qu'on ne put attaquer ce jour-là, et on remit au lendemain. Mais, comme si le Ciel eût été d'intelligence avec les Espagnols, une tempête s'éleva, beaucoup plus grande que la précédente, avec de grands éclairs et des coups de tonnerre si violens, qu'il sembloit que tout fût en feu; et la pluie et la grêle tombèrent avec tant d'impétuosité, que les eaux qui couloient des montagnes couvrirent la plaine, laquelle paroissoit comme un lac : de sorte que les soldats ayant l'eau jusqu'au genou jetoient leurs armes, pour gagner plus commodément un lieu sec. Le prince de Condé voyant ce grand désordre, et son armée toute débandée, fut contraint de se retirer; puis le temps s'étant éclairci et les eaux retirées, il rallia ses troupes le mieux qu'il put, et retourna le premier de novembre à la vue des lignes, où il fit en même temps trois attaques dans lesquelles les Français, rebutés de la fatigue des deux orages passés, donnèrent mollement; et ayant lâché le pied, il fut impossible de les faire retourner à la charge. Ce que voyant le prince de Condé, et craignant un plus grand échec, il commanda la retraite. Il avoit des pinasses sur l'étang de Malpas, qui est entre Salses et Leucate, pour tenter le secours par eau; mais, sur le mauvais succès de l'attaque (1), elles se retirèrent sans rien faire. Après la retraite du prince, le marquis de Spinola fit sommer la place; mais d'Espenan répondit fièrement qu'il ne se pouvoit résoudre à passer l'hiver

(1) *Le mauvais succès de l'attaque :* Les Français firent à cette occasion des prodiges de valeur, dont on voit le détail dans les Mémoires de Campion, page 151. Le chevalier de Sévigné y fut blessé.

devant Salses avant que d'en être le maître. Il ne disoit pas ce qu'il en pensoit : car il voyoit ses vivres diminuer; et connoissant qu'ils ne pouvoient durer que jusqu'au 15 de janvier, il fit une trève pour gagner quinze jours, par laquelle les Espagnols lui devoient fournir des vivres jusqu'au mois de février, auquel temps, s'il n'étoit secouru, il leur rendroit la place. Ce traité fut exécuté; et le terme étant expiré, il sortit de Salses, et fut conduit à Narbonne. Durant ce siége, le prince de Condé eut soupçon que Saint-Aunais, fils de Bari, gouverneur de Leucate, s'entendoit avec les Espagnols. Ce Bari avoit soutenu le siége en 1637 avec beaucoup d'honneur; et son père, prisonnier des Espagnols, avoit mieux aimé mourir autrefois, que d'ordonner à sa femme de leur rendre la même ville pour lui sauver la vie. Ces services des père et aïeul donnoient de la présomption à Saint-Aunais, reçu en survivance au gouvernement de Leucate; en sorte qu'il ne vivoit pas avec le prince de Condé dans le respect qu'il lui devoit. Comme il avoit beaucoup d'ambition et peu de jugement, il parloit trop librement, étant piqué de voir préférer d'autres personnes à lui; et, par ses discours imprudens, il offensoit le prince sans considération. Cette manière d'agir lui étant rapportée, il le voulut châtier de sa témérité; mais le jeune homme en ayant eu le vent, se sauva dans le camp des Espagnols, où il fut fort bien reçu. Sa légèreté et sa mauvaise conduite furent cause de la perte de son père qui avoit si bien servi, et firent oublier la glorieuse mort de son grand-père. Il étoit neveu du défunt maréchal de Toiras, et après sa fuite il écrivit au prince, au maréchal

de Schomberg et à l'archevêque de Narbonne, pour justifier sa retraite : cela n'empêcha pas qu'on n'arrêtât toute sa famille, et le gouvernement de Leucate fut donné à d'Espenan. Durant ces temps-là, l'archevêque de Bordeaux, avec l'armée navale, fit une descente en Galice, où il pilla le plat pays et la ville de Laredo.

La grande guerre que le Roi avoit sur les bras l'obligeoit à faire d'excessives dépenses, et par conséquent de grandes levées sur le peuple, lequel faisoit de grandes rumeurs, principalement en Normandie, où les communes se soulevèrent pour *la solidité*, qui consistoit en ce qu'un homme riche d'une paroisse étoit mis prisonnier pour la taxe des autres, quoiqu'il eût payé la sienne. Or il y eut de ces gens ainsi poursuivis qui eurent recours au parlement de Rouen et à la cour des aides, qui, voyant qu'ils avoient payé leur quote-part, les élargirent de prison, avec défense de les inquiéter. Le conseil du Roi cassa tous ces arrêts ; et les peuples se sentant soutenus des cours souveraines, firent un grand soulèvement en Basse-Normandie contre les intendans et les receveurs des tailles, qui les voulurent faire payer : ils élurent un chef parmi eux, qu'ils nommèrent *Jean-va-nu-pieds*, pour signifier que les subsides les avoient mis en état de ne se pouvoir chausser. Sur les nouvelles qui en furent portées à la cour, le colonel Gassion fut envoyé pour châtier ces mutins : il se présenta d'abord devant Caen, où il fut reçu sans résistance ; et aussitôt il désarma les habitans, et fit porter leurs armes au château. De là il s'avança dans la Basse-Normandie, où ayant appris que le gros de

ces séditieux étoit à Avranches, il marcha de ce côté-là; et les trouvant retranchés dans les faubourgs en intention de se défendre, il les attaqua le dernier de novembre, et força leurs barricades, où il prit et tua tout ce qui étoit dedans. Le marquis de Courtaumer y fut tué à la tête de l'infanterie, les prisonniers furent pendus; et ainsi cette canaille fut dissipée.

L'année dernière, nous avons vu comme la Reine mère (1) étoit arrivée en Angleterre, où se trouvant en pays ami de la France, elle crut pouvoir agir avec plus de liberté, et se servir de la Reine sa fille pour ménager auprès du roi Très-Chrétien son retour auprès de lui. Elle résolut, pour réussir dans son dessein, de s'adresser à Bellièvre, ambassadeur de France, lequel s'étoit trouvé bien empêché à l'arrivée de Sa Majesté, parce qu'il ne savoit comment il devoit vivre avec elle. Il considéroit que s'il ne l'alloit point voir, il n'oseroit, par respect, se trouver les soirs chez la reine d'Angleterre, où elle seroit; et qu'ainsi il perdroit de bonnes occasions de servir son maître, à cause qu'il traitoit d'affaires avec le roi d'Angleterre en conversation particulière bien mieux que dans les audiences. Il donna avis à Bullion de son embarras, lequel lui manda, par ordre du cardinal, de la voir une fois seulement, avec défense de recevoir aucune proposition, ni d'entrer en matière en aucune sorte avec elle. Sur cet ordre, il fut lui faire son compliment comme personne privée; puis tous les soirs, chez la Reine, il lui parloit devant tout le monde, et évitoit de lui parler en particulier. Mais un jour s'étant rencontré seul dans une galerie

(1) *La Reine mère :* Marie de Médicis.

qui donne sur le bord de la Tamise, dans White-hall, il vit entrer le Roi, qui menoit la Reine mère par la main; aussitôt il se rangea dans une fenêtre, pour la laisser passer; mais le Roi, qui cherchoit l'occasion de la faire parler à lui en particulier, quitta sa main, et la laissa seule. En même temps elle lui dit qu'elle avoit bien des choses à lui dire, et qu'elle n'avoit point trouvé de temps propre pour cela qu'à présent qu'ils étoient sans témoins : et lors elle lui proposa de négocier son retour en France. L'ambassadeur eût bien voulu être hors de là; mais il ne pouvoit échapper : tellement qu'il s'excusa de se mêler de cette affaire, qui étoit trop délicate pour lui, et dit qu'il ne lui appartenoit pas de prendre connoissance de ce qui regardoit la famille royale; et, sans se vouloir engager à rien, il se sépara d'elle. Sur ce refus, elle obligea le Roi son gendre d'envoyer en France exprès de sa part, et d'en écrire au Roi et au cardinal de Richelieu; et même, ennuyée de tant de souffrances et d'un exil si long, elle mit bas sa fierté, et s'abaissa d'écrire au cardinal, et de lui mander qu'elle étoit sortie des terres des Espagnols à cause qu'ils étoient en guerre avec le Roi son fils, et qu'elle étoit venue en Angleterre comme dans un lieu non suspect et allié de la France, pour obtenir son retour avec plus de facilité; qu'elle s'adressoit à lui pour l'assurer qu'elle oublioit tout le passé; qu'elle le vouloit aimer dorénavant, et même qu'elle seroit bien aise de lui avoir obligation d'un si grand service. Elle l'assuroit qu'elle étoit dans un esprit de soumission pour faire tout ce que le Roi son fils souhaiteroit d'elle; et que s'il ne vouloit pas qu'elle demeurât à

la cour, elle se retireroit en telle ville qu'il voudroit lui prescrire, où elle jouiroit de son douaire et de ses revenus. Cette lettre donnoit belle matière au cardinal de reconnoître les obligations qu'il lui avoit, et en même temps de se justifier du blâme qu'on lui donnoit d'une extrême ingratitude; mais comme il étoit fort défiant et qu'il ne pardonnoit jamais, il craignit que ce retour ne diminuât son autorité, et il ne voulut pas se fier à ses paroles. Mais aussi, n'osant pas de son chef s'opposer à la demande d'une princesse de laquelle il tenoit sa fortune, il répondit que ce seroit la plus grande joie qu'il pût avoir au monde de rentrer dans les bonnes grâces de sa bonne maîtresse: mais que son avis seroit suspect au Roi dans cette occasion, à cause qu'il étoit sa créature, et qu'ainsi son conseil paroîtroit intéressé; mais qu'il étoit à propos que Sa Majesté s'en conseillât à d'autres, et qu'il y avoit dans ses affaires des gens très-capables de lui donner avis dans une affaire de si grande importance. Enfin, sans qu'il parût qu'il s'en mêlât, il fit choisir le chancelier, Bullion et Bouthillier, surintendans des finances, et Chavigny et des Noyers, secrétaires d'Etat: tous ses créatures, et tellement dépendans de lui, qu'il étoit sûr qu'ils ne parleroient que selon son désir. Ils eurent ordre du Roi de mettre leurs sentimens par écrit; ils se trouvèrent tous conformes : car ils commençoient par de très-profonds respects pour la Reine mère, et par un grand désir de la voir bien réunie avec le Roi, pourvu que ce fût sans troubler l'Etat; mais ils disoient que le Roi devoit plus à son peuple qu'à sa mère, et que son retour ne pouvoit apporter à la France que con-

fusion, tant par son esprit ulcéré contre les ministres qui gouvernoient avec tant de fidélité et de gloire, que par ceux qui la possédoient, qui étoient tous malintentionnés; et que si le Roi venoit à mourir, monsieur le Dauphin verroit ses affaires ruinées, par la dispute qu'elle feroit pour la régence. C'est pourquoi ils concluoient qu'elle ne devoit point revenir; et que, pour s'acquitter du devoir d'un fils envers sa mère, il falloit qu'elle retournât à Florence, lieu de sa naissance, et qu'on lui fît toucher en ce lieu-là tous ses revenus. Bouthillier seul, se souvenant de l'honneur qu'il avoit eu d'être secrétaire de ses commandemens, opina qu'il falloit lui rendre son bien en quelque ville de France, ou en Avignon, sans venir à la cour. Ainsi cette négociation ne produisit aucun effet, parce que la plus grande aversion qu'elle eût au monde étoit de retourner à Florence. Le cardinal témoigna un extrême déplaisir de ce qu'elle n'avoit pas eu contentement, et se contrefit si bien qu'il le voulut persuader à ceux qui le voulurent croire, lesquels furent en fort petit nombre.

SIXIÈME CAMPAGNE.

[1640] Nous avons vu l'année passée comme les peuples s'étoient soulevés en Basse-Normandie, et comment ils avoient été châtiés; comme le parlement de Rouen et la cour des aides, le maire, les échevins et le lieutenant général n'avoient pas fait leur devoir pour réprimer leur révolte, et même sembloient l'avoir autorisée. Le Roi envoya le chancelier à Rouen pour

interdire le parlement, la cour des aides et le corps de ville, et leur commander de se rendre à sa suite pour recevoir ses ordres. Il établit, pour exercer la justice en leur place, des juges des cours souveraines de Paris, qui firent par commission la fonction des autres, jusqu'à ce que le Roi en eût autrement ordonné.

Durant le mois de janvier, par les instantes prières du roi de Pologne, le prince Casimir son frère sortit de la Bastille, et fut mis en liberté (1). Le Roi le traita à Saint-Germain et le fit manger à sa table, et puis lui permit de retourner en Pologne. Il ne vit point Monsieur, parce que ce prince ne lui voulut pas donner la droite chez lui, sur ce que le royaume de Pologne étoit électif, et que par conséquent il n'en étoit pas successeur comme il l'étoit en France; mais il fut visiter le cardinal, sans prétendre la droite chez lui, tant cet homme le portoit haut, et tant il étoit redouté de tous les étrangers. L'électeur palatin en usa de même : car, quoique luthérien et même calviniste, sectes qui ne portent aucun respect aux dignités de l'Eglise, il lui céda dans sa propre maison; et ayant été délivré de prison par la sollicitation du roi d'Angleterre son oncle, il ne voulut point voir Monsieur, à cause du rang qu'il prétendoit sur lui comme électeur de l'Empire; et ne disputa rien au cardinal, disant qu'il ne lui déféroit pas comme cardinal, mais comme étant le plus grand homme qui fût au monde, et qui eût été dans notre siècle.

(1) *Fut mis en liberté :* On a vu plus haut que ce prince étant au service d'Espagne, s'étoit livré à une sorte d'espionnage : ce qui l'avoit fait mettre à Vincennes à la fin de l'année 1638. (*Voyez* page 219.)

Durant les réjouissances de l'hiver, le cardinal se préparoit à faire la guerre de tous côtés; et comme les affaires d'Allemagne contribuoient beaucoup à celles de deçà, par la diversion qu'on faisoit des forces de l'Empereur, sur l'avis qu'il eut que Piccolomini devoit joindre l'archiduc Léopold et Gleen, il envoya ordre au duc de Longueville de passer le Rhin et de secourir le maréchal Banier. Aussitôt ce duc obéit; et ayant laissé garnison dans Bacharach, Kreutznach et Binghen, il fit faire un pont de bateaux à Lorich, où il passa ce fleuve, et joignit le général Melander sur la rivière de Vivare, et les troupes du duc de Lunebourg; puis ils marchèrent tous ensemble vers Erfurth, où le maréchal Banier étoit retranché contre les armées impériale, saxonne et bavaroise, plus fortes que la sienne. Celle de Brandebourg venoit encore les fortifier; et le duc de Longueville l'ayant appris, hâta sa marche, et arriva promptement à Erfurth, où il fut reçu du maréchal Banier avec la joie que peut produire un secours de telle conséquence. Dès le lendemain, ces armées, composées de plus de quarante mille hommes, se mirent en bataille; et sortant de leurs retranchemens, se campèrent en pleine campagne sans crainte des Impériaux. Ces deux puissantes armées passèrent l'été à se regarder l'une l'autre, sans aucun exploit considérable; et, après avoir mangé bien du pays, elles se trouvèrent à la fin de l'automne sur le Weser, où elles se séparèrent pour prendre leurs quartiers d'hiver.

Le cardinal fit de grands préparatifs au commencement de cette année pour faire un effort considérable dans les Pays-Bas; et la prise d'Hesdin lui donna

courage de pousser plus avant les conquêtes de la France. En effet, on a remarqué que ce siége a été le premier fait dans les formes depuis le commencement de la guerre; et dorénavant les Français se perfectionnant de plus en plus dans ce métier, réussiront mieux dans leurs entreprises, et feront voir que ce sera une même chose à eux d'attaquer une place et de la prendre. Dès que le printemps fut venu, deux armées furent destinées pour entrer dans le pays: l'une, commandée par le duc de Chaulnes et le maréchal de Châtillon, marcha vers Saint-Omer, pour donner jalousie du côté de la mer; et l'autre sous le maréchal de La Meilleraye. Cette dernière entra dans le Hainaut, et fut fort incommodée dans sa marche par les grandes pluies qu'il fit en ce temps-là, qui empêchoient de rouler le canon. Le maréchal de La Meilleraye ne laissa pas d'investir Charlemont, forteresse bâtie par l'empereur Charles-Quint pour favoriser le passage de Givet, qui est sur la Meuse au pied de cette place, et qui donne la communication du Hainaut et du Luxembourg. Il trouva de grandes difficultés dans cette entreprise par la stérilité de la terre, qui est tellement maigre et pierreuse qu'elle ne produit point d'herbe; de sorte que la cavalerie périssoit à vue d'œil faute de fourrage; et les convois étoient si difficiles à faire venir, à cause des bois et des pays montueux par où il falloit passer, après les grandes pluies qui étoient tombées et qui duroient encore, qu'il jugea son dessein impossible à exécuter. Il résolut par ces raisons de ne s'y pas opiniâtrer davantage, et de décamper de devant cette place. Il prit sa marche entre Marienbourg et Philippeville, et fit passer de la cavalerie

près de ces deux villes pour les reconnoître; mais les canonniers visoient si juste, principalement à Marienbourg, qu'ils ne manquoient point de donner dans les escadrons, et même ils tiroient sur des cavaliers seuls, qu'ils emportoient fort souvent. De là, le maréchal détacha La Ferté-Senneterre avec quatre mille hommes pour prendre le château de Chimay : ce qu'il fit en vingt-quatre heures, et il y reçut un coup de canon dans la cuisse qui lui emporta les chairs : tellement qu'il fut contraint de quitter l'armée pour se faire panser. Il y avoit un fort beau parc fermé de murailles qui furent rompues; et les soldats tuèrent les cerfs et les daims qui étoient dedans, et en vécurent comme de bœuf. De Chimay, ce petit corps fut rejoindre l'armée près de Guise; et sur les nouvelles certaines qu'on eut que les Espagnols, pour garnir leurs places, avoient tiré une partie de la garnison d'Arras qui étoit demeurée très-foible, il vint un ordre de la cour de l'investir et d'en entreprendre le siége.

Le maréchal de La Meilleraye tourna tête aussitôt de ce côté-là, et le maréchal de Châtillon qui étoit vers Saint-Omer prit la même route : en sorte que les deux armées, par deux côtés différens, parurent en même temps à la vue d'Arras. Celui qui faisoit le guet dans le beffroi aperçut premièrement celle du maréchal de Châtillon vers le mont Saint-Eloy; il sonna l'alarme, et mit son drapeau de ce côté-là. Personne ne s'en émut dans la ville, parce qu'on crut que c'étoit des troupes qui passoient à l'ordinaire; mais peu de temps après l'alarme redoubla plus fort, et on remit le drapeau de l'autre côté qui est vers Cambray; et

celui qui étoit au guet cria qu'il voyoit deux armées, l'une à droite et l'autre à gauche. Alors le peuple prit l'alarme tout de bon, et craignit d'être assiégé. Le soir, les bourgeois étant sur les remparts virent les deux armées s'approcher de leur ville et s'élargir dans leurs grandes plaines; puis se séparer, et prendre leurs quartiers à l'entour. Ce fut alors qu'ils ne doutèrent plus que c'étoit à eux qu'on en vouloit, et ils en furent fort surpris: car ils avoient une telle présomption et si bonne opinion de la force de leur ville, qu'ils ne croyoient pas que jamais on osât songer à l'attaquer. Le maréchal de La Meilleraye prit son quartier entre Douay et Cambray; le maréchal de Châtillon vers le mont Saint-Eloy; et on en fit un troisième du côté de Dourlens, qui fut commandé par Rantzaw, maréchal de camp, depuis peu retourné d'Allemagne. Dès le lendemain on travailla à la circonvallation et aux ponts sur la rivière de Scarpe, pour la communication des quartiers: on y alla d'une telle diligence que la ligne fut achevée en quinze jours, depuis le 15 de juin que la ville fut investie, jusqu'au commencement de juillet, quoiqu'elle eût cinq lieues de tour. Devant que d'ouvrir les tranchées, les généraux firent venir un grand convoi de vivres, de munitions de guerre, de canons, de batterie; et une si grande abondance de tout ce qui étoit nécessaire à un grand siége, qu'on ne craignit plus de manquer de rien de long-temps. Cependant le cardinal infant, étonné d'une entreprise si hardie à laquelle il ne s'attendoit pas, voulut faire entrer trois cents hommes dans la ville; mais ils furent découverts, et faits prisonniers.

Le jour du grand convoi, Rantzaw fit attaquer une

chapelle gardée par des mousquetaires de la ville. Il y fut blessé d'une mousquetade, pour laquelle il lui fallut couper la cuisse tout contre la fesse : en sorte qu'il ne lui resta plus que le moignon. Il fit cette attaque mal à propos et étant ivre : ce qui lui arrivoit souvent ; et c'étoit grand dommage, car il avoit de belles qualités, et il entendoit bien son métier ; mais le vin lui faisoit commettre de grandes fautes.

Sur le bruit de ce siége, les Espagnols assemblèrent des troupes de tous côtés pour secourir Arras ; et en attendant ils mirent un petit corps à Sailli, village entre Douay et le camp des Français, où ce corps se retrancha. Ce poste est situé dans un marais, où il y a une chaussée sur laquelle il falloit défiler pour aller au retranchement. Lamboi, qui commandoit dedans, envoyoit souvent reconnoître les lignes, pour voir s'il ne pourroit pas jeter du secours dans la ville. Un jour il fit sortir un corps considérable de cavalerie et d'infanterie, qui vint charger les gardes avancées des assiégeans et donna l'alarme au camp. Aussitôt le maréchal de La Meilleraye monta à cheval, et sortit des lignes avec force troupes ; et quoique les Espagnols fussent sur leur retraite, il les poussa et les attaqua si vivement, qu'il mit leur infanterie en déroute : leur cavalerie se retira au plus vite ; mais le marquis de Gêvres, maréchal de camp, la poursuivant vigoureusement, s'avança trop avant sur la digue, et donna jusqu'aux premières barrières du retranchement, dans lequel il entra pêle-mêle avec eux. Aussitôt ces barrières furent refermées, et il fut culbuté à bas de son cheval et pris prisonnier, après avoir été blessé de plusieurs coups dangereux. On l'envoya dans la

citadelle d'Anvers, où il demeura jusqu'à sa délivrance. Le marquis de Breauté, mestre de camp du régiment de Picardie, et sergent de bataille, fut tué dans ce combat; comme aussi les marquis de la Londe et d'Esradrés, le chevalier de La Loupe, et les barons du Tour de Neuvillette et de Miremont. Aubri, fils d'un conseiller d'Etat, fut fort blessé, et mourut quelque temps après; Cominges, capitaine de cavalerie, eut les deux fesses emportées d'une volée de canon : tellement que l'avantage que les Français eurent dans cette occasion leur coûta bien cher.

Les troupes s'étant retirées, les généraux firent ouvrir la tranchée le 4 de juillet par deux endroits: l'attaque du maréchal de Châtillon étoit à une porte vis-à-vis du quartier de Rantzaw, et celle du maréchal de La Meilleraye proche du sien, près de la Scarpe. Lucine, lieutenant colonel du régiment de Champagne, y fut tué. Le 6, les assiégés firent une sortie sur le régiment de Navarre, qui fut repoussée à l'attaque de La Meilleraye; et sur ce que les troupes de Lamboi, retranchées à Sailli, incommodoient les fourrageurs, le maréchal de La Meilleraye sortit avec douze cents chevaux, et envoya devant des gens avec des faucilles, faisant semblant de couper du blé. Ils ne manquèrent pas d'être attaqués; mais la cavalerie française ayant paru trop tôt, les ennemis se retirèrent au galop dans leur camp en escarmouchant. Bientôt après Lamboi sortit de Sailli pour se joindre à don Philippe de Silva, puis ils marchèrent ensemble droit au gros où étoit le cardinal infant et le duc de Lorraine, avec toute la noblesse des Pays-Bas, qui avoit été mandée pour faire un grand effort

pour secourir Arras. Toutes leurs forces étant jointes, l'armée se trouva composée de trente-six mille hommes, avec laquelle le cardinal infant se saisit du mont Saint-Eloy, et fit mine de vouloir attaquer le quartier de Châtillon; mais il trouva les lignes en si bon état, qu'il n'osa entreprendre de les forcer: tellement qu'il prit la résolution de se poster à Baillermont, entre Dourlens et Arras, pour couper les vivres à l'armée française, et la contraindre, en l'affamant, de lever le siége.

Cependant les assiégeans pressoient leurs attaques, et les tranchées étoient poussées jusque sur les contrescarpes des demi-lunes, qui furent emportées par le régiment de Champagne à l'attaque de La Meilleraye, et à celle de Châtillon par ceux de Bourdonné et de Vervins. Le 30, les Espagnols firent une grande sortie sur cette dernière, les Suisses des gardes étant à la tranchée; et ayant repris la demi-lune, ils rasèrent la tête du travail, se rendirent maîtres du canon, et renversèrent les Suisses jusqu'à la queue de la tranchée, qu'ils combloient tout à loisir, parce que les Suisses étoient si rebutés pour le mauvais succès de leur combat, qu'ils refusèrent de retourner à la charge. Le maréchal de La Meilleraye accourut au bruit, quoique ce ne fût pas dans son attaque; et son camp se trouvant plus proche que celui de Châtillon, il fit marcher le régiment de Champagne pour réparer ce désordre: ce qui donna telle honte aux Suisses qu'ils reprirent cœur; et au bruit des tambours de Champagne qui approchoit, ils se dépêchèrent d'aller aux Espagnols avant son arrivée. Cette émulation les animant, ils rattaquèrent leur tranchée l'épée à la main

si vaillamment, qu'ils chassèrent les assiégés de leur tranchée, reprirent le canon et la demi-lune, et recouvrèrent l'honneur qu'ils avoient perdu. La Rente fut tué dans cette sortie. Les Français n'avoient pas seulement ceux de la ville à combattre; ils avoient un ennemi plus cruel et plus fort qu'eux, qui étoit la famine; il n'entroit plus rien dans le camp, et la nécessité y devint si grande que les généraux résolurent de lever le siége. La cavalerie alloit couper des blés dans la campagne, et les battoit dans ses quartiers; mais l'infanterie pâtissoit extrêmement, le pain de munition manquant. Il n'y avoit plus de vin dans l'armée, et aux tables des généraux on n'y buvoit que de l'eau; la viande y étoit fort rare; et ce qui étoit plus fâcheux, le pain manquoit entièrement. Dans cette grande disette, les maréchaux, désespérés d'être obligés de quitter une si belle entreprise, cherchèrent tous les moyens pour remédier à ce défaut. Le Roi étoit à Amiens, et La Ferté-Imbault commandoit un corps de huit mille hommes pour faciliter les convois, lequel étoit inutile devant les grandes forces des Espagnols.

Toute la prairie de Dourlens étoit pleine de charrettes chargées de vivres, et les vivandiers y abordoient de tous côtés sans pouvoir passer plus loin. Or comme les Espagnols avoient les yeux attachés sur ce lieu-là, les maréchaux crurent qu'on pourroit faire passer quelques vivres à la dérobée, par quelque autre endroit dont ils ne se défieroient pas. Dans cette vue le maréchal de La Meilleraye manda à L'Echelle, colonel de cavalerie, de prendre seulement trois cents charrettes, et de les mener la nuit à Peronne pour les faire

passer par ce chemin-là, et de les accompagner avec son régiment. Il obéit à cet ordre, et partit de Peronne le 18 de juillet au soir; et le même jour ce maréchal sortit des lignes, à soleil couchant, avec trois mille chevaux, et marcha toute la nuit du côté de Bapaume, pour aller au devant de lui. Il faisoit marcher devant des batteurs d'estrade, pour lui donner avis de ce qu'ils rencontreroient: et après avoir cheminé toute la nuit, sur le soleil levant il fit halte pour manger; mais le déjeuner fut bientôt troublé, par les nouvelles qu'il reçut qu'il paroissoit de la cavalerie près d'un village nommé Fremicourt. D'abord il crut que c'étoient les troupes de L'Echelle qui escortoient le convoi; mais il fut bientôt assuré que c'étoient des Espagnols qui attendoient un convoi qui leur venoit de Cambray, sans avoir aucune nouvelle de celui des Français. En même temps toute la cavalerie se mit en ordre, et alla au galop, assez inconsidérément, attaquer un grand escadron de quatre cents chevaux armés de cuirasses, ayant outre leurs pistolets un mousqueton pendu à l'arçon: lesquels vinrent au petit pas au devant en fort bon ordre. Il faisoit fort clair ce jour-là: et comme c'étoit un peu après le soleil levé, les rayons faisoient briller les lames des épées nues, et cela les faisoit paroître plus forts qu'ils n'étoient, par l'éclat qui éblouissoit les yeux des Français. Les escadrons s'approchèrent fort près sans tirer; mais quand les chevaux furent tête contre tête, les Espagnols firent une décharge de leurs mousquetons à brûle-pourpoint; et comme ils étoient fort serrés, ils renversèrent facilement les Français, qui étoient venus en désordre. Il y eut beaucoup de volontaires

tués à ce premier choc; le marquis de Courtanvaux et les comtes de Cheverny et de Montigny demeurèrent sur la place; le comte de Brancas y eut l'épaule cassée, et Neuilly-Fresnoy fut fort blessé. Le comte de Guiche voyant ce désordre, fit charger les Espagnols des deux côtés en flanc; et les gardes du cardinal de Richelieu leur firent si à propos une décharge de leurs carabines, qu'ils les mirent en désordre.

Les volontaires s'étant ralliés, percèrent leurs rangs, et se mêlèrent l'épée à la main avec eux. Alors les Espagnols ne songèrent qu'à fuir, et ils furent poussés jusque dans un village près de Bapaume, où le marquis de Piennes entra et n'en ressortit point; et depuis on n'a jamais eu de ses nouvelles. Six escadrons se retirèrent au galop sans combattre, par la faute des Français, qui leur pouvoient couper chemin de bonne heure. Sitôt que ce combat fut fini, le maréchal de La Meilleraye consulta sur-le-champ ce qu'il avoit à faire; il eût bien voulu sauver son convoi: mais comme il n'en avoit point de nouvelles, il appréhenda que les fuyards ne donnassent avis au camp des Espagnols de ce qui venoit d'arriver, et qu'ils ne le coupassent avec dix mille chevaux, et n'empêchassent sa retraite. Voyant par là sa perte certaine, il résolut de se retirer. Ainsi, après avoir battu deux mille chevaux espagnols, il reprit le chemin de son camp.

Du côté des Flamands, le comte de Bossu fut tué sur la place; le marquis de Varembon fut pris fort blessé, et mourut de ses blessures; et le comte de Bucquoi, qui commandoit ce parti, se sauva diligemment. Le maréchal de La Meilleraye fut reçu dans l'armée avec

peu d'applaudissemens de sa victoire, à cause qu'il ne ramenoit pas le convoi qui étoit le sujet de son voyage : car, sur le bruit de ce combat, la cavalerie espagnole ayant monté à cheval, marcha pour charger le maréchal, qui n'y étoit plus; mais elle rencontra en sa place le convoi, qu'elle prit sans résistance après avoir défait quelques Suisses qui l'escortoient, et mis en fuite L'Echelle, qui se sauva dans Peronne. Ce fut alors que l'on fit des chansons dans l'armée, qui tournoient en risée l'action du maréchal et se moquoient de sa victoire, laquelle n'apportoit pas de pain dans le camp, qui en avoit grand besoin : car on y mouroit de faim; et le maréchal de La Meilleraye, enragé de voir son entreprise manquée, ne pouvoit se résoudre à lever le siége, et vouloit tenter toutes sortes de moyens pour avoir des vivres.

Dans ce même temps, Saint-Preuil, gouverneur de Dourlens, manda au maréchal que s'il vouloit il tâcheroit de passer par la tête de Canche; et laissant le camp des Espagnols à la droite, il tenteroit de faire passer un petit convoi dans les lignes. Cet avis fut communiqué aux autres généraux, qui le trouvèrent à propos; et ayant pris jour, le maréchal de Châtillon partit le soir avec quatre mille hommes, et marcha toute la nuit jusqu'à ce qu'il eût rencontré Saint-Preuil qui amenoit des vivres pour huit jours. En retournant, ce maréchal trouva Bellebrune, gouverneur de Hesdin, près du camp de Czar, avec cent chevaux chargés de farine, qu'il menoit de son gouvernement. Ces petits rafraîchissemens changèrent la face des affaires : car, durant ces huit jours de temps, le Roi, qui étoit à Amiens, fit de grands efforts pour secourir son ar-

mée et lui faire passer des vivres. Il avoit mandé Du Hallier, gouverneur de Lorraine, avec son corps, qui partit de Nancy, et prit en passant le château de Sancy. Il marcha incessamment jusqu'à ce qu'il fût arrivé en Picardie, où quantité de troupes abordèrent de toutes parts. Tellement que quand il fut à Dourlens réuni à ce qu'avoit La Ferté-Imbault, il trouva qu'il avoit dix-huit mille hommes. Il fit alors savoir de ses nouvelles au camp, où la joie avoit été grande; mais elle commençoit à diminuer, parce que le pain manquoit tout de nouveau, et que le peu de vivres qui y étoient entrés étant consumés, on éprouvoit la même nécessité qu'auparavant. C'est pourquoi les affaires pressant, les généraux dépêchèrent à Du Hallier; et de concert ensemble ils résolurent que le maréchal de La Meilleraye partiroit un soir avec dix mille hommes, et marcheroit toute la nuit par des chemins détournés jusqu'à ce qu'il eût rencontré le convoi, qui s'avanceroit en même temps.

Le Roi prit cette affaire-là tellement à cœur, qu'il voulut demeurer seul avec Monsieur, son frère; et il envoya toute sa garde, tous ses domestiques, et généralement tout ce qui portoit l'épée, jusqu'aux vieillards, dont pas un ne voulut demeurer dans cette occasion. Sa Majesté voulut que M. le grand commandât l'escadron des volontaires, qui étoit composé des plus grands seigneurs de la cour. Tout étant arrivé à Dourlens, Du Hallier fit défiler les charrettes, qui étoient au nombre de plus de six mille, dans la prairie de Dourlens, et fit marcher fort sur la gauche, pour s'éloigner du camp des Espagnols. Le même soir, le maréchal de La Meilleraye sortit des lignes;

et, s'écartant aussi de l'armée espagnole, prit sur la droite et marcha toute la nuit, sans battre le tambour ni sonner la trompette, et fit cacher les mèches à l'infanterie, de peur d'être découverts. Les Espagnols avoient trois partis à prendre : le premier, d'aller au devant du convoi, et de s'en rendre maîtres en battant l'armée de Du Hallier; le second, de combattre le maréchal de La Meilleraye seul, devant qu'il eût joint le secours, et par là d'empêcher le convoi de passer; et le troisième, de marcher droit aux lignes et de les forcer, durant que le maréchal de Châtillon demeuroit seul dedans assez foible. Ils prirent ce dernier parti; mais comme ils n'eurent nouvelles que fort tard du départ du maréchal de La Meilleraye, ils ne purent arriver qu'au jour à la vue des lignes, qui étoient à trois grandes lieues de leur camp. Avant que d'attaquer, ils tinrent de grands conseils, et délibérèrent long-temps de quel côté ils feroient l'attaque. Et ainsi, par l'irrésolution et la lenteur naturelle de leur nation, ils perdirent quatre heures de temps, et ne donnèrent qu'à neuf heures.

Ce fut le premier jour d'août qu'ils détachèrent leurs enfans perdus avec chacun une fascine à la main, et attaquèrent un fort situé hors des lignes, vers le quartier de Rantzaw, qu'ils emportèrent, et où ils taillèrent en pièces le régiment de Roncherolles, qui étoit dedans. Ensuite ils coulèrent le long d'un fossé, et vinrent, avec quantité de fascines, pour combler la ligne durant que la garnison de la ville sortoit et se mettoit en bataille, pour charger par derrière quand il seroit temps. La ligne fut attaquée fort vigoureusement, et défendue de même; mais

il falloit céder au grand nombre, et il étoit impossible que le maréchal de Châtillon pût soutenir long-temps un si grand effort, s'il n'étoit secouru par le maréchal de La Meilleraye. Celui-ci ayant marché toute la nuit en grand silence, aperçut des coureurs à la pointe du jour; il les envoya reconnoître, et en même temps il vit ses gens escarmoucher contre eux. Il ne douta plus que ce ne fussent les Espagnols; et il commençoit à donner l'ordre pour combattre, quand il vit finir cette escarmouche, et revenir ses batteurs d'estrade qui assurèrent que c'étoit le convoi, lequel avoit eu même alarme de son côté, et s'étoit aussi préparé à se défendre. Aussitôt on marcha l'un à l'autre, et on se joignit au coin d'un bois. Alors le silence fut rompu, et tous les tambours, timbales et trompettes commencèrent à faire beau bruit : tous les soldats jetoient des cris d'alégresse de voir leur pain arrivé, et faisoient sauter leurs chapeaux en l'air, en signe de réjouissance.

Il y avoit bien de la différence de voir les volontaires des deux armées: car les ducs d'Enghien (1) et de Nemours, et les autres qui venoient du siége, étoient hâlés, vêtus de gros buffles, maussades et crasseux; et ceux qui venoient de la cour étoient couverts de broderies d'or et d'argent, avec de belles plumes, et parés comme pour aller au bal. Après qu'on se fut embrassé de part et d'autre, on mit les nappes sur l'herbe pour déjeuner; mais ce repas fut interrompu par l'arrivée d'un homme venu en diligence pour avertir que les lignes étoient attaquées. La joie fut

(1) *D'Enghien :* Il faisoit ses premières armes, ainsi que le marquis de Montglat le fait remarquer quelques pages plus bas.

alors convertie en tristesse, les nappes furent bientôt levées; et laissant le convoi derrière, les deux armées marchèrent en diligence au secours du maréchal de Châtillon. En approchant, on entendoit le canon et on voyoit la fumée; et quand on fut plus près, les salves de mousqueterie donnèrent à connoître que le combat duroit encore, et qu'il n'y avoit rien de désespéré, quoique des fuyards épouvantés et sortis des lignes assurassent que tout étoit perdu. Enfin le secours arriva fort à propos, et entra dans la circonvallation par le côté du mont Saint-Eloy, opposé à celui de l'attaque. Tellement qu'il fallut faire le tour, et que le maréchal de La Meilleraye allât passer la rivière dans son quartier, pour gagner le camp de Rantzaw et joindre le maréchal de Châtillon, qu'il étoit temps de secourir: car les lignes étoient forcées, et les Français combattoient à l'entrée de la plaine pour empêcher que les Espagnols n'entrassent dans la ville, et donner loisir au secours qu'ils voyoient d'arriver. En effet, il joignit avant que la place ne fût secourue; et quand toutes les armées furent ensemble, elles faisoient plus de quarante mille hommes. Alors la face des affaires changea: car les Français, d'attaqués qu'ils étoient, devinrent assaillans; et les Espagnols sortirent des lignes, et se retirèrent derrière le fort de Rantzaw qu'ils avoient pris. Le régiment de la Marine fut commandé pour attaquer ce fort; mais étant soutenu de toute l'armée espagnole, qui étoit en bataille derrière, il fut repoussé, comme furent aussi ceux des Gardes et de Navarre, dont le mestre de camp, le marquis de Fors, fut tué. Les ducs de Nemours, de

Mercœur et de Beaufort se signalèrent dans cette occasion, où le comte de Rochepot perdit la vie. Saint-Preuil voyant l'impossibilité de reprendre ce fort, proposa de raser les lignes, et d'aller à eux pour donner bataille; mais le maréchal de Châtillon dit qu'il falloit prendre Arras, et ne rien hasarder. Tellement que les deux armées se regardèrent le reste de la journée, les lignes entre deux, ne faisant autre chose que se canonner; et sur le soir, les Espagnols se retirèrent et quittèrent le fort de Rantzaw, laissant la plaine toute couverte de chevaux et d'hommes tués par le canon des Français qui bordoit leurs lignes, et qui fut fort bien servi dans cette rencontre.

Le lendemain, on envoya sommer Eugenio Oneil, irlandais, qui commandoit dans Arras, en lui représentant qu'il ne devoit plus espérer de secours après ce qui s'étoit passé; et que le grand convoi étant arrivé, il ne pouvoit plus fonder son salut sur la famine qui avoit été dans l'armée. Il répondit fièrement qu'il n'avoit jamais espéré de se sauver par la nécessité des vivres de l'armée française, ni par le secours de l'espagnole, mais par sa propre résistance et la vigoureuse défense de ceux de la ville, qui étoient résolus de périr sur la brèche plutôt que de se rendre. Pour faire voir sa résolution, il voulut tenter de reprendre la demi-lune de Châtillon, mais sans effet. Le maréchal de La Meilleraye voyant leur obstination, attacha le mineur au rempart de la ville, et fit faire un pont pour passer le fossé, soutenu par un logement de cent mousquetaires qui faisoient continuellement feu. La mine étant chargée, les généraux montèrent sur une éminence d'où ils la virent jouer; et

après que la poussière et la fumée furent un peu dissipées, ils aperçurent la brèche fort grande, et le logement fait au pied. Ils furent en même temps le visiter, et firent pousser un fourneau pour élargir davantage l'ouverture, afin de faire donner l'assaut; mais la populace, qui étoit fort nombreuse dans cette grande ville, fit grande rumeur, dans la crainte du pillage et du saccagement de leur ville, et principalement du viol de leurs femmes et de leurs filles, qui eût été indubitable si elle eût été emportée d'assaut.

Ce tumulte obligea les gens de guerre de parler d'accommodement; et leur proposition ayant été bien reçue, les otages furent donnés de part et d'autre, et la capitulation signée, à condition qu'Arras seroit remis entre les mains des maréchaux de France le lendemain 9 d'août, si un secours ne les forçoit de lever le siége. Après ce traité, l'armée demeura en bataille toute la nuit; et le matin les Espagnols se présentèrent aux lignes du côté de Douay, faisant mine de les vouloir attaquer. Cela empêcha que la composition ne fût exécutée ce jour-là; mais ceux de la ville ne rompirent point la trève pour cela, et ne tirèrent pas un coup de mousquet, causant toujours de dessus leurs remparts avec les assiégeans, et leur disant qu'ils ne se mêleroient point du combat qu'on alloit donner, et qu'ils en seroient spectateurs comme neutres, pour voir par l'issue s'ils seroient Français ou Espagnols. Mais enfin le cardinal infant, après avoir été toute la journée en bataille devant les lignes, sans autre combat que quantité de coups de canon tirés de part et d'autre, se retira sur le soir; et le lendemain, jour de Saint Laurent, 10 d'août,

les Espagnols sortirent d'Arras, et les Français y entrèrent. Ainsi cette ville qui faisoit tant la fière, et qui se croyoit imprenable, fut réduite sous l'obéissance de la France : ce qui avoit paru si impossible dans les siècles passés, que cela avoit donné lieu au proverbe qui disoit : *Quand les Français prendront Arras, les souris mangeront les chats.* Il mourut durant ce siége beaucoup de personnes de marque. Le comte de Willerval fut fort regretté parmi les Espagnols. Le régiment de Picardie, vacant par la mort de Breauté, fut donné au marquis de Nangis; et celui de Navarre, par celle du marquis de Fors, au marquis de Montglat (1), lesquels avoient tous deux servi durant ce siége. Saint-Preuil eut le gouvernement d'Arras, en mémoire du convoi qu'il fit passer, et qui fut cause de la prise de la ville. Le duc d'Enghien servit pour la première fois de volontaire sous le maréchal de La Meilleraye, où il commença de faire paroître son courage, et d'établir cette haute réputation qu'il a poussée depuis si haut.

Durant le siége d'Arras, le prince d'Orange, qui avoit promis de faire une grande diversion, mit pied à terre en Flandre du côté de Hulst qu'il vouloit assiéger, et prit même quelques forts où le comte Jean Casimir fut tué; mais les Espagnols, sous la conduite du comte de Fontaines, y ayant jeté du secours, ce prince se retira; et s'étant rembarqué, il remit pied à terre à Berg-op-Zoom, d'où il marcha vers Gueldre, qu'il fit semblant d'attaquer : mais ayant appris qu'un

(1) *Au marquis de Montglat* : C'est ici la première fois que l'auteur de ces Mémoires se nomme. Modestie assez rare pour mériter qu'on en fasse la remarque.

grand renfort y étoit entré, il tourna du côté d'Emmerick et de Wesel, et passa le reste de la campagne sans rien entreprendre de considérable.

Le marquis de Villeroy commandoit un petit corps dans la Franche-Comté, pour faire le dégât et empêcher la récolte, dans l'espérance de réduire les villes à de si grandes extrémités qu'elles seroient contraintes de se rendre. Il ruina tout ce qui étoit à l'entour de Dôle et de Gray, et ravitailla Poligny; puis il passa en Italie pour joindre l'armée du comte d'Harcourt, ainsi qu'on verra ci-après.

Nous avons vu le malheureux état des affaires de la duchesse de Savoie, et comme le comte d'Harcourt avoit rassuré les esprits épouvantés par la victoire remportée à La Route, qui commença de donner bonne espérance pour l'avenir. Les Espagnols, ne se rebutant pas pour cette disgrâce, se fortifièrent pendant tout l'hiver, dans la résolution de pousser loin les avantages qu'ils avoient dans le Piémont, et de profiter de la division qui étoit entre la Régente et ses beaux-frères. Ils croyoient pouvoir choisir dans ce désordre, et être en état d'attaquer sans risque tout ce qu'ils voudroient, et l'emporter avec certitude.

Ils jetèrent les yeux sur la ville et la citadelle de Casal, qui étoient l'objet de leur ambition, dont le siége eût été difficile à entreprendre dans une autre conjoncture que celle-ci. C'est pourquoi, dès le mois d'avril, ils mirent ensemble toutes leurs forces, et tombèrent tout d'un coup sur cette place, devant laquelle ils se retranchèrent en grande diligence, et peu de temps après ils ouvrirent la tranchée. La Tour, gouverneur de Casal, manda au comte d'Har-

court qu'il manquoit de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un siége; et que s'il n'étoit bientôt secouru, il seroit réduit à de grandes extrémités. Cette nouvelle donna de l'étonnement: car l'armée française étoit foible, et n'approchoit pas de la moitié de celle d'Espagne. Néanmoins la perte de Casal étoit si importante, que le comte d'Harcourt résolut de tout hasarder pour l'empêcher. Aussitôt il assembla toutes ses troupes à Pignerol, et avec sa petite armée il marcha droit à Casal, et le 28 d'avril il arriva à la vue des lignes des Espagnols. Après quelque contestation dans le conseil de guerre, il fut résolu que l'attaque se feroit du côté de Saint-Georges; et on travailla toute la nuit à faire des fascines pour combler les lignes. Le lendemain 29, le comte d'Harcourt divisa son armée en trois corps, dont il donna le premier au vicomte de Turenne et au comte Du Plessis-Praslin, avec les vieilles troupes qui devoient attaquer par le penchant d'une colline qui donne sur la plaine. Le second fut donné à La Mothe-Houdancourt, avec les nouvelles troupes qu'il avoit amenées lui-même, lesquelles devoient donner par le haut de la montagne; et le troisième aux marquis de Ville et de Pianezze, qui commandoient l'armée de Savoie, laquelle devoit faire son effort par la plaine. Dans cet ordre, on marcha droit aux lignes, contre lesquelles on pointa dix pièces de canon; l'attaque se fit l'après-midi. Après avoir passé une petite rivière nommée la Gatola, le comte Du Plessis attaqua le premier; et, malgré les salves des Espagnols, il combla le fossé et entra dans la circonvallation. Le comte d'Harcourt ensuite sauta la ligne avec son cheval, et

après lui le vicomte de Turenne la passa avec la cavalerie. Sur le haut, La Mothe-Houdancourt donna si vertement qu'il la força, et tourna du côté où étoit le comte d'Harcourt, qui chargeoit tout ce qu'il rencontroit devant lui, et poussoit un gros de cavalerie qui se retiroit au pas, et faisoit mine de vouloir tourner sur lui; mais les marquis de Ville et de Pianezze ayant trouvé la ligne abandonnée, la passèrent, et chargèrent cette cavalerie, qu'ils mirent en désordre. Le marquis de Léganès fut si surpris de voir les siens battus par un si foible corps, qu'il en perdit le jugement, et ne pensa qu'à se sauver avec sa cavalerie, abandonnant l'infanterie, qui fut entièrement défaite. Le canon et le bagage demeurèrent au pouvoir du comte d'Harcourt, qui perdit peu de gens dans ce combat. Vieuxbourg, capitaine au régiment des Gardes, y fut tué; et Le Bourdet, commandant de ce corps, fut blessé de vingt-deux coups. Jamais victoire ne fut si complète ni si surprenante: car le marquis de Léganès se trouva défait sans y penser, ne pouvant se persuader que le comte d'Harcourt eût osé, avec une poignée de gens, attaquer une armée considérable et retranchée comme étoit la sienne: mais les Français, qui n'avoient que sept mille hommes, y allèrent si gaîment, que, quoiqu'ils en attaquassent dix-huit mille, ils ne doutèrent jamais de la victoire.

Après que Casal fut ravitaillé, le comte d'Harcourt pris sa marche vers Quiers, que les Espagnols avoient pris après le combat de La Route, lequel se rendit sans résistance; et pour ne pas perdre les avantages qu'il pouvoit prendre après une si grande victoire;

avant que les Espagnols se fussent remis de la consternation où ils étoient, il marcha pour investir Turin, dans lequel le prince Thomas étoit, avec un corps aussi puissant qu'étoit son armée. La difficulté de cette entreprise ne lui put faire changer de dessein. Il partit de Montcallier le 10 de mai, et s'avança jusqu'au Valentin, le long du Pô. Il fit attaquer le faubourg par le comte Du Plessis, qui s'en rendit maître durant que le vicomte de Turenne prit un fort de l'autre côté de la rivière, sur la colline près des Capucins. Ensuite, ayant pris son quartier au Valentin et séparé ceux de son armée, il fit travailler à la circonvallation, qu'il fit faire fort large et profonde, avec des redans, des redoutes et des forts de distance en distance. Comme le prince Thomas avoit autant de troupes dans la ville qu'il en avoit dans son armée, il fit faire une contre-ligne pour se mettre en sûreté contre les sorties : le tour des lignes étoit fort grand; mais ce qui facilitoit les gardes étoit qu'il tenoit la citadelle du côté de laquelle il n'en avoit pas besoin. Cependant le prince Thomas, qui avoit un grand corps de cavalerie, faisoit souvent des sorties : entre autres, le jour de la Pentecôte, don Maurice sortit avec cinq cents hommes de pied et trois cents chevaux, et donna jusqu'au campement; mais la cavalerie française monta promptement à cheval, et le repoussa jusque dans la ville.

Durant le commencement de ce siége, le marquis de Léganès ne perdoit point de temps pour réparer sa perte, et se mettre en état de secourir Turin. Il manda des troupes qui étoient dans le Tyrol; il tira toutes les garnisons des places, fit venir de petits

corps que les princes de Savoie avoient dans le Piémont; et ayant mis ensemble dix-sept à dix-huit mille hommes, il marcha droit aux lignes pour les forcer : l'apparence étoit grande qu'il devoit réussir, car il étoit beaucoup plus fort que les Français; et le prince Thomas, qui étoit dans la ville, n'étoit de guère plus foible, sans compter un grand nombre d'habitans en armes qui étoient affectionnés pour lui, et la grande distance des quartiers séparés, et fort éloignés les uns des autres : mais la résolution du comte d'Harcourt fut si grande, qu'il ne s'étonna point du péril où il se trouvoit, et voulut tout hasarder, dans l'espérance de vaincre toutes ces difficultés de la même façon qu'il avoit secouru Casal, contre toute vraisemblance. Ainsi il se prépara à la défense.

Le 30 de mai, les Espagnols parurent sur la colline, d'où ils firent filer de l'infanterie sur le bord du Pô, pour secourir la ville par cet endroit; mais le vicomte de Turenne, avec le régiment des Gardes et des hommes détachés de tous les corps, défendit si bien ce passage, qu'il les contraignit de reculer, et de quitter cette entreprise. Le lendemain matin, ils attaquèrent sur la colline le fort qui est proche des Capucins, lequel fut si vigoureusement défendu, qu'après un combat de deux heures ils furent forcés de se retirer. Le marquis de Léganès, ne se rebutant point de ces disgrâces, voulut faire un dernier effort du côté de Moncallier. Il se saisit pour cet effet d'une île sur le Pô, couverte d'arbres, de laquelle il fit passer de l'infanterie en deçà de l'eau : laquelle fut aussitôt chargée par le comte d'Harcourt, et taillée en pièces, malgré les salves continuelles et les batteries de leurs canons,

qui étoient de l'autre côté de la rivière ; il posta ensuite Roque-Servières, sergent de bataille, sur le bord de l'eau, pour en disputer le passage à ceux qui voudroient le tenter. Le comte de Matha fut tué dans cette occasion, et sa compagnie aux gardes fut donnée à son frère, qui étoit le quatrième et le dernier de sa famille, les trois autres étant morts pour le service du Roi à la tête de la même compagnie. Le marquis de Léganès voyant la résistance qu'il trouvoit de tous côtés, se campa vers Moncallier, sur le bord du Pô, à une portée de mousquet des lignes, pour couper les vivres, et prendre son temps pour forcer quelque quartier, alors qu'on y penseroit le moins. Un jour La Mothe-Houdancourt voulut faire rompre des moulins qui servoient aux assiégés, lesquels sortirent pour les défendre ; mais il les chargea si rudement, qu'il les mena battant jusqu'à leur fossé, et, malgré leur résistance, fit renverser leurs moulins.

Cependant le comte d'Harcourt étoit bien empêché, parce qu'il falloit que son armée fût toujours sous les armes pour se garder d'une surprise, ayant les Espagnols près de lui d'un côté, et le prince Thomas de l'autre : tellement que d'assiégeant il étoit devenu assiégé ; et ses troupes étoient fatiguées d'une telle sorte, qu'elles n'en pouvoient plus. Il étoit impossible que cela pût durer long-temps, et qu'il pût résister à tant d'ennemis avec si peu de forces, s'il n'étoit promptement secouru. C'est pourquoi il écrivit à la cour l'état où il étoit, afin qu'on y mît ordre. En effet, le cardinal de Richelieu fit passer les monts à des troupes ramassées en Guienne, Languedoc, Provence et Dauphiné sous le comte de Tonnerre, et

envoya ordre au marquis de Villeroy, qui commandoit un corps dans la Franche-Comté, de prendre la même route, et de joindre le comte d'Harcourt le plus diligemment qu'il pourroit.

L'approche de ces secours vint à la connoissance du marquis de Léganès, qui résolut de ne pas attendre leur arrivée, et de faire auparavant une attaque générale de tous côtés, croyant réussir sûrement dans son entreprise par la foiblesse des Français. Il sépara pour ce dessein son armée en trois, pour attaquer en même temps le quartier du Roi. Celui de La Mothe et la colline près des Capucins; celui de La Mothe, nommé *la Purpurate*, fut le premier attaqué auprès du pont de la Doire, par six mille hommes de pied et trois mille chevaux commandés par don Carlos de La Gatta, qui donnèrent dans la ligne avec des pontons et des fascines, et la comblèrent à la faveur de leur artillerie et du grand feu de leur infanterie. Les régimens de Villandry et de La Mothe ne purent soutenir un si grand effort, n'étant pas en assez grand nombre pour garder un si grand front de ligne : tellement qu'elle fut passée par les Espagnols. Mais La Mothe-Houdancourt étant venu au secours avec le régiment de cavalerie de La Luzerne, et la compagnie des gens d'armes du prince de Condé, soutenus des régimens d'Enghien et de Marchin, les chargea si brusquement, qu'il les força de repasser la ligne. Ils rentrèrent en même temps par un autre côté, et furent rechassés pour la seconde fois. Sans se rebuter, ils revinrent à la charge pour la troisième, et rentrèrent dans la ligne avec tant de vigueur, que les Français furent contraints de reculer. La Mothe-Houdancourt

voyant ce désordre, fit avancer les régimens de Saint-André-Montbrun et Du Terrail, et gagna une ravine bordée de haies où il mit son infanterie, laquelle attendit les Espagnols qui marchoient à la ville, et devoient nécessairement défiler par là. Quand ils furent proche, elle fit une décharge sur eux; et la cavalerie fraîche, jointe à celle qui avoit été battue et s'étoit ralliée, les chargea en flanc si vertement, qu'ils furent mis en désordre, et repassèrent la ligne en confusion, excepté don Carlos de La Gatta, qui entra dans la ville avec mille chevaux, et dont il ne put ressortir. Saint-André-Montbrun fut fait prisonnier par la cavalerie qui sortit de la ligne; et toute l'infanterie fut défaite, hors cinq cents hommes qui se jetèrent dans une redoute, dans laquelle ils capitulèrent, et furent prisonniers de guerre.

Dans ce même temps, le marquis de Léganès attaqua du côté du Pô; et feignant plusieurs fausses attaques, il fondit tout d'un coup sur le régiment de Nérestan avec force pontons et fascines, pour combler la ligne à la faveur de son canon, qui battoit les Français en flanc : mais il fut reçu avec tant de vigueur par ce régiment, soutenu des gardes françaises et suisses, des régimens d'Auvergne et de Roussillon, qu'après un combat fort opiniâtre, il fut repoussé par la valeur et la conduite du comte Du Plessis-Praslin, qui eut un cheval tué sous lui. En même temps le prince Thomas fit une grande sortie de la ville avec trois mille hommes de pied et toute sa cavalerie, pour favoriser l'attaque qui se fit du côté de la colline, laquelle ne fut pas plus heureuse que les autres : car elle fut soutenue avec tant de courage par le vicomte de Tu-

renne, que ceux de dehors et de dedans furent contraints de se retirer avec perte. Florensac, fils du duc d'Uzès, et Ligondis, mestre de camp de cavalerie, furent tués dans le chaud de cette mêlée, laquelle arriva le 11 de juillet.

Fort peu de temps après, le comte d'Harcourt reçut un secours par l'arrivée du comte de Tonnerre, et ensuite du marquis de Villeroy : lesquels, l'ayant fortifié de leurs troupes, commencèrent à lui donner bonne opinion de son entreprise. Le marquis de Léganès, rebuté de tant d'attaques inutiles, demeura campé auprès du camp des Français pour les fatiguer; mais le grand peuple qui étoit dans la ville, et la garnison qui étoit si nombreuse, consumoient tous les vivres qu'ils avoient, et le pain commençoit à manquer : tellement que les mille chevaux entrés avec don Carlos de La Gatta incommodoient plus qu'ils ne servoient. C'est pourquoi le prince Thomas eût bien voulu les faire ressortir avec une partie de sa cavalerie, qui manquoit de fourrage. Il tenta le 24 de juillet d'exécuter ce projet, par deux sorties qu'il fit en même temps sur le quartier du Pô et sur celui de La Mothe. Don Carlos de La Gatta, qui commandoit la dernière avec des pics et des pelles, travailloit à combler la contre-ligne, lorsque La Mothe-Houdancourt y arriva, qui le força de rentrer dans la ville plus vite qu'il n'en étoit sorti; et le prince Thomas trouvant les postes mieux garnis qu'à l'ordinaire, à cause du renfort arrivé, n'osa enfoncer plus avant de l'autre côté, et se retira sans rien faire.

La même semaine, le marquis de Léganès fut joint par un corps considérable venu de Naples, qui lui

donna courage de hasarder encore un combat; et don Carlos de La Gatta, qui vouloit sortir de Turin à quelque prix que ce fût, s'efforça de passer par les quartiers des marquis de Ville et de Pianezze avec un ponton, pour mettre sur la ligne, et lui rendre le passage plus aisé. Le prince Thomas le soutenoit avec trois mille mousquetaires, durant que le marquis de Léganès attaqueroit par la colline à dix heures du soir, dans l'espérance de faire la nuit ce qu'ils n'avoient pu exécuter le jour. En effet, don Carlos sortit de la ville du côté de *la Consolata* le premier jour d'août, marcha vers la Doire, et donna l'alarme au marquis de Ville, qui y courut promptement, avec l'escadron de Savoie et le régiment du commandeur de Souvré. Il trouva que le prince Thomas étoit venu dans l'obscurité de la nuit jusqu'à la ligne sans être découvert, et que les Espagnols accommodoient leur ponton pour passer; mais il les chargea si brusquement, qu'il leur fit quitter leur travail pour se retirer dans la ville. Le marquis de Léganès survenant là-dessus par dehors, eût dégagé don Carlos avec six mille chevaux, si La Mothe-Houdancourt, venant à propos sur l'alarme, ne les eût contraints de se retirer, don Carlos dans la ville, et le marquis dans son camp.

Cependant la misère étoit grande dans Turin; et pour l'augmenter, le comte d'Harcourt fit détourner l'eau qui faisoit moudre les moulins des assiégés; et pour les achever de ruiner, il fit élever une batterie pour les abattre, et une autre pour battre le camp des Espagnols, lesquels en dressèrent une de leur côté pour y répondre, et qui tiroit sur celui des Français. Le marquis de Léganès ne pouvant à force ouverte

jeter des vivres dans Turin, et sachant que la famine y augmentoit tous les jours, cherchoit tous les moyens possibles pour envoyer des rafraîchissemens aux assiégés. Pour cet effet, il faisoit emplir des bombes de farine, de balles de mousquet, et de toutes sortes de vivres et de munitions de guerre; puis ayant bien fait boucher l'entrée avec de la terre, il les faisoit pousser avec des mortiers chargés de poudre par dessus le camp de Français: et ceux qui les poussoient prenoient si bien leurs mesures qu'elles tomboient dans la ville, où elles étoient ramassées avec soin. Il s'en trouva un jour une chargée de cailles grasses, avec un billet dedans, qu'un Espagnol, de l'armée du marquis de Léganès, adressoit à sa maîtresse, qui étoit dans la ville. Mais ces petits soulagemens ne pouvoient guère servir à un si grand nombre de peuple, qui étoit dans une grande disette. C'est pourquoi le prince Thomas, pour jouer de son reste, avec six mille hommes de pied et mille chevaux surprit cinq redoutes entre le Valentin et le faubourg du Pô; mais, sur ce bruit, le comte d'Harcourt y envoya le régiment de Normandie avec d'autres troupes, qui les reprit, et repoussa les Espagnols jusque dans Turin.

Dans ce même moment, le marquis de Léganès parut en bataille à la vue des lignes; mais voyant les redoutes reprises et qu'il étoit venu trop tard, il rentra dans son camp sans rien entreprendre. Depuis, il se contenta de faire des courses du côté de Pignerol, pour attraper quelques prisonniers; comme un jour il prit Senantes-Couronges, gouverneur de la citadelle de Turin, et Argenson, intendant de justice dans

l'armée; en la place duquel on envoya Le Tellier, maître des requêtes : et cet emploi fut cause de sa fortune. Ceux de la ville faisoient toujours quelques sorties. Un jour, ils surprirent la redoute de La Rochette, qui fut reprise le même jour par Montpezat. Les vivres diminuoient cependant de jour en jour dans Turin : et le prince Thomas n'ayant plus de quoi fournir à tant de troupes, et à une si grande populace, qui commençoit à se mutiner faute de pain, ne voyant plus d'espérance de secours, après tant de combats donnés sans effet, résolut de sortir d'une si grande nécessité ; et pour cela il fit parler de quelque accommodement. Le comte d'Harcourt l'écouta ; et après force allées et venues du comte de Druent, et du commandeur au comte d'Harcourt, puis de sa part, de l'abbé Mondain, au prince, toutes choses s'accommodèrent et se terminèrent : en sorte que le traité fut signé le 24 de septembre, en vertu duquel le prince Thomas sortit de Turin avec huit mille hommes, et fut conduit à Yvrée. Le comte d'Harcourt le rencontra dans la campagne, où s'étant tous deux salués sans descendre de cheval, ils se firent l'un à l'autre un compliment fort court ; puis le comte entra triomphant dans la ville, et couronna la fin de cette campagne par la prise de Turin, qu'il avoit si glorieusement commencée par le secours de Casal, l'une et l'autre contre toute apparence. Il fit savoir cette bonne nouvelle à la duchesse de Savoie, qui étoit à Chambéry, et qui partit aussitôt pour revenir dans sa ville capitale, où elle fit une entrée magnifique le 20 de novembre, et y rétablit sa demeure comme devant : laissant néanmoins le duc son fils à Chambéry, jus-

qu'à ce que les affaires fussent encore mieux rétablies.

On a vû l'année passée comme la capitulation de Salses fut signée, et la place rendue au commencement de celle-ci aux Espagnols, lesquels mirent ensuite leur armée en quartier d'hiver dans le Roussillon et dans la Catalogne, où les troupes traitèrent le peuple avec tant d'insolence, que les plaintes en furent faites à la députation de Barcelone, qui est le nom que porte le conseil de cette ville. Il en fit des remontrances au comte de Sainte-Coulombe, vice-roi; mais il n'en eut aucune satisfaction: car il répondit qu'il n'ignoroit pas les priviléges de la province, par lesquels les paysans ni les bourgeois ne devoient point avoir de garnison; mais que la nécessité n'avoit point de loi, et que, tant que la guerre seroit dans le Roussillon et le Languedoc, il falloit que la Catalogne, comme la plus voisine, portât la principale charge et dépense des armées. Sur cette réponse, les Catalans envoyèrent à Madrid se plaindre du vice-roi; mais ils furent peu satisfaits: car ils furent renvoyés au vice-roi même, auquel ils furent contraints de présenter de nouvelles requêtes, pour faire vivre les troupes avec moins de licence. Ils attendirent quelque temps pour apprendre sa résolution; mais les garnisons continuant leurs désordres, les paysans prirent les armes et tuèrent leurs hôtes, faisant main basse sur tous les gens de guerre qu'ils pouvoient attraper. Sur ce bruit, le peuple de Barcelone voulant faire rumeur, le vice-roi en fit mettre en prison quelques-uns: ce qui augmenta la sédition et fit mutiner toute la populace, laquelle rompit les portes des prisons, mit en liberté

ceux qui étoient dedans, et courut en armes assiéger la maison du vice-roi, qui, tout effrayé, se sauva par une porte de derrière et gagna la campagne, pour se retirer au mont Juïc. Une partie de ce peuple pilla sa maison, et l'autre le suivit, le saluant à grands coups d'arquebuse, dont une balle lui perça le corps, et le fit tomber mort dans une vigne qu'il traversoit. Sur cette nouvelle, toute la Catalogne se souleva généralement, et chassa tous les gens de guerre qui étoient dans la province, lesquels se retirèrent comme ils purent en Arragon et dans le royaume de Valence, ou dans le Roussillon. Cette révolte étant sue à Madrid, le roi d'Espagne donna la vice-royauté au duc de Cardonne, avec ordre d'apaiser ce tumulte par douceur, en promettant le pardon du passé; mais en même temps il faisoit filer des troupes pour faire obéir les Catalans par force, s'il ne pouvoit adoucir leurs esprits. Les mutins en ayant eu vent, crurent qu'on les vouloit châtier, et, désespérant de toute grâce, mirent ensemble un corps considérable pour se défendre.

Toutes les villes s'étant jointes, firent une association entre elles; et prévoyant que toutes les forces d'Espagne leur tomberoient bientôt sur les bras, et que des gens ramassés comme ils étoient ne pourroient soutenir un si grand choc, elles envoyèrent à d'Espenan, gouverneur de Leucate, pour le prier de les venir commander, et de leur amener du secours. Il en donna promptement avis à la cour, d'où il reçut ordre de les assister en tout ce qu'il pourroit. Ensuite les Espagnols ayant attaqué une petite ville nommée Ille, le maréchal de Schomberg marcha pour la se-

courir, et à son approche ils se retirèrent. Ce petit exploit de peu de conséquence ne laissa pas de donner cœur aux Catalans, lesquels, connoissant qu'il faut de l'ordre en toutes choses, déposèrent ceux qui leur étoient contraires de la députation de Barcelone, en mirent d'autres de leur faction en leurs places, et commirent le gouvernement de la province. Pour commencer la fonction de leurs charges, ces nouveaux députés envoyèrent au maréchal de Schomberg lui demander du secours contre une armée qui étoit prête d'entrer dans leur pays pour les opprimer. Ce maréchal les renvoya au prince de Condé qui étoit à Pésénas, lequel, selon les ordres qu'il avoit du Roi, entra en négociation avec eux, et conclut un traité par lequel il s'obligea, de la part de Sa Majesté, de leur donner six mille hommes de pied et deux mille chevaux, avec d'Espenan pour les commander. Il donna en même temps ses ordres pour les faire marcher. On verra l'année prochaine ce qu'ils exécuteront.

Le marquis de Brezé, général de l'armée navale, ayant fait voile vers la côte d'Espagne, et doublé le cap de Finistère, apprit par un vaisseau anglais que la flotte d'Espagne devoit partir de Cadix pour s'en aller aux Indes. Cette nouvelle le fit hâter d'aller jusque là, où il aperçut les vaisseaux de cette flotte, qui avoient les voiles au vent pour faire le voyage. Alors il gagna le dessus et l'approcha de si près, que le canon tira de part et d'autre; le combat fut fort rude, et les Espagnols y furent malmenés, car leur amiral fut coulé à fond; quatre de leurs galions furent brûlés, deux autres vaisseaux pris; et le reste, en grand désordre, se sauva dans le port de Cadix. Le marquis de Brezé

voyant la mer couverte de gens qui se noyoient, envoya des chaloupes pour les sauver; et entre autres on lui amena le fils du duc de Maqueda tout nu, pour s'être mis à la nage. Il lui fit beaucoup de civilité comme au fils de l'amiral; et lui ayant donné un habit avec une fort belle épée, le renvoya à son père, le priant d'en user de même pour les Français.

Au commencement de cette année, Jules Mazarin partit de Rome pour venir demeurer en France : il étoit fils d'un banquier de l'île de Sicile, lequel fit banqueroute et se retira à Rome, pour se mettre à couvert de ses créanciers. On l'appela dans cette ville Mazarin, parce qu'il étoit natif de la ville de Mazare; et on lui donna ce nom du lieu de sa naissance. Son fils Jules, dans sa jeunesse, fut étudier en Espagne dans l'université d'Alcala; d'où étant revenu à Rome, il se donna au cardinal Colonne, près duquel il fut introduit par le moyen du cardinal Sachetti : ensuite le mariage s'étant fait de don Thadée Barberin, neveu du pape Urbain VIII, avec la sœur du cardinal Colonne, il fut par cette alliance mis au service du cardinal Antoine, neveu de Sa Sainteté, qui l'envoya en l'année 1630, avec le nonce Panzirole, pour accommoder les différends du duché de Mantoue, comme on a vu ci-devant. Etant retourné à Rome, il quitta l'épée pour prendre la soutane, qui est le plus court chemin pour faire fortune dans un Etat tout ecclésiastique. Quelque temps après il fut fait vice-légat d'Avignon, d'où il fut envoyé nonce extraordinaire en France, pour négocier une paix entre les deux couronnes; mais il se montra si partial, que le Pape, qui agissoit en père commun, en fut mal satisfait; et

le croyant gagné par le cardinal de Richelieu, il le rappela de son emploi, et le reçut très-froidement à son arrivée: il eut même envie de le faire châtier. Voyant qu'il ne faisoit pas bon pour lui à Rome, comme il étoit fin et bon courtisan, il se retira sans dire mot d'auprès de Sa Sainteté, et vint en France, où il leva le masque et se déclara entièrement français. Il logea dans Paris chez Chavigny, secrétaire d'Etat, qui l'avoit connu à Rome, et qui fit goûter son esprit au cardinal de Richelieu. Ce ministre l'envoya en Piémont comme ambassadeur extraordinaire, et le fit nommer plénipotentiaire en Allemagne, à l'assemblée qui s'y devoit tenir pour la paix générale. Pour le rendre plus considérable dans cet emploi, il le voulut élever en dignité; et, pour ce sujet, il le fit nommer par le Roi cardinal, pour la première promotion qui se feroit pour les couronnes. Le Pape s'offensa fort de cette nomination, disant qu'il étoit son sujet; qu'il s'étoit séparé de lui pour l'avoir mal servi, et qu'il ne se résoudroit jamais à le faire; que le Roi ne le devoit point trouver mauvais, parce qu'il pouvoit nommer un Français, tel qu'il lui plairoit, qui seroit fait aussitôt cardinal. Le Roi tint ferme dans sa résolution, et le Pape résolut de ne point faire de cardinaux; mais Sa Sainteté vieillissant et diminuant à vue d'œil, sera obligée de changer de sentimens particuliers (1).

Au mois de décembre de cette année mourut Bullion, surintendant des finances, un des plus grands hommes d'Etat de son temps. Il avoit été employé dès

(1) *Changer de sentimens particuliers :* Voir plus bas ces Mémoires, sous l'année suivante.

le règne d'Henri IV, et depuis sous la régence de Marie de Médicis, en plusieurs négociations importantes. Depuis, s'étant attaché au cardinal de Richelieu, il eut sa principale confiance, laquelle diminuoit quand il mourut, parce que le cardinal en eut jalousie: sur ce qu'ayant été malade, Nogent, qui ne faisoit autre métier que de lui rapporter tout ce qui se disoit, et qui n'approchoit du Roi que par de méchantes bouffonneries, dit un jour à Sa Majesté qu'il étoit bien heureux de ce que le cardinal se portoit mieux; et que s'il venoit à lui manquer, il seroit bien empêché pour en retrouver un pareil, et aussi capable de gouverner son Etat. Le Roi lui répondit qu'il étoit bien aise de ce qu'il se portoit mieux, et qu'il seroit fort fâché de le perdre; mais que si ce malheur arrivoit, la France avoit beaucoup de gens habiles pour remplir sa place, et n'étoit pas si dépourvue de bonnes têtes et intelligentes qu'il le croyoit. Nogent lui repartit là-dessus: « Et où sont-elles ces bonnes têtes? Je ne les « connois point. » Le Roi lui nomma Bullion, et aussitôt il l'alla rapporter au cardinal, lequel dès ce moment entra en défiance de lui, et résolut de le mettre en état de lui pouvoir faire faire son procès quand il voudroit. Tellement qu'un jour il lui fit reproche qu'il avoit fait quelque chose dans le maniement des finances qui n'étoit pas dans l'ordre, et lui en voulut faire signer l'aveu: ce qu'ayant refusé de faire, il prit de colère les tenailles du feu pour lui en donner sur la tête, et l'intimida de telle sorte qu'il signa ce qu'il voulut. Le cardinal serra ce papier dans son cabinet, disant: « Voilà « le procès de Bullion tout fait quand il me plaira. » Cette violence refroidit fort Bullion du grand zèle qu'il

avoit pour le cardinal. C'est pourquoi le Roi s'informant un jour de l'état de ses finances, et témoignant à Bullion de l'étonnement de la grande dépense qui se faisoit, il lui dit qu'il y avoit trois gouffres où il ne voyoit goutte, qui étoient la marine, l'artillerie et la maison du cardinal; que pour le reste il lui en rendroit bon compte, parce qu'il en avoit connoissance; mais qu'il ne savoit que lui dire sur ces trois-là. Cela fut reproché au cardinal par le Roi : dont il fut fort offensé, à cause qu'il étoit amiral, et son cousin de La Meilleraye grand-maître de l'artillerie. Pour se justifier, il envoya au Roi l'état des dépenses de l'un et de l'autre. Et Bullion se voyant trompé par Sa Majesté, qui lui avoit promis de n'en rien dire, sachant que le cardinal ne pardonnoit jamais, fut tellement saisi de douleur et d'affliction, qu'il mourut quelque temps après. Bouthillier, qui étoit son collègue, demeura seul dans la surintendance; mais comme il n'étoit pas si habile que l'autre, Tubeuf, qui travailloit sous le défunt, fut mis auprès de celui-ci pour le soulager, et avoir l'œil sur ce qui se passeroit.

Au mois de septembre, la Reine accoucha d'un second fils à Saint-Germain-en-Laye: ce qui causa une grande joie à toute la cour, et principalement au Roi. Ce petit prince fut nommé, à sa naissance, duc d'Anjou; mais après la mort de Monsieur, son oncle, il s'appellera Philippe de France, duc d'Orléans.

SEPTIÈME CAMPAGNE.

[1641] La prospérité des armes de la France causa de grandes réjouissances à la cour. Durant l'hiver, le cardinal de Richelieu fit danser un ballet avec des machines (1), où les siéges d'Arras et de Turin étoient représentés; et le traité fait en même temps avec le duc de Lorraine donna encore matière à la joie, dans l'espérance que cet accommodement augmenteroit encore les avantage de ce royaume. Ce prince, depuis la prise de Nancy, avoit quitté les intérêts du Roi, pour se jeter entre les bras de l'Empereur et du roi d'Espagne, de la protection desquels il attendoit son rétablissement; mais enfin ne voyant point d'apparence de réussir dans ses desseins, à cause du mauvais état des affaires de la maison d'Autriche, il voulut tenter la voie d'accommodement, dans la pensée de tenir son traité s'il y trouvoit son compte, ou de le rompre si c'étoit son avantage. Cette négociation fut si secrète, que le Roi envoya ses carrosses au devant de lui avant que personne eût nouvelle de cet accord, qui ne fut rendu public qu'après son arrivée. Les articles en étoient que le Roi rendroit au duc son Etat, excepté Stenay, Jametz et Clermont, qui demeureroient à la couronne de France; que Nancy et Marsal seroient entre les mains du Roi jusqu'à la paix générale, comme en dépôt, durant lequel temps le duc jouiroit dedans de ses revenus et de ses droits de souveraineté,

(1) *Un ballet avec des machines :* C'étoit le ballet de la Prospérité des armes de France. L'abbé de Marolles assista à cette représentation. (*Voyez* ses Mémoires, tome 1, page 237, édit. in-12 de 1755.)

comme dans le reste de son pays, dont toutes les autres villes, châteaux et places lui seroient rendus dès à présent, pourvu qu'il prît le parti de France contre tous ses ennemis, et que ses troupes se missent au service du Roi. Il fut fort bien reçu à la cour, où il passa une partie de l'hiver; puis ayant fait hommage au Roi du duché de Bar, il partit de Paris pour retourner en Lorraine, et en prendre possession. Peu de jours après se fit le mariage du duc d'Enghien, fils aîné du prince de Condé, avec mademoiselle de Brezé, fille du maréchal de Brezé et de la sœur du cardinal de Richelieu, qui étoit dans une telle élévation de fortune, que les plus grands se tenoient heureux et honorés d'entrer dans son alliance.

Du côté d'Allemagne, l'Empereur convoqua une diète à Ratisbonne, pour chercher les moyens de pacifier l'Empire; il commença par la publication d'une amnistie pour tous ceux qui voudroient rentrer dans son obéissance. Cette diète obligea l'armée confédérée de se séparer : le comte de Guébriant, qui commandoit l'armée française depuis le retour du duc de Longueville en France, demeura dans le Haut-Palatinat, et le maréchal Banier se présenta devant Ratisbonne pour troubler la diète; puis il alla prendre un poste d'où il couroit tous les jours jusqu'aux portes de cette ville. Pour mettre la diète en sûreté, l'Empereur fit joindre Piccolomini avec Gleen, lesquels poussèrent Banier si rudement, qu'ils le forcèrent de faire une grande retraite jusqu'en Bohême, et, pour aller plus vite, d'abandonner une partie de son bagage et de son canon. Il fut chargé dans cette marche, où il perdit plus de deux mille hommes; et le géné-

ral major Sclang demeura prisonnier. Le comte de Guébriant ayant appris cet échec, marcha en diligence pour le secourir; et l'ayant rejoint, ils tournèrent tête droit à Wolfenbuttel, pour fortifier le blocus que le duc de Lunebourg avoit mis devant l'armée impériale. Piccolomini les suivit pour secourir cette ville, laquelle eût été contrainte de se rendre, si elle n'eût eu d'autre secours que de cette armée. Mais ce que la force ne put faire, le temps le fit: car les grandes pluies qui survinrent forcèrent le duc de Lunebourg de lever le siége. Dans la grande marche que fit le maréchal Banier depuis Ratisbonne jusqu'en Bohême, il souffrit tant d'incommodités et eut tant de fatigues, que la fièvre le prit; et son mal augmentant, il fut contraint de demeurer à Alberstad, où il mourut fort regretté de son parti: car il étoit grand capitaine, et la couronne de Suède fit en lui une grande perte. Après sa mort, le général major Wrangel prit le commandement de l'armée, jusqu'à ce que la reine de Suède eût nommé un autre général en sa place.

Du côté du Rhin, Gildas reprit Kreutzenach, et les Impériaux bloquèrent la forteresse de Hohentwiel, pour tâcher de la prendre par famine. Cette campagne finit par l'arrivée du général Torstenson, que la reine de Suède fit général de ses armées en la place du maréchal Banier. Il fut reçu avec grand applaudissement des troupes, qui témoignèrent avoir grande espérance de faire l'année prochaine une belle campagne sous son commandement. Sur la nouvelle qui arriva dans ce temps-là des mouvemens arrivés en Portugal, l'Empereur fit arrêter le prince Edouard, frère du duc de Bragance, qui étoit à son service: il

mourut quelque temps après en prison, non sans soupçon de poison.

Il n'y eut point d'armée cette année dans la Franche-Comté, et la campagne s'y passa en courses de garnisons et surprises de châteaux, sans aucun effet considérable; mais le grand effort se fit dans les Pays-Bas, contre lesquels le Roi mit deux armées en campagne, la plus forte commandée par M. le maréchal de La Meilleraye en Picardie, et l'autre sous le maréchal de Châtillon en Champagne. Le maréchal de La Meilleraye assembla la sienne en trois endroits: à Amiens, où il étoit; à Abbeville, où le comte de Guiche, lieutenant général, commandoit; et à Peronne, où étoient Gassion et La Ferté-Senneterre. Ces trois corps entrèrent en même temps en Artois; et donnant jalousie à toutes les places des Espagnols, fondirent tout d'un coup sur Aire, et l'investirent le 19 de mai. L'armée fut séparée en trois quartiers : celui du maréchal de La Meilleraye fut du côté de Béthune, où étoient le marquis de Coislin et Gassion, maréchaux de camp; celui du comte de Guiche avec Lenoncourt, et celui de La Ferté-Senneterre dans le Marais, sur la Laquète. D'abord on attaqua le fort de la tête de Flandre, qui fut pris sans résistance; et ensuite ceux du Neuf-Fossé se rendirent de même. Trois jours après, Rantzaw arriva au camp avec un petit corps qu'on logea au fort de la tête de Flandre sur la Lys, où la Laquète se joint à lui, et qui fermoit la circonvallation de ce côté-là. La ligne fut achevée en peu de jours; et, durant qu'on y travailloit, Gassion fut attaquer Lilers, qu'il prit le 23 de mai.

Le marquis de Gêvres, depuis peu revenu de prison

par échange avec don Pedro de Léon, commandoit un camp volant pour faire passer les convois; et ayant jeté dans les lignes ce qui étoit nécessaire pour un grand siége, on ne pensa qu'à ouvrir la tranchée. Cette ville est bien fortifiée de tous côtés; elle est située dans un marais où on ne peut travailler sans trouver l'eau, et il n'y a qu'une seule tête où on puisse trouver de la terre, laquelle est fortifiée de deux bons bastions, d'un grand fossé plein d'eau, d'une grande demi-lune, d'une contrescarpe bien palissadée avec un beau glacis, au pied duquel passe la Laquète. Il y avoit dans la place deux mille cinq cents hommes de guerre commandés par Bervouste, qui avoit été major dans le régiment de Vesmal, et s'étoit trouvé aux siéges de Hesdin et d'Arras; d'Elli Ponti, colonel italien, y étoit aussi: tous deux capables de défendre une ville, et fort entendus dans leur métier. Le maréchal de La Meilleraye voyant qu'on ne pouvoit attaquer Aire que par cette tête, ouvrit la tranchée par là en deux endroits, la nuit du 8 au 9 de juin; la première attaque porta son nom, et l'autre celui du comte de Guiche. Comme les deux bastions étoient proches les uns des autres, aussi les deux tranchées étoient voisines, et on fit une ligne pour les joindre, afin qu'elles pussent s'entre-secourir. Le travail s'avança fort jusqu'au 13, auquel jour deux batteries de six pièces chacune commencèrent à saluer la ville et à battre les parapets. La nuit du 14 au 15, les assiégés firent une sortie qui fut repoussée par le régiment de Picardie : ils en firent une autre trois jours après sur les Suisses, qui eut un pareil événement.

Cependant le cardinal infant marchoit pour secourir Aire, et parut d'abord du côté du mont Cassel; puis, tournant vers Saint-Omer, il passa la Lys à Terouane, et se mit en bataille proche des lignes, à la portée de canon du quartier du comte de Guiche.

Le maréchal de La Meilleraye tira beaucoup de troupes de son quartier pour fortifier celui-là, où tous les régimens en ordre bordoient le long de la ligne, ayant devant eux le canon qui tiroit incessamment sur les Espagnols, lesquels détachèrent leurs enfans perdus avec des fascines pour combler la ligne; et après avoir fait toutes les mines de vouloir faire une grande attaque, ils se retirèrent sur le soir à Terouane, où ils repassèrent la Lys; et, par le même chemin qu'ils étoient venus, ils furent camper entre Aire et le mont Cassel, d'où les deux camps se voyoient tout à clair.

Après la retraite des Espagnols, les Français poussèrent leurs attaques plus vigoureusement que jamais; et, malgré le grand feu des assiégés, ils firent un logement sur le bord de la Laquète, avec une grande place d'armes, une redoute et une batterie de dix pièces entre les deux attaques; mais le passage de cette rivière fut difficile : car comme elle est très-profonde, il fallut faire des ponts, qui furent fort contestés par les assiégés à l'attaque de Guiche. Le pont fut très-avancé par le régiment de Picardie; et il étoit presque achevé par celui de Navarre, lorsque les Espagnols firent une sortie, où ayant renversé la tête du travail, ils ne poussèrent pas plus avant; mais ils s'attachèrent à mettre le feu au pont avec du soufre, du goudron et de la poix : de sorte que la flamme prit si bien que jamais on ne la put éteindre; car elle

étoit tellement enracinée dans le bois, que toute l'eau qu'on y jetoit ne servoit de rien, et l'augmentoit davantage. L'action d'un Espagnol fut remarquable en cette occasion : au travers d'une grêle de mousquetades qui venoit de la place d'armes des Français, il mit son épée nue sous son bras avec une contenance hardie et fanfaronne ; et regardant d'une mine moqueuse le côté où étoient les Français, il étendit ses deux mains devant le feu, et les chauffoit en se les frottant, disant tout haut que ce feu étoit venu bien à propos, parce qu'il avoit grand froid : et après avoir essuyé mille coups de mousquet, il se retira au petit pas dans la contrescarpe. Tout le régiment cependant ne put jamais empêcher que le pont ne fût entièrement consumé et réduit en cendres.

A la tranchée du maréchal de La Meilleraye on travailloit à en faire un qui n'étoit pas si avancé ; mais enfin il se trouva fait, et le régiment des Gardes se moquoit de celui de Navarre, lui criant qu'il ne laisseroit pas brûler son pont comme lui. Mais à peine la raillerie fut-elle achevée, que les assiégés firent une sortie ; et de la même façon qu'ils avoient fait à Navarre, ils brûlèrent le pont des gardes, sans que jamais ils pussent empêcher qu'il ne fût totalement embrasé. Alors il fallut recommencer des deux côtés ; et, pour empêcher un pareil inconvénient, on refit deux ponts nouveaux avec des sacs pleins de laine, et de la terre entrelacée de peaux de bœufs fraîchement écorchés, qui ne sont pas susceptibles de feu. Ensuite le marquis de Montglat détacha six sergens et quatre-vingts mousquetaires pour se loger au delà du pont, lesquels furent tous tués ; mais le régiment

de Champagne, du côté de La Meilleraye, fit le logement au pied du glacis de la contrescarpe, après y avoir perdu deux capitaines, Villeneuve et Cambray; et la marine en fit autant du côté de Guiche. Le 26 de juin, le régiment de Brezé alla à la sape, et logea vingt-cinq hommes sur la contrescarpe, le régiment de Bretagne élargit et assura ce logement; mais celui de Valmont poussa son travail jusqu'au chemin couvert, et Rambures jusqu'au bord du fossé de la demi-lune.

Comme ce siége tiroit en longueur, et que ceux de dedans défendoient leur terrain pied à pied sans perdre un pouce de terre, le comte de Guiche, pour abréger et aller plus vite, voulut emporter la demilune par assaut. Il commanda pour ce sujet au marquis de Montglat, qui étoit en garde, de la faire attaquer par le régiment de Navarre: ce qui fut aussitôt fait; mais comme on vint avec des haches pour couper les palissades, les assiégés firent si grande résistance du feu et de la main, que les hommes détachés furent repoussés avec perte. Le major, nommé Belloyer, fut tué, et le marquis de Villers-Houdan, volontaire; le chevalier de La Vallière, capitaine dans ce régiment, fut fort blessé, et Willambray y perdit un bras. Alors le comte de Guiche reconnut que l'entreprise étoit impossible: c'est pourquoi il fit faire la retraite, et attacha un mineur à la pointe de cette demilune, qui fit jouer le lendemain un fourneau, lequel fit une ouverture assez grande pour s'y loger. Ce fut là que les assiégés firent voir une résolution extraordinaire: car on fut quinze jours au pied de cette demilune, sans pouvoir faire de logement sur la pointe:

en sorte qu'on fut contraint de l'entourer, et de faire deux places d'armes des deux côtés; mais comme elle étoit fort haute, ceux de dedans jetoient du haut en bas de grosses pierres sur la tête des assiégeans: quelquefois ils renversoient des chariots pleins de feux d'artifice qui crevoient dans la tranchée, et tuoient tout ce qui s'y rencontroit. La nuit du 9 au 10 de juillet, le régiment de Champagne voulut couler tout du long, pour la prendre par derrière; mais inutilement; car il fut maltraité, et y perdit Rollet, un des meilleurs capitaines du corps. Enfin une mine ayant renversé la pointe, le régiment de Pontchâteau y fit un logement : mais comme elle étoit retranchée par le milieu, les Français en tenoient une partie, et les Espagnols l'autre; et ils étoient si proche les uns des autres, qu'ils se battoient à coups de piques par dessus les gabions et les tonneaux pleins de terre: en sorte que les uns prenoient avec la main les piques des autres, et les tiroient l'un l'autre à qui l'emporteroit: quelquefois on voyoit une grêle de pierres qu'ils jetoient dans la tranchée, et des grenades sans nombre que les soldats prenoient avec la main, et les rejetoient avant qu'elles eussent crevé du côté de ceux qui les avoient envoyées. Enfin jamais gens de guerre n'ont disputé la terre comme ceux-là, et n'ont tant fait périr de monde: car il n'y avoit nuit que chaque régiment ne perdît un nombre considérable d'officiers et de soldats. A la fin, voyant qu'on ne les pouvoit chasser de cette demi-lune, on coula tout du long jusque sur le bord du fossé de la place, où on se logea des deux côtés; et alors les assiégés craignant d'être coupés par derrière l'abandonnèrent, faisant

grand feu, où le vicomte de Courtaumer reçut un coup de mousquet au travers du corps. La demi-lune étant entièrement prise, les Espagnols furent réduits dans le corps de leur place, et les assiégeans firent deux logemens fort grands sur le bord du fossé, et allèrent à la sape pour le percer. Quoiqu'il fût fort large et fort creux, l'eau n'y étoit pas bien profonde : tellement qu'on se passa de la galerie, et seulement on fit un pont de fascines dans l'eau, sur lesquelles les mineurs passèrent et s'attachèrent aux bastions, soutenus du grand feu des logemens qui étoient sur le bord du fossé, et des batteries faites au même lieu, qui empêchoient les assiégés de paroître sur les remparts, et qui avoient rompu les flancs bas des orillons des bastions. Ils ne laissoient pas néanmoins de tuer quantité de mineurs : ils descendoient la nuit des hommes armés dans des paniers avec des cordes, lesquels étant vis-à-vis du trou, entroient dedans et les poignardoient ; d'autres fois ils attachoient des bombes à une corde, et les laissoient tomber jusqu'à ce qu'elles fussent au droit du trou où ils les laissoient crever, afin que les éclats entrant dans l'ouverture les tuassent. Enfin ils en assommèrent tant, qu'il n'y en avoit plus dans l'armée, et on fut contraint d'en envoyer requérir en France. Un soir, les assiégés firent une grande salve sur la tranchée, et la recommencèrent par trois fois pour signe de réjouissance, et crioient : *A Sedan, à Sedan!* Les Français n'entendoient pas ce qu'ils vouloient dire ; mais ils l'apprirent deux jours après, qu'ils eurent nouvelle de la perte de la bataille de Sedan, et furent fort surpris de ce que les assiégés, quoique enfermés dans leur ville, l'avoient

su deux jours plus tôt qu'eux. Le marquis de Coislin, maréchal de camp et colonel général des Suisses, fut tué de cette salve. Il fut extrêmement regretté, à cause que de tous les parens du cardinal c'étoit lui qui valoit le plus, et que dans les emplois qu'il avoit eus il avoit gagné l'estime et l'amitié de tout le monde: ce qui l'avoit rendu fort considérable; et le cardinal trouvant matière en lui d'en faire quelque chose de grand, l'eût élevé bien haut s'il eût vécu.

Cependant les mineurs nouvellement arrivés de France travailloient, et on les avoit couverts de madriers, sous lesquels on avoit mis un sergent avec dix hommes pour les défendre. Le 21 de juillet, la mine de Guiche joua, qui fit si peu d'effet qu'on ne put loger que vingt hommes au pied de la brèche. Le lendemain, celle de La Meilleraye fit une assez grande ouverture; mais le régiment des Gardes ne put faire de logement qu'au même lieu: si bien qu'il fallut pousser d'autres mines plus avant, et en commencer une troisième dans la courtine entre les deux bastions attaqués; elles jouèrent toutes trois deux jours après, et firent grande brèche. Le maréchal de La Meilleraye fit donner un assaut à la sienne; mais les assiégés parurent au haut, l'épée et la pique à la main, qui le repoussèrent rudement: Vital, capitaine de Champagne, y fut tué. Le maréchal voyant qu'on ne pouvoit monter en haut, se contenta de faire un logement à mi-brèche: ensuite duquel deux fourneaux ayant élargi les ouvertures des brèches, et achevé d'ouvrir entièrement les bastions, on se logea au haut, d'où on aperçut que les assiégés avoient retranché les gorges. Alors on se prépara à faire des fourneaux sous

ces retranchemens, et à faire monter du canon au haut des brèches pour les battre; mais les assiégés n'en donnèrent pas la peine : car ne voulant pas laisser piller la ville, ils capitulèrent et sortirent le 27 de juillet, après quarante-neuf jours de tranchée ouverte. Ils furent conduits à Saint-Omer avec deux pièces de canon, remplis de gloire et d'honneur d'une si vigoureuse défense. Le gouvernement en fut donné à Aiguebère; et comme ce qui se passa en Champagne a beaucoup de rapport à ce qui arriva ensuite de la prise d'Aire; il y faut faire un tour, pour revenir ensuite à Aire.

Dès le commencement du printemps, le Roi avoit fait assembler une armée en Champagne sous le maréchal de Châtillon, que le duc de Lorraine devoit joindre avec la sienne, et les commander toutes deux comme généralissime. Ce maréchal marcha près de Sedan, où les soldats français entroient librement pour acheter ce qui leur étoit nécessaire; mais ceux de la ville faisoient une garde fort exacte, et étoient en grande défiance. Le sujet en étoit que le comte de Soissons s'étoit retiré à Sedan en 1636, avec permission du Roi d'y demeurer quatre ans pour sa sûreté, après lesquels il devoit revenir près de Sa Majesté. Or ce temps étant expiré, le Roi ne vouloit pas le lui prolonger, ni permettre au duc de Bouillon de l'y retirer davantage. Le comte, qui ne se vouloit pas mettre au pouvoir du cardinal après ce qui s'étoit passé entre eux, vit bien qu'on avoit dessein de le pousser, et le duc de Bouillon aussi, à cause qu'il ne vouloit pas l'abandonner, ni le chasser de sa place. Voyant tous deux l'orage qui alloit tomber sur eux, et ne se sentant pas assez puissans pour le détourner,

ils cherchèrent protection contre l'oppression qu'on se préparoit de leur faire, et traitèrent avec l'Empereur et le roi d'Espagne, lesquels firent avancer Lamboi, pour les secourir en cas qu'ils fussent attaqués. Quelques années auparavant, l'archevêque de Reims, second fils du duc de Guise, étoit devenu amoureux de la princesse Anne de Mantoue, et après quelques mots de galanterie l'avoit épousée clandestinement. Comme il avoit de grands bénéfices qu'il falloit quitter en se mariant, il se repentit de la faute qu'il avoit faite; et craignant que le cardinal, qui n'aimoit pas sa maison, ne voulût maintenir ce mariage pour lui faire perdre ses bénéfices, il sortit de France et se retira dans Besançon, où la princesse Anne le suivit; mais ne l'ayant pas voulu voir, et voulant éviter sa rencontre, il s'en alla à Sedan, où il entra dans l'association des autres, et dans leur traité avec la maison d'Autriche. Il avoit perdu, quelque temps devant, le prince de Joinville son frère aîné, qui étoit mort au retour de l'armée d'Italie, où il étoit allé de Florence servir volontaire, et où il avoit tant acquis d'estime et de réputation, que le cardinal avoit dessein de le rappeler en France, et de faire alliance avec lui, dans la croyance que ce prince feroit revivre en lui la générosité de ses ancêtres. La douleur de sa mort attira bientôt après celle du duc de Guise son père : tellement que l'archevêque de Reims, en arrivant à Sedan, prit le titre de duc de Guise.

Quoique ces princes eussent fait ligue avec les Espagnols, ils ne vouloient pas rompre les premiers avec le Roi : de sorte que le commerce avec l'armée du maréchal de Châtillon continuoit toujours; mais

deux villages qui sont de France, le grand et le petit Torcy, furent cause de la rupture. Ils sont fort proches de Sedan : c'est pourquoi les princes, qui étoient en défiance, ne vouloient pas que les Français s'y logeassent; et pour les en empêcher, ils mirent de leurs troupes dedans. Dès que le maréchal l'eut appris, ne cherchant qu'un prétexte pour rompre, il prit cela pour un attentat, et marcha pour les en déloger : il le fit assez aisément le 25 de juin; et durant ce petit combat le canon de Sedan tira la première fois contre les Français, et depuis continua toujours. Le maréchal de Châtillon attendoit avec impatience l'arrivée du duc de Lorraine pour joindre son armée, et ensemble assiéger Sedan. Il envoyoit force courriers au devant de lui pour le faire hâter, et apprendre de ses nouvelles : mais ne l'ayant point rencontré au rendez-vous qu'il avoit donné à un certain jour, il dépêcha exprès en Lorraine pour le presser de marcher : ce qu'il remettoit toujours, et différoit de jour à autre sous de méchans prétextes. Mais enfin on sut qu'il avoit vu l'abbé de Mercy, de la part de l'Empereur; ensuite qu'il s'étoit abouché avec le duc de Guise à Luxembourg, et que son armée marchoit de ce côté-là, sans faire aucun acte d'hostilité sur les terres des Espagnols. Alors le maréchal de Châtillon connut qu'il continuoit de vivre à son ordinaire, qui étoit de ne tenir aucune parole, et d'être fort léger et inconstant; et dès l'heure il ne s'attendit plus à lui, voyant bien qu'il s'alloit joindre aux Espagnols. On fut fort surpris en France de ce changement, où on se plaignoit fort de lui et de son manque de foi; mais il répondit qu'il avoit rendu ce qu'on lui avoit prêté

à Nancy; et comme on lui avoit ôté son pays en le trompant, qu'il tâcheroit de le ravoir de même. Cependant Lamboi, sachant l'attaque des deux Torcy, marchoit au secours des princes; et il passa la Meuse à Sedan sur deux ponts de bateaux dressés près de la ville, où, s'étant joint à leurs troupes, ils se mirent tous en bataille dans une plaine en deçà de Sedan. Sitôt que le maréchal de Châtillon apprit cette nouvelle, il marcha droit à lui; et les Espagnols l'attendant de pied ferme, la bataille se donna le 6 de juillet dans cette plaine, où la cavalerie française s'enfuit d'abord, et ne voulut jamais tenir ferme; l'infanterie étant abandonnée, fut taillée en pièces et entièrement défaite, et tout le canon et le bagage pris. Les carabins d'Arnauld et les gendarmes de la Reine et de Monsieur firent seuls leur devoir : le marquis de Praslin, mestre de camp, général de la cavalerie, paya de sa personne, et fut tué sans vouloir de quartier. On disoit qu'il avoit donné parole de se tourner du côté du comte de Soissons dès qu'il se déclareroit, comme fit Chambor, capitaine de cavalerie; et ne l'ayant pas fait, la crainte qu'il eut de tomber entre ses mains lui fit préférer la mort à une prison, où il eût reçu mille reproches et un fort mauvais traitement. Le marquis de Senecey, nommé devant la mort de son frère aîné le comte de Randan, mestre de camp du régiment de Piémont, fut pris combattant à la tête de son bataillon, et tué de sang-froid par ceux qui disputoient à qui l'auroit. Le marquis de Roquelaure, se voyant abandonné par le reste de la cavalerie, ne voulut jamais reculer, et fut pris à la tête de son escadron. Le maréchal de Châtillon, voyant la bataille

perdue, se retira dans Rethel, où il rallia ce qu'il put de ce qui s'étoit sauvé.

Après le combat, le comte de Soissons, qui regardoit de loin la déroute des Français, marchant au petit pas au milieu des siens et entouré de ses domestiques, tomba de son cheval roide mort, sans que jamais on ait pu savoir d'où cela étoit venu: car aucun de ceux qui étoient auprès de lui n'en ont pu dire de nouvelles. Ils dirent seulement qu'ils ouirent un coup, et qu'ils virent un cavalier passer, et leur maître en même temps tomber la tête en bas, et le pied dans l'étrier; qu'ils lui trouvèrent le coup dans le front avec la bourre dans la tête, le visage brûlé de la poudre, pour marque qu'il avoit été tiré à brûle-pourpoint. Cette mort n'a jamais pu être éclaircie, et a donné sujet de gloser à bien du monde, pour démêler une affaire si extraordinaire; mais autant elle causa de consternation dans son parti, autant elle donna de joie au cardinal, qui se vit par là délivré d'un grand ennemi, lequel lui donnoit bien du souci, et lui en eût bien donné davantage s'il eût vécu après une si grande victoire, qu'il eût poussée bien loin, si la mort n'eût arrêté son progrès.

Après la bataille gagnée, l'armée victorieuse marcha vers Donchery, qu'elle investit le 7 du mois; et l'ayant battu sept jours durant, le prit par composition le 14 de juillet, après une vigoureuse résistance de Saint-Saulieu, qui fut conduit à Mézières. Cependant le Roi étoit à Reims, qui faisoit ses efforts pour réparer sa perte; il avoit un corps de réserve près de sa personne, que le duc d'Angoulême commandoit, lequel joignit le maréchal de Châtillon, auquel on donna le

maréchal de Brezé pour compagnon du commandement; ensuite il envoya tant de recrues et de troupes nouvelles pour fortifier son armée, qu'elle se remit en campagne et rapprocha de Sedan. Le 27 du mois, elle passa la petite rivière de Bar, et le 29 elle investit Donchery, où le maréchal de Brezé passa la Meuse; et celui de Châtillon demeura en deçà de l'eau. Le 30, le Roi vint au camp, et le même jour il fut coucher à Mézières. Le 31, la tranchée fut ouverte, et les batteries foudroyèrent si furieusement la place, qu'elle se rendit le deuxième jour d'août. Saint-Saulieu, pour avoir bien fait au premier siége, fut remis dedans. Or, Lamboi voyant toutes ses espérances perdues par la mort du comte de Soissons, marcha devers la Flandre pour secourir Aire; et le Roi ne voyant plus d'ennemis sur ses bras, tourna tête contre Sedan. Le duc de Bouillon se trouva lors bien empêché, et ne trouva d'autre ressource dans l'état où il étoit que de s'humilier et d'implorer la grâce de Sa Majesté, qu'il obtint facilement, à condition qu'il rendroit tous les prisonniers et canons pris à la bataille, et qu'il ne recevroit personne dans sa place qui lui fût suspect; il prit ensuite abolition, et vint saluer le Roi, devant lequel il se mit à genoux pour lui demander pardon. Le duc de Guise fut contraint par cet accommodement de sortir de Sedan et de s'en aller en Flandre, et le maréchal de Châtillon quitta le commandement de l'armée pour le laisser au maréchal de Brezé; et pour le consoler de cette disgrâce, le Roi donna le régiment de Piémont, vacant par la mort du marquis de Senecey, à d'Andelot, son second fils.

La mort du comte de Soissons renversa tous les

desseins des Impériaux et des Espagnols, et de victorieux ils se trouvèrent vaincus et sur la défensive : tellement que, ne voyant point de jour à pousser leur victoire, ils prirent résolution de marcher pour secourir Aire. Selon ce projet, le duc de Lorraine et Lamboi joignirent le cardinal infant ; et marchant tous ensemble pour attaquer les lignes, ils apprirent en chemin que la place étoit prise. L'importance de la ville, qui donne une entrée dans la Flandre, donna de l'étonnement, et fit prendre résolution au cardinal infant, se voyant alors bien plus fort que les Français, de tâcher de la reprendre, espérant qu'il auroit assez de temps pour l'entreprendre durant que le Roi attaqueroit Sedan. Selon ce dessein, ils attaquèrent Lilers, qu'ils prirent en vingt-quatre heures ; et de là marchèrent pour se poster entre la France et le camp du maréchal de La Meilleraye, dans la pensée de l'affamer.

Ce maréchal se trouva fort embarrassé dans cette rencontre : car il s'étoit vu jusqu'à présent tellement dans la prospérité, que toutes choses lui étoient arrivées à souhait, parce que le cardinal, ne songeant qu'à sa gloire, avoit toujours mené le Roi proche des armées qu'il commandoit, où il lui avoit fait fournir en abondance de tout ce qui lui étoit nécessaire pour venir à bout d'une grande entreprise : mais à présent la perte de la bataille de Sedan avoit rompu toutes ses mesures, à cause que le cardinal, flattant sa propre passion, ne vouloit pas recevoir un affront devant Sedan ; et, durant qu'il réduisoit le duc de Bouillon à son devoir, il laissoit les armées impériale, espagnole et lorraine lui tomber sur les bras. Dans cet embarras, la tête lui tourna ; et il ne se trouva pas si

habile homme ni si grand capitaine qu'il s'étoit imaginé jusqu'alors : car il n'avoit pas plus que quinze mille hommes, et les Espagnols en avoient trente-cinq mille, lesquels, après la prise de Lilers, tournèrent du côté de la Laquète, pour la passer et se camper à Terouane. Le maréchal de La Meilleraye sortit de son camp à pied avec le duc d'Enghien, ceux de Nemours et de Luynes, le comte de Guiche, les marquis de Lenoncour, de La Ferté-Senneterre, de Nangis et de Montglat, et quantité d'autres volontaires et officiers sans armes qu'une canne à la main, pour voir marcher l'armée espagnole, qui traversoit une plaine. Un escadron de cette armée s'étant coulé du long d'un vallon, vint à petit bruit jusque près du lieu où ils étoient; et il alloit prendre comme dans un filet toute cette bonne compagnie, lorsqu'il fut découvert par des soldats qui cueilloient des fèves, lesquels s'enfuirent en criant qu'on se sauvât; mais leur avis eût été inutile, et cette cavalerie n'eût pas donné le temps à ces messieurs de se sauver, si le colonel Gassion n'eût couru à la garde, et, montant sur le cheval d'un cavalier, n'eût été au devant d'elle avec vingt chevaux escarmoucher à la sortie du vallon, donnant le temps à cette belle troupe de se sauver et de gagner le camp.

Cependant les Espagnols continuoient leur marche; et arrivant sur le bord de la Laquète, ils firent un pont pour la passer; l'avant-garde ayant passé la première, le comte de Rantzaw dit au maréchal de La Meilleraye qu'il ne tenoit qu'à lui de défaire l'arrière-garde, et qu'il ne devoit pas souffrir qu'une armée défilât à sa vue sans la charger ; alors, comme sortant d'une léthargie qui lui fermoit les yeux, il commanda

qu'on marchât à eux, mais trop tard: car le gros étoit passé, et il n'y avoit plus que quelque cavalerie qui étoit demeurée derrière pour faire passer le reste du bagage, qui fut pillé et la cavalerie défaite.

Le 8 d'août, les Espagnols voulant gagner les deux côtés de la rivière, la repassèrent quasi sans défiler, à cause de la grande quantité de ponts qu'ils avoient faits. Le maréchal voulant réparer la faute qu'il avoit faite, fit marcher toute l'armée, pour attaquer l'avant-garde avant que l'arrière-garde fût passée; mais la grande quantité de ponts facilita tellement leur passage, qu'ils étoient en bataille dans la plaine alors que les Français parurent. Les canons, de part et d'autre, commencèrent aussitôt à faire bruit, et il y eut grande apparence de bataille: car les deux armées étoient dans une grande plaine, sans ruisseau ni rivière entre deux qui les empêchât de se joindre; mais la partie n'étoit pas égale, car les Espagnols étoient plus forts de moitié que les Français; et le maréchal de La Meilleraye se trouva si troublé qu'il s'embarquoit insensiblement au combat, si Rantzaw ne lui eût représenté le hasard où il exposoit l'armée, qui seroit infailliblement battue. Là-dessus, il vint faire commandement au régiment de Navarre, qui marchoit à la tête, de faire demi-tour à droite, et de gagner une hauteur entourée de bois taillis qui servoient de retranchemens, sur laquelle toute l'armée se posta. De là, il faisoit beau voir l'armée espagnole, de laquelle on comptoit les escadrons et bataillons: le cardinal infant y étoit avec les ducs de Lorraine, de Guise et d'Elbœuf, et les généraux Lamboi et Bec. Les Français, étant en sûreté, canonnèrent les Espagnols toute l'après-dînée, et furent

canonnés par eux tout de même. Sur le soir, ils firent de grands feux sur cette hauteur, et crièrent avec grand bruit pour ôter aux autres la connoissance de leur départ; et, dans l'obscurité de la nuit, l'avant-garde défila doucement, et ensuite le reste de l'armée : le régiment de Navarre demeura le dernier, faisant toujours du bruit, et puis suivit le gros. Dès que les Espagnols n'entendirent plus de bruit, ils envoyèrent reconnoître ce que c'étoit; et voyant la hauteur pleine de feu, sans troupes, ils firent avancer leur artillerie sur un haut proche des lignes d'Aire rasées, et dès la pointe du jour ils en saluèrent les Français, qui avoient défilé toute la nuit en deux corps, dont l'un passa la Laquète au travers de la ville, et l'autre au quartier de La Ferté-Senneterre. Quand toute l'armée fut passée, le régiment de Navarre, qui faisoit la retraite, rompit le pont, pour empêcher que les Espagnols ne chargeassent l'arrière-garde, et rejoignit le corps sans perdre aucun soldat, nonobstant les salves de l'infanterie qui le poussoient, et le canon qui le battoit de la hauteur de Lambres. Ainsi l'armée française se retira, et fut camper à Terouane, durant que l'espagnole séparoit ses quartiers, relevoit ses lignes, faisoit une circonvallation plus forte que la première, et bloquoit Aire, pour le reprendre par famine. Ce fut là que le maréchal de La Meilleraye connut sa faute : car il fut quinze jours maître de cette place, sans aucun ennemi en tête qui le troublât, durant lesquels, s'il l'eût ravitaillée de tout ce qui lui étoit nécessaire, et se fût retiré avant la venue des Espagnols, Aire étoit sauvée; mais se voyant coupé par derrière, et ne pouvant plus faire venir de vivres,

il fut contraint, pour la subsistance de l'armée, de consumer ceux qui étoient dans la ville, et de faire une retraite précipitée, laissant Aiguebère bloqué dedans, dénué de tout ce dont il avoit besoin pour une ville assiégée. De Terouane, les Français furent camper à Montcaurel, où ils séjournèrent huit jours, attendant des nouvelles du Roi, qui étoit en Champagne; lequel, aussitôt qu'il eut achevé le traité du duc de Bouillon, fit avancer le maréchal de Brezé du côté de Picardie, pour secourir celui de La Meilleraye, auquel il envoya ordre de marcher dans l'Artois pour le joindre. Selon ce commandement, il décampa de Montcaurel et passa le Ternois à Blangy, d'où il tourna tête à La Bassée qu'il assiégea, durant que le maréchal de Brezé attaquoit Lens, qui se rendit trois jours après. La Bassée se défendit davantage; mais après le logement fait sur le bord du fossé par le régiment de Navarre, où le marquis de Montglat, mestre de camp, fut blessé à la tête, et l'attache du mineur au bastion, elle capitula, et lors les deux armées se joignirent.

Tout le monde eut grande curiosité de voir l'entrevue de ces deux maréchaux, parce que tous les généraux qui avoient servi avec eux, quoique leurs anciens, leur avoient toujours déféré, tant ils avoient peur de choquer le cardinal: mais en cette rencontre ils se trouvoient tous deux parens, fiers, hauts à la main, bizarres et incompatibles. Le maréchal de Brezé avoit commandé l'autre, et l'avoit tenu fort bas: mais depuis qu'il fut maréchal de France, il s'étoit si accoutumé au commandement, et à n'être contrarié de personne, qu'on doutoit qu'ils pussent compatir en-

semble. Cette curiosité fit monter tout le monde à cheval pour voir leur entrevue, qui fut dans une plaine auprès de Lens, où ils mirent tous deux pied à terre, et se firent beaucoup de civilités. Depuis ils vécurent fort bien ensemble; et ce qui parut étrange fut que le maréchal de Brezé, contre son naturel, eut toutes les complaisances imaginables pour l'autre, et qu'ils n'eurent aucun démêlé.

Ces deux maréchaux s'étant joints, et voyant les Espagnols bien retranchés devant Aire, et l'impossibilité de les forcer dans leurs lignes, résolurent d'entrer dans leur pays, espérant que le grand désordre qu'ils y feroient les obligeroit à lever le siége. Ils partirent dans ce dessein de La Bassée, et détachèrent quatre mille hommes sous le marquis de Montglat, pour attaquer le Pont-à-Vendin, qui se rendit après six volées de canon; puis, ayant passé sur le pont de Don, ils s'avancèrent jusqu'à Lille, dont ils firent attaquer les faubourgs, qui furent emportés et brûlés: en même temps le feu fut mis à soixante-et-dix moulins, qui faisoient une flamme si claire, que la nuit on croyoit être en plein jour. Le lendemain, les généraux envoyèrent un corps pour surprendre Armentières: mais un gros se trouva derrière la ville de l'autre côté de la Lys, qui empêcha ce dessein de réussir. Après avoir ravagé tout le plat pays, et pillé fort avant dans la Flandre, les maréchaux voyant que cela ne faisoit point lever le siége d'Aire, résolurent de faire une conquête solide. Pour cet effet, ils décampèrent de Loo et de Haubourdin; et passant par Seclin et Chinghin, ils revinrent à La Bassée, d'où ils détachèrent deux mille chevaux pour investir Bapaume

le 10 de septembre. L'armée y étant arrivée deux jours après, la tranchée fut ouverte le soir même sans faire de circonvallation, à cause qu'on ne craignoit point de secours, les Espagnols étant occupés au siége d'Aire.

Ce siége fut tout contraire à l'autre : car autant qu'il donna de peine, celui-ci en donna peu, tant Laurette qui commandoit dedans se défendit mal. Il témoigna d'abord plus de passion d'être pris, que les assiégeans n'en avoient de le prendre : car il ne contesta point sa contrescarpe, défendit mal sa demi-lune, disputa mollement la descente du fossé ; et il fit si bien que le septième jour le mineur fut attaché au corps de sa place. Les généraux, voyant cette belle résolution, l'envoyèrent sommer, et ils le trouvèrent aussi civil que vaillant : car il répondit qu'il étoit au désespoir de ne pouvoir obéir au commandement de Leurs Excellences, et qu'il n'osoit se rendre que son bastion ne fût ouvert ; mais qu'aussitôt il se rendroit. Les maréchaux, sur cette civilité et complaisance ingénue de ce gouverneur, firent jouer la mine, et aussitôt il tint parole : car il sortit de Bapaume le 18 de septembre, contre l'attente des Français et des Espagnols, qui croyoient que ce siége seroit bien plus long, parce que la place est fort bonne, ayant de bons bastions revêtus, un grand fossé sec, et de fort bons dehors. Or les Espagnols croyant que Bapaume dureroit davantage, détachèrent un corps de leurs lignes pour reprendre La Bassée : mais sur les nouvelles qu'ils eurent de la prise, et que les Français marchoient à eux, ils levèrent le siége, et retirèrent toutes leurs troupes dans leurs lignes. Après la prise de Bapaume, de-

vant lequel on ne perdit que Cavois et Montespedon, la garnison fut envoyée à Douay avec escorte, laquelle le gouverneur renvoya étant à demi-lieue de cette ville, n'en croyant plus avoir besoin : mais, dans ce peu de chemin qui restoit, Saint-Preuil, gouverneur d'Arras, qui étoit en embuscade proche de là, le chargea sans le connoître, et le défit. Les Espagnols en firent de grandes plaintes, disant qu'on avoit rompu la foi publique; et sous ce prétexte le maréchal de La Meilleraye l'arrêta de la part du Roi, et l'envoya prisonnier à Amiens, où son procès lui étant fait, il eut la tête tranchée. Il fut fort regretté, car il étoit brave, et fatiguoit extrêmement les Espagnols par ses courses continuelles ; aussi ils l'appeloient *Petit-Jean tête de fer*. Les accusations qui furent faites contre lui ne furent que des prétextes : car le véritable sujet de son malheur étoit la haine que le maréchal de La Meilleraye et des Noyers, secrétaire d'Etat, lui portoient : ce dernier à cause qu'il avoit frappé de sa canne d'Aubray, commissaire général, qui étoit son parent, et qu'il avoit établi dans Arras. Ainsi Saint-Preuil fut sacrifié à la vengeance de ses deux ennemis, contre la coutume du cardinal, qui n'abandonnoit jamais ceux qui s'attachoient à ses intérêts.

Après la prise de Bapaume, le maréchal de La Meilleraye, demeuré seul général par la retraite de celui de Brezé, donna le bâton de maréchal de France, au nom du Roi, au comte de Guiche : et s'étant retiré lui-même pour aller aux eaux, le laissa seul commandant les armées. Ce nouveau maréchal marcha dans le Boulonais, où, sachant que les Espagnols étoient si bien retranchés devant Aire qu'il n'y avoit aucune appa-

rence de les attaquer, il mit toutes ses troupes à couvert dedans des villages à cause du mauvais temps, et y demeura jusqu'à la fin de décembre, que Aiguebère, ayant consumé tous les vivres qu'il avoit dans Aire, se rendit à composition, et laissa en sortant aux Espagnols quatorze pièces de canon de batterie, que l'armée française en se retirant n'avoit pu emmener. Aiguebère et le marquis de La Boulaye, volontaire qui étoit demeuré pour défendre la place, furent bien reçus du Roi à Saint-Germain: lequel, pour témoigner à Aiguebère la satisfaction qu'il avoit de ses services, le pourvut du gouvernement de Charleville et mont Olympe. Durant le blocus d'Aire, le cardinal infant tomba malade dans son camp, d'une fièvre qui le força de quitter son armée pour se faire porter à Bruxelles, où il mourut regretté généralement de tout le monde, et avec raison: car c'étoit un prince doué de toutes sortes de bonnes qualités, qui lui avoient attiré l'amitié de tous les ordres du pays: ce qui lui préjudicia, selon l'opinion de plusieurs, qui croient que cet amour des peuples donna de la jalousie en Espagne, et que la crainte qu'on eut qu'il ne se voulût rendre maître des Pays-Bas, en prenant une alliance en France, lui avoit abrégé ses jours. Après le traité du duc de Bouillon, dès que le maréchal de Brezé marcha devers l'Artois, le comte de Grancey fut détaché avec six mille hommes et du canon pour remettre la Lorraine en l'obéissance du Roi: ce qui lui réussit en peu de temps, ayant repris toutes les petites places qu'on avoit rendues au duc, excepté La Mothe et Biche.

Les Espagnols ayant toutes leurs forces occupées

en Champagne et en Artois, le prince d'Orange prit son temps d'attaquer Gennep sur la Meuse, et ouvrit la tranchée devant, le 15 de juin. Il battit la place de dix pièces de canon; et sur ce que le comte de Fontaines et le marquis de Leyde voulurent se poster fort proche de la circonvallation, il sortit de ses lignes avec du canon, et les força de se retirer plus loin. Cependant le siége s'avançoit; et L'Estrade, colonel français, fit le logement sur la contrescarpe. Le comte Guillaume voulut faire un pont sur la Meuse pour attaquer un ravelin, mais les assiégés lâchèrent une écluse qui ruina ce pont; et en ayant voulu refaire un autre, il fut brûlé par des brûlots envoyés par les assiégés. Ce ravelin fut enfin emporté par Hauterive, colonel français. Le 19 de juillet, les Hollandais se logèrent sur une pointe de l'ouvrage à corne, et deux jours après le mineur fut attaché au bastion. Le 26, la mine joua, et l'assaut fut donné à la brèche par le régiment de Coligny, qui fit son logement dessus : ce qui obligea le colonel Preston, irlandais, de rendre Gennep au prince d'Orange le 29 de juillet.

Nous avons vu l'année passée les avantages remportés sur les Espagnols par le comte d'Harcourt, et le retour de la duchesse régente dans Turin; mais comme les peuples étoient naturellement portés au parti de leurs princes, qui décrioient la conduite de madame leur belle-sœur, et publioient tout haut la trop grande privauté que le comte Philippe d'Aglié avoit avec elle, le Roi et le cardinal voyant que les avis qu'ils lui en avoient donnés ne servoient de rien, résolurent d'y mettre ordre par autorité : c'est pourquoi ils firent arrêter ce comte Philippe, et conduire

au château de Vincennes. La duchesse en fut fort offensée : mais l'état de ses affaires l'obligeoit d'être entièrement soumise aux ordres de la France, dont il falloit qu'elle dépendît nécessairement.

Le comte d'Harcourt étoit venu passer l'hiver à Paris ; mais durant son absence le comte Du Plessis-Praslin et le marquis de Ville, maréchaux de camp, sur les nouvelles qu'ils eurent qu'il n'y avoit personne dans Monclave, l'assiégèrent sur la fin de février, et le prirent par composition. Ils marchèrent ensuite vers Yvrée, et l'investirent le 11 d'avril. Ils souhaitoient fort de prendre cette ville, qui étoit la demeure et la place d'armes du prince Thomas : c'est pourquoi ils travaillèrent promptement à la circonvallation, afin que rien ne pût entrer dedans. Durant ce temps, les princes firent une entreprise sur Fossan, où il y eut combat ; mais les Français vinrent au secours sous le comte Du Plessis, qui leur fit lever le siége. Le comte d'Harcourt arriva au même temps devant Yvrée, où, prévoyant que ce blocus tireroit en longueur, il résolut de tenter une attaque générale, dans l'espérance d'emporter la ville ; mais il se trompa dans sa pensée : car le 23 d'avril l'assaut fut donné de tous côtés, et si bien soutenu par les Milanais qui étoient dans la place, que les Français furent vigoureusement repoussés, avec perte de plus de trois cents hommes. Le lendemain, le prince Thomas parut à la vue des lignes, desquelles le comte d'Harcourt sortit pour aller au devant de lui ; et après une escarmouche assez chaude, la nuit les sépara. Le 25, le marquis de Pianezze se rendit maître d'un poste nommé le Catelet, où il fit dresser une batterie, contre laquelle les assiégés firent une grande sortie,

favorisés par leur armée qui étoit en bataille dans la campagne, à dessein de donner en même temps, et de jeter du monde dans la ville par le pont de la Doire; mais la sortie ayant été repoussée, le prince Thomas se retira à Bolingue, où il demeura huit jours; puis il en partit le 8 de mai pour attaquer Chivas, espérant par cette diversion de faire lever le siége d'Yvrée, ou de prendre cette place. Le 10, il la voulut emporter par escalade, où il fut vaillamment repoussé par le chevalier Busca; et ce dessein lui ayant manqué, il résolut de l'attaquer par les formes, et pour cet effet il ouvrit la tranchée et dressa ses batteries. Mais Chivas étant sur le Pô à quatre lieues de Turin, fit murmurer le peuple de cette grande ville, et ce tumulte obligea le comte d'Harcourt de lever le siége d'Yvrée pour aller au secours. Le prince Thomas, qui ne demandoit que cela, sachant l'approche du comte, se retira de devant Chivas le 15, et les Français retournèrent à Pavon pour reprendre leur bagage et gros canon, qu'ils y avoient laissé pour marcher plus vite; puis ils prirent des quartiers dans le Canavès pour se rafraîchir, où ils passèrent le mois de juin en attendant les recrues qui venoient de France, lesquelles ne furent pas plus tôt arrivées que le comte d'Harcourt rassembla son armée, et fit attaquer, le 6 de juillet, la ville de Cève par le marquis de Ville, et le château par celui de Pianezze. L'un et l'autre étant pris, Mondovi se rendit à composition; et le comte d'Harcourt voyant que Coni étoit la seule place par laquelle le prince Thomas pouvoit avoir communication avec le cardinal de Savoie son frère, résolut de l'assiéger. Il l'investit à la fin de juillet, et le premier d'août il

ouvrit la tranchée par deux endroits, dont l'une étoit commandée par le comte Du Plessis-Praslin, et l'autre par Castelan, maréchal de camp. Ces deux attaques s'avancèrent à l'envi l'une de l'autre jusqu'au 18, que, durant qu'on travailloit à percer le fossé, les assiégés firent une grande sortie, qui fut repoussée par les régimens de La Marète et Du Plessis-Praslin, dans laquelle la mêlée fut chaude; et La Marète, mestre de camp, fut tué. Le 23, une mine joua à la pointe de la demi-lune, sur laquelle La Roue se logea avec son régiment, et fit travailler à un fourneau pour élargir son logement, durant qu'on faisoit une mine sous une corne qui étoit à côté. Le tout fut en état le dernier jour d'août; la demi-lune fut entièrement emportée par les régimens de Caderousse et de Villandry, et la corne fut prise d'assaut le premier de septembre par le régiment des Gardes, commandé par Saint-Paul et Bufalini. Le 2 de ce mois, on fit la descente dans le fossé, et on travailla à une galerie pour joindre le bastion, auquel on attacha le mineur. Le 8, les mines jouèrent, et le logement fut fait au pied de la brèche par le régiment de Navailles, qui poussa un fourneau plus avant pour agrandir l'ouverture; mais, devant qu'il fût achevé, les assiégés capitulèrent, et remirent Coni entre les mains du comte d'Harcourt. Le 15 de septembre, il fut rendu à la duchesse de Savoie, pour faire voir que le Roi ne faisoit pas la guerre pour s'agrandir, mais pour secourir le petit duc son neveu, contre le bruit que les princes faisoient courir parmi les peuples.

Durant ce siége, le prince Thomas fit une entreprise sur Querasque, qu'il voulut emporter d'emblée;

mais il fut si bien reçu par Souvigny, qui en étoit gouverneur, qu'il fut contraint de se retirer avec beaucoup de perte le 21 d'août. Mais ne se rebutant point de cet échec, il revint le 24 plus résolu que jamais, et à l'entrée de la nuit il l'escalada avec plus de forces que la première fois; mais, après huit heures de combat, ses gens, ayant été renversés dans les fossés, furent si bien battus, qu'ils furent contraints de se retirer avec honte. Le prince Thomas ensuite se sépara des Espagnols, qui tentèrent de surprendre Rosignan, sans effet, et de là furent attaquer Montcalve, qu'ils prirent en peu de jours. Il ne restoit plus en ces quartiers-là que le château de Revel qui ne reconnût pas la régence; mais comme il est situé sur un rocher escarpé, difficile à aborder, on fit des forts à l'entour pour le bloquer, et empêcher que rien n'entrât dedans. Le château de Demont fut attaqué et pris, nonobstant le secours que le comte de Broglio, du parti des princes, jeta dedans. Ainsi finit cette campagne dans le Piémont.

Il y eut cette année grand démêlé entre le Pape et le Roi, sur ce que des sbires, étant entrés chez le maréchal d'Estrées, ambassadeur de France, pour prendre un criminel réfugié chez lui, furent battus par son écuyer. Le cardinal Barberin en fut si offensé, qu'il fit donner un décret de prise de corps contre cet écuyer, qui fut contraint de sortir de Rome pour se mettre en sûreté; mais on mit sa tête à prix : tellement que des bandits la lui coupèrent à la campagne, et la portèrent à Rome, où elle fut posée sur une des portes de la ville, avec cette inscription : *C'est ici la tête de l'écuyer de l'ambassadeur de France.* Ce

procédé offensa fort le maréchal, qui sortit de Rome et se retira dans une maison de campagne, d'où il se plaignit au Roi, qui en témoigna son mécontentement au seigneur Scoti, nonce de Sa Sainteté, lequel pour ce sujet reçut du déplaisir en France; et l'affaire eût été plus avant, si le Pape n'eût fait satisfaction au Roi. L'ambassadeur retourna ensuite à Rome, d'où il fut rappelé quelque temps après, et Fontenay-Mareuil envoyé en sa place. De même le Pape fit revenir le seigneur Scoti, qui n'étoit pas agréable à la France, et donna la nonciature au seigneur Grimaldi, parent et de même nom que le prince de Monaco, qui depuis peu avoit quitté le parti du roi d'Espagne pour prendre celui de France, ainsi que nous allons voir.

Ce prince étoit souverain de deux villes : Monaco, nommée vulgairement Mourgues, et Menton. La première est située sur un roc escarpé sur le bord de la mer, où il a un bon port pour les galères; et dedans il y avoit une garnison espagnole depuis l'empereur Charles-Quint, qui prit les princes de Monaco en sa protection. Depuis ce temps-là, les Espagnols y avoient toujours été les maîtres, et ne rendoient pas au prince la déférence et même l'obéissance qu'ils lui devoient selon leurs conventions. Honoré II, à présent régnant dans cette petite souveraineté, se dépita de voir le peu de respect qu'on lui rendoit; et quoiqu'il s'en fût plaint au gouverneur de Milan, il n'en eut pas plus de satisfaction. Ces mécontentemens lui donnèrent envie de s'en venger : ce qu'il ne pouvoit faire sans changer de parti, à cause qu'il étoit entre leurs mains; et durant qu'il ruminoit en sa tête par quels moyens il se tireroit de leur pouvoir, il fut confirmé dans

sa pensée par un de ses parens nommé Courbon, qui demeuroit à deux lieues de là, lequel lui proposa de traiter avec le comte d'Alais, gouverneur de Provence. Pour faire la chose plus secrètement, il se chargea de cette négociation, et de chercher les expédiens pour faire réussir leur dessein. La difficulté étoit grande: car la forteresse étoit bonne, et les Espagnols se tenoient fort sur leurs gardes, d'autant plus qu'ils voyoient que le prince n'étoit pas content d'eux; outre que Nice, tenu par le cardinal de Savoie, étoit entre Monaco et la France, qui empêchoit que le commerce ne fût libre. Néanmoins, comme ce prince vouloit tout hasarder, la nuit du 18 au 19 de novembre il fit entrer, sous quelques faux prétextes, quelques hommes de ses sujets dans la place, et leur donna des armes qu'il avoit chez lui; et ayant séparé ce petit corps en trois, il surprit le corps-de-garde des Espagnols, qui ne se défioient de rien, et les tua tous ou prit prisonniers. En même temps il reçut dans le port des barques que le comte d'Alais envoyoit pour le secourir, et fit entrer dans sa place les Français qui étoient venus dedans. Sur ce bruit, le cardinal de Savoie lui dépêcha un gentilhomme pour le dissuader de mettre des Français dans Mourgues, et l'assurer de toute satisfaction du côté des Espagnols; mais cet envoyé fut fort surpris quand il les vit déjà dedans, et qu'en sa présence le prince ôta de son col l'ordre de la Toison, qu'il donna à celui qui commandoit la garnison espagnole, pour le rendre au gouverneur de Milan, lui disant que puisqu'il ne vouloit plus être serviteur du roi d'Espagne, il ne pouvoit plus porter ses marques. Il se mit ensuite sous la pro-

tection du roi Très-Chrétien, prit hautement l'écharpe blanche, et mit ses places entre les mains des Français, pour les lui conserver, à condition qu'il demeureroit maître souverain de son Etat; que les garnisons seroient payées par le Roi, mais qu'elles lui obéiroient absolument. Il perdit par ce changement vingt-cinq mille écus de rente dans le royaume de Naples: en récompense de quoi le Roi lui donna le duché de Valentinois, qui valoit davantage, et le fit passer au parlement duc et pair de France.

Nous avons laissé, sur la fin de l'année passée, d'Espenan marchant au secours des Catalans révoltés; il arriva dans Barcelone quelque temps après, où il trouva la révolte si générale, que toutes les villes de la province avoient franchi le saut, excepté Tortose, le Port-Roses, Collioure, Perpignan et Salses, dans lesquels il y avoit garnison d'Espagnols. Ces rebelles étoient bien empêchés: car Losuèles étoit entré dans leur pays avec douze mille hommes de pied et quatre mille chevaux; et ayant passé l'Ebre à Tortose, il marchoit pour attaquer Tarragone. Cette nouvelle obligea d'Espenan de sortir de Barcelone pour se jeter dedans avec une partie de ses troupes; et y étant arrivé, il trouva le peuple fort divisé, parce que l'approche de l'armée espagnole avoit tellement intimidé les habitans, que la plupart, pour éviter le châtiment, parloient tout haut de se rendre, et de traiter de bonne heure: mais les autres, se défiant de la parole des Espagnols, vouloient périr plutôt. Durant ces disputes, l'armée prit une petite ville nommée Cambris, où tout fut passé au fil de l'épée: ce qui acheva de mettre l'épouvante dans Tarragone: telle-

ment que les Espagnols l'ayant investie, et la ville n'étant pas en état de faire grande résistance, le peuple étonné se mutina, et capitula brusquement, à condition qu'on leur pardonneroit, et que d'Espenan retourneroit en Languedoc avec ses troupes. Cette nouvelle causa un grand effroi dans Barcelone, où le peuple se trouva fort éloigné de ce qu'il pensoit. Il avoit député à la cour de France, pour se mettre sous la protection du roi Très-Chrétien, et lui demander secours. Les députés avoient été fort bien reçus, et le Roi avoit donné ordre à La Mothe-Houdancourt de passer les Pyrénées avec des troupes pour ce sujet. Mais l'abandonnement où les Catalans se trouvèrent par le départ de d'Espenan et la prise de Tarragone les mit en tel désespoir, que la crainte du châtiment et leur foiblesse les porta à prendre la résolution de tout hasarder pour se défendre; et, pour engager les Français davantage dans leur querelle, de secouer entièrement le joug de la domination espagnole pour se donner à la France, en reconnoissant le roi Très-Chrétien pour souverain. Ce qui les hâta de prendre cette résolution fut que les Espagnols après avoir pris Tarragone marchèrent droit à Barcelone, et firent mine en passant d'attaquer Martorel, petite ville qui en est éloignée de cinq lieues: mais du secours y étant entré, ils ne s'y voulurent pas amuser, croyant que la diligence étoit nécessaire pour surprendre ceux de Barcelone et ne leur donner pas le loisir de se reconnoître, faisant leur compte que la réduction de cette ville entraîneroit le reste de la province. Ce fut le 26 de janvier que l'armée se présenta devant Barcelone, où elle connut d'abord

que cette ville étoit fort résolue à la défense: car Sérignan, qui étoit dedans avec les Français qui étoient restés, fit une sortie où l'escarmouche fut si chaude, que les Espagnols virent bien que Barcelone ne se pouvoit emporter d'emblée. C'est ce qui les fit tourner contre le Mont-Joui qui commande dans la ville: mais Sérignan s'y étant jeté avec trois cents hommes, soutint l'assaut qui y fut donné avec tant de vigueur, qu'après avoir rempli de morts les fossés du fort, les Espagnols furent contraints de se retirer et de quitter cette entreprise entièrement, n'ayant pas les choses nécessaires pour faire un grand siége par les formes, et ne jugeant pas possible de prendre d'insulte ni le Mont-Joui ni Barcelone. Dès qu'ils eurent fait leur retraite, Sérignan et Le Plessis-Besançon, sergent de bataille, rassurèrent le peuple, et le confirmèrent dans la résolution qu'il avoit prise de se jeter entre les bras du Roi leur maître, et de lui faire serment de fidélité. Cet avis fut suivi par un consentement unanime de tous les Catalans; et le 20 de février une proclamation fut faite sur ce sujet, et ensuite le docteur Laurent-Barutel, chanoine de l'église cathédrale d'Urgel; Francisco de Granalosa, baron de Castelar, et Francisco Bru, bourgeois de Barcelone, furent envoyés de la part des trois Etats pour reconnoître le roi de France pour leur souverain. Ils lui firent serment à Saint-Germain-en-Laye, et lui baisèrent la main en signe de sujétion. Cette grande province contient neuf diocèses dont deux étoient demeurés dans leur devoir; à savoir Elne, dont le siége est transféré à Perpignan, et Tortose sur l'Ebre; les sept autres avoient suivi la révolte, qui sont Tarragone, où est

l'archevêché, dont les autres dépendent, qui fut d'abord repris par les Espagnols : et ainsi il n'en restoit que six dans le parti des rebelles, qui étoient Barcelone, Gironne, Urgel, Vic, Solsone et Lerida. Or le Roi désirant secourir ses nouveaux sujets, fit hâter La Mothe-Houdancourt de passer les monts et d'arriver à Barcelone, où il fut reçu avec grande acclamation. Il trouva le peuple occupé à fortifier le Mont-Joui : ce qu'il approuva fort, et jugea ce travail fort nécessaire. Il apprit là que l'armée espagnole étoit tout-à-fait retirée, mais qu'elle attendoit un grand secours d'Espagne pour faire un second effort. Il se prépara d'y résister, et pour ce sujet il assembla toutes ses forces, tant catalanes que françaises; et voyant qu'elles faisoient un corps considérable, il marcha droit à ses ennemis pour les combattre. Il arriva le 29 d'avril à Montblanc, où il sépara son armée en trois, pour passer plus facilement la montagne et entrer dans la plaine de Tarragone, où il apprit l'arrivée de l'armée navale, sous l'archevêque de Bordeaux. Il envoya aussitôt Boissac, mestre de camp de cavalerie, pour visiter ce prélat, et prendre un lieu et un jour pour s'aboucher : ce qu'ils firent, et résolurent ensemble de prendre Salo et la tour des Alfaques : ce qui ayant été exécuté, l'archevêque y séjourna durant que La Mothe alloit assiéger Constantin, qu'il prit en peu de jours; et le gouverneur, pour couvrir son honneur, demanda qu'on tirât du canon sans boulets et des mousquetades en l'air, promettant de faire de même. Constantin étant pris, La Mothe-Houdancourt fit faire des forts autour de Tarragone, pour empêcher que rien n'y entrât durant que l'armée navale le bloquoit

par mer. Le prince de Botero étoit dedans, qui pâtissoit beaucoup, faute de vivres : car l'armée espagnole n'étoit pas encore en état de le secourir, quoique le marquis de Léganès, qui avoit été rappelé d'Italie, s'y préparât puissamment. Ceux de la ville avoient un petit camp volant sur leur contrescarpe, qui faisoit souvent des sorties, dans l'une desquelles le régiment du comte duc fut battu au fourrage, et les mules qui fourrageoient furent prises. Ce petit corps aidoit à consumer les vivres de Tarragone, qui commençoit à souffrir beaucoup : c'est ce qui obligea le duc Fernandine, qui en fut averti, de partir de Carthagène avec douze galères, avec lesquelles il passa la nuit au milieu des vaisseaux français ; et après avoir essuyé tous leurs coups de canon, il entra dans le port avec quantité de farines et de vivres qui eussent fort soulagé les assiégés, si les douze galères eussent pu ressortir : mais elles étoient si brisées de coups de canon, qu'il falloit du temps pour les raccommoder ; et les chiourmes et ce qui étoit dessus aidoit à manger les vivres qui étoient dans la ville : en sorte que les assiégés se virent bientôt réduits dans une aussi grande nécessité qu'ils étoient auparavant. Cette considération fit que les Espagnols firent sortir toute leur flotte de Carthagène, pour faire un second effort pour le secours de cette place, et la firent approcher en plein jour de l'escadre française. Le combat se donna le 20 d'août, durant lequel cinquante brigantins chargés de vivres entrèrent dedans le môle ; et l'armée de France ayant été maltraitée, se retira sur les côtes de Provence. La Mothe-Houdancourt voyant Tarragone secouru par mer, après avoir muni Constantin de tout ce qui étoit

nécessaire, leva le siége pour se retirer vers Barcelone. Les Espagnols espéroient que cette disgrâce abattroit le courage des Catalans, et les obligeroit de rentrer en eux-mêmes, et de recourir au pardon: mais au contraire ils s'opiniâtrèrent davantage; et persuadés qu'il n'y avoit point de rémission à espérer pour eux, mais les plus sévères châtimens, ils s'unirent plus étroitement que jamais avec la France. Et sur les nouvelles qu'eut La Mothe-Houdancourt que le marquis de Léganès se préparoit en Arragon pour entrer en Catalogne, il alla au devant de lui; et ayant passé la plaine d'Urgel et visité les places de Balaguer et de Lerida, il y prit quelques pièces de canon, et entra dans l'Arragon, où il prit et pilla Tamarit, et se retira avec son butin: mais dès qu'il fut éloigné, il fallut qu'il retournât pour secourir Almenas, attaqué par les Espagnols: ce qu'il fit, et le comte Chabot et le marquis de Janson jetèrent dedans du secours; et le reste de l'armée arrivant, le siége fut levé, et La Mothe-Houdancourt fut passer son hiver à Barcelone, attendant un grand secours qui lui devoit venir de France.

Depuis la révolte de la Catalogne, le Roussillon, qui est situé entre cette province et le Languedoc, souffrit de grandes incommodités; et comme il falloit incessamment passer par ce pays pour aller de France en Catalogne, le Roi eût fort désiré de s'en rendre le maître. Le marquis de Morsare y commandoit un petit corps d'armée pour le roi d'Espagne, qui avoit grande peine à y subsister, ne pouvant avoir de vivres que par mer, laquelle étoit bloquée par l'armée navale de France. Or, pour achever de ruiner le pays, le prince

de Condé y entra avec un camp volant, et fit le dégât autour de Perpignan, où il y eut de chaudes escarmouches avec ceux de la ville. De là, le prince prit les petites villes d'Arguilliers, Canet, de La Roque, et d'Elne, ancien siége de l'évêché. Aussitôt le prince envoya ses troupes en Catalogne joindre La Mothe-Houdancourt qui étoit à Barcelone, où les Catalans demandoient un vice-roi avec instance. Le cardinal fit donner cet emploi au maréchal de Brezé son beau-frère, qui arriva sur la fin de novembre à Narbonne, où le prince de Condé l'attendoit; et de là il se rendit à Barcelone, où on lui préparoit une magnifique entrée, qui ne se fera qu'au commencement de l'année prochaine.

Le roi d'Espagne n'eut pas le loisir de se fâcher de la révolte de la Catalogne; celle du Portugal lui donna bientôt un nouveau sujet de déplaisir. Après la mort du roi Sébastien, tué en Afrique à la bataille d'Alcacer, Henri son grand oncle, fils du roi Emmanuel et frère de Jean III, fut reconnu pour roi, quoique cardinal-prêtre, et âgé de quatre-vingts ans. Or, ne pouvant avoir d'enfans à cause du sacerdoce, les Etats du royaume s'assemblèrent pour juger à qui appartenoit sa succession; et, pour entendre le droit de tous les prétendans, il faut savoir qu'entre plusieurs enfans qu'eut le roi Emmanuel, il eut quatre fils et deux filles. L'aîné fut le roi Jean III, grand-père de Sébastien; le second fut Louis, duc de Béja, qui épousa *clandestinement* une fille dont sortit Antoine, prieur de Crato; le troisième, Edouard, père de deux filles, dont l'aînée épousa Alexandre Farnèze, duc de Parme, et la seconde le duc de Bragance; le quatrième, le cardinal

Henri, lequel, resté seul de tous ses frères, succéda au royaume après la mort de son petit neveu Sébastien. Les deux filles furent Elisabeth, femme de l'empereur Charles-Quint, et mère du roi d'Espagne Philippe II ; et Béatrix, femme de Charles III, duc de Savoie, mère du duc Philibert-Emmanuel. Or, après la mort du roi Henri, les Etats reçurent les requêtes d'Antoine, prieur de Crato, qui se disoit fils de l'aîné, des duchesses de Parme et de Bragance, filles du troisième, soutenant qu'Antoine étoit bâtard : et entre elles la duchesse de Parme étoit morte, et son fils la représentoit ; et la duchesse de Bragance, encore vivante, prétendoit devoir être préférée au fils de sa sœur aînée défunte, et au roi Philippe II, qui étoit fils d'une fille, tandis qu'elle étoit fille d'un mâle, dont le droit étoit plus fort que celui de l'Impératrice mère de Philippe, lequel de son côté disoit qu'étant mâle, il devoit l'emporter sur la duchesse, qui étoit femelle. Après beaucoup de contestations, les Etats déclarèrent le contrat de mariage du duc de Béja, produit après sa mort, bon et valable ; et par conséquent Antoine, prieur de Crato, vrai et légitime roi de Portugal, comme fils de l'aîné. Il fut aussitôt reconnu et couronné dans Lisbonne. Les ducs de Parme et de Bragance furent contraints, par leur foiblesse, d'obéir à l'ordonnance des Etats ; mais le roi d'Espagne, prévoyant par son mauvais droit qu'il perdroit sa cause, fit tenir sur la frontière une puissante armée toute prête ; et dès que les Etats eurent prononcé à son désavantage, le duc d'Albe, qui la commandoit, entra dans le Portugal, et surprit ce nouveau roi tellement au dépourvu, qu'après quelque foible résistance il fut

contraint de sortir de Lisbonne, et de quitter la place à Philippe, lequel se fit connoître par force roi de Portugal, même par le duc de Bragance, qui, de peur de perdre son bien, lui fit serment de fidélité. Ce duc fut père de Théodose, aussi duc de Bragance, qui servit le roi Philippe III tant qu'il régna, et laissa pour successeur son fils Jean, lequel fut à la cour du roi Philippe IV jusqu'à présent.

Or, depuis la conquête du Portugal par les Espagnols, la haine invétérée entre les Castillans et les Portugais avoit toujours continué, et les derniers portoient avec tant d'impatience la domination des autres, qu'ils ne cherchoient que l'occasion d'en secouer le joug. Comme le cardinal de Richelieu n'en perdoit aucune de donner des affaires au roi d'Espagne, il fit sonder dès l'an 1639 les sentimens des peuples, leur offrant le secours de la France, et un des petits-fils de leur roi Antoine, qui étoit en Hollande. Mais l'affaire ne put réussir alors : et deux ans après la duchesse de Mantoue, de la maison de Savoie, étant vice-reine de Portugal, voulut faire lever quelques impôts dans Lisbonne, qui firent mutiner le peuple : lequel devenant plus hardi par l'exemple de la révolte des Catalans, qui donnoient de l'occupation aux troupes d'Espagne, fut assiéger cette vice-reine dans son palais, tua les ministres du Roi, et s'étant assuré de la personne de la duchesse, cria par les rues de la ville : *Vive le duc de Bragance, vrai et légitime roi de Portugal! vive le roi Jean* IV *!* Sur le bruit de cette proclamation, tout le plat pays se souleva, et toutes les villes suivirent l'exemple de la capitale. La noblesse, qui n'osoit d'abord se décla-

rer, voyant la révolte si générale, se mit à la tête du peuple; et tous ensemble, ravis de trouver l'occasion de rentrer sous la domination de leurs rois légitimes, furent trouver le duc de Bragance en sa maison de la campagne, et le menèrent malgré lui à Lisbonne, où il fut reconnu roi, du consentement universel de tous les ordres du royaume, et ensuite couronné selon les coutumes et cérémonies anciennes. Ce qui est de plus surprenant, non-seulement tout le Portugal se soumit à sa domination, mais dès que cette nouvelle se répandit, toutes les îles et les places d'Afrique et des Indes, tant orientales qu'occidentales, suivirent le même torrent, et commencèrent la guerre contre les Espagnols. Dès que ce nouveau roi se vit paisiblement reconnu, il ne fit plus tant le difficile, mais il accepta le parti; et même, pour s'assurer dans son nouveau trône, il rechercha l'amitié des princes chrétiens, et surtout du roi de France, auquel il envoya don Carlos de Melos, ambassadeur extraordinaire, pour faire alliance avec lui, et demander son assistance. Il dépêcha en même temps l'évêque de Lamego à Rome, pour rendre l'obédience au Pape en qualité de roi de Portugal. Mais comme il étoit difficile que cette grande révolution arrivât sans que les créatures que le roi d'Espagne avoit dans le pays ne fissent quelque cabale en sa faveur, sur la fin de l'année on découvrit une grande conspiration contre la personne du nouveau roi, laquelle ne servit qu'à l'affermir davantage: car, quoiqu'elle fût entreprise par les principaux du royaume, ils furent arrêtés, et exécutés à mort.

Durant cette campagne, la Reine mère voyant les

troubles augmenter en Angleterre, et toutes choses se préparer à une guerre civile, durant laquelle sa personne ne seroit pas en sûreté, partit de Londres à la fin d'août, et s'embarqua à Douvres, d'où elle fut descendre à Flessingue; et de là ayant gagné Dordrecht, elle se mit sur le Rhin pour remonter jusqu'à Cologne, où elle arriva au commencement d'octobre, et y établit sa demeure. Elle perdit en Hollande le père Sufren, jésuite, son confesseur, auquel elle avoit beaucoup de confiance, c'est-à-dire pour sa conscience: car pour sa conduite temporelle, elle se laissoit entièrement gouverner par Fabroni, lequel eut grande inquiétude de ce que la Reine étant tombée malade à Cologne, le Roi son fils fit sortir de la Bastille Vautier son premier médecin, pour le lui renvoyer. Comme devant sa prison il avoit grand pouvoir sur son esprit, Fabroni craignoit qu'il ne le reprît à son préjudice: c'est pourquoi il persuada à Sa Majesté qu'il étoit gagné par le cardinal, qui ne lui renvoyoit que pour être son espion, et lui conseiller de retourner à Florence. Il lui mit tellement cette défiance dans la tête, qu'elle ne le voulut jamais voir.

Sur la fin de cette année, le parlement de Rouen, qui étoit interdit, fut rétabli, mais en deux semestres: ce qui fâcha fort les anciens officiers. Dans ce même temps, le duc de Nemours, au retour du siége d'Aire, tomba malade d'une fièvre, dont il mourut en sa vingt-unième année. C'étoit le plus beau prince qui eût été depuis long-temps, plein de courage, et qui donnoit de grandes espérances pour l'avenir. Le duc d'Aumale, son second frère, prit après sa mort

le titre de duc de Nemours ; et le marquis de Saint-Sorlin, le troisième, celui de duc d'Aumale. Dès le mois de janvier, le premier président Le Jay étoit mort, et sa place ne fut remplie qu'à la fin de l'année, de la personne du procureur général Molé, auquel succéda dans la charge de procureur général Méliand, ci-devant ambassadeur en Suisse.

HUITIÈME CAMPAGNE.

[1642] Au commencement de cette année mourut le duc d'Epernon, âgé de quatre-vingt-neuf ans, à Loches, où il étoit relégué par ordre du Roi. Il avoit été élevé par la faveur de Henri III, de très-petit gentilhomme qu'il étoit, à une très-grande fortune, au delà de sa portée ; mais il l'avoit toujours maintenue par sa conduite et sa fierté durant le règne de trois rois, pendant lesquels il éprouva de la bonne et mauvaise fortune. Sur la fin de ses jours, il trouva en tête le cardinal de Richelieu, qui lui ôta tous ses établissemens ; et ne pouvant souffrir l'humeur fière et altière avec laquelle il avoit toujours vécu, l'humilia à un tel point qu'il le réduisit à venir demeurer à Loches, et à y vivre en homme privé, dépouillé de toutes charges et gouvernemens, où il mourut accablé de déplaisirs, pour avoir vu mourir ses deux fils aînés, les duc de Candale et cardinal de La Valette, et le troisième disgracié et réfugié en Angleterre. Peu de temps après mourut aussi le duc de Sully, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, lequel avoit le maniement des finances du temps de Henri IV, qui avoit grande confiance en lui.

Sur la fin de l'année dernière, les armées d'Allemagne se séparèrent; et au mois de février de celle-ci, le général Torstenson passa l'Elbe, et marcha devers l'Oder, où il prit la ville de Grosglaugo; et ayant passé la rivière, il entra dans la Silésie, et investit Skenits. Le duc de Saxe-Lauwembourg voulant secourir cette ville, fut défait et pris fort blessé; il mourut de ses blessures dans le camp des Suédois. Après la prise de cette ville, Torstenson ravagea le pays, prit force petites villes, jusqu'à ce qu'il fût obligé de se retirer, par l'approche de l'archiduc Léopold et de Piccolomini; puis ayant joint près de Francfort sur l'Oder le général Vrangel et le général major Axel-Lilie, il repassa l'Oder et l'Elbe, où Konikssmarq le vint joindre. Alors se trouvant le plus fort, il mit le siége devant Leipsick, et le battit si furieusement, que l'électeur de Saxe craignant de perdre cette place, pressa fort l'armée impériale de venir la secourir. Torstenson ayant avis que cette armée approchoit, leva le siége pour aller au devant d'elle, et la rencontra dans la même plaine où la première bataille s'étoit donnée. Alors Piccolomini mit son armée en ordre; et ayant soutenu le premier choc des Suédois, ne put résister au second: car sa cavalerie ayant été mise en déroute, l'infanterie fut défaite, son canon et bagage pris, et la bataille gagnée par Torstenson, laquelle se nomma de Breitemfels, pour la distinguer de la première. Aussitôt il retourna rassiéger Leipsick, où, nonobstant sa victoire et le désespoir du secours, il rencontra une extrême résistance: mais il fallut enfin que cette ville fléchît sous la loi du vainqueur, après avoir fait ses conditions avantageuses

pour le maintien de ses priviléges. Pour le comte de Guébriant, après s'être séparé de Torstenson, il passa le Weser, et joignit le comte d'Eberstein avec l'armée hessienne, pour s'approcher du Rhin et entrer dans l'archevêché de Cologne. Ils marchèrent tous deux jusque sur le bord de ce fleuve, qu'ils passèrent à Wesel, et s'emparèrent d'Ordingen, où ils eurent nouvelles que Hasfeld venoit joindre Lamboi. Cet avis les fit résoudre de tâcher à combattre le dernier avant que l'autre l'eût joint; et pour ce sujet ils s'avancèrent jusqu'à Kempen, où Lamboi étoit retranché. Là, ils séparèrent l'armée en trois corps, pour faire trois attaques : la première se devoit exécuter par les Français, sous le comte de Guébriant; la seconde, par les Allemands, sous Rose; et la troisième, par les Hessiens. Ces retranchemens furent attaqués et emportés avec une vigueur extraordinaire. Toute l'infanterie impériale fut taillée en pièces; et Lamboi se voulant retirer avec sa cavalerie, fut chargé par Tubalde, qui le mit en désordre, et le prit prisonnier avec le général major Mercy, qui furent tous deux menés au château de Vincennes. Le Roi fut tellement satisfait du gain de cette bataille de Kempen, qu'il envoya au comte de Guébriant le bâton de maréchal de France : lequel, animé de cette dignité, mit le siége devant Nuits, qu'il prit par composition, et ensuite il se saisit de Kempen et des petites villes qui sont dans ce pays; puis, sur ce qu'il apprit que Hasfeld et Jean de Verth, depuis peu revenu de sa prison de France, s'étoient joints, il en donna avis au prince d'Orange, qui se vint camper proche de lui; et ils s'abouchèrent et tinrent conseil ensemble, sur les nouvelles qu'ils

eurent que don Francisco de Mélos, qui commandoit aux Pays-Bas, s'approchoit de la frontière de France pour venir joindre Hasfeld, et les attaquer ensemble.

Alors le prince d'Orange passa le Rhin, et se posta entre Emerick et Orsoy, pour secourir le maréchal de Guébriant s'il étoit pressé. Les Espagnols et Impériaux voyant ces armées si proches l'une de l'autre, ne les osèrent attaquer; et ainsi don Francisco de Mélos retourna sur la frontière de Picardie pour s'opposer aux Français, et le maréchal de Guébriant prit sa marche vers la Westphalie, pour s'approcher de Torstenson et lui faciliter la prise de Leipsick. Durant cette campagne, Erlac, gouverneur de Brisach, fit lever à Gildas le blocus d'Hœntuiel; et les ducs de Lunebourg traitèrent avec l'Empereur et prirent l'amnistie.

Durant cet été, Du Hallier, gouverneur de Lorraine, prit la ville de Dieuze; puis il détacha le comte de Grancey pour aller dans la Franche-Comté, où il apprit que le baron de Cé, gouverneur de cette province par la mort du marquis de Saint-Martin, avoit assiégé le château de Ray-sur-Saône, dans lequel commandoit Yve, chevau-léger de la garde du Roi, qui s'y défendoit courageusement. Aussitôt il marcha de ce côté-là; et comme le pays est fort couvert de bois, il alla jusque fort proche du camp des Bourguignons sans qu'ils prissent l'alarme : tellement qu'il sortit des bois et se mit en bataille dans la plaine avant qu'ils s'en fussent aperçus, et il les chargea si brusquement qu'il les défit avant qu'ils eussent le loisir de se reconnoître, et leur prit deux pièces de canon. Le baron de Cé se sauva; le baron de Vèle, frère des barons de Châtillon et de Trèves, fut tué; Montaut et

Beaujeu son fils, Gramont et Mandré, gouverneur de Besançon, furent pris. Ainsi le château de Ray fut secouru, et le comte de Grancey renvoya ses troupes en Lorraine, pour empêcher les courses de ceux de La Mothe.

A Paris, à peine l'année fut commencée, qu'au lieu de songer aux divertissemens du carnaval on ne pensa qu'à la guerre, et à soutenir la révolte des Catalans, pour s'emparer plus aisément du Roussillon. C'est pourquoi, sur les avis qu'on reçut des grands préparatifs que faisoient les Espagnols de ce côté-là, le Roi résolut d'aller en personne attaquer Perpignan; et devant que de partir il laissa au prince de Condé durant son absence le commandement des provinces de deçà Loire et Saône, pour empêcher ses ennemis d'entreprendre sur la Picardie; il laissa deux armées, l'une sur la rivière de Somme, commandée par le comte d'Harcourt, et l'autre en Champagne, sous les ordres du maréchal de Guiche, avec injonction de se tenir seulement sur la défensive, et de s'entre-secourir l'un l'autre en cas de besoin. Avant son départ, il eut nouvelle que le Pape se voyant vieil, et ne voulant pas laisser tant de places vacantes à son successeur, avoit enfin créé des cardinaux, et entre autres le seigneur Jules Mazarin, quoiqu'à son grand regret; mais l'intérêt de ses neveux Barberins le fit passer par dessus toutes sortes de considérations, et dorénavant on le nommera le cardinal Mazarin. Le Roi partit de Saint-Germain pour ce grand voyage à la fin de janvier; et ayant passé la Chandeleur à Fontainebleau, il en partit le 3 de février. Nous remettrons le récit de son voyage, après avoir

traité de ce qui se passa durant cette campagne du côté de Picardie et des Pays-Bas, où don Francisco de Melos assembla des troupes de tous côtés, même celles destinées contre les Hollandais sous le comte de Fontaines, outre celles qu'amenèrent les marquis de Leyde et de Velade; et avec cette puissante armée il assiégea Lens, qu'il prit en deux jours, contre l'attente des généraux français, qui s'attendoient à ce que Danisi feroit une plus grande résistance. Sitôt que Lens fut rendu, les Espagnols investirent La Bassée, où Bourdonné commandoit avec trois mille hommes de garnison. Ils travaillèrent en même temps à la circonvallation, qui fut achevée en peu de jours, tant par la quantité de paysans qui y travailloient, que par la facilité de la fermer, à cause de la situation de la place, qui est fort aisée à retrancher. Sur cette nouvelle, les comte d'Harcourt et maréchal de Guiche se joignirent, et marchèrent ensemble jusqu'à la vue des lignes, qu'ils trouvèrent en si bon état qu'ils ne jugèrent pas à propos de les attaquer : et ainsi ils se retirèrent sans rien faire. Après leur retraite, les Espagnols pressèrent fort vivement le siége, qui fut vaillamment soutenu. Mais les bastions n'étant que de terre nouvellement remuée, et creux, ils furent bientôt éboulés par les batteries : ensorte qu'on y pouvoit monter à cheval; tellement qu'au bout de vingt-deux jours de tranchée ouverte, Bourdonné fut contraint de capituler et de sortir, avec une honorable composition.

Après la perte de La Bassée, le comte d'Harcourt se posta entre Hesdin et Abbeville, pour couvrir le pays reconquis, le Boulonais, le Ponthieu, et la rivière de Somme jusqu'à Amiens; et le maréchal de

Guiche à Honnecourt sur l'Escaut, pour défendre le Vermandois, la Tiérache et la Champagne. Dès que don Francisco de Melos l'eut appris, il marcha droit au maréchal de Guiche avec toute son armée, deux fois plus forte que l'autre. Les batteurs d'estrade donnèrent avis à ce maréchal de la marche des Espagnols, et il n'avoit qu'à passer la rivière, qui est fort petite, pour se mettre à couvert : mais quoi qu'on lui représentât, il ne le voulut jamais, disant qu'il savoit bien ce qu'il avoit à faire ; et au lieu de se retirer, il fit mettre ses troupes en bataille, et attendit de pied ferme les Espagnols, qui l'attaquèrent de tous côtés, emportèrent ses retranchemens, taillèrent en pièces son infanterie, prirent son canon et son bagage, et mirent en fuite sa cavalerie, qui se sauva au Catelet et à Saint-Quentin. Bouchavane y fut tué, et le jeune Rambures combattant à la tête de son bataillon. Son régiment fut donné à un troisième frère, qui restoit seul de sa maison. Roquelaure fut fait prisonnier, étant revenu depuis peu de sa prison de la bataille de Sedan. Cette déroute étonna fort toute la frontière : et ce qui surprit davantage étoit qu'il sembloit que ce maréchal se fût laissé battre exprès, dans la facilité qu'il avoit de l'empêcher. Cela fit parler le monde différemment : même il y en eut qui crurent qu'il en avoit eu ordre du cardinal pour intimider le Roi, et lui faire voir la nécessité où il étoit de se servir de lui dans les brouilleries qui étoient alors entre lui et M. le grand. Pour moi, je suspends mon jugement là dessus ; je dirai seulement que le maréchal ne parut point étonné de son malheur, et rassembla le plus de troupes qu'il put à Saint-Quentin, durant

que le comte d'Harcourt marchoit en diligence de ce côté-là pour rassurer les peuples effrayés. Leur crainte fut bientôt dissipée, parce que don Francisco de Melos, au lieu de poursuivre sa victoire, tourna tout court devers le Rhin pour fortifier l'armée impériale de Hasfeld, qui avoit besoin de secours contre le maréchal de Guébriant, victorieux de Lamboi, et contre le prince d'Orange: lesquels, joints ensemble, menaçoient le pays de Gueldre et l'Etat de Cologne, comme on a vu ci-devant. Le général Bec étoit demeuré derrière l'Escaut avec un petit corps, pour empêcher les courses : ce qui obligea le comte d'Harcourt de l'aller visiter proche de Valenciennes avec sa cavalerie; mais comme il étoit de l'autre côté de la rivière, il ne put rien entreprendre contre lui : et après avoir observé son camp, il revint coucher à Solêmes, et de là regagna son quartier à Vervins. Cependant don Francisco de Melos n'ayant pas trouvé devers le Rhin les affaires disposées pour battre le maréchal de Guébriant, s'en revint sur la frontière de France, d'où il détacha don André Cantelme pour attaquer les forts du pays reconquis. Il n'y trouva pas grande résistance, car il les prit tous en un jour : ce qui obligea le comte d'Harcourt de marcher de ce côté-là, où il sépara son infanterie en plusieurs corps, pour les reprendre tous à la fois. Le marquis de Nangis, mestre de camp du régiment de Picardie, emporta le fort d'Aigue, qui est sur le bord de la mer entre Calais et Gravelines; et durant que le canon le battoit sur terre, l'amiral Martin-Herperts Tromp, avec l'armée navale de Hollande, le canonnoit par mer. Le marquis de Montglat, avec le régiment de Navarre, reprit le fort d'Oye; et

le marquis de Douglas, avec les Ecossais, ceux de la Terre-Ferme: durant que le colonel Molondin, avec les Suisses, en faisoit autant de ceux qui étoient sur les canaux vers Bourbourg.

Après la reprise des forts tout se rejoignit à Marck, d'où l'armée fut camper à Guignes, et y demeura jusqu'à la fin de la campagne, qu'elle se rapprocha de la Somme, où le comte d'Harcourt reçut ordre de faire raser le Cateau-Cambresis; et après qu'il l'eut exécuté, les troupes se séparèrent pour entrer en quartier d'hiver.

Après que le duc de Bouillon eut fait l'année passée son traité avec le Roi, le cardinal, pour l'attacher à ses intérêts, le voulut gratifier, et lui fit donner le commandement de l'armée d'Italie, où il se rendit au commencement du printemps; mais durant qu'il faisoit mine de préparer toutes choses pour faire la guerre aux Espagnols, il signoit un traité avec eux, et méditoit sa retraite à Sedan, pour y recevoir Monsieur et M. le grand. Mais cette conspiration fut découverte, et il fut arrêté par ordre du Roi dans Casal, et conduit dans la citadelle de Pignerol. Le duc de Longueville fut envoyé en sa place en Italie, où il trouva grand changement dans les affaires: car le prince Thomas, mécontent des Espagnols, qui, contre leur traité, mettoient garnison dans toutes les places qu'ils prenoient en Piémont, commençoit à prêter l'oreille à la recherche que la duchesse sa belle-sœur faisoit de son amitié, et à connoître que la division de sa famille causeroit à la fin la ruine de sa maison et de son pays, lequel seroit partagé entre les Français et les Espagnols. Ces considé-

rations lui firent écouter les propositions avantageuses qu'on lui fit, et le cardinal de Savoie se joignit à lui dans ce désir d'accommodement. Il y fut principalement incité par l'envie que le gouverneur de Milan témoigna de mettre garnison dans le château de Nice, et par l'instance qu'il lui en fit, sous prétexte de quelque intelligence que la duchesse avoit dedans : lui voulant persuader qu'il ne devoit avoir aucune confiance aux Piémontais, qui vouloient rentrer dans l'obéissance de leur duc, mais se mettre entièrement lui et ses places entre les mains des Espagnols, pour les lui conserver. Ces demandes le choquèrent au dernier point, et lui firent bien voir qu'ils se vouloient rendre maîtres de tout ce qu'il possédoit. C'est pourquoi, étant exhorté par le prince Thomas son frère de ne pas refuser le parti qu'on leur offroit, il ne s'en éloigna pas ; et les ombrages que lui donnoient les Espagnols augmentant tous les jours, il donna pouvoir à son frère d'entrer en négociation. Ce qu'il fit si secrètement, que, devant que le bruit en fût répandu, le traité fut conclu par lequel les deux princes devoient reconnoître la duchesse pour régente, à condition qu'ils seroient lieutenans généraux sous elle, et chefs du conseil. Le cardinal de Savoie devoit garder la ville et le château de Nice, et le port de Villefranche, et le prince Thomas la ville d'Yvrée, jusqu'à la majorité du duc : après laquelle l'une et l'autre lui seroient restituées pour en disposer à sa volonté. Les princes, par cet accord, promettoient de se joindre aux Français pour chasser les Espagnols du Piémont, en tirant assurance du roi Très-Chrétien de la restitution des places qu'il tenoit

dans le même pays, lorsque la guerre seroit terminée. Le mariage fut aussi accordé du cardinal de Savoie avec sa nièce, fille aînée de la Régente; et pour ce sujet il renvoya son chapeau de cardinal à Rome, et se fit appeler le prince Maurice.

Au commencement d'août, le prince Thomas partit d'Yvrée pour aller à Turin; et ayant rencontré la Régente à une lieue de la ville, qui venoit au devant de lui, après l'avoir saluée il se mit dans son carrosse, et rentra dans Turin avec elle, parmi l'acclamation des peuples, ravis de voir cette réunion. Il tint en ce lieu conseil avec les officiers de l'armée française, pour commencer la guerre contre les Espagnols, et aussitôt il partit avec des troupes pour attaquer Crescentin, qu'il battit si rudement que, le 14 d'août, il se rendit à lui. Le duc de Longueville, de son côté, assiégea, le 24, Nice-de-la-Paille, dont il fut maître le 2 de septembre. Ensuite le prince Thomas enleva un quartier de cavalerie espagnole, où il fit grand butin; et le duc de Longueville, voulant porter la guerre chez les Espagnols, entra dans le Milanais et investit Tortone, dont il prit la ville en peu de temps; et la garnison s'étant retirée dans le château, il l'attaqua par deux endroits, et fit emporter un dehors par le régiment des Gardes, où Saint-Paul, capitaine, eut la jambe cassée d'un coup de mousquet. Le 16 d'octobre, les assiégés firent une sortie qui fut repoussée par le régiment de Normandie; mais, le lendemain, ils en firent une bien plus grande sur le régiment de Saint-Paul, où ils renversèrent la tête de la tranchée, ruinèrent les travaux; puis s'étant mêlés l'épée à la main, ils furent rechassés dans leur contrescarpe. Le 23, le

régiment de Batilli emporta une chapelle où étoit une fontaine dont se servoient les assiégés : ce qui les incommoda fort. Le 26, ils firent encore une sortie sur le régiment de Caderousse, où Nestier, sergent de bataille, fut blessé. Or, durant ce siége, le prince Thomas fit une entreprise sur Verue qui lui réussit : car il emporta la ville par escalade le 17 d'octobre ; et la garnison s'étant sauvée dans le château, il le pressa tellement, que le 24 il se rendit à lui. Ensuite il fut prendre Gabien, dans le Montferrat. Et ainsi tout plioit sous les armes de la Régente, tant l'accommodement des princes avoit changé l'inclination des peuples, qui ne respiroient auparavant que la révolte, et maintenant couroient à l'obéissance.

Cependant le prince Thomas ayant appris que le gouverneur de Milan marchoit au secours de Tortone, s'en alla joindre avec ses troupes le duc de Longueville, où il arriva fort à propos : car dès le lendemain les Espagnols se présentèrent aux lignes. Mais ils les trouvèrent en si bon état et si bien gardées, qu'ils se séparèrent pour couper les vivres aux Français, lesquels souffrirent de grandes incommodités : car ils ne pouvoient avoir de subsistance qu'à la dérobée, tantôt de Casal et de Nice-de-la-Paille, tantôt de Gênes, avec beaucoup de difficulté. Mais le dernier convoi que Castellan amena de Nice fut cause de la prise de la place, qui étoit si pressée, que le 10 de novembre une mine ayant joué, deux cents hommes des gardes, commandés par Refuge, donnèrent à la brèche ; mais le château étoit si élevé, que les assaillans étoient vus depuis les pieds jusqu'à la tête : tellement qu'à coups de pierres et de grenades on les força de se retirer.

Ils furent obligés par cette résistance de pousser plus avant leurs mines, qui firent grande brèche. Le régiment de La Roue se logea sur l'une, et celui de Normandie sur l'autre; et ce logement n'étant pas bien assuré, on fit encore un fourneau, qui fit l'ouverture si grande que les régimens de Nérestan et de Montpezat se logèrent à mi-brèche, et le lendemain celui de Villandry se rendit maître du haut: mais comme il y avoit un donjon au milieu, il fallut monter du canon par la brèche pour le battre; et n'étant point terrassé, mais composé de grosses tours, il fut bientôt ébranlé. C'est pourquoi les assiégés capitulèrent et sortirent le 26 de novembre, pour être conduits en sûreté à Alexandrie. Le gouvernement de Tortone fut donné à Florinville; et l'armée, après avoir fait raser les lignes et réparer les brèches, se retira pour tout l'hiver.

Durant que le Roi se préparoit au voyage de Roussillon, le maréchal de Brezé, vice-roi de Catalogne, tenoit Perpignan bloqué de loin, et empêchoit qu'on n'y pût jeter des vivres; mais le marquis de Terracuse ayant débarqué à Collioure six mille hommes de pied, les joignit au reste des troupes espagnoles, et vint attaquer un des quartiers de ce maréchal, qu'il força après un combat de deux heures, et ravitailla Perpignan de tout ce qu'il voulut. Alors le maréchal de Brezé ne voyant plus d'apparence de rien entreprendre avant l'arrivée du Roi, s'en alla à Barcelone faire son entrée, où il fut reçu comme vice-roi, avec grand applaudissement de tous les ordres du pays. Durant ce temps-là, La Mothe-Houdancourt fit lever le siége de Constantine, et attaqua le marquis de

Yonoiosa, qui avoit bloqué Vals, et lui défit son infanterie.

Cependant le Roi partit de Fontainebleau, et arriva le 17 de février à Lyon, d'où il repartit le 23 pour continuer son voyage par Vienne, Valence, Nismes, Montpellier et Narbonne, où il se rendit le 10 de mars; et ayant fait filer force troupes de tous côtés, il assembla une puissante armée, dont il donna le commandement au maréchal de La Meilleraye, lequel entra dans le Roussillon et poussa les Espagnols, qui se retirèrent à Roses. Aussitôt il détacha deux mille chevaux pour investir Collioure le 16 de mars, et il y arriva le lendemain avec toute l'armée, de laquelle le vicomte de Turenne étoit lieutenant général, et d'Espenan, Argencourt et Troisvilles maréchaux de camp. Hocquincourt fut détaché avec cinq mille hommes pour aller joindre La Mothe-Houdancourt, afin d'empêcher que les Espagnols ne passassent par la Catalogne pour secourir le Roussillon. Le maréchal en arrivant à Collioure trouva les montagnes qui l'entourent gardées par deux mille hommes de pied, qui escarmouchèrent long-temps, et se retirèrent à la fin dans la ville. En même temps il fit attaquer un fort au pied de ces montagnes, qui fut emporté; et les Suisses prirent, l'épée à la main, le Fort-Neuf qui est proche de la ville. La nuit du 17 au 18, la tranchée fut ouverte du côté de la tour de Sainte-Thérèse, et trois jours après le canon fut mis en batterie. Le 19, les assiégés firent une sortie le long de la mer, qui fut repoussée par les Suisses; et le 21 ils en firent une autre sur le régiment de Champagne, qui les fit rentrer dans la ville plus vite qu'ils n'en

étoient sortis. Le lendemain 22, ils sortirent plus forts que les deux autres fois, emportèrent la tranchée, se rendirent maîtres d'une batterie de six pièces, et rasèrent les travaux, jusqu'à ce que les régimens de Champagne et d'Effiat eussent pris les armes pour venir au secours des troupes battues, avec lesquelles ils redonnèrent dans la tranchée, en chassèrent les assiégés, et reprirent la batterie, durant que Magalotti avec son escadron les poussoit jusque dans la contrescarpe, où il perdit un doigt d'un coup de mousquet. Enfin le travail fut poussé jusqu'au pied du fort de la tour de Sainte-Thérèse, lequel ayant été furieusement battu du canon, qui avoit fait brèche, fut attaqué le 24 au soir par trois endroits, et emporté d'assaut par les régimens des Gardes françaises et suisses, et par celui de Champagne, qui passèrent au fil de l'épée tout ce qui étoit dedans. Amfreville, capitaine aux gardes, y fut tué, et Le Pontet, lieutenant, blessé.

Alors les Espagnols sachant que la place étoit fort pressée, firent embarquer de l'infanterie à Carthagène pour descendre à Roses; et le marquis de Pouar essaya de passer au travers de la Catalogne avec trois mille chevaux, pour se joindre à elle, et faire ensemble un corps considérable dans le Lampourdan, pour secourir Collioure. Mais La Mothe-Houdancourt en ayant eu avis, le coupa auprès de Martorel, et le fit charger par Hocquincourt et La Luzerne, maréchaux de camp, qui le défirent, et prirent prisonnier don Vincentio de La Mara, général de la cavalerie. Cet échec ne désespéra pas le marquis de Pouar de venir à bout de son dessein; et pour cet effet il se rejoignit avec

le marquis de Yonoïosa, avec lequel il remit le siége devant Constantine, qu'il prit par composition; puis le marquis de Pouar s'étant séparé avec un nouveau corps de cavalerie et d'infanterie pour tenter de passer à Roses, il s'avança le plus qu'il put par les montagnes; mais dès qu'il fut descendu dans la plaine, il fut chargé par La Mothe-Houdancourt, et, après un combat fort opiniâtre, il fut mis en déroute et pris prisonnier. Une partie de ses troupes se retiroient en ordre, qui furent poussées par les Français, lesquels les joignirent près de Villefranche, et achevèrent de les défaire. Dans ce dernier combat, don Francisco Toralto fut pris, et tous leurs principaux officiers.

Alors toutes les espérances de pouvoir secourir Collioure leur furent ôtées; et le maréchal de La Meilleraye, après avoir battu rudement la ville et fait brèche à coups de canon, voulut hasarder un assaut; mais les assiégés s'étant présentés hardiment la pique à la main sur la brèche, il changea de dessein, et fit attacher un mineur à la muraille, qui fit jouer une mine, laquelle ne fit pas grand effet. On ne laissa pas d'aller à l'assaut, qui fut mal défendu : car les assiégés lâchèrent le pied et se retirèrent dans le château, laissant la ville au pouvoir des Français. La nuit du 2 au 3 d'avril, ils firent une sortie qui fut vertement repoussée par le régiment de Champagne, lequel ne les chassa pas seulement de la tranchée, mais aussi de l'esplanade qui est entre la ville et le château. Le 4, on fit la descente dans le fossé; et les mineurs s'attachèrent le 6, et mirent le 9 le feu à leur mine, laquelle fit grande brèche, et les Suisses se logèrent dessus. Aussitôt on entendit la chamade pour parlementer,

et le 10 la capitulation fut signée, selon laquelle le marquis de Mortare remit ce château entre les mains des Français le 13, avec le fort Saint-Elme, et fut conduit à Pampelune. Il passa par Narbonne, où il salua le Roi, lequel donna le gouvernement de Collioure à Tilly, lieutenant colonel du régiment de Champagne. Sa Majesté fut si satisfaite du service de La Mothe-Houdancourt, pour avoir empêché le secours de cette place, et défait les Espagnols en trois combats consécutifs, qu'il lui envoya le bâton de maréchal de France. Il étoit homme de mérite, qui avoit été poussé par des Noyers, secrétaire d'Etat, qui étoit son parent, lequel, de simple capitaine d'infanterie, le fit mestre de camp, puis maréchal de camp en Italie, et ensuite lieutenant général en Catalogne, où il fut élevé à une des plus grandes dignités du royaume, de laquelle il s'acquitta depuis fort dignement.

Après la prise de Collioure, le Roi voyant le secours de la mer bouché, et sachant que celui qui étoit entré dans Perpignan n'étoit pas considérable, résolut de le bloquer, et d'y aller en personne : pour ce sujet, il partit de Narbonne, et investit Perpignan le 23 d'avril. Il se logea à Saint-Estef, où il donna le commandement de son quartier au maréchal de Schomberg, et envoya celui de La Meilleraye commander du côté de la citadelle. Aussitôt la circonvallation fut commencée, où le Roi s'occupoit avec grande assiduité, montant à cheval tous les jours pour ordonner les travaux, et faisant le tour des lignes pour voir si tout alloit bien. Le marquis de Flores d'Avila envoya savoir où logeoit le Roi, afin d'empêcher qu'on ne tirât de ce côté-là : ce qu'il observa ponctuellement, pour faire voir le

respect qui étoit dû à la majesté royale, même par les ennemis.

Quand les lignes furent tout-à-fait achevées, avec des redoutes de distance en distance, et des forts entre deux avec des redans pour faire les flancs, il n'entroit plus rien dans Perpignan, et on ne faisoit aucun acte d'hostilité, parce que le dessein étant d'affamer cette ville, on laissoit les assiégés manger leurs vivres paisiblement : et eux aussi ne songeoient qu'à les bien ménager, et tiroient seulement quelques coups de canon sur ceux qui alloient d'un quartier à un autre. Durant ce blocus, le maréchal Horn, général des armées du feu roi de Suède, vint faire la révérence au Roi dans son camp : il y avoit huit ans qu'il étoit prisonnier, depuis la bataille de Nordlingen, et depuis peu il avoit été échangé avec Jean de Verth et Enkenfort : dont il venoit remercier Sa Majesté, qui le reçut fort bien, et commanda au maréchal de La Meilleraye de lui faire voir les lignes et lui en demander son avis, comme à un grand capitaine. Il les trouva en bon état, et il partit fort satisfait pour s'en retourner en Suède.

Le prince de Monaco vint aussi trouver le Roi, qui lui fit de grandes caresses, et lui donna beaucoup de marques de sa bonne volonté ; et parce qu'il avoit renvoyé l'ordre de la Toison d'or au roi d'Espagne lorsqu'il quitta son service, il lui voulut donner le sien, qui est celui du Saint-Esprit. Il en fit là cérémonie le 22 de mai, où, en présence des chevaliers qui se trouvèrent là, il lui mit le grand manteau sur le corps, et le collier de l'ordre au col, avec le cordon bleu : et après avoir remercié le Roi de cet honneur,

et assuré Sa Majesté d'une fidélité inviolable, il partit du camp pour s'en retourner chez lui. Cependant le blocus de Perpignan continuoit toujours; et le Roi étant tombé malade, les médecins lui conseillèrent de changer d'air et se rapprocher de Paris. Le bien de sa santé l'obligea de laisser le soin de ce siége aux maréchaux de Schomberg et de La Meilleraye, lesquels gardèrent si bien leurs lignes, que rien n'entroit dans la ville : tellement qu'après avoir duré cinq mois, et consumé tous les vivres qui étoient dedans, jusqu'aux mulets, chevaux, ânes, chiens et chats, même les cuirs, le marquis de Flores d'Avila capitula, et rendit la ville et citadelle de Perpignan le 5 de septembre, et fut conduit à Roses. Ainsi cette importante place, la plus forte d'Espagne, tomba sous la domination des Français; et le marquis de Varenne, maréchal de camp, entra dedans pour y commander jusqu'à l'arrivée de Vaubecour, qui en eut le gouvernement exprès, pour laisser le sien de Landrecies à Hudicour, parent de des Noyers, parce qu'il valoit beaucoup de revenu. La mer étant bouclée par l'armée navale commandée par le marquis de Brezé, rien ne pouvoit aborder en Roussillon; et Salses, qui étoit entre Leucate et Perpignan, sur le bord de l'étang de Malpas, ne pouvant subsister, don Benito Henriques de Quiroga, qui en étoit gouverneur, fut contraint par la nécessité d'envoyer à Perpignan aux maréchaux de France, pour traiter avec eux : lesquels reçurent de ses mains la forteresse de Salses, et lui permirent de se retirer à Roses le 29 de septembre; et par la réduction de cette place, tout le Roussillon fut dans la puissance du roi de France.

Durant le siége de Perpignan, le maréchal de La Mothe voyant les Espagnols en désordre par les avantages qu'il avoit eus sur eux, assembla toutes ses forces et entra dans l'Arragon, où il mit le siége devant Monçon ; et l'ayant battu du côté de l'église Sainte-Guiterie, la ville se voulut rendre, mais ce maréchal ne la voulut pas recevoir sans le château : de sorte que les batteries continuèrent, et les travaux s'avancèrent tellement, que le 14 de juin tout se rendit ; et y ayant laissé bonne garnison, il retourna en Catalogne pour s'opposer au marquis de Léganès, qui étoit sur la Cinga, et faisoit mine de vouloir entreprendre quelque chose. Après la prise du Roussillon, toute l'armée passa les Pyrénées, et le vint fortifier ; il étoit à Notre-Dame de Montferrat, où le marquis de La Luzerne mourut de maladie et y fut enterré, lorsque ce renfort lui arriva fort à propos : car les Espagnols voyant le Roussillon pris, et toutes les troupes qu'ils avoient assemblées pour le secourir inutiles, résolurent de les employer à quelque entreprise considérable en Catalogne. Et comme Lerida est sur la rivière de Sègre, qui faisoit la communication de la Catalogne dans l'Arragon, ils s'arrêtèrent à ce dessein ; et le marquis de Tarracuse marcha droit à Lerida avec l'armée qu'il commandoit, durant que le marquis de Léganès, qui étoit à Fragues, l'investissoit de son côté. Sur cette nouvelle, le maréchal de La Mothe assembla toutes ses forces, et marcha en diligence pour sauver cette ville ; et passant par Cervères il gagna la plaine d'Urgel, et passa la Sègre sur le pont de Balagüer, pour aller au devant du marquis de Léganès et le combattre, devant que l'autre armée qui venoit

de la plaine de Tarragone l'eût joint : mais ce marquis se retira à Fragues, et donna avis à celui de Tarracuse de tout ce qui se passoit. Il ne laissa pas de le joindre par des chemins détournés, et tous deux ensemble tournèrent tête au maréchal de La Mothe pour lui donner bataille. Ce dernier eut avis de leur marche par des coureurs qu'il avoit envoyés devers Ayetone, et aussitôt il se prépara pour les bien recevoir. En effet, les deux armées furent le 7 d'octobre en vue l'une de l'autre, et à dix heures du matin la bataille commença, dans laquelle les Français furent chargés d'abord si vigoureusement par les régimens du prince d'Espagne et du comte duc, qu'ils furent mis en désordre; mais le baron d'Alais et le comte des Roches Baritaut, avec la cavalerie, les soutint si hardiment que la chance tourna; et les Espagnols furent rompus, et tellement mis en déroute, qu'ils prirent la fuite, et se sauvèrent en grande confusion à Fragues. Le champ de bataille demeura aux Français avec tout le canon, et ils ne perdirent que le comte des Roches Baritaut; mais les Espagnols laissèrent deux mille morts sur la place, et la ville de Lerida fut sauvée, ce qui causa une grande joie dans la Catalogne. Sur la fin de l'année, le maréchal de Brezé ayant voulu s'en retourner en France, celui de La Mothe fut fait en sa place vice-roi. Il fit son entrée à Barcelone en cette qualité, où il fut reçu comme triomphant après tant de victoires, avec grande satisfaction des peuples.

Au mois de juillet de cette année, mourut à Cologne Marie de Médicis, reine douairière de France, veuve d'Henri IV, et mère de Louis XIII, des reines

d'Espagne et d'Angleterre, et de la duchesse de Savoie : tellement qu'on pouvoit dire que ses enfans régnoient dans toute la chrétienté, et en mourant elle n'avoit pas un pouce de terre. Elle fit son testament, par lequel elle laissa ce qui lui restoit de pierreries à tous ses enfans. Elle fut assistée à la mort par l'électeur de Cologne, qui ne l'abandonna point; et son corps fut apporté à Saint-Denis, près de celui du Roi son mari. Cette mort fut reçue avec peu de douleur à la cour, tant du Roi que du cardinal: lequel fit néanmoins toutes les démonstrations extérieures d'en être affligé, lui faisant faire de grands services, et habillant toute sa maison de deuil; en l'appelant sa bonne maîtresse, qu'il avoit laissé mourir de faim, lui ôtant son douaire et tous ses revenus, et la réduisant à vivre aux dépens des princes chez lesquels elle se retiroit, quoiqu'il tînt toute sa fortune d'elle.

Parmi les grandes affaires que le cardinal avoit à soutenir tant dedans que dehors le royaume, rien ne lui donnoit tant de peine que le cabinet: car, quoiqu'il eût un grand ascendant sur l'esprit du Roi, il ne laissoit pas de connoître qu'il étoit susceptible de prendre de mauvaises impressions de ceux qui étoient le mieux avec lui; et il s'apercevoit qu'il le craignoit plus qu'il ne l'aimoit, et que ce qui le maintenoit bien avec lui étoit la défiance qu'il avoit de lui-même, ne se sentant pas capable de soutenir les grandes affaires qu'il avoit sur les bras sans son ministère. C'est ce qui l'obligeoit à prendre garde que personne n'approchât de lui, s'il n'étoit sa créature; et si dans le petit coucher il se rencontroit quelqu'un qui ne fût pas à sa dévotion, il le perdoit à l'heure

même, où il le gagnoit par bienfaits. C'est pour cette raison qu'il avoit éloigné madame de Hautefort, et qu'il avoit établi M. le grand auprès du Roi, pour y avoir une créature qui prît garde qu'il ne se passât rien à son préjudice. Ce nouveau favori se trouva tellement bien dans l'esprit du Roi, qu'il ne pouvoit durer un moment sans le voir, l'appelant son cher ami: et le cardinal en étoit ravi, croyant être assuré par là du cabinet; mais comme il ne vouloit jamais trouver de contradiction dans les choses qu'il désiroit, d'abord que M. le grand faisoit la moindre imprudence de jeunesse, il le gourmandoit avec un empire absolu, le traitoit avec une autorité, comme s'il n'eût été qu'un petit garçon; et le menaçoit de l'ôter d'auprès du Roi, comme d'une chose dont il étoit le maître. Comme il étoit fort fier et qu'il avoit beaucoup de cœur, il ne pouvoit souffrir un traitement si rude: mais il dissimuloit, et n'osoit repartir; et ce qui le désespéroit davantage étoit que le maréchal de La Meilleraye, qui étoit veuf de sa sœur, sous ombre de cette alliance se mêloit aussi de lui faire des réprimandes, qui étoient fort mal reçues. C'est pourquoi le cardinal et lui jugèrent à propos, pour retenir cet esprit qui alloit trop vite, de mettre auprès de sa personne quelque homme sage pour lui donner conseil; ils choisirent Saint-Aoust, créature du cardinal et du maréchal de La Meilleraye, et même du défunt maréchal d'Effiat son père, dans l'espérance que cet homme judicieux et retenu empêcheroit ses escapades, et leur rendroit compte de tout ce qui se passeroit. Comme M. le grand, devant sa faveur, avoit fait amitié avec les plus hon-

nêtes gens de la cour, qui avoient fait une cabale de gens à Paris, qu'on appeloit *messieurs du Marais*, lesquels se rendoient tous les soirs chez madame de Rohan à la place Royale; il avoit conservé beaucoup d'amitié et d'estime pour eux; et il ne pouvoit s'empêcher de regretter les plaisirs qu'il avoit eus dans leur compagnie, lesquels il trouvoit plus agréables que ceux qu'il avoit à Saint-Germain, où la cour étoit toujours, et où les principaux divertissemens consistoient à fouiller des renards dans des terriers, et à prendre des merles par la neige avec des éperviers, au milieu d'une douzaine de chasseurs, gens de peu, et de fort méchante compagnie. L'ennui qu'il avoit de cette façon de vivre paroissoit sur son visage; et comme il étoit fort jeune, il n'avoit pas la prudence de dissimuler ses sentimens, et il témoignoit trop librement, même en la présence du Roi, le chagrin qu'il avoit de ne plus goûter les plaisirs de Paris. Cela lui causoit souvent des démêlés qui se poussoient si avant, qu'ils étoient quelquefois trois jours sans se parler, et il falloit que le cardinal, instruit par Saint-Aoust, vînt à Saint-Germain pour les raccommoder : ce qu'il faisoit à de certaines conditions que le Roi exigeoit, entre autres celle de ne plus voir messieurs du Marais, contre lesquels il avoit une grande aversion. Ces brouilleries recommençoient souvent par son peu de complaisance; et au lieu de jouir de la satisfaction que peut donner une si haute faveur, il ne faisoit que se plaindre à ses amis de son malheur, disant qu'ils avoient plus de liberté que lui, et qu'il étoit toujours attaché près d'un homme dont la compagnie l'ennuyoit fort. Or, pour se consoler de ses déplaisirs, après

que le Roi étoit couché (qui étoit toujours de fort bonne heure) il montoit à cheval, et s'en alloit au galop à Paris chez Marion de Lorme, de laquelle il étoit fort amoureux; et il retournoit à Saint-Germain devant que le Roi s'éveillât, afin qu'il ne s'aperçût pas qu'il eût bougé de là. Il faisoit souvent tout seul et inconnu ces petites courses, de peur que le Roi ne le sût: et ainsi il n'avoit point d'heure pour dormir, parce qu'il falloit qu'il fût tout le jour près de lui. Et ce travail, joint à celui que lui causoit toutes les nuits la demoiselle, l'avoit affoibli en un tel point, qu'il en étoit en mauvaise humeur : ce qui faisoit croire au Roi qu'il s'ennuyoit avec lui, et cela renouveloit leurs querelles, dont le cardinal étoit toujours médiateur. A la fin son ambition croissant, il devint amoureux de la princesse Marie de Mantoue; et depuis, les voyages qu'il fit à Paris de nuit furent pour elle. Il avoit dessein de l'épouser, et elle le trouvoit si à son gré qu'elle se laissoit persuader des choses qu'il lui disoit pour combattre la disproportion qui étoit entre eux : car il lui faisoit croire qu'il seroit duc et pair, connétable de France, et premier ministre, en perdant le cardinal; et elle se flattoit tellement de ces vaines espérances, que l'amitié qu'elle lui portoit lui faisoit trouver ces propositions faciles, et lui persuadoit qu'elle le pourroit épouser avec honneur, quoiqu'elle eût été recherchée en mariage par Monsieur.

Ces prétentions si hautes lui firent concevoir des desseins pour les faire réussir à l'insu du cardinal: et d'abord il se plaignit au Roi de la défiance qu'il avoit de lui, ne voulant parler d'affaires d'Etat en sa

présence, et fit si bien que Sa Majesté lui permit de ne point sortir quand le conseil se tiendroit. Ces affaires se négocioient sans que Saint-Aoust en sût rien, duquel il se cachoit, sachant bien qu'il n'approuveroit pas son procédé, qui devoit attirer sa perte. En effet, le Roi étant allé à Ruel tenir conseil, quand on eut dit tout haut que tout le monde sortît, M. le grand demeura: ce qui surprit fort le cardinal, qui ne vouloit point parler en sa présence, et dit au Roi qu'il n'y avoit point d'apparence de communiquer les affaires d'Etat à des enfans: si bien qu'il fut contraint de sortir. Le cardinal trouva cette entreprise bien hardie, sans sa participation: ce qui lui fit connoître que ce jeune homme se vouloit soustraire de sa dépendance. C'est pourquoi il lui fit fort froid au sortir du conseil; et le lendemain l'étant venu voir à Ruel, il le gourmanda comme un valet, le traitant de petit insolent, et le menaçant de le mettre plus bas qu'il ne l'avoit élevé. Quelque temps après il demanda à commander le secours que le Roi envoyoit au siége d'Arras avec le grand convoi; mais le cardinal traita cette proposition de ridicule, comme le jugeant incapable d'un tel emploi, et il eut en cette occasion seulement le commandement de l'escadron des volontaires. Et au combat des lignes, où beaucoup de gens se signalèrent, étant demeuré à la tête de son escadron, le cardinal en fit raillerie devant le Roi, comme le taxant de manque de cœur, et de n'y avoir pas fait son devoir: ce qui l'outra au dernier point, et lui ulcéra tellement le cœur, qu'il conçut dès lors un désir de vengeance contre lui. Aussi il fut quelque temps sans le voir; et Saint-Aoust s'entremettant

pour les raccommoder, fit si bien qu'il mena M. le grand chez le cardinal lui demander pardon, et lui promettre qu'il agiroit mieux dorénavant avec lui. On remarqua que quand il fut arrivé à Ruel, il rencontra le maréchal de La Meilleraye son beau-frère, qui lui fit fort froid; et voyant que, pour entrer dans la chambre du cardinal, il prenoit une porte pour l'autre, il ne put s'empêcher de lui dire : « Monsieur, « vous avez bientôt oublié les êtres de céans, » lui reprochant par là son ingratitude. Aussi ce raccommodement fut de peu de durée; car depuis M. le grand se défia toujours de l'humeur vindicative du cardinal; lequel étant informé de ses desseins sur la princesse Marie, les trouva fort mauvais, comme marquant une trop haute ambition, laquelle il résolut de rabaisser, ne pouvant souffrir auprès du Roi un homme qui n'étoit pas plus dans sa dépendance. M. le grand le connut fort bien, et dès lors il se défia de Saint-Aoust, qu'il croyoit plus au cardinal qu'à lui; et Saint-Aoust s'en étant aperçu, se retira doucement d'auprès de lui, témoignant un extrême déplaisir de sa mauvaise conduite. Au voyage de la bataille de Sedan, il avoit fait quelque liaison avec le duc de Bouillon, et même avec le comte de Soissons, laquelle fut bientôt rompue par la mort de ce dernier; mais celle avec le duc continua, et fut entretenue par les soins du sieur de Thou, leur ami commun, qui ménagea entre eux une grande correspondance pour perdre le cardinal.

Ce qui donna lieu à ce complot fut que le Roi en revenant de Ruel témoignoit quelquefois de l'aigreur contre lui, sur ce que, dans des contestations arrivées

entre eux, il falloit que le cardinal fût le maître, et que le Roi pliât toujours : tellement que M. le grand lui demandant la cause de sa mauvaise humeur, il lui avouoit qu'elle venoit du chagrin de l'autorité avec laquelle le cardinal vouloit emporter toutes choses sur lui ; et lors il lui ouvroit son cœur, et lui disoit qu'à la fin cet homme le feroit mourir. Là dessus M. le grand faisoit des railleries du cardinal, dont le Roi rioit, et témoignoit d'y prendre plaisir : il l'échauffoit dans le dégoût qu'il avoit de lui, n'oubliant rien de ce qu'il falloit faire pour le détruire, en lui faisant connoître qu'il lui étoit aisé de ne plus avoir de chagrin, puisque d'un mot il pouvoit perdre l'auteur de ses déplaisirs, et qu'il n'étoit besoin que d'un souffle pour l'abattre. Mais le Roi étoit combattu de l'opinion qu'il avoit de sa grande capacité, et de l'embarras où il seroit s'il ne l'avoit plus pour soutenir les grandes affaires qu'il avoit sur les bras : outre qu'il craignoit la grande puissance où il l'avoit élevé, et croyoit qu'il seroit dangereux de le mécontenter, à cause du mal qu'il pourroit faire. Sur quoi l'autre lui représentoit qu'il ne le falloit perdre qu'en le tuant : ce qui étoit facile quand il venoit chez lui. Cette parole étonna le Roi, qui étoit timide naturellement ; et il lui répondit qu'il seroit excommunié, parce qu'il étoit prêtre et cardinal. Mais Troisville, qui savoit le secret et qui s'étoit offert de faire l'exécution, lui repartit que pourvu qu'il eût son aveu, il ne s'en mettoit pas en peine, et qu'il iroit à Rome pour s'en faire absoudre, où il étoit assuré qu'il seroit en grande sûreté. Mais ils ne purent jamais le faire abandonner par le Roi, qui étoit persuadé que s'il le

perdoit il seroit perdu lui-même, et que son État ne subsistoit que par lui.

D'un autre côté, le duc de Bouillon ne se pouvoit fier au cardinal, quelque avance qu'il fît pour avoir son amitié; et quoiqu'il lui eût procuré le commandement de l'armée d'Italie, il croyoit qu'il n'oublieroit jamais l'affaire du comte de Soissons, et qu'il ne lui donnoit des emplois que pour le mieux détruire. C'est pourquoi, sur les assurances que lui donnoit M. le grand des plaintes que le Roi faisoit de lui, et de la facilité qu'il y avoit de le ruiner dans son esprit, il se lia entièrement avec lui, et lui conseilla de s'unir avec les plus puissans du royaume, afin que si le Roi le vouloit maintenir, de faire un parti puissant pour se mettre à couvert de sa vengeance. Fontrailles, homme d'esprit et entreprenant, s'offrit de ménager l'union de Monsieur avec eux: en quoi il trouva beaucoup de disposition, parce que le souvenir des choses passées et des injures reçues de lui revenoit dans sa mémoire, et le peu de considération où il se voyoit l'échauffoit encore dans le désir de le perdre: outre que la langueur où étoit le Roi, qui faisoit croire aux médecins qu'il ne vivroit pas long-temps, les obligeoit de songer à leurs affaires, parce que le cardinal ambitionnoit hautement le gouvernement du royaume, au préjudice de la Reine et de Monsieur, auxquels il appartenoit le droit. Et même sur le projet du voyage du Roi en Roussillon, l'opinion où il étoit que le Roi n'en reviendroit pas lui avoit persuadé d'ôter le Dauphin et le duc d'Anjou d'entre les mains de la Reine, pour les mettre au château de Vincennes ou dans celui d'Amboise, sous la conduite de Chavi-

guy qui étoit sa créature, sous prétexte que la Reine, étant Espagnole, aimoit trop sa maison, et que ses enfans ne seroient pas en sûreté entre ses mains. Ainsi, si le Roi fût mort dans le voyage, ayant la personne du jeune Roi dans son pouvoir, avec toutes les troupes et les places fortes, il eût été difficile de l'empêcher. Ces considérations donnoient de grandes alarmes à Monsieur et à M. le grand : lesquels, prévoyant la fin de la vie du Roi prochaine, se donnèrent des rendez-vous en cachette, où ils appelèrent le duc de Bouillon ; et là ils consultèrent ce qu'ils avoient à faire, dans l'état où les choses étoient réduites.

Fontrailles, qui avoit un cœur hardi et résolu, ne trouvoit point de meilleur expédient que de se défaire du cardinal : Aubijoux, qui avoit le secret de Monsieur, étoit de même avis ; mais Son Altesse Royale, avec sa timidité ordinaire, ne put s'y résoudre, et voulut chercher des remèdes plus doux. Tellement qu'il fut résolu que M. le grand feroit son possible pour le ruiner dans l'esprit du Roi, et que s'il n'en pouvoit venir à bout, le duc de Bouillon lui donneroit Sedan pour retraite, et à tous les confédérés, pour les mettre à couvert de la vengeance du cardinal, jusqu'à ce que le Roi fût mort : mais le duc de Bouillon appréhenda qu'il n'assiégeât sa place avec toutes les forces de la France, et ne l'en dépouillât. C'est pourquoi il voulut être assuré d'une armée pour le défendre en cas d'oppression : ce qui ne se pouvoit trouver que chez les Espagnols ; et c'est ce qui le fit insister, avant que de franchir le saut, de former un parti et de faire un traité avec le roi d'Espagne ;

et cette résolution fut prise après beaucoup de contestations. Alors le cardinal et M. le grand étoient brouillés à découvert, et ils s'étoient déclarés ennemis à masque levé. Ce qui les avoit fait rompre entièrement étoit que le cardinal avoit gagné La Chesnaye, premier valet de chambre du Roi, afin de rendre de mauvais offices à M. le grand : ce qui étant venu à sa connoissance, il le fit chasser fort rudement, de la propre bouche de Sa Majesté. Cela irrita le cardinal au dernier point; outre qu'il étoit bien averti que l'autre ne perdoit point d'occasion de faire des pièces et des railleries piquantes de lui en présence du Roi, auxquelles il prenoit grand plaisir, et au lieu de le faire taire en rioit tout le premier: ce qui lui donnoit de grandes défiances. Sur ces entrefaites, le Roi partit pour aller assiéger Perpignan, et quelque temps après Fontrailles fut en Espagne pour faire le traité résolu entre eux. La Reine demeura à Saint-Germain, outrée de douleur de la résolution qui étoit prise de lui ôter ses enfans, qui étoient la seule consolation qu'elle avoit en ce monde.

Durant le voyage, l'éclat de la haine d'entre le cardinal et M. le grand faisoit grand bruit, et ce dernier ne s'en cachoit plus. Etant arrivé à Lyon, le marquis de Villeroy, causant avec lui, dit qu'il étoit nécessaire que le Roi sût la vérité de quelque affaire dont ils parloient : sur quoi l'autre répondit, en élevant sa voix, que c'étoit ce qu'il n'avoit jamais su, que la vérité; et qu'elle lui seroit inconnue toute sa vie, tant on avoit soin de la lui déguiser. Le marquis, qui connut que ce discours attaquoit le cardinal, qu'il croyoit beaucoup plus habile que M. le grand, ne

lui répondit rien, se sépara de lui le plus tôt qu'il put, et avertit le duc de Lesdiguières, son beau-frère, de n'avoir pas grand commerce avec lui, prévoyant, comme habile courtisan, que ce jeune homme seroit bientôt perdu. Ne jugeant pas la partie égale à Lyon, il attendit Monsieur, qu'il avoit mandé à dessein d'entreprendre sur la vie du cardinal; mais comme il ne vint pas, il n'osa l'exécuter de son chef. Quelques jours après, le Roi arriva dans son armée devant Perpignan, et le cardinal demeura à Narbonne, lequel, se défiant de l'esprit du Roi, tenoit toujours près de lui de sa part, tantôt le cardinal Mazarin, tantôt Chavigny ou des Noyers, pour l'informer de tout ce qui se passeroit, et prendre garde aux actions de M. le grand, qui paroissoit en plus grande faveur que jamais : ce qui lui donnoit de grandes alarmes. Un jour, le cardinal Mazarin arriva au camp sans équipage, et M. le grand lui offrit de le loger chez lui : ce qu'il accepta, quoiqu'il fût allé là dans le dessein de lui nuire, et que l'autre le sût fort bien. Une autre fois, M. le grand vit des Noyers entrer dans la chambre du Roi, l'épée au côté : ce qui ne lui convenoit point, car il étoit petit, de fort méchante mine, et n'étoit pas de cette profession. Aussitôt il l'alla embrasser, et lui dit d'un ton de moquerie : « Et à vous, mon « brave, » en le tournant en ridicule. Ces façons d'agir étoient rapportées au cardinal, lequel, averti par ses confidens que son ennemi étoit mieux que jamais avec le Roi, et qu'il n'étoit pas possible de l'éloigner, commença d'appréhender que le Roi ne l'abandonnât, et qu'on n'entreprît sur sa personne. C'est pourquoi, sous le prétexte de changer d'air, à cause que celui de

Narbonne n'étoit pas bon, il en partit sans prendre congé du Roi, pour s'éloigner et se mettre en lieu de sûreté. Il marcha d'abord dans l'incertitude du lieu où il iroit: en sorte que le soir on ne savoit où on coucheroit le lendemain, jusqu'à ce que le comte d'Alais, gouverneur de Provence, lui écrivit qu'il pouvoit s'assurer de lui, et lui offrit retraite sûre dans son gouvernement, l'assurant qu'il périroit lui et tous ses amis pour son service. Cette nouvelle le rassura, et il résolut d'accepter ses offres : tellement qu'il se retira à Tarascon, sur le bord du Rhône, du côté de Provence, d'où, s'il eût été poussé, il eût été joindre le comte d'Alais, et se fût embarqué dans les ports de la mer Méditerranée, pour aller par le détroit de Gibraltar gagner Brouage, ou quelque autre port dont il étoit le maître.

Sur la nouvelle de ce départ si prompt, le Roi envoya pour en savoir la cause, et de temps en temps lui dépêchoit quelqu'un pour savoir des nouvelles de sa santé; mais tout cela ne le rassuroit point, parce qu'il croyoit que ces choses se faisoient par l'artifice de ses ennemis, qui le vouloient faire rapprocher pour attenter plus facilement à sa vie. M. le grand étoit ravi de son éloignement, et faisoit ce qu'il pouvoit pour augmenter sa défiance, en faisant croire à ses confidens qu'il étoit fort bien avec le Roi, et que Sa Majesté ne se soucioit plus du cardinal, qu'il lui abandonnoit entièrement. Toute la cour en étoit si persuadée, que tout alloit à M. le grand; et on ne pouvoit se tourner à sa suite, tant la foule y étoit grande. Mais on ne connoissoit pas l'intérieur du Roi, qui jugeoit le cardinal si nécessaire à son service, qu'il avoit déclaré

à M. le grand qu'il ne vouloit point s'en défaire; et que s'il falloit que l'un des deux sortît, qu'il pouvoit se préparer à se retirer, et qu'il ne se flattât point là dessus. En effet, le Roi voyant la grande frayeur du cardinal, pour lui donner de l'assurance commença de faire froid à M. le grand; mais le cardinal croyoit que c'étoit un jeu joué pour l'attraper, et ne s'y fioit pas. Pour cela, M. le grand étoit fort aise que ce bruit-là courût, et faisoit ce qu'il pouvoit pour empêcher qu'on s'aperçût de la mauvaise mine que le Roi lui faisoit. Comme une fois Sa Majesté s'étant retirée seule pour lire, défendit à l'huissier de laisser entrer personne: mais M. le grand s'étant présenté, l'huissier lui ouvrit, croyant qu'il étoit excepté. Le Roi l'entendant venir, fit semblant de dormir dans sa chaire, et continua ce sommeil feint jusqu'à ce qu'il s'en fût allé: tant il craignoit de se trouver seul avec lui, de peur qu'il ne l'importunât de l'éloignement du cardinal, lequel il ne lui vouloit pas accorder. Le lendemain, se renfermant encore, il dit à l'huissier de n'ouvrir à personne, pas même à M. le grand. Ce commandement étonna fort cet huissier, parce que souvent il avoit vu des démêlés entre eux qui s'apaisoient aisément; et il craignoit que, lui refusant la porte, il ne se vengeât après de lui en le faisant chasser. Durant qu'il rêvoit à cela, il entendit grand bruit sur le degré, et ensuite il ouït heurter à la porte; et lors, au lieu de l'ouvrir grande comme il avoit accoutumé, il ne fit que l'entre-bâiller, pour lui dire l'ordre qu'il avoit. Il fut fort surpris, et néanmoins il ne perdit point le jugement: car ne voulant pas que ceux qui l'accompagnoient s'en aperçussent, de peur que cela

ne décréditât son parti, il dit tout bas à l'huissier que c'étoit une querelle à l'ordinaire, qui ne dureroit pas long-temps; qu'il le laissât entrer, et qu'il lui répondoit qu'il ne lui en arriveroit point de mal. Sur cette assurance il lui ouvrit; mais il y avoit un petit passage entre deux portes où étoit l'huissier, qui n'étoit point vu du Roi, avec un petit siége sur lequel il se mettoit. M. le grand s'assit dessus, et causa une heure avec lui, le priant d'en user tous les jours de même, et qu'il lui feroit sa fortune; puis, sans entrer où étoit le Roi, il ressortit; et quinze jours durant il se servit de cette ruse pour persuader qu'il étoit fort bien avec lui, et qu'il l'entretenoit tout seul les soirs plus d'une heure. Ces nouvelles s'écrivoient par toute la France, qui confirmoient la disgrâce du cardinal, et lui redoubloient ses défiances.

Dans ce même temps, Fontrailles revint d'Espagne, d'où il rapporta le traité fait avec le comte duc d'Olivarès au nom du roi d'Espagne, par lequel Sa Majesté Catholique promettoit de donner une armée de douze mille hommes à Monsieur, avec une grosse pension pour lui, et deux autres pour le duc de Bouillon et M. le grand; avec promesse réciproque de ne faire jamais aucun traité l'un sans l'autre, mais tous ensemble de contribuer à la paix générale. A son retour, Fontrailles fut rendre compte à M. le grand de sa négociation: mais il le trouva ruiné dans l'esprit du Roi; et comme il se fioit fort en lui, il lui en avoua la vérité. Sur cet aveu, il lui conseilla de sortir de la cour et de se retirer à Sedan, et de mander à Monsieur de sortir de Blois pour s'y rendre aussi, et de faire savoir promptement au duc de Bouillon cette

résolution, afin qu'il quittât l'armée d'Italie et les vînt trouver à Sedan pour se mettre en sûreté, et se servir de l'armée que le roi d'Espagne leur devoit fournir. Il ne voulut pas suivre ce conseil, espérant toujours de se raccommoder avec le Roi, et ne voulant se servir de cette retraite que dans l'extrémité. Alors Fontrailles lui dit en riant qu'il voyoit bien qu'il ne se soucioit pas de perdre sa tête, parce qu'étant grand et bien fait, cela ne la raccourciroit de guère; mais pour lui, qui étoit petit et ragot, qu'il seroit difforme sans tête : c'est pourquoi il le prioit de trouver bon qu'il la conservât. Et là dessus il partit sur l'heure pour aller en Angleterre, avec promesse de se rendre à Sedan dès qu'il sauroit qu'il y seroit arrivé.

Quelque temps après, Lestrade, colonel en Hollande, revint de ce pays-là : et alors il couroit un bruit que les Hollandais faisoient la paix avec les Espagnols. Il passa par Tarascon, où il salua le cardinal, lequel, le croyant fort attaché à ses intérêts, lui fit le bec; et après l'avoir bien instruit de ce qu'il devoit dire, il lui ordonna d'aller trouver le Roi. Il fut donc au camp devant Perpignan, où il fit la révérence à Sa Majesté, qui lui demanda aussitôt si on parloit de quelque accommodement des Etats avec le roi d'Espagne. Lestrade lui dit qu'oui. En même temps le Roi voulut savoir quelle raison avoient les Hollandais de se séparer de ses intérêts. Il lui répondit qu'il ne le savoit pas, et que c'étoient des affaires secrètes : et en disant cela il faisoit une mine qui marquoit qu'il en étoit bien instruit. Ainsi le Roi lui commanda absolument de lui dire ce qu'il en savoit; et lui, comme forcé par obéissance, lui dit que les Hollandais avoient

jusques ici appuyé le fondement de leur guerre sur la protection de la France, laquelle étoit redoutée partout, principalement depuis le ministère du cardinal de Richelieu, qui passoit dans l'opinion de tous les étrangers pour le plus grand ministre d'Etat qui eût été depuis plusieurs siècles; et que le bruit couroit en ce pays-là qu'il sortoit des affaires de Sa Majesté, et que les Hollandais avoient résolu là dessus de faire la paix, ne croyant pas que les affaires allassent si bien que par le passé. Sur cette réponse, le Roi lui demanda qui on disoit qui eût la place du cardinal. L'autre lui répondit qu'on croyoit que c'étoit M. le grand. Le Roi rougit en même temps, et lui repartit en colère que les Hollandais avoient méchante opinion de lui, et qu'il falloit qu'ils le crussent bien mal habile de choisir un enfant pour gouverner ses affaires; que c'étoit un bel homme pour cela, et que c'étoit le dernier homme qu'il prendroit. Et il s'emporta à dire beaucoup de choses de grand mépris contre lui: et cette affaire lui donna un rude coup. La nouvelle de la défaite du maréchal de Guiche à Honnecourt lui fit encore grand tort: car le Roi en fut étonné, et l'embarras où il se trouva le confirma dans la pensée où il étoit de maintenir le cardinal; mais ce qui acheva de donner le dernier coup à la perte de M. le grand fut que le cardinal, qui avoit un génie extraordinaire, et qui faisoit mouvoir des ressorts inconnus à tout le monde, fit si bien qu'il découvrit le traité d'Espagne, qu'il envoya aussitôt au Roi par Chavigny. Dès qu'il arriva, M. le grand se douta de quelque chose, et il soupçonna qu'il apportoit au Roi des nouvelles sinistres contre lui; et, pour ce sujet,

il mit en délibération de le faire poignarder avant qu'il parlât à Sa Majesté; mais ayant su qu'il étoit entré dans son cabinet, il se crut perdu, et tout hors de lui il sortit de sa chambre pour se sauver, et avec raison: car le Roi, outré de dépit et de colère de ce qu'un homme qu'il avoit si bien traité et qu'il avoit tant aimé eût intelligence avec ses ennemis, commanda au comte de Charost, capitaine de ses gardes, de l'arrêter. Mais ce comte ne le rencontra point: si bien qu'il fallut qu'il fît fermer les portes de la ville de Narbonne, où le Roi étoit depuis deux jours; et ayant fait une exacte recherche, il fut trouvé dans un grenier, où il fut pris, et conduit avec sûre garde dans la citadelle de Montpellier. De Thou et Chavagnac furent en même temps arrêtés.

Cette nouvelle donna une grande joie au cardinal, et le tira de la plus grande peine où il eût été de sa vie. Il fut aussi bien servi dans cette occasion: car ce traité étoit su de peu de personnes, qui sortirent toutes hors du royaume pour mettre leur vie à couvert; et jamais on n'a pu savoir de quelle façon il étoit venu à sa connoissance. Tout le monde a raisonné là dessus sans en pouvoir découvrir la vérité: seulement on a remarqué que la Reine avoit envoyé un peu devant un gentilhomme au cardinal, par la faveur duquel elle obtint que ses enfans ne lui seroient point ôtés. Le Roi étoit tombé malade à Perpignan; et, par le conseil des médecins, il avoit quitté le camp pour aller à Narbonne, d'où il partit pour s'approcher de Paris. Or il falloit qu'il passât près de Tarascon, où le cardinal étoit malade: dont la vue lui donnoit bien de l'inquiétude, car il savoit la peur qu'il avoit eue

en sortant de Narbonne, et l'opinion où il étoit qu'il eût préféré M. le grand à lui, et qu'il l'eût abandonné à son ennemi si le traité d'Espagne n'eût point été découvert. Comme il le craignoit naturellement, à présent qu'il avoit sujet de se plaindre de lui, il appréhendoit son abord, et ne savoit que lui dire pour son excuse; mais le cardinal, qui étoit habile courtisan et qui connoissoit le foible du Roi, le rassura d'abord, ne lui faisant aucun reproche, mais au contraire de grands remercîmens de la bonté qu'il avoit eue en n'ajoutant point de foi aux mauvais offices qu'on lui avoit rendus auprès de lui. Alors le Roi, ravi d'être sorti de cet embarras, déchira M. le grand de toutes façons, et fit mille caresses au cardinal, auquel il laissa, durant son absence, un pouvoir d'agir avec la même autorité que sa propre personne. Il continua ensuite son voyage, et arriva à Lyon le 7 de juillet. Il avoit envoyé ordre en Italie d'arrêter le duc de Bouillon: ce qui fut exécuté dans Casal; et il fut conduit dans la citadelle de Pignerol, d'où il fut mené en France.

A Lyon, le Roi fit expédier une commission au chancelier de France et à des commissaires nommés pour faire le procès aux criminels, et il manda au chancelier de se trouver à Fontainebleau. A son arrivée, il lui ordonna d'aller à Lyon pour exécuter sa commission; et ayant tenu de grands conseils sur ce sujet, la personne de Monsieur les embarrassa fort, parce qu'il étoit complice du crime, et que sa déposition étoit nécessaire pour la conviction des autres: mais ils ne savoient de quelle façon ils en devoient user, à cause que ce mot de confrontation étoit odieux

pour un fils de France, frère du Roi. Pour prendre une résolution là dessus, le Roi manda Talon et Bignon, avocats généraux du parlement de Paris, qui vinrent à Fontainebleau et donnèrent leur avis par écrit, qui portoit que ce n'étoit pas la coutume de confronter aux criminels les enfans de France; et alléguoient l'exemple du procès de La Mole et Coconas, où le duc d'Alençon, frère du roi Charles IX, et le roi de Navarre son beau-frère, ne furent pas confrontés, mais donnèrent seulement leur déposition par écrit signée de leur main, laquelle fut représentée devant les criminels. Leur opinion fut suivie, et on résolut d'en user de même à l'égard de Monsieur, qui étoit à Blois, faisant le malade pour ne pas aller trouver le Roi, mais se préparant d'aller à Sedan selon le complot fait avec le duc de Bouillon, lorsqu'il reçut la nouvelle de sa prise et de celle de M. le grand. Il fut fort surpris quand il le sut; et aussitôt les comtes de Brion et d'Aubijoux, qui étoient près de lui et savoient le secret, se sauvèrent. Monsieur commença lors à parler à l'abbé de La Rivière, qu'il ne regardoit pas durant cette intrigue; et le sachant dévoué au cardinal, il se servit de lui pour aller à la cour négocier son raccommodement: il écrivit par lui une lettre au cardinal pleine de soumission et d'excuses, le conjurant d'obtenir du Roi son pardon. Il lui donna aussi des lettres pour Chavigny et des Noyers, par lesquelles il les prioit de le servir auprès de Sa Majesté. Ses excuses furent mal reçues; et l'aigreur du Roi étoit si grande contre lui, qu'il lui fit savoir de sa part qu'il ne vouloit plus qu'il demeurât en son royaume après tant de conspirations si souvent par

lui recommencées; et qu'il ne pouvoit plus se fier aux paroles qu'il donnoit de n'y plus retourner, après tant de récidives : mais que son intention étoit qu'il allât demeurer à Venise comme un homme privé, et qu'il lui feroit fournir dans ce lieu-là dix mille écus par mois pour sa subsistance. Cette nouvelle l'affligea extrêmement, et il partit aussitôt pour s'approcher de la cour, dans l'espérance de voir le Roi et le cardinal, et de les fléchir par sa présence, et la repentance qu'il leur témoigneroit avoir de sa faute; mais il ne put obtenir cette grâce : au contraire, il rencontra le marquis de Villeroy à Moulins avec de la cavalerie, qui lui donna une grande frayeur, car il crut qu'il venoit là pour l'arrêter. Mais ce marquis le rassura, quand il lui dit que le Roi l'avoit envoyé pour l'escorter jusque hors du royaume, où il avoit ordre de le conduire.

Cependant l'abbé de La Rivière alloit et venoit : et il négocia tant, qu'il obtint que Monsieur n'iroit pas si loin qu'à Venise, et qu'il se retireroit à Annecy en Savoie, où il vivroit avec la pension marquée ci-dessus, que le Roi jugeoit assez grande, puisque c'étoit la même que le roi d'Espagne lui avoit promise par son traité; qu'il n'auroit plus ni apanages, ni compagnies d'ordonnances, qui étoient dès l'heure cassées; et qu'il ne verroit point Sa Majesté. Monsieur étoit dans un état si pitoyable, qu'il ne pouvoit pas résister; et se trouvant trop heureux de ce qu'on lui laissoit la liberté, il continua son voyage jusqu'à Villefranche sur la Saône, où le chancelier se trouva, avec quatre maîtres des requêtes. Le lendemain, le chancelier alla chez lui, entra dans sa cour avec ses

gardes, contre sa coutume; et aussitôt qu'il l'eut salué, il remit son chapeau sur sa tête : ce qu'il n'avoit jamais fait ; et commença à l'interroger, faisant sa déposition, qu'il lui fit signer et contre-signer par Goulas son secrétaire. En même temps Monsieur se retira à Annecy, où il fut abandonné de tout le monde, même de sa propre sœur la duchesse de Savoie, laquelle le sachant dans ses Etats ne lui fit faire aucunes offres, tant la disgrâce est fuie de tout le monde. Pour le chancelier, il s'en retourna à Lyon pour faire le procès aux prisonniers, lesquels furent tirés de la citadelle de Montpellier et menés à Tarascon, où le cardinal étoit malade ; et ne pouvant souffrir ni litière ni carrosse, vouloit remonter sur le Rhône jusqu'à Lyon : ce que personne n'avoit jamais entrepris, à cause de la rapidité du fleuve. Il ne laissa pas de s'y embarquer : et il avoit si peur que les prisonniers ne se sauvassent, qu'il fit attacher le bateau où ils étoient au sien, et les mena comme en triomphe jusqu'à Lyon, pour être sacrifiés à sa vengeance. Il ne faisoit que deux lieues par jour, tant l'eau étoit rapide ; et sitôt qu'il fut arrivé, il les fit mettre dans le château de Pierre-Encise, où leur procès fut commencé.

Ils furent interrogés, confrontés ; et M. le grand niant quelque chose qu'il n'y avoit que le duc de Bouillon qui lui pût soutenir, duquel il ne savoit pas la prise, il fut fort surpris quand il le vit devant ses yeux. Alors il avoua tout : et la question lui étant présentée pour lui faire déclarer ses complices, il en eut horreur. Ensuite la déposition de Monsieur lui fut lue ; et pensant excuser le sieur de Thou, il dit qu'il l'avoit toujours déconseillé de traiter avec l'Es-

pagne, et qu'il avoit désapprouvé le commerce qu'il avoit avec elle; et c'est ce qui le perdit, parce que les juges dirent qu'il avoit donc connoissance de la chose, et qu'il étoit criminel de ne l'avoir pas révélée au Roi, puisqu'il y alloit de son Etat. Ainsi M. le grand et lui furent condamnés à avoir la tête tranchée, le premier pour la conspiration qu'il avoit faite, et l'autre pour l'avoir sue et ne l'avoir pas découverte (1). Cet arrêt fut exécuté le 2 de septembre dans la place de l'hôtel-de-ville de Lyon. Ainsi mourut M. le grand, âgé de vingt-deux ans, beau, bien fait, généreux, libéral, et ayant toutes les parties d'un honnête homme, s'il n'eût point été ingrat envers son bienfaiteur, et eût eu plus de jugement dans sa conduite. Pour M. de Thou, il étoit aimé généralement de tout le monde : aussi étoit-il homme de grand mérite, qui fut regretté de toute la cour, dont beaucoup de gens croyoient qu'il n'y avoit pas eu matière de le condamner. Le Roi étoit à Saint-Germain lors de cette exécution; et sachant le jour et l'heure qu'on les devoit faire mourir, il regardoit sa montre, et disoit: « Dans un tel temps M. le grand passera mal son « temps, » ne se souvenant plus de l'amitié qu'il lui avoit portée, et sans aucun sentiment de compassion. Le duc de Bouillon eût passé le même pas : mais sa place de Sedan le sauva. Elle étoit fort désirée par le Roi, parce qu'elle étoit située sur la rivière de Meuse, et qu'elle servoit de retraite à tous les mécontens. C'est pourquoi il eut le choix de la donner au Roi, ou

(1) *Ne l'avoir pas découverte :* On lit dans les Mémoires du marquis de Chouppes beaucoup de détails sur la conspiration de Cinq-Mars. (Paris, 1753, page 40.)

de perdre la tête. Il choisit le premier; et la mort de la duchesse de Bouillon sa mère, qui arriva en même temps, facilita l'affaire, parce qu'elle auroit eu grande peine à se résoudre d'en sortir. Il sauva donc sa vie en rendant Sedan, dont le cardinal Mazarin fut prendre possession au nom du Roi; et y ayant laissé bonne garnison sous le commandement de Fabert, il revint trouver le cardinal, lequel fit mettre en liberté le duc de Bouillon, et lui fit expédier des lettres d'abolition de son crime.

Cependant le cardinal étoit fort malade d'un abcès qui lui étoit venu au bras, auquel il lui fallut faire plusieurs incisions, aussi bien qu'au fondement, où il avoit un ulcère : si bien qu'il ne pouvoit aller en litière. Néanmoins voulant se rapprocher du Roi de quelque façon que ce fût, on trouva une invention d'une machine dans laquelle il étoit couché tout de son long, et il y étoit porté par douze hommes : il avoit aussi un pont sur des chariots qu'on appliquoit si adroitement aux lieux où il logeoit, qu'on le montoit dans sa chambre sans passer par aucun degré. Il fut porté dans cette machine jusqu'à Roanne, où il s'embarqua sur la rivière de Loire, et en sortit à Briare, où il entra dans le canal jusqu'à Montargis. Il joignit dans ce lieu la rivière du Loing, sur lequel il descendit à Nemours; et rentrant dans sa machine, il fut coucher à Fontainebleau. Le lendemain, il se remit sur la Seine à Valvin, et dans son bateau il arriva à Paris; et puis dans sa machine à Ruel, pour se rapprocher de la cour, qui étoit à Saint-Germain.

Ce fut là que l'abbé de La Rivière le vint trouver

de la part de Monsieur, pour le conjurer d'obtenir du Roi son retour en France ; et il fut si bien sollicité, qu'en considération de ce que Monsieur avoit dit tout ce qu'il savoit sans rien cacher, il obtint ce qu'il demandoit, et eut permission de venir à Blois demeurer. On lui rendit même ses apanages, mais non ses compagnies de gens d'armes et de chevau-légers, qui demeurèrent cassées.

Quand le cardinal fut à Ruel, le Roi le vint visiter, et il rentra dans de nouvelles défiances de Sa Majesté : en sorte qu'il commanda que ses gardes, qui avoient accoutumé de quitter les armes en sa présence, les gardassent sous leurs casaques sans les montrer, tant il craignoit quelque entreprise contre sa personne. La mémoire du passé lui revenoit toujours dans l'esprit : ce qui faisoit qu'il ne pouvoit s'assurer du Roi, et qu'il étoit en perpétuelle appréhension que quelqu'un ne lui persuadât de se défaire de lui, et ne lui fît connoître qu'il trouveroit des hommes dans son royaume capables de soutenir le poids des affaires, qui ne gêneroient pas tant son esprit, et ne le contraindroient pas comme il faisoit. Ces réflexions lui firent prendre résolution de prendre garde plus que jamais à ceux qui approchoient du Roi, et d'en éloigner les gens qui lui étoient suspects, et qui avoient été amis de M. le grand. De ce nombre étoient Troisville, capitaine des mousquetaires, auquel le Roi avoit grande confiance ; Tilladet, des Essarts et La Sale, capitaines au régiment des Gardes, qu'il savoit être malintentionnés pour lui ; et pour remplir la charge de capitaine des gardes du corps, vacante par la mort du marquis de Gordes,

il en fit pourvoir le marquis de Chandenier, poussé à cela par des Noyers, qui étoit son ami intime.

Il ne put long-temps dissimuler la crainte qu'il avoit: c'est pourquoi il envoya Chavigny trouver le Roi de sa part, pour lui faire entendre les soupçons qu'il avoit contre les quatre nommés ci-devant, et lui demander leur éloignement. Le Roi reçut fort mal cette proposition, et répondit qu'ils étoient tous quatre fort affectionnés à son service, et qu'ils n'avoient rien fait qui méritât ce traitement. Ce refus ne le rebuta point; mais il insista sur sa demande plus qu'auparavant, jusqu'à lui dire que s'il ne les vouloit pas éloigner, qu'il devoit trouver bon que les gardes du cardinal ne quittassent plus les armes en sa présence, pour le mettre en sûreté des insultes que ces gens-là lui pourroient faire. Or il faut savoir que le cardinal avoit toujours une compagnie d'infanterie devant son logis, et ses gardes du corps dans la salle, qui mettoient les armes bas quand le Roi arrivoit, parce qu'il n'appartient à qui que ce soit d'être armé en présence de son souverain; et quand il alloit à Saint-Germain, ses gardes l'accompagnoient jusque près du château, où ils s'arrêtoient pour l'attendre au retour; et lui entroit seul dedans la cour, où il étoit aisé au Roi, qui avoit ses gardes autour de lui, de disposer de sa personne à sa volonté. C'est pourquoi il fit presser le Roi de lui permettre d'entrer dans Saint-Germain avec ses gardes armés. Cette demande parut au Roi fort insolente: car il étoit glorieux, et il ne pouvoit digérer une telle pensée d'un sujet avec son maître; et comme Chavigny vit que cela aigrissoit son esprit, il lui dit que puisque cette proposition lui déplaisoit, qu'il accor-

dât donc l'exil de ces quatre personnes. Alors le Roi lui demanda s'il étoit plus juste que le cardinal se mêlât de ceux qui l'approchoient, que lui de ceux qui étoient près du cardinal : dont il ne s'étoit jamais mêlé, et que la chose devoit être réciproque. Sur quoi Chavigny répondit que si Son Eminence savoit qu'il y eût chez lui quelqu'un qui déplût à Sa Majesté, il ne le verroit jamais; et le Roi lui repartit brusquement : « Il ne vous verroit donc jamais, car je ne vous » saurois souffrir; » et en même temps lui tourna le dos, et le laissa là.

Chavigny s'en retourna désespéré à Ruel; et le cardinal l'étoit autant que lui, voyant que ses projets ne réussissoient pas à son gré. Il ne se désista pas pour cela; et s'opiniâtrant plus que jamais à son entreprise, au lieu de Chavigny il y envoya des Noyers, qu'il chargea de faire les derniers efforts pour venir à bout de son dessein. Celui-ci, qui faisoit le bigot, représentoit au Roi les grands services de Son Eminence, l'état où sa maladie le mettoit, qui ne pouvoit guérir tant que son esprit ne seroit pas en repos, et vouloit persuader au Roi par ces raisons d'accorder quelque chose pour redonner la santé à un si bon serviteur; mais le Roi lui répondoit que ces quatre hommes n'avoient rien fait, et n'avoient aucune mauvaise volonté contre lui; qu'il en étoit garant, et qu'il n'étoit pas juste de lui ôter des gens qu'il aimoit, et qui l'avoient bien et fidèlement servi, sur une terreur panique qui prenoit au cardinal sans fondement. Alors des Noyers se voyant convaincu levoit les épaules, et n'osoit plus rien dire, de peur d'une rebuffade pareille à celle de Chavigny: sur quoi le Roi disoit que le cardinal lui avoit envoyé

deux hommes, dont le premier se voyant confondu ne lui répliquoit que des sottises, et l'autre ne sachant plus que dire le payoit en levement d'épaules. Aussi le cardinal ne fut pas content de lui, et lui témoigna en disant qu'il l'avoit cru homme de meilleurs expédiens. Il continua néanmoins de pousser toujours sa pointe, et pressa tant le Roi, jusqu'à le menacer qu'il se retireroit au Havre, qu'à la fin il plia, et les chassa tous quatre avec grand déplaisir, jusqu'à en répandre des larmes.

Ce fut en ce temps que la Reine fut voir le cardinal à Ruel, où il ne quitta point son fauteuil: dont elle fut fort surprise, principalement lorsqu'il lui dit qu'elle ne devoit pas trouver étrange son procédé, vu qu'en Espagne les cardinaux avoient le fauteuil devant les reines; au lieu d'excuser son manque de respect sur la foiblesse que lui causoit sa maladie. Ce que Sa Majesté eût fait aisément, étant la meilleure princesse du monde : mais voyant qu'il le prenoit sur ce ton, elle lui dit qu'elle avoit oublié les coutumes d'Espagne, et qu'elle étoit entièrement Française. Cette façon d'agir déplut au Roi, tellement que les défiances augmentoient tous les jours de l'un contre l'autre : en sorte qu'on a raison de dire qu'ils se sont fait mourir tous deux ; mais celui qui rouloit dans son esprit les moyens d'être le maître après la mort du Roi passa le premier le pas, et se trompa dans son calcul. Il s'étoit mis dans l'esprit de gouverner durant la minorité de M. le Dauphin, parce qu'il croyoit que le Roi ne vivroit plus guère; et prévoyant que la Reine et Monsieur lui seroient de grands obstacles, il avoit fait publier une déclaration du Roi, par laquelle il

pardonnoit à Monsieur la conspiration qu'il avoit faite, à condition qu'il vivroit à Blois en homme privé, sans gouvernement ni compagnies sous son nom, et sans pouvoir jamais posséder aucune charge, ni avoir part au gouvernement de l'Etat. Pour la Reine, il espéroit de s'accommoder avec elle, lui laissant le titre de régente, et lui s'en conservant l'effet et l'autorité. Il avoit le prince de Condé dans ses intérêts, par l'alliance qu'il avoit prise avec lui en mariant le duc d'Enghien son fils avec sa nièce, fille du maréchal de Brezé; mais ce duc n'étoit pas si souple que son père : aussi le cardinal le tenoit fort bas, et il marchoit devant les princes du sang, même chez lui, contre l'ordre ancien. Le prince de Condé s'accommodoit à tout, et même lui levoit la tapisserie et la tenoit quand il passoit par une porte. Le duc d'Enghien n'approuvoit pas ces bassesses; et pour éviter de les faire, il passa par Lyon, au retour du voyage, sans voir le cardinal de Lyon : ce qu'étant su par le cardinal, qui étoit son frère, il le renvoya en poste à Lyon, pour lui en faire des excuses; et ne l'y ayant pas rencontré, il fut jusqu'à Marseille le trouver dans son abbaye de Saint-Victor, où il étoit allé exprès pour lui donner la peine d'y aller, et dans ce lieu il lui fit satisfaction de la faute qu'il avoit faite, et revint sans avoir eu la main droite : dont il eut grand dépit, car il avoit un grand cœur; mais le pouvoir du cardinal étoit dans un tel degré, qu'il falloit que tout cédât sans murmurer.

Mais durant qu'il pousse sa grandeur au plus haut point qu'elle puisse monter, et qu'il médite sur les moyens par lesquels il puisse s'assurer la régence après la mort de son maître, la sienne arrête ses am-

bitieux desseins, et met fin à ses vains projets. Son mal augmentant à Paris, il reçut tous ses sacremens, et témoigna une résignation chrétienne à toutes les volontés de Dieu. Il fut assisté du curé de Saint-Eustache, qui lui fit les avertissemens nécessaires pour son salut, qu'il reçut fort humblement, sans néanmoins montrer aucune crainte; et il conserva jusqu'au dernier soupir cette grandeur de courage et cette ame haute qu'il avoit eue toute sa vie. Ce qu'il faisoit voir par ses discours : car le curé lui demandant s'il ne pardonnoit pas à ses ennemis, il répondit qu'il n'en avoit point, que ceux de l'Etat. Il fit son testament, par lequel il disposoit de tous ses bénéfices, charges et gouvernemens, comme s'ils eussent été en sa disposition, mettant seulement à la fin : *Le tout sous le bon plaisir du Roi,* lequel l'approuva. On a remarqué qu'il laissa dix mille écus au baron de Broie, gentilhomme de Brie, par reconnoissance, à cause qu'il étoit neveu de Barbin, qui étoit l'auteur de sa fortune. Il reçut la visite du Roi dans son extrémité, où il lui parla des affaires de son royaume d'aussi grand sang-froid que s'il n'eût point été malade. Il envoyoit à toute heure les secrétaires d'Etat lui parler de sa part avec la même tranquillité qu'il avoit en santé : il continua d'agir de la même sorte jusqu'au 4 de décembre, qu'il rendit l'esprit sans aucun trouble. Il fut extrêmement regretté de ses parens, amis et domestiques, qui étoient en grand nombre : car il étoit le meilleur maître, parent ou ami qui eût jamais été; et pourvu qu'il fût persuadé qu'un homme l'aimât, sa fortune étoit faite : car il n'abandonnoit point ceux qui étoient attachés à lui; mais au contraire il ne pardonnoit jamais à

ceux qu'il réputoit ses ennemis, qu'il perdoit sans ressource. Aussi il étoit très-dangereux de se trouver dans son chemin pour lui faire obstacle, parce qu'on y périssoit assurément, principalement si l'Etat y étoit tant soit peu mêlé : dont la grandeur lui étoit fort chère, comme attachée inséparablement à tous ses intérêts, à cause qu'il vouloit conserver sa réputation à quelque prix que ce fût, laquelle il croyoit fondée sur la gloire de son maître et sur la prospérité de ses affaires, dont il lui laissoit la direction, de laquelle il s'étoit acquitté glorieusement : car il avoit mis la France au plus haut point de grandeur où elle eût été depuis Charlemagne, ayant abattu le parti des huguenots, qui avoient tenu tête à cinq rois; humilié la maison d'Autriche, qui vouloit donner la loi à toute la chrétienté; et établi l'autorité du Roi à un tel point que rien dans son royaume ne lui pouvoit résister: ce qu'il avoit fait en abaissant les princes, et élevant la noblesse et les personnes de qualité qu'il aimoit et considéroit. Aussi les grands du royaume eurent joie de sa mort, et quasi tout le peuple s'en réjouit : les premiers dans l'espérance de voir du trouble, durant lequel ils sont plus considérables; et les autres pour voir quelque nouveauté dont le vulgaire est fort amateur, sans pouvoir dire d'autre raison de leurs désirs.

Les étrangers reçurent cette nouvelle différemment. Les ennemis de la France en eurent grand contentement, dans l'espérance qu'ils eurent que tout iroit de travers, et seroit sens dessus dessous; et les alliés de la couronne en eurent grand déplaisir, dans la crainte que les affaires du Roi ne fussent plus en si grande

prospérité qu'elles étoient. Ces différens mouvemens étoient tous à son honneur, et avec raison : car il avoit de grandes qualités, une ame haute, un courage généreux, et un génie qui, dans les affaires les plus difficiles, faisoit mouvoir des ressorts d'où procédoient des événemens auxquels on ne s'attendoit pas : témoin les révoltes du Valstein, de la Catalogne et du Portugal, qui furent conduites par un grand secret, et puis soutenues fort hautement. Aussi, pour venir à bout de ces grands projets, il avoit toujours des sommes d'argent entre les mains pour distribuer, à l'insu de tout le monde, à gens inconnus, qui faisoient ensuite éclater des effets merveilleux qui surprenoient tout le monde : comme depuis peu la guerre civile d'Angleterre dont il étoit l'auteur, et qu'il fomentoit pour empêcher les Anglais, jaloux de la prospérité de la France, de traverser ses desseins.

Quand il mourut, il déclara qu'il avoit cinq cent mille écus au Roi, qu'il tenoit cachés pour des affaires pareilles, qu'il ordonna qu'on rendît à Sa Majesté. Il adopta les enfans de son neveu Du Pont de Courlai, les préférant à leur père, qu'il méprisoit fort, et qu'il avoit ôté du généralat des galères, l'en croyant indigne. L'aîné de ses fils prit le titre de duc de Richelieu, qu'il substitua aux aînés de cette famille. Le Roi dissimula ses sentimens, et témoigna la douleur de sa perte; et même il envoya visiter de sa part la duchesse d'Aiguillon et les mrréchaux de Brezé et de La Meilleraye, leur mandant qu'il ne les abandonneroit jamais, et qu'il se souviendroit des importans services que le défunt lui avoit rendus. Mais en son ame il en étoit fort aise, et fut ravi d'en être défait,

et il ne le nia point à ses familiers. Il suivit néanmoins ses conseils après sa mort; et, suivant son avis, il appela le cardinal Mazarin dans ses conseils, et confirma des Noyers et Chavigny dans le ministère: tellement que le défunt régnoit après sa mort.

NEUVIÈME CAMPAGNE.

[1643] La mort du cardinal de Richelieu ne parut d'abord apporter aucun changement, parce que le Roi ayant déclaré le cardinal Mazarin, Chavigny et des Noyers ministres, ils continuèrent de gouverner sur les maximes du défunt, qui étoit tellement redouté qu'on n'osoit débiter la nouvelle de sa mort, même dans les pays étrangers: comme si on eût craint le retour de son ame. Le Roi même l'avoit tellement respecté durant sa vie, qu'il l'appréhendoit encore après sa mort; et il étoit si las de s'être vu si long-temps sans autorité, qu'il étoit toujours en garde contre ses trois nouveaux ministres, de peur qu'ils ne s'élevassent trop; et quelquefois il leur faisoit des rebuffades pour les mortifier, et faire voir à tout le monde que l'autorité étoit entre ses mains. Il donna le gouvernement de Bretagne, qu'avoit le cardinal, au maréchal de La Meilleraye; confirma le testament, hors un article qu'il changea: car au lieu que le défunt laissoit la charge d'amiral et le gouvernement de Brouage et des îles au petit duc de Richelieu son neveu, il les donna au marquis de Brezé son autre neveu, et voulut que la charge de général des galères et le Havre de Grâce, qu'il lui avoit destinés,

fussent au duc de Richelieu. Les quatre exilés (1), malgré le Roi, demandèrent aussitôt à revenir : mais ils y trouvèrent plus de difficulté qu'ils ne pensoient; et après leur retour ils furent reçus froidement, le Roi ayant honte de ce qui s'étoit passé, et voulant par là persuader à tout le monde que leur éloignement étoit venu de lui, et qu'il n'y avoit pas été forcé.

Tous les bannis de la cour et les prisonniers firent parler de leur rétablissement et de leur liberté; mais ils furent d'abord refusés, tant le Roi vouloit que l'on crût que tout ce qui s'étoit fait ci-devant venoit de sa propre volonté. Madame de Vendôme, croyant que toute liberté étoit maintenant permise, vint à Saint-Germain pour parler au Roi du retour de son mari : mais comme elle avoit ordre de demeurer à Anet, Sa Majesté lui manda que si elle n'eût pas été une femme, il l'eût envoyée à la Bastille; et qu'elle s'en retournât promptement où elle avoit commandement de demeurer. Néanmoins, petit à petit chacun obtint sa demande : car comme les mauvais traitemens qu'on avoit faits à ces exilés ne venoient que de la haine et de la vengeance particulière du cardinal, le Roi, après quelques refus pour la forme, leur accorda enfin leur requête.

Monsieur fut le premier qui eut permission de revenir à la cour, où il fut fort bien reçu. Les maréchaux de Vitri et de Bassompierre, et le comte de Cramail, sortirent de la Bastille, et furent envoyés en leurs maisons; la duchesse de Guise et ses enfans eu-

(1) *Les quatre exilés :* Troisville (ou Tréville), Tilladet, des Essarts et La Salle.

rent liberté de revenir en France, et le duc de Vendôme pareillement; le comte de Nancey La Châtre fut pourvu de la charge de colonel général des Suisses, vacante par la mort du marquis de Coislin; et sa charge de maître de la garde-robe fut donnée au marquis de Roquelaure, prisonnier en Flandre depuis le combat de Honnecourt. Voilà le plan où étoit la cour au commencement de cette année; et comme le cardinal Mazarin et Chavigny étoient fort unis ensemble, ils eussent fort désiré d'être seuls, et de se pouvoir défaire de des Noyers, qui étoit seul de sa cabale: lequel leur donnoit grande jalousie, parce que le Roi le consultoit fort en toutes ses affaires. Même un jour que les deux autres étoient arrivés dans le cabinet pour tenir conseil, et qu'ils virent que le Roi s'impatientoit de ce que des Noyers ne venoit pas, ils dirent qu'il ne falloit pas laisser de commencer : mais Sa Majesté répondit qu'il falloit attendre le petit bonhomme, lequel faisant le bigot et menant une vie monastique, s'accordoit fort à l'humeur du Roi, qui étoit dévot. Il s'enfermoit avec lui tous les soirs pour dire le bréviaire, où ils se répondoient l'un à l'autre en psalmodiant. Ces familiarités faisoient croire qu'il prenoit l'ascendant sur les deux autres, et tout le monde jetoit les yeux sur lui, comme sur celui qui seroit bientôt le maître : mais alors qu'on y pensoit le moins, sur ce qu'il assura quelque chose que le Roi ne croyoit pas véritable, il lui répondit : « Est-ce « ainsi que vous m'en donnez à garder, petit bon-« homme? » Ces mots le piquèrent tellement, qu'il ne put s'empêcher de dire que s'il le croyoit un donneur de bourdes, il ne devoit pas se servir de lui; et

qu'il le prioit de lui donner son congé, puisqu'il étoit en cette réputation-là dans son esprit. Il fut aussitôt pris au mot, et eut ordre de se retirer dans sa maison de Dangut. Le Roi le pilla en même temps devant tout le monde, comme il avoit accoutumé de faire tous ceux qui tomboient dans sa disgrâce. Les deux autres, victorieux d'avoir attéré leur compétiteur, firent mettre en sa place Le Tellier, maître des requêtes, qui étoit lors intendant en Italie, où le cardinal Mazarin et Chavigny l'avoient connu; il avoit été conseiller au grand conseil, procureur du Roi au châtelet, puis maître des requêtes, et maintenant secrétaire d'Etat. La disgrâce de des Noyers attira celle du père Sirmond, confesseur du Roi, qui prit en son lieu le père Dinet.

Cependant le Roi devenoit si chagrin qu'on n'osoit plus parler à lui, et il étoit de si méchante humeur qu'il gourmandoit tout le monde, et faisoit des rebuffades à tous ceux qui l'abordoient: en sorte que les ministres le craignoient, et trembloient toujours devant lui. Cette mauvaise humeur étoit causée par son peu de santé, qui empiroit tous les jours; et il devenoit si maigre et si pâle, qu'on le voyoit diminuer à vue d'œil. Cela causoit beaucoup d'intrigues à la cour, où on considéroit la Reine comme celle entre les mains de laquelle toute la puissance alloit bientôt tomber: c'est pourquoi chacun sous main tâchoit de se mettre dans ses bonnes grâces, et de l'assurer de sa fidélité. Le cardinal Mazarin n'y perdoit point de temps, et dès-lors prit des mesures avec elle.

Le Roi, se sentant affoiblir tous les jours, connut bien qu'il ne vivroit pas long-temps, et qu'il étoit

proche de sa fin : c'est pourquoi il voulut mettre ordre au gouvernement de l'Etat.

Pour ce sujet, il assembla le 20 d'avril, à Saint-Germain, la Reine, Monsieur, le prince de Condé, tous les officiers de la couronne, les présidens au mortier, et deux conseillers de chaque chambre du parlement; et là en leur présence il fit lire une déclaration par laquelle il ordonnoit, en cas que Dieu disposât de lui, que la Reine seroit régente; Monsieur, lieutenant général de l'Etat et des armées; le prince de Condé, chef du conseil; et le cardinal Mazarin, le chancelier, Bouthillier, surintendant des finances, et son fils Chavigny, secrétaire d'Etat, ministres indestituables: en sorte que tout se passeroit dans le conseil à la pluralité des voix, sans que la Reine pût rien changer jusqu'à la majorité du jeune Roi. Le lendemain, Monsieur fut au parlement faire vérifier cette déclaration, quoique fort offensante contre la Reine et contre lui: mais le Roi avoit si mauvaise opinion de la capacité de l'une et de l'autre, qu'il eût bien désiré, pour le bien de son fils, qu'ils n'y eussent aucune part. Mais ayant consulté les moyens de les en priver, il se trouva qu'il ne se pouvoit sans faire un grand trouble dans l'Etat, pour lequel éviter il résolut de leur laisser le titre, et de leur lier tellement les mains qu'ils ne pussent rien gâter.

Le jour suivant, le Roi fit baptiser M. le Dauphin dans sa chapelle, par l'évêque de Meaux, son premier aumônier: le cardinal Mazarin fut parrain, et la princesse de Condé marraine, qui le nomma Louis. On le mena, au sortir de la chapelle, dans la chambre du Roi, qui lui demanda comme il avoit

nom; il répondit: «Louis XIV.» Sur quoi le Roi répliqua: «Pas encore, pas encore.» Il ne laissoit pas, nonobstant son mal, de tenir conseil et d'agir dans ses affaires. Il donna à Du Hallier le gouvernement de Champagne et le bâton de maréchal de France, sous le nom de maréchal de L'Hôpital; il pourvut le marquis de Lenoncourt du gouvernement de Lorraine, et Le Plessis-Guénégaud, trésorier de l'épargne, de la charge de secrétaire d'Etat, par la démission du comte de Brienne de Loménie; mais il ne sortoit plus de sa chambre, et parloit de la mort sans crainte. Un jour, voyant le clocher de Saint-Denis par sa fenêtre, il dit: « Voilà où je serai bientôt; » et il eut soin de recommander qu'en y portant son corps on ne passât pas par un certain chemin fort rompu, où les chevaux auroient trop de peine; il défendit qu'on ne lui fît aucune pompe funèbre, recommanda l'union à la Reine et à Monsieur, et se prépara fort résolument à la mort, à laquelle il fut assisté du père Dinet son confesseur, des évêques de Lisieux et de Meaux, et du père Vincent. Il témoigna dans ses derniers jours que deux choses donnoient de la peine à sa conscience : la mort du maréchal d'Ancre, et le mauvais traitement qu'il avoit fait à la Reine sa mère. Il reçut ses sacremens avec contrition, pardonna à ses ennemis, envoya querir et voulut voir devant que de mourir ceux qu'il avoit persécutés, comme les ducs de Vendôme et de Bellegarde, les maréchaux de Vitri et de Bassompierre, Baradas auquel il donna une abbaye, Beringhen, Manicamp, et autres. Et enfin le quatorzième jour de mai, à pareil jour et heure que le roi Henri IV son père, il mourut dans le château neuf

de Saint-Germain, âgé un peu moins de quarante-deux ans, après avoir régné trente-trois ans accomplis. Il fut, selon son intention, porté à Saint-Denis sans aucune cérémonie, et mis près du corps du Roi son père. Il fut peu regretté, et il tardoit à tout le monde qu'il ne fût mort, même à ceux qui lui avoient le plus d'obligation. On étoit si las de son gouvernement, qui avoit toujours dépendu d'autrui plutôt que de lui-même, et on avoit si grande espérance de la conduite de la Reine, que chacun désiroit du changement: aussi durant sa maladie, qui fut fort longue, on connoissoit dans le visage des courtisans l'état de sa santé: car tout le monde étoit triste quand il se portoit mieux, et dès qu'il empiroit la joie se remarquoit dans les yeux d'un chacun. Quand il fut mort, tout le monde croyoit avoir sa fortune faite: mais cette opinion dura peu. Ce n'est pas que ce prince n'eût de bonnes qualités: il ne manquoit pas d'esprit, il aimoit son Etat et sa grandeur, il étoit fort zélé en sa religion, et il réussissoit en toutes les choses où il s'appliquoit. Jamais prince n'a vécu avec tant de chasteté que lui, étant certain qu'il n'a jamais vu d'autres femmes que la sienne. Il s'est fait de grandes choses sous son règne: ce qui a donné sujet aux historiens de lui donner de grands éloges. Il laissa son royaume dans un état florissant au roi Louis XIV son fils, âgé de quatre ans et huit mois; et il avoit encore un second fils, âgé de deux ans et demi, qui portoit lors le titre de duc d'Anjou.

RÈGNE DE LOUIS XIV.

Durant l'extrémité de la maladie du Roi, beaucoup de gens, qui souhaitoient de voir du trouble, voulurent persuader à Monsieur de disputer la régence à la Reine, comme lui appartenant de droit, à cause qu'il étoit oncle des jeunes princes, et que la loi salique en excluoit les femmes, principalement les étrangers, et surtout les Espagnols, dans un temps où la guerre étoit déclarée contre l'Espagne. Mais Monsieur ne prêta point l'oreille à ces discours, comme étant sans aucun fondement, et contre les exemples passés; et résolut de s'unir entièrement avec elle, et de conserver la bonne intelligence qui avoit été de tout temps entre eux, durant les persécutions qu'ils avoient souffertes pendant la vie du cardinal de Richelieu. Ce bruit ne laissa pas d'aller aux oreilles de la Reine, qui en prit quelque alarme; et même on lui voulut faire croire qu'on avoit vu de la cavalerie dans la forêt de Saint-Germain, qu'on soupçonnoit d'être à Monsieur, dans le dessein de s'emparer de la personne de M. le Dauphin. Sur ces avis, elle commanda au duc de Beaufort, auquel elle avoit une extrême confiance, de demeurer près de la personne de ce jeune prince, et de se faire accompagner de ses amis; et même fit entendre à ses serviteurs particuliers qu'ils lui feroient plaisir de ne le point quitter, et de recevoir ses ordres comme venant de sa propre

bouche. Cette marque de confiance obligea beaucoup de personnes de qualité de s'unir à lui, et de se lier d'intérêts à sa fortune. Mais, après la mort du Roi, Monsieur fit connoître à la Reine qu'il agissoit avec sincérité, et qu'il n'avoit d'autres pensées que de se joindre d'intérêts avec elle pour la grandeur de l'Etat. Ainsi tous ombrages étant levés, on laissa le corps du Roi défunt dans le château neuf, et la Régente se retira avec le petit Roi dans le vieux, où le duc de Beaufort, se confiant en la faveur qu'il avoit près d'elle, voulut commander avec autorité de la part de Sa Majesté; mais le prince de Condé lui dit qu'il ne lui appartenoit pas de donner aucuns ordres, mais aux capitaines des gardes du corps, qui étoient destinés pour cela. La foule étoit si grande à Saint-Germain, qu'on ne s'y pouvoit tourner; et chacun tâchoit à se faire valoir dans ce changement de règne, et se préparoit à suivre la Reine à son entrée dans Paris, laquelle se fit le lendemain 15 de mai.

Devant que de partir, en exécution des volontés du feu Roi, la Reine reçut le serment du prince de Condé pour la charge de grand-maître de France, qui n'avoit point été remplie depuis la mort du comte de Soissons; et l'après-dînée Leurs Majestés montèrent en carrosse avec Monsieur, frère du Roi, et M. le duc d'Orléans son oncle, et allèrent à Paris, accompagnés de tous les princes, ducs et pairs, maréchaux de France, chevaliers de l'ordre, et d'une si grande affluence de noblesse, toute à cheval, qu'on la prenoit pour une armée. Toute la garde du Roi marchoit en ordre devant et derrière; et ils arrivèrent ainsi au bout du Roule, où le duc de Montbazon, gouver-

neur de Paris, avec les prevôt des marchands et échevins, approchèrent du carrosse, et témoignèrent la joie que recevoit toute la ville de l'arrivée de Leurs Majestés, auxquels ils protestèrent toute fidélité et obéissance. De là ils entrèrent dans la ville au milieu des acclamations publiques et des cris de *vive le Roi!* et arrivèrent le soir au Louvre, où ils se reposèrent jusqu'au lundi 18, auquel jour la Reine mena le Roi tenir son lit de justice au parlement, où étoient M. le duc d'Orléans, les princes de Condé et de Conti son fils, et tous les officiers de la couronne: et là, toutes les chambres assemblées, une déclaration du nouveau Roi fut lue et vérifiée, qui confirmoit la régence de la Reine, et la lieutenance générale du duc d'Orléans avec pouvoir absolu, cassant tous les articles de celle du feu Roi, qui lioit les mains de la Régente et bridoit son autorité. Il fut remarqué que, dans les harangues, le jeune Roi fut exhorté de suivre les traces de Henri IV son grand-père, et que personne ne fit mention du Roi son père (1). Jamais action ne se passa avec une approbation si générale et un applaudissement si universel : car la Reine avoit tellement gagné le cœur de tous les ordres du royaume, que chacun s'estimoit heureux d'être sous son gouvernement; aussi il ne se trouva personne qui osât soutenir les volontés du feu Roi, ni penser à donner le moindre frein à l'autorité absolue de la Reine.

Jamais la cour ne fut si belle que dans ce commencement : tous les grands du royaume y étoient pré-

(1) *Personne ne fit mention du Roi son père:* Ce fait est dénué d'exactitude. Le père Griffet l'a remarqué dans son excellent Traité des différentes sortes de preuves de la vérité de l'histoire. Liége, 1770, p. 215.

sens; tous les prisonniers et exilés revenus, et ceux qui n'avoient osé jusqu'à cette heure retourner en eurent aisément la liberté, comme les ducs de Guise, d'Elbœuf et d'Epernon, lesquels, pour la formalité, furent déclarés innocens, par arrêt du parlement, des crimes dont ils étoient accusés: ce qui se fit sans aucune difficulté, le parlement ne comptant pour rien de ce qu'ils venoient de porter les armes pour les Espagnols contre la France, parce que le cardinal de Richelieu avoit tellement abaissé le parlement, qu'à son gré c'étoit une action digne de louange que d'avoir combattu contre lui; et la Reine, qui n'aimoit pas sa mémoire, étoit ravie que les choses allassent ainsi: dont elle s'est bien repentie depuis qu'elle en eut connu les conséquences.

Madame arriva en ce temps-là de Bruxelles, où elle avoit demeuré depuis son mariage; elle fut reçue de la Reine avec beaucoup de caresses, et de M. le duc d'Orléans son mari avec grande joie. Sa Majesté avoit mandé en Flandre à la duchesse de Chevreuse de revenir: elle l'avoit toujours aimée, et elle étoit d'autant plus obligée de la rappeler, qu'elle étoit exilée pour l'amour d'elle. Le marquis de La Vieuville, Fontrailles, Aubijoux et le comte de Brion eurent aussi permission de retourner en France. Ces nouveaux rappelés firent ce qu'ils purent pour faire condamner la mémoire du cardinal de Richelieu; et peut-être en fussent-ils venus à bout, si les affaires n'eussent changé de face, comme on verra ci-après.

La marquise de Senecey fut rétablie dans sa charge de dame d'honneur de la Reine, et la comtesse de Brassac eut ordre de la quitter. Madame de Hautefort

fut aussi rappelée, et remise dans sa charge de dame d'atours. Ainsi la Reine fit revenir tous ceux qu'on lui avoit ôtés par force, et fit sortir de la Bastille La Porte, qui y avoit été mis pour son sujet; et pour reconnoissance de la fidélité qu'il lui avoit gardée en ne disant pas son secret, quelques menaces qu'on lui eût faites de la question, elle récompensa la charge de premier valet de chambre du Roi, qui avoit été rendue à Beringhen, pour la lui donner. Dans ce commencement elle se servit du conseil de ses anciens serviteurs, qui avoient été maltraités ou en petite considération dans le règne précédent pour l'amour d'elle: entre autres de l'évêque de Beauvais, son grand aumônier, auquel elle avoit grande confiance, le tenant pour homme de bien; aussi elle le fit ministre d'Etat, et le nomma cardinal pour la première fois que le Pape en feroit pour les couronnes. Elle mit aussi dans les affaires le président Le Bailleul, son chancelier; fit Particelli d'Emery contrôleur général des finances, et donna sa charge d'intendant à Charon. Mais dans le cabinet, le duc de Beaufort y étoit le plus considéré: il s'étoit fait comme chef d'une cabale de personnes de qualité, qui avoient fait amitié avec lui tant par inclination que pour complaire à la Reine; et comme chacun se veut faire valoir dans un changement, ils se vouloient mêler de donner leurs avis sur le gouvernement: et pour ce sujet on les nommoit *les importans*.

Les principaux de ceux-là étoient le duc de Retz, le marquis de La Châtre, colonel des Suisses; les comtes de Fiesque, d'Aubijoux, de Montrésor, de Béthune, Fontrailles et Beaupui. Et pour les dames,

la Reine avoit grande confiance à la marquise de Senecey, madame d'Hautefort, comtesse de Brienne, et mademoiselle de Saint-Louis. Toutes ces personnes étoient unies dans un dessein, qui étoit de ruiner les parens et créatures du cardinal de Richelieu, et se venger sur eux des persécutions qu'ils avoient reçues de lui. La Reine et Monsieur étoient aisés à persuader là dessus, dans le souvenir des mauvais traitemens qu'ils avoient soufferts par sa persuasion. Aussi les effets s'en ensuivirent bientôt : car madame de Lansac fut ôtée d'auprès du Roi, qui y avoit été établie par le cardinal malgré la Reine ; et la marquise de Senecey fut mise en sa place, conservant toujours sa charge de dame d'honneur. La même semaine, Bouthillier eut son congé, et la surintendance des finances fut donnée au président de Bailleul et à d'Avaux, qui avoit fait beaucoup d'ambassades avec réputation, et maintenant étoit nommé pour aller comme plénipotentiaire à Munster pour la paix générale, avec le duc de Longueville et Servien, ci-devant secrétaire d'Etat, qui fut rappelé à la cour pour ce sujet. La disgrâce de Bouthillier donna un grand branle à Chavigny son fils, qui fut contraint, pour éviter sa perte, de se démettre de sa charge de secrétaire d'Etat entre les mains du comte de Brienne, qui étoit fort considéré de la Reine. Moyennant cette démission, Chavigny conserva sa place dans le conseil sans aucun crédit. Les créatures du cardinal étant attaquées, on résolut de pousser aussi ses parens, et on commença par le maréchal de La Meilleraye et le duc de Brezé : le premier avoit le gouvernement de Bretagne, qui avoit été donné par le roi Henri IV au duc de Ven-

dôme son fils naturel, en le mariant; et le cardinal le lui ayant ôté sans récompense, ce duc prétendoit y rentrer, puisqu'il n'avoit point fait de crime contre l'Etat; et se prévalant de la faveur du duc de Beaufort son second fils, il vouloit pousser ce maréchal à toute extrémité : et les choses allèrent si avant, qu'il ne sortoit plus que bien accompagné, de peur de recevoir une insulte. Dans cet embarras, il fut trouver la Reine, pour lui offrir le gouvernement si elle vouloit le prendre pour elle, voyant qu'il ne pouvoit soutenir l'affaire, et qu'il avoit trop forte partie. Sa proposition fut écoutée, et la Reine prit le gouvernement, laissant la lieutenance générale au maréchal de La Meilleraye, sous elle. Par cet accommodement elle promit au duc de Vendôme l'amirauté qu'avoit le duc de Brezé, et destina la vice-amirauté du Ponent au comte de Fiesque, et celle du Levant au marquis de Gamaches, gendre du comte de Brienne.

Dans ce même temps, la duchesse de Chevreuse arriva de Flandre : tout le monde attendoit sa venue avec curiosité, parce qu'elle avoit toujours eu grand pouvoir sur l'esprit de la Reine, et qu'elle avoit été chassée pour ses intérêts. Le prince de Marsillac, qui étoit fort bien avec Sa Majesté, fut au devant d'elle jusqu'à une journée de Paris, où il l'instruisit du plan des affaires, lui faisant connoître qu'il y avoit grande différence entre une reine régente et une reine sans crédit, et qu'il ne falloit pas vivre avec elle comme du temps passé, parce qu'elle y trouveroit moins de familiarité et plus de retenue : ce qu'elle ne pouvoit se persuader; mais elle le connut à son arrivée : car,

quoiqu'elle fût bien reçue, elle trouva plus de froideur et de gravité que par le passé. On croyoit qu'aussitôt qu'elle seroit revenue, les sceaux seroient ôtés au chancelier et rendus au garde des sceaux de Châteauneuf, qui étoit son ami intime, et qui avoit été disgrâcié avec elle pour le même sujet, et pour des intrigues qui regardoient la Reine : au lieu que le chancelier, étant créature du cardinal de Richelieu, avoit toujours suivi ses passions, et pour lui complaire avoit manqué de respect à la Reine, quand il la fouilla dans le Val-de-Grâce en l'année 1637 : outre qu'on croyoit que M. le duc d'Orléans aideroit à le perdre, à cause de son interrogatoire de Villefranche, l'année dernière. Et ce qui confirmoit encore plus cette opinion, c'est que dès que le Roi fut mort la Reine fit sortir le garde des sceaux de la prison où il étoit depuis dix ans à Angoulême, et le fit venir dans sa maison de Montrouge près de Paris, sans le vouloir voir; mais lui faisant dire qu'il eût patience, et que dans quelque temps il reconnoîtroit sa bonne volonté. Mais son rétablissement fut traversé par ceux qui possédoient l'esprit de la Reine, qui craignirent qu'il ne prît de l'ascendant sur elle, et par là qu'il ne les reculât de leur crédit, parce qu'il étoit homme altier et de grand cœur, qui ne pouvoit se soumettre à personne : au lieu que le chancelier étoit un homme souple, et toujours rampant devant ceux qui étoient en faveur; outre que la mère Jeanne sa sœur, carmélite à Pontoise, la maintenoit par le crédit qu'elle avoit près de la Reine.

Ces raisons firent que la duchesse de Chevreuse ne put donner le dernier coup à la ruine du chancelier,

et qu'elle trouva de grands obstacles au rétablissement du garde des sceaux : ce dont elle fut fort surprise, car elle croyoit à son retour avoir le même crédit près de la Reine qu'elle avoit eu autrefois. Mais elle y trouva bien du changement, parce que lorsqu'elle avoit du pouvoir auprès d'elle, personne ne voyoit la Reine, et n'ayant point de crédit, elle étoit abandonnée de tout le monde : tellement qu'il étoit facile à ceux qui s'attachoient à elle de lui parler familièrement, et de gagner ses bonnes grâces. Mais quand elle se vit maîtresse absolue, que toute la cour lui donnoit de l'encens, et qu'elle étoit entourée d'une si grande foule de gens qu'elle ne savoit à qui parler ni auquel répondre, elle changea bien de façon de vivre : ce n'est pas qu'elle ne considérât ceux qu'elle avoit aimés auparavant, mais elle les traitoit avec plus de sérieux et une plus grande majesté.

Or une de celles pour qui elle avoit conservé le plus d'amitié étoit la princesse de Condé, laquelle vivoit avec elle avec beaucoup de complaisance et de respect, et n'entreprenoit jamais de lui faire faire ce qu'elle vouloit de haute lutte, mais approuvoit au contraire ses sentimens en toutes choses, et même les prévoyoit pour y applaudir. Elle eut en ce temps-là un démêlé avec la duchesse de Montbazon, de laquelle le duc de Beaufort étoit fort amoureux, qui arriva de la sorte : Un soir qu'il y avoit grande compagnie chez la duchesse de Montbazon, on trouva deux poulets à terre d'une dame à son galant, qui furent ramassés et lus avec curiosité. Comme ils n'étoient pas signés, et qu'il n'y avoit point de suscription, on ne put savoir de qui ils venoient, ni à qui ils s'adres-

soient : mais cette duchesse et ceux à qui elle en fit confidence les attribuèrent à la duchesse de Longueville, et crurent qu'ils étoient tombés de la poche de Coligny, qui avoit été chez elle ce jour-là ; et sous leurs noms ces poulets furent copiés, et coururent toute la ville. La duchesse de Longueville en fut avertie, qui en fut fort offensée, et la princesse de Condé sa mère aussi : lesquelles en demandèrent justice à la Reine. Sur ce bruit, toute la cour fut partagée : le duc de Beaufort et les *importans* furent pour la duchesse de Montbazon. Dans ce même temps, la Reine fut chez Renard pour y faire collation, ayant mené avec elle la princesse de Condé ; et durant qu'elle se promenoit sur la terrasse, la duchesse de Montbazon y arriva, qui troubla toute la fête : car la princesse dit qu'elle sortiroit si l'autre entroit ; et la Reine, pour empêcher ce désordre, lui manda qu'elle lui conseilloit de s'en aller et de ne point entrer, à cause du respect qu'elle devoit à la princesse : mais la duchesse ne laissa pas d'entrer, disant que tous les lieux où étoit la Reine étoient publics, où tout le monde pouvoit librement paroître. Aussitôt que la Reine la vit, elle se leva, et sans lui rien dire elle sortit du jardin et retourna au Louvre, sans faire collation ; et pour faire voir à quel point elle étoit piquée, elle envoya le lendemain ordre à la duchesse de sortir de Paris, et devant que de partir d'aller chez la princesse lui demander pardon, dans des termes exprès écrits dans un papier, dictés par la princesse même. La duchesse exécuta ce commandement contre son gré, et la rage dans le cœur : mais il fallut obéir ; et cette action fit voir que le duc de Beaufort diminuoit de

crédit, puisqu'il ne pouvoit soutenir la personne du monde qu'il aimoit le plus. Le duc de Guise fut un de ceux qui soutinrent le plus hautement son parti: ce qui l'obligea de parler de la duchesse de Longueville en termes peu obligeans, pour lesquels Coligny le fit appeler; et il se battit contre lui à la place Royale, où le duc le désarma, et eut tout l'avantage du combat.

Durant tous ces démêlés, les anciens conseillers de la Reine vouloient achever de pousser toutes les créatures du défunt cardinal, comme ils avoient déjà commencé : mais quand ils proposèrent à Sa Majesté l'éloignement du cardinal Mazarin, ils y trouvèrent de la résistance, et la Reine chercha des excuses pour retarder son congé, tantôt disant qu'il n'étoit point parent du défunt, qu'il étoit étranger, et ne faisoit point de conséquence, et les assurant que sa demeure n'altéroit en aucune sorte la bonne volonté qu'elle avoit pour eux : mais qu'il falloit se servir de lui encore quelque temps, parce qu'il étoit fort instruit dans les affaires du royaume, et qu'ils n'avoient pas eu le loisir d'en prendre encore une entière connoissance. Mais la vérité étoit qu'elle n'avoit aucune expérience quand tout le faix des affaires lui tomba sur les bras, et qu'elle s'en voulut décharger sur l'évêque de Beauvais, qui n'en étoit pas capable; et comme elle avoit de l'esprit, elle le reconnut bientôt, car elle voyoit qu'il ne savoit que répondre à toutes les dépêches qui lui venoient de tous côtés; tellement qu'elle se trouvoit contrainte d'en demander l'avis au cardinal Mazarin, qui lui résolvoit les affaires aussitôt. Cela l'accoutuma, dans les affaires épineuses, à le consulter

plutôt que lui : et ainsi la créance du cardinal augmenta insensiblement près d'elle, et celle de l'évêque diminua. Le duc de Vendôme, qui s'aperçut de cela, et qui connut que le défaut d'un homme versé dans les affaires d'Etat les perdroit tous, conseilla l'évêque de Beauvais de faire revenir des Noyers, secrétaire d'Etat; mais d'Emery, qui étoit ami du cardinal et feignoit de l'être de l'évêque, lui mit dans la tête que des Noyers se vouloit faire d'église, et que, gagnant l'esprit de la Reine, il voudroit être cardinal à son préjudice, et reculeroit sa promotion. Il lui mit tellement cette jalousie en tête, qu'il le fit tomber lui-même dans le précipice. La duchesse de Chevreuse le pressoit pour le garde des sceaux; mais il le craignoit encore plus que l'autre : de sorte que, voulant seul soutenir tout le poids des affaires, il montra si à découvert son insuffisance à la Reine, qu'il perdit toute créance auprès d'elle, dont le cardinal Mazarin profita : car messieurs de Liancourt, de Mortemart, Beringhen, le petit Montagu, anglais, et mademoiselle de Beaumont, firent si bien connoître à la Reine qu'elle ne devoit regarder que le bien de l'Etat et celui de ses enfans, qu'elle s'étoit mise entre les mains de gens ignorans qui n'y entendoient rien, et qu'à la fin tout périroit et retomberoit sur elle, qu'elle résolut de conserver le cardinal Mazarin, et se servit de lui dans le ministère. Chavigny contribuoit aussi à ce dessein, croyant qu'il ne pouvoit tomber par là, pour les obligations que le cardinal lui avoit. La princesse de Condé, habile et complaisante, le porta aussi à cette résolution, tant pour le flatter dans ses sentimens que pour ruiner les *importans*, qu'elle n'ai-

moit pas; et si alors les anciens serviteurs de la Reine, cédant au torrent, eussent voulu s'accommoder avec le cardinal, ils se fussent conservés: mais ils prirent le contre-pied, le voulant faire chasser de haute lutte, faisant mille reproches à la Reine, comme si elle leur eût dû de reste. Tellement qu'ils lui furent à charge, et qu'elle commença à les craindre et à s'en lasser, et par là ils donnèrent beau jeu au cardinal de venir à bout de ses desseins : car les *importans* voyant qu'ils ne pouvoient chasser cet homme, résolurent de s'en défaire par le fer, et tinrent pour ce sujet plusieurs conseils à l'hôtel de Vendôme; mais leurs desseins étant découverts, la Reine en fut fort en colère, et le cardinal prit son temps de faire voir à la Reine qu'elle seroit toujours en la tutèle de ces gens-là, jusqu'à ce qu'elle eût fait un coup de maîtresse. Ce conseil flattant ses sentimens fut bientôt suivi, parce qu'elle se sentoit choquée de leurs reproches continuels, et ne cherchoit que les moyens de se délivrer de leurs importunités. C'est pourquoi elle commanda à Guitaut, capitaine de ses gardes, d'arrêter le duc de Beaufort : ce qu'il exécuta dans le Louvre, et le fit conduire au château de Vincennes. Les ducs de Vendôme et de Mercœur eurent ordre de se retirer dans leur château d'Anet; et sur quelque soupçon qu'on eut contre le père, il fut contraint de se sauver à Florence. La duchesse de Chevreuse eut aussi congé, et toute la cabale des *importans* fut entièrement ruinée.

Beaupui fut le plus remarqué pour la conspiration faite contre le cardinal : il sortit aussi du royaume, et s'en alla à Rome, où, à la poursuite de la Reine,

il fut mis au château Saint-Ange, dans lequel la cervelle lui tourna. Ce qui aida fort à ce bouleversement fut que M. le duc d'Orléans le favorisa, parce que l'abbé de La Rivière, qui le gouvernoit, haïssoit les comtes de Béthune et de Montrésor, qui étoient ses ennemis jurés, lesquels il perdoit avec les *importans*. L'évêque de Beauvais eut ordre de se retirer dans son diocèse : mais il refusa d'obéir, jusqu'à ce qu'il eût par écrit les raisons de son éloignement : ce qui lui fut accordé, et l'ordre porta que c'étoit pour son incapacité.

Le marquis de La Châtre reçut commandement de se défaire de sa charge de colonel des Suisses entre les mains du maréchal de Bassompierre, sous prétexte qu'il avoit été contraint de donner sa démission par force, étant dans la Bastille, quoique ce marquis l'eût été voir en prison pour lui en demander permission, et n'eût traité avec la marquise de Coislin qu'avec son agrément et de son consentement : ce qui ne l'empêcha pas de se prévaloir de son malheur et de profiter de sa disgrâce pour y rentrer. Le commandeur de Jars, qui étoit fort ami de la duchesse de Chevreuse et du garde des sceaux de Châteauneuf, arriva de Rome après tout ce fracas ; et n'y voyant plus de remède, il s'accommoda avec le cardinal, et conserva par là l'ancienne familiarité qu'il avoit toujours eue avec la Reine. Pour le commandeur de Souvré, il étoit ami du cardinal de longue main ; et ainsi il se trouva dans un bon poste. La marquise de Senecey et madame d'Hautefort demeurèrent dans leurs charges sans crédit, et mademoiselle de Saint-Louis épousa au même temps le marquis

de Flavacourt : la Reine fut fort aise de l'éloigner d'elle, sous prétexte de l'envoyer avec son mari. Ainsi toute l'autorité tomba entre les mains du cardinal Mazarin, qui se trouva maître de l'Etat, tant il eut de facilité à prendre l'ascendant sur l'esprit de la Reine, laquelle se déchargea sur lui si aveuglément du gouvernement, qu'il ne trouva jamais le moindre sujet de chagrin dans ce cabinet. Mais durant toutes ces cabales de cour les Espagnols, voulant en profiter, se préparoient à donner des affaires dont nous allons voir la suite.

Pendant ces intrigues de cour, les Espagnols sachant l'extrémité de la maladie du Roi, et prévoyant les brouilleries qui se formeroient dans la cour, résolurent d'en profiter, et de faire un grand effort contre la France, dans l'espérance de réussir avant que le conseil de la Régente se pût reconnoître dans un si grand changement. Pour l'exécution de leur dessein, ils mirent toutes leurs troupes ensemble, et même firent venir celles que le comte de Fontaine commandoit contre les Hollandais. Ils côtoyèrent toute la frontière de Picardie, pour donner jalousie aux places; et marchant du côté de la Champagne, ils fondirent sur Rocroy, qu'ils firent investir par le comte d'Isembourg. Le lendemain, don Francisco de Melos, gouverneur des Pays-Bas, y arriva, où, sans faire de circonvallation, il ouvrit la tranchée, dans l'espérance de l'emporter avant que les Français fussent en état de la secourir. En effet, il se rendit maître en peu de temps de tous les dehors; et Jofreville, gouverneur de Rocroy, manda au duc d'Enghien qu'il ne pouvoit plus tenir, et qu'il se rendroit s'il n'étoit promp-

tement secouru. Ce jeune prince avoit été déclaré général de l'armée de Picardie par le feu Roi avant sa mort, ayant sous lui le maréchal de L'Hôpital pour lieutenant général, qui lui fut donné comme un vieux capitaine, lequel par sa prudence modéroit l'ardeur de sa jeunesse : Gassion, La Ferté-Senneterre, d'Espenan et Sirot servoient de maréchaux de camp dans cette armée. Dès que le duc d'Enghien vit le siége formé devant Rocroy, il retira toutes les troupes qu'on avoit mises dans les places : et ayant tout rassemblé, il tint un grand conseil pour savoir ce qu'il y avoit à faire. Le maréchal de L'Hôpital, plus avisé et expérimenté que les autres, conseilloit de laisser prendre cette ville, et de couvrir la frontière pour empêcher les Espagnols de faire un plus grand progrès, représentant le danger où tout l'Etat seroit exposé, si on perdoit une bataille immédiatement après la mort du Roi, dans le commencement d'une minorité. Gassion conseilloit le combat, dans l'espérance de s'élever par là, et d'établir sa fortune ; et le duc d'Enghien, plein d'ambition et de courage, brûlant du désir d'acquérir de la gloire, suivit aisément son avis, et résolut de hasarder la bataille : dans ce dessein, il marcha diligemment avant que Bec eût joint l'armée espagnole avec un corps qu'il amenoit. Rocroy est situé dans une plaine tout entourée de bois, à la tête des Ardennes : si bien qu'on ne peut y arriver sans défiler. Gassion eut ordre de passer le premier avec quinze cents chevaux ; et ayant mené des mousquetaires pour border le bois, il parut dans la plaine, et donna l'alarme aux assiégeans, qui commencèrent à sortir de leur camp et à se mettre en

bataille; mais comme leurs quartiers étoient fort éloignés, il leur fallut beaucoup de temps pour se joindre : durant lequel le duc d'Enghien passa les bois, et fut en bataille dans la plaine aussitôt que les Espagnols. Ce qui les surprit fort : car ils avoient cru d'abord que ce n'étoit qu'un parti qui vouloit jeter un secours dans la place; mais quand ils virent toute l'armée, ils se rangèrent en ordre de combat, et lors le canon commença des deux côtés à se faire entendre jusqu'à la nuit, durant laquelle les deux armées demeurèrent en bataille l'une devant l'autre; et le jour ne commença pas plus tôt à paroître, que l'artillerie recommença son bruit. Le 19 de mai, cinq jours après la mort du Roi, la bataille se donna, qui fut commencée par Gassion, lequel chargea l'aile gauche des Espagnols, durant que le maréchal de L'Hôpital et La Ferté-Senneterre attaquoient l'autre. L'événement fut différent des deux côtés, parce que les Espagnols rompirent l'aile gauche des Français, blessèrent le maréchal de L'Hôpital, prirent prisonnier La Ferté-Senneterre, et se rendirent maîtres du canon. Mais, de l'autre côté, Gassion ayant renversé les premiers escadrons espagnols, les poussa dans la seconde ligne, qu'il mit en déroute; et lors les poussant avec vigueur, il les força de tourner le dos et de prendre la fuite : mais au lieu de les poursuivre il les laissa sauver, et fut bride en main, ralliant toutes ses troupes et les remettant en bataille, parce qu'il aperçut le désordre des siens dans l'autre aile, et les Espagnols victorieux, qui, n'ayant pas la même précaution qu'il avoit, pilloient le bagage, comme s'ils n'eussent plus rien à craindre. Alors il fit faire demi-

tour à droite, et marcha pour les prendre par derrière. Cependant le duc d'Enghien manda à Sirot, qui commandoit le corps de réserve, de donner et de secourir le maréchal de L'Hôpital: mais il répondit qu'il n'étoit pas temps; et le duc arrivant là dessus, il lui fit voir l'état de toutes choses; et comme Gassion, après avoir battu l'aile gauche des Espagnols, alloit attaquer l'autre par derrière, qu'il falloit avoir un peu de patience: ce que le duc trouva bon. Et aussitôt que Gassion chargea d'un côté, Sirot en fit autant de l'autre : de sorte que les Espagnols surpris, ne songeant qu'à piller et croyant la victoire à eux, furent facilement défaits; tellement que de victorieux ils devinrent vaincus en un moment : car ils ne se purent jamais raliier, et toute cette aile fut tuée ou prisonnière. La Ferté-Senneterre, prisonnier, fut délivré, le canon repris, et toute l'armée entièrement défaite. Il n'y eut que l'infanterie espagnole *naturelle* qui tint ferme jusqu'au bout: car elle serra tellement ses bataillons, hérissant les piques contre la cavalerie, qu'on fut contraint de faire rouler du canon pour la rompre; mais voyant la bataille perdue, et qu'il n'y avoit plus de ressource, ceux qui la commandoient aux premiers coups de canon demandèrent quartier, qui leur fut accordé avec éloge. Le comte de Fontaine, lieutenant général de l'armée, fut tué dans sa chaise, dans laquelle on le portoit à cause de la goutte. Toute la campagne étoit couverte de morts, et il y eut sept mille prisonniers. Tout le canon, bagage et drapeaux des Espagnols furent pris; et par cette grande victoire le duc d'Enghien commença d'acquérir cette grande réputation, qu'il a

depuis augmentée par quantité d'autres qui ont suivi celle-ci; et il signala le commencement du règne de Louis XIV par le gain de cette bataille, comme un présage de la grandeur future et de la prospérité de ce jeune monarque. On perdit peu de gens de remarque du côté des Français : on remarqua entre autres le comte d'Ayen, fils aîné de Noailles, et Vivans.

Cette défaite causa une grande frayeur parmi les peuples des Pays-Bas; et le duc d'Enghien, sans perdre temps, entra dans leur pays, où il se saisit des châteaux de Berlaimont, d'Aymeries, de la ville de Maubeuge: et ayant passé la Sambre, prit en deux jours la petite ville de Binch, où il séjourna neuf jours. Puis, ayant repassé la Sambre, il marcha du côté de la Meuse, et envoya ordre au marquis de Gêvres, qui commandoit l'armée de Bourgogne, d'aller investir Thionville. Or, pour savoir ce que c'est que cette armée, il faut savoir que le Roi, pour faire voir que la mort du cardinal de Richelieu ne retarderoit en aucune sorte ses progrès, et qu'il conduiroit la guerre aussi bien que lui, voulut entreprendre une conquête assurée, et jeta les yeux sur la Franche-Comté, comme la plus facile à prendre; et pour cet effet fit assembler une armée du côté de Langres, dont il donna le commandement au maréchal de La Meilleraye. Mais la mort de Sa Majesté étant arrivée, ce dessein fut changé : le maréchal retourna à la cour, et le marquis de Gêvres demeura chef de cette armée sous l'autorité du duc d'Enghien, par l'ordre duquel il investit Thionville, durant que le duc marchoit en grande diligence pour arriver devant cette

place avec tout le gros. Il prit en passant Vireton, et le 18 de juin il joignit le marquis de Gêvres, qui étoit posté devant cette ville dès le 16. Il fit travailler aussitôt à la circonvallation, qui fut achevée dans la fin du mois; et au commencement de juillet il fit mettre dans le camp tout ce qui étoit nécessaire pour un long siége: le duc d'Angoulême fut laissé avec un corps devers Saint-Quentin, pour empêcher que les Espagnols n'entreprissent rien contre la France. Le 7, les assiégés firent une grande sortie qui fut repoussée jusque dans leur contrescarpe; et le 8, la tranchée fut ouverte, qui s'avança jusqu'au 13, qu'un moulin fortifié fut emporté. Le 14, une batterie de dix pièces commença à jouer; et le lendemain une autre de six salua les assiégés, et battit si rudement la place que toutes les défenses furent bientôt abattues, nonobstant le grand feu de ceux de dedans, duquel Perceval, ingénieur, fut tué dans la tranchée. Le 16, ceux de la ville firent une sortie qui fut repoussée par les régimens Mazarin, Harcourt et Gêvres. Le 18, le régiment de Picardie, soutenu de la Marine et de Guiche, fit le logement sur la contrescarpe d'un côté; et de l'autre, ceux de Gandelus, de La Meilleraye et de Bretagne en firent autant. Les jours suivans, on travailla à percer le fossé, et à dresser une batterie croisée pour rompre les orillons des bastions et les flancs bas, qui empêchoient la descente dans le fossé. Le 25, le marquis de Lenoncourt, gouverneur de Lorraine, étant venu de Nancy voir le siége, se voulut promener dans la tranchée; et regardant par l'embrasure d'une batterie, il reçut une mousquetade dans l'œil, dont il tomba roide mort: son gouvernement fut donné à La Ferté-

Senneterre. Le 27, Gassion enleva un quartier des Espagnols près de Luxembourg; et le jour même les assiégés firent une grande sortie de trois escadrons et de deux cents hommes de pied, qui renversèrent la tête de la tranchée, se rendirent maîtres d'une batterie, et enclouèrent le canon : mais le régiment du grand-maître les chargea si rudement, qu'ils furent contraints de se retirer dans la place. Le 28, un fourneau joua à la pointe de la demi-lune, où les régimens de Picardie et de la Marine se logèrent; puis on travailla à combler le fossé, et le 30 les mineurs furent attachés aux bastions. Le premier d'août une mine joua, et le 2 l'autre, et des deux côtés les logemens furent faits au pied des brèches; et pour les faire plus grandes on poussa plus avant deux autres mines, dont celle de l'attaque d'Enghien joua le 4; mais l'autre tardant trop à prendre feu, le marquis de Gêvres crut que la mèche étoit éteinte, et l'impatience le pressant, il s'avança pour en apprendre des nouvelles : mais à l'heure même le feu prit, et il fut enseveli dans les ruines du bastion, sous lesquelles il fut écrasé. Il étoit homme de grand cœur et d'une haute ambition, et seroit parvenu à de grands honneurs s'il eût vécu davantage. Sa survivance de la charge de capitaine des gardes du corps et du gouvernement du Maine fut donnée à son second frère Gandelus, qui prit le nom de marquis de Gêvres. En même temps Gassion, voulant faire donner à la brèche, fut blessé d'un coup de mousquet à la tête : ce qui fut cause que l'attaque n'eut pas d'effet. Les mines encore poussées plus avant étant prêtes à jouer, le gouverneur de Thionville fit parler à Palluau, qui

en avertit aussitôt le duc d'Enghien. Ensuite les otages étant donnés de part et d'autre, la capitulation fut faite et signée, par laquelle Thionville fut rendue aux Français le 10 d'août, et la garnison qui en sortit fut conduite à Luxembourg. Le gouvernement fut donné à Maroles, et le duc d'Enghien y séjourna encore quelques jours pour réparer la place. Puis il alla mettre le siége devant Zirc, petite ville sur la Moselle, entre Thionville et Trèves. Il en fut maître le 2 de septembre, après y avoir perdu Maupertuis, lieutenant colonel du régiment de Picardie; et en ce lieu il reçut ordre de la cour de s'avancer vers l'Allemagne, pour secourir le maréchal de Guébriant. Mais, devant de parler de ce voyage, il faut voir en quel état étoient les affaires de ce pays-là.

Nous avons laissé, sur la fin de l'année dernière, le général Torstenson maître de Leipsick, et le maréchal de Guébriant en marche pour l'aller secourir; mais ayant appris à Mulhausen la prise de cette ville, il fit savoir à Torstenson l'approche de son armée; et les deux généraux, avec de la cavalerie, firent chacun la moitié du chemin, et s'abouchèrent pour résoudre ce qu'ils avoient à faire. Puis étant retournés en leurs camps, le maréchal de Guébriant marcha devers le Nekar, et Torstenson mit le siége devant Freyberg, durant que Konigsmark commandoit un corps séparé, dont on parlera ensuite. Ce siége de Freyberg fut rude, car les Suédois battirent vigoureusement cette place; mais, sur l'avis qu'ils eurent de la marche de Piccolomini avec l'armée impériale, ils levèrent le siége, et prirent le chemin de la Bohême, puis de la Moravie et de la Silésie, où les Impériaux

les suivirent, commandés par Galas. Les Suédois firent de grands ravages dans la Moravie, Silésie et Lusace, et attaquèrent Brin, qui fut secouru par Galas, cependant que Konigsmark tenoit tête à Hasfeld dans la Franconie, et firent une guerre de campagne sans en venir aux mains. Sur la fin de l'année, les Suédois s'emparèrent de la ville d'Alberstadt, et furent prendre leurs quartiers d'hiver dans la Poméranie. Pour le maréchal de Guébriant, il passa le Mein, tirant vers le Nekar, du côté d'Hailbronn, et par la ville de Keisinguen il vint sur les bords du Rhin, qu'il passa sur un pont de bateaux, étant toujours suivi par les armées bavaroise et lorraine, qui, étant plus fortes que la sienne, l'obligèrent à se tenir serré dans l'Alsace, et à mander à la cour l'état où il étoit, et le besoin qu'il avoit de secours. C'est ce qui obligea le duc d'Enghien de marcher du côté de l'Alsace, pour le secourir : et ayant traversé la Lorraine, il rencontra près de Saarbruck le maréchal de Guébriant, qui avoit quitté son armée pour le venir saluer; et en ce lieu le duc d'Enghien tira de son armée cinq mille hommes de pied et deux mille chevaux, et leur fit passer la Sarre pour aller joindre celle du maréchal. Ce petit corps fut commandé par Rantzaw, comme lieutenant général, ayant pour maréchaux de camp Maugiron, Sirot et Noirmoutier. Le duc laissa son armée à Saarbruck, et fut voir celle du maréchal, qu'il trouva en bataille à Dakstein, et qui étoit composée, avec le nouveau secours, de vingt mille hommes. En même temps elle marcha devers le Rhin, qu'elle repassa entre Strasbourg et Rhinau. Ce fut là que le duc d'Enghien, après avoir été traité magnifiquement,

se sépara, et vint rejoindre ses troupes à Saarbruck, qu'il ramena prendre ses quartiers d'hiver en France. Dès que le maréchal de Guébriant fut delà le Rhin, il prit sa marche vers la Souabe, et investit, le 6 de novembre, Roteuil, qu'il battit furieusement; et l'ayant attaqué par deux endroits, durant qu'il donnoit ordre dans la tranchée pour faire battre une tour qui empêchoit la descente dans le fossé, il reçut un coup de fauconneau qui lui cassa le bras à la jointure du coude. Il ne laissa pas pour cela de continuer ce qu'il avoit commencé; mais la douleur de sa blessure le pressant, il fut contraint de se retirer, et de laisser le marquis de Montausier, maréchal de camp, pour achever ce travail, qui réussit si bien que, les mines ayant fait brèche, les assiégés se rendirent; et le maréchal de Guébriant s'étant fait porter dans la ville, ordonnoit de tout comme en pleine santé, et oublioit le mal qu'il souffroit pour faire le devoir de sa charge. Mais enfin il mourut de sa blessure le 24 de novembre, fort regretté de toute l'armée, dans laquelle il étoit en grande vénération, ayant acquis l'amour et l'estime des Allemands, qui avoient un respect tout extraordinaire pour son mérite. Cette mort causa une grande confusion: car le vieux corps allemand ne vouloit point reconnoître les maréchaux de camp, selon le traité qu'il avoit fait avec la France; et ainsi Tubadel le commandoit, et Rantzaw étoit reconnu des Français, lesquels ne s'accommodant pas bien avec les Allemands, et n'ayant plus de chef pour y mettre ordre, se séparèrent d'eux, et ne voyant point d'ennemis proche, allèrent se poster dans un bourg nommé Dutlingen. Les armées bava-

roise et lorraine n'en eurent pas plus tôt avis qu'elles marchèrent en diligence droit à eux, et les surprenant alors qu'ils s'y attendoient le moins, les attaquèrent de tous côtés dans Dutlingen, et les emportèrent l'épée à la main. Elles prirent ou tuèrent tout ce qui étoit dedans, et entre autres le général Rantzaw; et ses trois maréchaux de camp Noirmoutier, Maugiron et Sirot, et le marquis de Vitri, mestre de camp du régiment de la Reine, furent prisonniers, et envoyés à Ratisbonne; le canon, bagage, drapeaux et étendards furent pris, et tout ce corps français fut entièrement perdu. Cette déroute donna une grande frayeur dans le camp des Allemands, qui venoient de recevoir un échec de leur côté: car le colonel Rose venoit d'être enlevé dans son quartier, où il avoit perdu plus de trois cents chevaux et tout son bagage : tellement que, sur la nouvelle de la défaite des Français, Tubadel abandonna Roteuil, et se retira devers le Rhin, pour se mettre à couvert de Brisach. Ainsi la mort du général fut cause du désordre et de la déroute de toute l'armée. Durant cette campagne, Erlac, gouverneur de Brisach, surprit la ville d'Uberlinguen, où le vicomte de Courval fut mis pour commander.

Le comte de Sirvela, gouverneur de Milan, ne pouvant souffrir que les Français eussent un pied dans son gouvernement par la prise de Tortone, fit tous ses efforts pour mettre ensemble un corps considérable, afin de réparer cette perte; et voyant les troupes françaises séparées dans leurs garnisons, il investit cette place au milieu de l'hiver, et nonobstant la rigueur de la saison il tenta de l'attaquer par force; mais en ayant reconnu la difficulté, même l'impossi-

bilité, tant par la résistance qu'il y trouva d'abord que par le trop grand nombre d'hommes qui étoit dedans, il résolut de se bien retrancher devant, et de l'affamer en lui coupant les vivres. Pour cet effet, il fit venir dans son camp quantité de paysans, qui travaillèrent en diligence à la circonvallation : si bien qu'elle fut fermée en peu de jours, et qu'il ne pouvoit plus rien entrer dans la place; il en fit faire une autre contre la ville, pour empêcher les sorties des assiégés. L'âpreté de l'hiver donnoit beaucoup d'avantage aux Espagnols, parce qu'ils étoient dans leur pays, et que les troupes françaises, fatiguées, ne pouvoient se résoudre ni tenir la campagne sans se ruiner entièrement. Le prince Thomas ne laissa pas, dès qu'il se vit au mois de mars, de mettre ensemble les troupes de Savoie; et ne se trouvant pas assez fort pour forcer les lignes, il marcha droit à la ville d'Ast, où il mit vingt pièces de canon en batterie, dont il ruina tellement les murailles, que les Espagnols furent contraints d'abandonner la ville et se retirer dans le château, qui fut aussitôt bloqué par le marquis de Ville, lequel demeura devant, durant que le prince Thomas, le comte Du Plessis-Praslin et le vicomte de Turenne marchèrent à Tortone pour tâcher de le secourir; mais après s'être présentés aux lignes, ils les trouvèrent en si bon état, qu'ils ne jugèrent pas à propos de hasarder de les attaquer : de sorte qu'ils se retirèrent. Ce que voyant Florinville, gouverneur de Tortone, et perdant par cette retraite toute espérance de secours, après avoir consumé tous ses vivres il capitula, et rendit Tortone aux Espagnols, après avoir tenu quatre mois. Il en sortit le 27 de mai, et fut conduit

avec escorte dans le camp des Français. Cependant le blocus de la citadelle d'Ast continuoit toujours; et comme il y avoit bien des vivres, elle dura jusqu'au mois d'août, que le pain manquant aux Espagnols, ils en sortirent, et la remirent entre les mains du marquis de Ville.

Dans ce même temps le prince Thomas reçut la patente de général des armées du Roi dans l'Italie; et ainsi, commandant les Français et les Savoyards, il entra dans le Milanais, et se posta près d'Alexandrie: ce qui donna l'alarme à un tel point aux Espagnols, qu'ils séparèrent leur infanterie, et la mirent dans leurs places : tellement que le prince Thomas voyant Alexandrie trop bien muni, tourna tout court la tête contre Turin; et ayant repassé le Pô sur le pont de Casal, il envoya de la cavalerie investir cette place, devant laquelle il arriva le 5 d'août. Il ouvrit aussitôt la tranchée, et trouva une grande résistance : car le baron de Vatteville s'y défendit si bien, qu'il dura jusqu'au 27 de septembre, qu'il se rendit, ayant ses bastions renversés, et les Français logés dessus. Espanelle, capitaine au régiment des Gardes, fut tué dans la tranchée. Cette prise rendit le chemin de Casal à Turin beaucoup plus libre, n'étant plus empêché que par Pondesture, qui est sur le Pô, à trois lieues de Casal : c'est ce qui obligea le prince Thomas de l'attaquer. Pour cet effet, il le fit investir le 14 d'octobre, et le battit si rudement qu'il en fut maître le 28. Le chemin de Casal à Turin fut depuis libre sans aucun obstacle; et la saison étant fort avancée, on se mit en quartier d'hiver de tous côtés.

Le maréchal de La Mothe, nouveau vice-roi de la

Catalogne, étoit à Barcelone, occupé à recevoir le serment des habitans, et à régler toutes choses pour affermir ce pays dans l'obéissance du Roi, lorsque la nouvelle lui vint que les Espagnols avoient assiégé Flix, petite place située dans une île sur l'Ebre, qui étoit importante à cause du passage de cette rivière. Il fit aussitôt partir Ferracières, maréchal de camp, avec quinze cents hommes de pied et deux cents chevaux, lequel fit si bonne diligence qu'il se jeta dedans à la faveur de la nuit. Ce secours obligea les assiégeans à lever le siége, et à joindre leur gros commandé par le marquis d'Yonoiosa, qui attaqua Miravel, petit château delà l'Ebre, qui se défendit si vaillamment qu'il donna loisir au maréchal de La Mothe de passer la rivière à Flix, et de marcher tête baissée aux Espagnols, qui décampèrent sur cette nouvelle avec tant de précipitation, que deux pièces de canon y demeurèrent, et leur arrière-garde fut malmenée.

Ces malheurs, qui arrivoient de toutes parts à l'Espagne, furent cause de la disgrâce du comte duc d'Olivarès, que le roi d'Espagne fut contraint d'éloigner de sa personne et de ses affaires, par la plainte générale de tous ses Etats, qui lui imputoient toutes les révolutions arrivées depuis la guerre à leur désavantage. Le Roi eut toujours néanmoins de la confiance en lui, et même il lui écrivoit souvent dans le monastère où il s'étoit retiré, et le consultoit dans ses plus importantes affaires fort secrètement, à cause de sa disgrâce. La Reine entra en crédit près du Roi son mari, et agit avec tant de prudence qu'elle acquit la réputation d'une très-habile princesse, et gagna

en peu de temps l'affection de tous les peuples.

Dans ce même temps la vallée d'Aran se révolta en Catalogne, par la menée de don Hyacinthe de Toraille, qui mit le château de Léon entre les mains des Espagnols : mais don Joseph Marguerit y accourut avec des troupes, et reprit ce château, situé près de la source de la Garonne, et remit cette vallée dans l'obéissance des Français. Cependant le roi d'Espagne faisoit de grands préparatifs pour attaquer la Catalogne d'Arragon; et ayant fait arrêter le marquis de Léganès pour lui faire rendre compte du commandement des armées qu'il avoit eu les années dernières, il mit en sa place don Philippe de Silve : mais le maréchal de La Mothe, pour le prévenir, entra dans l'Arragon, où il prit Esladille, Benevari et Calasansa, qui lui donnoient tout le pays entre le Cinga et la Sègre jusque près d'Huesca. Ces progrès obligèrent le roi d'Espagne de venir à Sarragosse avec une puissante armée, d'où il détacha don Juan de Garai pour investir Flix, que le maréchal de La Mothe sauva par sa diligence : car il y arriva aussitôt que lui, et l'obligea de retourner au gros de l'armée espagnole, sans exécuter son ordre. Il trouva le Roi à Balbastro, qui passoit la Cinga, et menaçoit de fondre sur quelque place : ce qui tenoit le maréchal de La Mothe en incertitude; mais enfin il fut éclairci : car il tourna ses desseins contre Monçon, qu'il investit, et se retrancha devant, pour l'emporter à quelque prix que ce fût. Dès que la circonvallation fut achevée, il ouvrit la tranchée à la mi-novembre, et battit la place de vingt pièces de canon. Les Français se défendirent bien; mais le maréchal de La Mothe s'étant présenté aux

lignes, et s'étant retiré pour les avoir trouvées en trop bon état pour les forcer, ils se rendirent à composition, et furent conduits à Lerida. Ensuite toutes les petites villes qu'ils tenoient dans l'Arragon suivirent le même chemin, et retournèrent dans l'obéissance des Espagnols.

Sur la mer, le duc de Brezé, amiral de France, rencontra devers Carthagène l'armée navale d'Espagne, contre laquelle il combattit un demi-jour entier; et après avoir tiré quantité de coups de canon, la nuit les sépara, les Espagnols ayant perdu l'Amiral de Naples et deux autres navires.

Dans le Rouergue il y eut une grande sédition du peuple, qui assiégea le comte de Noailles dans un château, sous ombre qu'il étoit venu pour faire payer la taille dans les paroisses; mais le comte de Langeron y étant arrivé avec des troupes, dissipa toute cette canaille, et délivra le comte de Noailles, qui se saisit des plus mutins, qu'il fit pendre.

A la cour, le comte d'Harcourt fut pourvu de la charge de grand écuyer de France, vacante par l'exécution de M. le grand; et les marquis de Créqui et de Courtanvaut, les comtes de La Roche-Guyon et de Vivonne, de celle des premiers gentilshommes de la chambre: le premier, en la place du duc de Lesdiguières son oncle; et les trois derniers en survivance de leurs pères. En même temps les marquis de Roquelaure et de Montglat firent serment de la charge de grand-maître de la garde-robe: le premier, en la place du marquis de La Châtre; et le dernier, par la démission du marquis de Montespan. Sur la fin de l'année, la Reine donna le bâton de maréchal de

France au vicomte de Turenne, et l'envoya aussitôt commander en Allemagne en la place du maréchal de Guébriant, pour rassembler ses troupes et réparer le désordre où elles étoient. Sa Majesté honora d'une pareille dignité le colonel Gassion, pour le grand service qu'il avoit rendu à la bataille de Rocroy.

DIXIÈME CAMPAGNE.

[1644] L'hiver rassembla tout le monde à Paris, et ceux qui avoient été employés dans les armées durant l'été revinrent à la cour pour voir l'état du gouvernement, qui avoit eu tant de faces différentes. Ils trouvèrent le cardinal Mazarin maître des affaires, et que la Reine se reposoit entièrement sur lui de l'administration du royaume : mais comme les minorités ne sont pas absolues, à cause des princes qui ont part à la régence, le cardinal, qui étoit adroit et insinuant quand il vouloit, avoit toutes les complaisances imaginables pour M. le duc d'Orléans et pour le prince de Condé, desquels les talens étoient bien différens : car le premier étoit d'un esprit docile, bien intentionné, peu agissant de lui-même, et qui se laissoit gouverner par l'abbé de La Rivière, homme de la lie du peuple, qui se laissa aisément gagner par le cardinal, qui lui promit de faire sa fortune ; mais le dernier étoit bien d'une autre humeur : car il ne se laissoit gouverner par personne, et il agissoit de lui-même, étant très-habile et entendu au maniement des affaires publiques, c'est-à-dire dans le cabinet, car pour la guerre, il y avoit toujours mal réussi : tout au

contraire du duc d'Enghien son fils, qui s'y attacha tellement qu'il se rendit un des plus grands capitaines de son temps. Le cardinal les ménagea tous deux différemment, gagnant le père par l'intérêt auquel il étoit fort attaché, et le fils par de grands emplois, pour lui donner matière d'acquérir de la gloire, qui étoit le seul objet de ses désirs : par ce moyen, il ne trouva rien dans le cabinet qui lui fût contraire, et il tint les rênes de l'Etat avec un pouvoir absolu, sans aucun obstacle. Pour affermir davantage son autorité, il voulut obliger ces princes par des bienfaits, et dans cette vue il traita du gouvernement de Languedoc avec le maréchal de Schomberg, moyennant Metz qu'on lui donna, et la lieutenance générale de la même province, qui lui demeura sous l'autorité de Monsieur, qui fut pourvu de ce gouvernement : ensuite il récompensa le maréchal de L'Hôpital de celui de Champagne, dont la lieutenance générale lui fut laissée, pour le donner au duc d'Enghien. Ainsi tous les grands étant satisfaits, il appliqua tous ses soins à la continuation de la guerre, qui recommença cette année de cette sorte.

Le général Torstenson étant sorti de la Moravie et de la Silésie, entra dans la Lusace, en sortit brusquement, lorsqu'on s'y attendoit le moins ; et faisant mine de passer l'Elbe pour aller prendre ses quartiers dans les duchés de Brunswick et de Lunebourg, il la fit passer seulement à Konigsmark, et il coula tout au long jusqu'à Domitz, où, ayant embarqué son canon, il prit sa marche vers le duché de Holstein, où il s'empara de la ville de Kiel, et y fit son quartier principal. Cette irruption dans les Etats du roi de Dane-

marck surprit fort tout le pays, d'autant que leurs rois n'avoient point de guerre ensemble : mais les Suédois se plaignoient de ce que les Danois, jaloux de leurs prospérités, favorisoient sous main les Impériaux. Et pour ce sujet Torstenson ayant laissé garnison dans Kiel, et rassemblé toute son armée, marcha dans le pays de Jutland, et défit un corps du roi de Danemarck, qui se sauva dans l'île de Funen : il prit ensuite ses quartiers dans cette province, où toutes choses étoient en abondance, durant que Galas s'occupoit à battre Zittau, et à reprendre les places que les Suédois avoient prises en Bohême, Moravie et Silésie. Cependant le roi de Danemarck le pressoit de venir à son secours, parce qu'outre l'irruption de Torstenson dans le Jutland, le maréchal Horn étoit entré dans le pays de Skonen, où il faisoit de grands ravages. C'est pourquoi, vers la fin de l'été, Galas marcha de ce côté-là; et Torstenson en ayant avis, sortit du Danemarck, et rentra dans l'Allemagne jusque sur le bord de la Sala, où les deux armées se tirèrent quantité de coups de canon. De là, Torstenson rejoignit Konigsmark, et marcha devers l'Elbe, suivi par Galas; mais, sur la fin de l'année, des députés furent nommés pour accommoder les différends entre la Suède et le Danemark : ce que les Impériaux traversèrent de toute leur puissance, étant bien aises de donner de la besogne aux Suédois et de leur causer une diversion, d'autant plus qu'ils avoient fait ligue avec Ragotzki, prince de Transylvanie, qui étoit entré avec une armée dans la Hongrie, et avoit pris sur l'Empereur la ville de Cassovie. Mais la plus forte partie qu'il eut cette année-là sur les bras étoit du

côté de France : car le général Mercy, avec l'armée bavaroise, ayant attaqué et pris Uberlingen, marcha du côté du Rhin, et assiégea la ville de Fribourg.

Sur cette nouvelle, le maréchal de Turenne assembla ses troupes, et envoya devant le marquis d'Aumont, lieutenant général, pour tâcher d'y jeter du secours; mais il trouva le camp si bien retranché, qu'il lui fut impossible de le faire : tellement que ce maréchal, ne se sentant pas assez fort avec le débris des troupes ruinées l'année dernière pour entreprendre ce secours, dépêcha pour presser le duc d'Enghien de marcher. Ce prince le fit aussitôt; mais durant sa marche il apprit la prise de Fribourg ; ce qui ne l'empêcha pas de continuer son chemin et de joindre le maréchal de Turenne. Il tint avec lui grand conseil, dans lequel il résolut, puisque Fribourg étoit pris, de tâcher de combattre leurs ennemis. Ils passèrent dans ce dessein le Rhin sur le pont de Brisach, et marchèrent droit à eux; puis les ayant fait reconnoître, ils apprirent que leur camp étoit dans des montagnes de difficile accès, retranché, palissadé et entouré de bois, dont ils avoient fait un abatis pour en embarrasser l'abord. Cette situation fit balancer les avis dans le conseil, et les opinions furent partagées : les uns trouvant l'entreprise trop difficile et d'un événement fort douteux, et les autres la jugeant possible. Mais le duc d'Enghien, jeune, courageux et ambitieux, enflé de gloire de ses victoires de l'année passée, croyant que rien ne lui pouvoit résister, passa par dessus toutes sortes de considérations, et résolut de combattre à quelque prix que ce fût. Pour cet effet, il se sépara du maréchal de Turenne pour faire deux

attaques différentes, et détacha d'Espenan, maréchal de camp, pour donner à une redoute, durant que le comte de Tournon donneroit à l'autre. Le combat fut fort opiniâtré des deux côtés, et les redoutes furent forcées; mais la nuit qui survint empêcha l'attaque du grand fort qui étoit sur la montagne. De l'autre côté, le maréchal de Turenne attaqua les Bavarois par un endroit fort couvert; et après un combat fort rude il les força de quitter leurs retranchemens, et les poussa jusque dans la plaine, où la nuit les sépara. Le jour étant revenu, il les envoya reconnoître par Roques-Servières, sergent de bataille, et par Nettancourt, qui rapportèrent qu'ils avoient quitté leur camp, et marché toute la nuit en se retirant. C'est pourquoi la fatigue des soldats et la pluie continuelle qui fit ce jour-là fut cause que l'armée se campa dans leurs retranchemens; et le lendemain, 5 d'août, le duc d'Enghien commanda aux maréchaux de Guiche et de Turenne de faire trois attaques dans les nouveaux retranchemens qu'avoient faits les Bavarois à la hâte, derrière la montagne où ils s'étoient retirés. Léchelle, sergent de bataille, fut celui qui engagea le premier le combat; et le marquis d'Aumont, donnant de son côté, emporta les retranchemens, nonobstant la difficulté du terrain, qui étoit rude, montueux, et plein d'arbres abattus. Les Bavarois, voyant qu'ils alloient être entièrement défaits, firent leur retraite à la faveur des montagnes, des bois et de l'âpreté des chemins, qui les empêchoient d'être poursuivis, après avoir perdu beaucoup de gens, et eu leur infanterie si malmenée, que de tout l'été ils ne purent paroître devant les Français, qui demeurèrent maîtres de la cam-

pagne. Dans ces deux journées, beaucoup de braves gens perdirent la vie, et entre autres Mauvilli, que le duc d'Enghien regretta fort. Cependant les Bavarois, craignant d'être suivis, se retiroient à couvert des bois et des vallons qui les séparoient des Français; mais le duc d'Enghien en ayant connoissance, marcha pour les couper avec son armée: comme en effet il les fit charger dans un défilé par Palluau, maréchal de camp, qui défit quelque infanterie. Mais le gros de leurs troupes lui tombant sur le corps, il fut contraint de se retirer, et la difficulté des chemins ôtant le moyen de les suivre, fit résoudre le duc d'Enghien de les laisser aller; et après trois journées différentes de combat, toutes trois à son avantage, il demeura maître des bords du Rhin, et résolut de profiter des victoires qu'il venoit de remporter dans ce pays. Dans ce dessein, il envoya le marquis d'Aumont se saisir de Germersheim, et en même temps il marcha pour assiéger Philisbourg, qu'il investit le 24 d'août. Cette place est à une portée de mousquet delà le Rhin, fortifiée de sept bastions dont la force et la conséquence étoit si grande, qu'à moins de ne craindre aucun secours il n'eût osé songer à l'attaquer. La circonvallation fut achevée en peu de jours, durant que le marquis d'Aumont alla s'emparer de Spire, qui capitula d'abord, et reçut garnison française.

Il revint delà rejoindre l'armée devant Philisbourg, où il trouva la tranchée ouverte depuis le 28 par d'Espenan, qui fut poussée fort avant, nonobstant une sortie de cent mousquetaires et soixante chevaux, qui fut vigoureusement repoussée. Trois jours après,

il y eut deux batteries dressées de six pièces chacune, qui commencèrent à battre la place durant qu'on avançoit le travail jusqu'au bord du fossé, dans lequel le comte de Tournon, donnant ses ordres, reçut un coup de mousquet sous l'oreille, dont il tomba mort. Il fut regretté extraordinairement du duc d'Enghien, duquel il étoit proche parent. Aussi c'étoit un jeune seigneur qui avoit toutes les bonnes qualités qu'on pût désirer tant du corps que de l'esprit, étant lieutenant de roi en Dauphiné et en Vivarais; et mourant sans enfans, il fut le dernier de sa maison. On travailla ensuite à combler le fossé de fascines; mais le colonel Bamberg, qui en étoit gouverneur, n'attendit pas que le mineur fût attaché au bastion : car dès qu'il vit son fossé plein il capitula, et sortit de la place le 10 de septembre, et fut conduit à Hailbronn. C'étoit ce même gouverneur qui l'avoit surprise en 1635, et y avoit toujours commandé depuis.

Le duc d'Enghien, après cette importante conquête, fit sommer la ville de Worms, laquelle se rendit à lui; et en même temps détacha le maréchal de Turenne pour assiéger Mayence : le général major Rose s'avança pour se saisir d'Oppenheim, qui étoit sur le passage; et le lendemain ce maréchal investit Mayence, dont l'électeur s'étoit retiré à Cologne. Cette grande ville se trouva surprise, et ne voyant aucune espérance de secours, le peuple se vouloit rendre; mais la garnison n'étoit pas de même avis. L'arrivée du duc d'Enghien décida ce différend : car la présence de ce prince victorieux leur fit tomber les armes des mains, et le recevoir dans la ville, à condition qu'ils auroient garnison française sous le vi-

comte de Courval, et qu'ils conserveroient tous leurs priviléges.

Après cette prise, le duc ayant laissé d'Espenan dans Philisbourg, et le vicomte de Lameth dans Worms, envoya le marquis d'Aumont pour attaquer Landau. Ce dernier y arriva le 23 de septembre, et le jour même il ouvrit la tranchée et mit le canon en batterie; mais le lendemain, donnant ses ordres dans l'attaque, il reçut une mousquetade dans la hanche, qui lui cassa le gros os : dont il mourut peu de jours après, au grand regret de toute l'armée, dans laquelle il étoit fort aimé. Sur cette nouvelle, le maréchal de Turenne vint lui-même au siége, et le pressa tellement que Landau se rendit à lui : il prit ensuite le château de Magdebourg, Bingen, Bacharach et Kreutznach. Et par là le duc d'Enghien se vit maître du Rhin depuis Bâle jusqu'à Cologne; et lors la saison étant fort avancée, il quitta l'armée, qui se mit en quartier d'hiver; et il prit la poste pour retourner à la cour, où il fut reçu à la fin d'octobre, avec l'applaudissement que méritoient les triomphes d'une si glorieuse campagne.

M. le duc d'Orléans, poussé d'émulation des victoires du duc d'Enghien, et se voyant lieutenant général de l'Etat et généralissime des armées, voulut en faire la fonction, et commander la principale, qui étoit celle de Flandre. Pour cet effet, il prit pour généraux sous lui les maréchaux de La Meilleraye et de Gassion, et sépara ses troupes en trois corps: l'un commandé par le maréchal de La Meilleraye, qui passa la Somme à Amiens; le second, par le maréchal de Gassion, qui la passa à Peronne; et le dernier,

par le lieutenant général Rantzaw, qui passa sur le pont d'Abbeville, pour donner de l'ombrage de tous côtés aux Espagnols, et les laisser dans l'incertitude du lieu où ils devoient tomber. Durant que ces trois corps entroient par différens endroits dans le pays ennemi, Villequier, avec la noblesse et la milice du Boulonais, partit en diligence, et se saisit des postes et passages qui empêchoient d'entrer dans Gravelines; et en même temps le maréchal de La Meilleraye prit les forts des Bayêtes, de Capels et de Saint-Folquin, et fit faire un pont sur la rivière d'Aa pour passer l'armée avec laquelle il investit cette place, composée de sept bastions et de fort bons dehors. Le lendemain, M. le duc d'Orléans, avec le gros de l'armée, ayant passé à la vue de Saint-Omer, arriva le premier de juin au siége, où il fit travailler à la circonvallation, qui fut un peu traversée par les écluses que les assiégés levèrent, et qui noyèrent tout le pays; mais ces eaux furent écoulées par l'industrie de Reniezens, hollandais très-expérimenté en cet art. Les lignes furent achevées le 8 de juin, et la nuit même la tranchée fut ouverte au fort Philippe, situé sur le bord de la mer, à l'embouchure de l'Aa, distant d'une portée de canon de la ville, entre laquelle et ce fort il y avoit cinq redoutes pour la communication de l'un à l'autre : une batterie de sept pièces fut dressée durant que la flotte hollandaise battoit ce fort par mer. Cette attaque dura jusqu'à la nuit du 12 au 13, que les assiégés se retirèrent dans la ville et abandonnèrent le fort. Le Fargis, maréchal de camp, n'entendant plus de bruit, fit avancer un sergent avec dix hommes, lequel, étant monté dans un ouvrage à cornes, cria

qu'il n'y avoit personne; mais un soldat seul resté mit le feu à une mine, qui tua trois Français, et couvrit de terre le reste sans leur faire mal; et le soldat, à la faveur de la nuit, se sauva dans la ville. Le fort Philippe étant pris de la sorte, M. le duc d'Orléans s'y logea, et les cinq redoutes furent aussi abandonnées par les Espagnols. La nuit du 16 au 17, la tranchée fut ouverte par deux endroits devant la place, et deux bastions voisins furent attaqués : en sorte que les deux attaques se joignoient par une ligne. Le 21, deux batteries, de dix pièces chacune, commencèrent à rompre les parapets et défenses des bastions et courtines; le 22, le marquis de Lavardin, maréchal de camp, poussa le travail jusque sur le bord du fossé de la contrescarpe, avec le régiment de Grancey; et la nuit du 25 au 26, La Ferté-Imbault voulut tenter de passer ce fossé, qui est d'autant plus difficile qu'étant plein d'eau de la mer il se hausse et baisse selon le flux et le reflux. Les assiégés firent une sortie sur lui, qui l'empêcha d'exécuter son dessein : tellement que, le 27, on travailla pour faire trois ponts de bateaux qui se hausseroient et baisseroient selon la marée. Le 28, les marquis d'Hocquincourt et comte de Quincé voulurent passer ces ponts; mais les assiégés vinrent au devant d'eux avec des grenades à la main, et firent si grand feu qu'ils empêchèrent le passage et brûlèrent les ponts : tellement qu'il les fallut refaire; et pour empêcher le feu d'y prendre une autre fois, outre les sacs pleins de terre et les ballots de laine, on les couvrit de peaux de bœufs fraîchement écorchés : en sorte que le comte de La Feuillade passa le pont avec le régiment de Navarre

à l'attaque de Gassion, et fit le logement delà l'eau, au pied du glacis de la contrescarpe, nonobstant le grand feu des assiégés et une sortie qu'ils firent, où ils furent hardiment repoussés. Le 30, on assura ce logement; mais à l'attaque de La Meilleraye les épaulemens du pont furent encore brûlés; et le marquis de Lavardin voulant faire porter des barriques pour les refaire, reçut un coup de mousquet dans la hanche, dont il mourut quelques jours après. Le premier de juillet, le maréchal de Gassion fit attaquer la contrescarpe, sous laquelle il fit jouer un fourneau; et malgré la vigoureuse défense des assiégés, qui, à coups de grenades, de pierres et de cercles à feu, disputèrent vaillamment le terrain, il l'emporta avec le régiment de Piémont, commandé par Wassé, et fit le logement sur le haut. Le lendemain, le comte d'Estrées, en assurant ce logement, reçut une mousquetade dans la main qui lui emporta deux doigts, dont il est demeuré estropié toute sa vie. Or, durant que les Français faisoient ce qu'ils pouvoient pour avancer ce siége, Piccolomini voulut jeter dans Gravelines quatre cents officiers réformés; mais ayant donné dans le quartier de Rantzaw, ils furent tous pris prisonniers. Le lendemain, 5 de juillet, Mommège, capitaine au régiment des Gardes, passa le pont de La Meilleraye, et fit un logement au pied du glacis de la contrescarpe : mais le jour d'après la marée fut si haute, qu'on fut contraint de l'abandonner; et, la nuit du 9 au 10, le maréchal de La Meilleraye ayant fait faire cinq ponts, fit passer les régimens des Gardes et de Picardie, qui refirent le logement avec grande perte de part et d'autre. Du côté de Gassion, après être des-

cendu dans le chemin couvert, on fit un pont pour passer le fossé de la demi-lune; et le 10, un mineur fut attaché à la pointe, qui fut tué par deux hommes descendus d'en haut avec une corde, qui coulèrent du long de la fausse braie. Un second qui y fut rattaché fut mis en morceaux par l'éclat d'une bombe, qui fut descendue d'en haut jusque vis-à-vis du trou où elle creva : mais un troisième s'y étant remis, fit son trou de biais pour se mettre à couvert, et acheva sa mine, qui joua le 12. On fit un logement à la pointe, que les assiégés forcèrent de quitter; mais le 13, un second fourneau ayant fait une plus grande ouverture, le logement fut refait et assuré. Il y avoit un retranchement derrière, qu'on fit sauter par un troisième fourneau; et le maréchal de Gassion l'ayant fait attaquer, se rendit maître entièrement de la demi-lune, laquelle, étant entre les deux attaques, les incommodoit également toutes deux. C'est pourquoi, en étant délivré, on commença la descente dans le fossé. Comme les bastions étoient à orillons, et qu'il y avoit du canon dans les flancs bas qui battoient à fleur d'eau et empêchoient la construction des ponts et galeries pour aller aux bastions, les Français élargirent leurs logemens à droite et à gauche; et quand ils eurent trouvé leur ligne de défense, ils firent deux batteries croisées sur le bord du fossé, qui voyoient leurs flancs bas, pour démonter leurs canons. Le 15, Magaloti délogea les assiégés de deux traverses qui incommodoient: et lors on commença la sape, et à percer le fossé. Le soir du 15, le marquis de Nangis, faisant travailler au pont du fossé, reçut une mousquetade dans la tête, dont il tomba mort, fort regretté de tout le monde,

parce qu'il étoit fort aimé, et donnoit de grandes espérances qu'il parviendroit un jour à de plus hauts emplois. Le 16, le maréchal de Gassion attacha le mineur à la pointe du bastion, et un autre à la courtine; et le 17, deux mines jouèrent, qui ne firent pas brèche raisonnable. Ce même jour, un mineur se logea à la pointe du bastion de La Meilleraye, et le 23 la mine joua: mais on ne put se loger qu'au pied de la brèche, à cause du grand feu des assiégés. La seconde mine de Gassion ayant fait un grand effet, on tenta de faire un logement au haut de la brèche: mais les Espagnols soutinrent si bravement l'assaut, qu'on ne put se loger qu'à moitié. Mais, le 27, les mines ayant fait grande ouverture, on donna l'assaut, et à la faveur des batteries qui étoient sur le bord du fossé, et de deux grands logemens de mousquetaires qui tiroient perpétuellement en haut, et par leur grand feu empêchoient de paroître sur la brèche, on se posta tout au haut du bastion. Alors les assiégés, se voyant ainsi pressés, firent une chamade à l'attaque de Gassion, par laquelle ils étoient plus poussés, et demandèrent à parlementer. Aussitôt le maréchal en donna l'avis à M. le duc d'Orléans, qui ordonna qu'ils seroient écoutés; et des otages ayant été donnés de part et d'autre, la capitulation fut arrêtée et signée par Son Altesse Royale: si bien que, le 29, don Fernando Solis sortit de Gravelines avec sa garnison, et ayant baisé la botte à M. le duc d'Orléans, fut conduit à Dunkerque. Le maréchal de Gassion, sous ombre que la place avoit parlé de son côté, crut que c'étoit à lui à en prendre possession, et pour cet effet il s'étoit mis à la tête du régiment de Na-

varre, et marchoit pour entrer dedans : mais il rencontra le maréchal de La Meilleraye à la tête des gardes, dans le même dessein, parce que ce régiment, comme le premier de France, a droit d'entrer le premier dans les places conquises. Dans cette contestation, les maréchaux se piquèrent l'un contre l'autre, et même mirent la main sur la garde de leur épée ; et les bataillons des Gardes et de Navarre commençoient à baisser les piques pour soutenir chacun son général, lorsque Lambert, vieux maréchal de camp, courut entre les deux régimens, et leur défendit de la part de Son Altesse Royale de les reconnoître ni l'un ni l'autre. Aussitôt il envoya donner avis de ce désordre à Monsieur, lequel y fut lui-même, et jugea en faveur du maréchal de La Meilleraye et du régiment des Gardes, avec lequel il entra dans Gravelines. Ainsi cette forte place tomba dans la puissance des Français après deux mois de siége, qui fut célèbre par la vigoureuse résistance des assiégés, par la valeur des assiégeans, et par le grand nombre de princes, de ducs et pairs, et de grands seigneurs, qui étoient volontaires dans cette armée, pour montrer le zèle qu'ils avoient pour la personne de Monsieur, lequel envoya cette bonne nouvelle à la Reine régente, qui donna le gouvernement au comte de Grancey.

Monsieur partit ensuite pour retourner à la cour ; et le maréchal de La Meilleraye étant allé aux eaux pour sa santé, le maréchal de Gassion demeura seul général de l'armée, auquel on joignit quelque temps après le duc d'Elbœuf. Quand Gravelines fut bien réparé, l'armée décampa, et s'empara de l'abbaye d'U-

vate, que les généraux firent fortifier, et mirent dedans Manicamp pour y commander, et sous lui le marquis de Thémines. C'étoit un poste important pour sa situation, sur une hauteur, entre Gravelines et Saint-Omer. Ensuite le maréchal de Gassion prit les forts d'Hennuin et de Rebus, et pilla le plat pays jusqu'à Ypres. Dans ce même temps, don Francisco de Melos, gouverneur des Pays-Bas, fut rappelé en Espagne, et le marquis de Castel-Rodrigo vint commander en sa place, le duc de Piccolomini demeurant général des armées; lequel étoit bien empêché, parce qu'il avoit à se défendre de tous côtés des Français et des Hollandais : car le prince d'Orange durant le siége de Gravelines assiégea le Sas-de-Gand, et l'attaqua si vertement qu'en un mois de temps il en fut maître, et la campagne finit ainsi dans les Pays-Bas.

Quand le prince Thomas se mit au service du roi d'Espagne, il envoya sa femme et ses enfans à Madrid, pour servir d'otages de sa fidélité; mais aussitôt qu'il eut quitté son service, ils furent arrêtés et gardés fort exactement durant deux ans, au bout desquels ils furent mis en liberté, et eurent permission de venir en France, où ils arrivèrent cette année, et y furent fort bien reçus de Leurs Majestés. Le prince Thomas vint aussi à la cour au commencement de l'année, où il fut logé dans le Louvre et défrayé aux dépens du Roi jusqu'à son retour en Piémont, qui fut à Pâques. Dès qu'il fut arrivé, il commença de faire marcher les troupes pour les mettre ensemble, les ayant séparées pour donner jalousie. Enfin il fit investir Saint-Ya le 12 d'août par Couvonges, gouverneur de Casal. Aussitôt le gouverneur de Verceil y voulut jeter du se-

cours; mais il fut défait par Choiseul, frère du comte Du Plessis-Praslin. Le 14, le prince Thomas y arriva, fit commencer les lignes, et ouvrit la tranchée, dans laquelle Choiseul, qui commandoit le régiment-colonel, fut tué près de son frère. Ce fut une grande perte, car il étoit homme de mérite. Durant ce siége les Espagnols, ne voulant pas hasarder un combat pour secourir cette place, tentèrent une diversion du côté d'Ast; et sur l'avis qu'ils eurent que toute la garnison étoit en débauche un jour maigre, parce qu'on avoit pêché dans les fossés, ils firent une entreprise sur la citadelle, qu'ils surprirent la nuit, et en même temps leur armée marcha pour attaquer la ville. Mais le prince Thomas en ayant été averti, laissa la conduite du siége de Saint-Ya au comte Du Plessis, et tourna diligemment du côté d'Ast, où il jeta un secours considérable; puis il revint au siége, qu'il pressa si vivement, que le 7 de septembre les assiégés sortirent par composition, et furent conduits à Verceil. En même temps le prince Thomas mit le siége devant la citadelle d'Ast, et l'attaqua par dehors, et Saint-André-Montbrun, avec la garnison de la ville, par dedans. Les assiégés se défendirent bien: mais enfin ils rendirent la citadelle au prince le dernier de septembre, et furent menés avec bonne escorte à Alexandrie. Durant ce temps les Espagnols prirent Nice-de-la-Paille, qu'ils firent raser. Le prince Thomas marcha du côté de la mer, sur l'avis que le duc de Brezé, amiral de France, lui donna qu'il n'y avoit que trois cents hommes dans Final, et que s'il vouloit tourner de ce côté-là, il s'y trouveroit avec l'armée navale, pour l'assiéger par mer et par terre: mais le prince y étant arrivé n'y

trouva point l'armée de mer comme il espéroit, à cause que le vent étoit contraire. Si bien que la mer étant libre, mille hommes de pied s'y jetèrent, et après l'armée navale parut, mais trop tard; et le prince Thomas voyant son coup manqué, se retira dans le Piémont pour mettre ses troupes en quartier d'hiver.

Cette année, la guerre finit dans la Franche-Comté, parce que la neutralité s'y renoua, moyennant quarante mille écus qu'ils donnèrent tous les ans au cardinal Mazarin, tant que la guerre dureroit entre les deux couronnes. Ce traité remit la paix en ce pays-là, qui en avoit grand besoin : car jamais rien n'a été si ruiné qu'il étoit, tous les villages étant brûlés, les habitans morts, et la campagne tellement déshabitée, qu'elle ressembloit plutôt à un désert qu'à un pays qui eût jamais été peuplé.

Nous avons vu, la campagne dernière, la reprise de Monçon par le roi d'Espagne, lequel tout l'hiver prépara toutes choses pour se mettre en état de revenir l'été suivant faire un grand effort en Catalogne. En effet, dès que le printemps fut venu, il s'avança jusqu'à Saragosse, et au mois de mai il vint à Balbastro, où il assembla ses troupes. Le 7 du même mois, il se rendit à Fragues, où il passa la Cinga; et le lendemain il investit Lerida, sépara ses quartiers, et fit faire des ponts de communication sur la Sègre pour les joindre. Sitôt que le maréchal de La Mothe en eut avis, il marcha de ce côté-là, et devant que les lignes fussent achevées il jeta un secours dans la place : mais en se retirant il fut suivi par les Espagnols, qui chargèrent son arrière-garde, laquelle fut entièrement défaite; et le reste de l'armée voulant

tourner tête, fut mis en déroute : le bagage et le canon demeura au pouvoir des Espagnols. Le gain de cette bataille enfla le cœur à don Philippe de Silve, général de leur armée, lequel, ayant achevé la circonvallation, se prépara de conduire le siége avec diligence, pour ne pas perdre le fruit de la victoire. Il étoit animé par la présence de son Roi, qui de Fragues, où étoit son séjour, venoit de deux jours l'un au camp visiter le siége. Cependant la ville de Barcelone faisoit de grands efforts pour réparer la perte que les Français avoient faite, durant qu'il filoit des troupes de tous côtés pour renforcer le maréchal de La Mothe. Le marquis de Villeroy avoit amené quatre mille hommes de France, et le chevalier Garnier avoit débarqué de l'infanterie, qui joignit le gros de l'armée. Après tous ces secours arrivés, le maréchal de La Mothe se trouva plus fort qu'il n'étoit avant sa défaite; et, pour ne point perdre de temps, il fut se camper à l'embouchure de la Noguère-Ribagorce, dans la Sègre, d'où étant allé reconnoître les lignes, il les trouva en si bon état, et l'armée espagnole si forte, qu'il ne jugea pas à propos de l'attaquer : mais, pour ne pas demeurer inutile et faire une diversion considérable, il résolut le siége de Tarragone, qu'il envoya investir par Le Terrail, maréchal de camp. Deux jours après, il y arriva avec toute l'armée, et aussitôt fit faire la circonvallation : mais durant qu'il se retranchoit devant cette place, les Espagnols pressoient Lerida, et le battoient furieusement. Les assiégés par de fréquentes sorties les fatiguoient souvent, et faisoient une vigoureuse résistance : mais enfin se voyant sans espérance de secours, et en état d'être

bientôt forcés, ils se rendirent à composition, et sortirent le dernier de juillet. Le maréchal de La Mothe, voyant cette place perdue, pressoit le siége de Tarragone; et se souvenant que l'autre fois que cette ville fut assiégée le secours y étoit entré par mer, il se voulut rendre maître du môle qui est à l'entrée du port, et dans ce dessein il poussa la tranchée de ce côté-là. Mais étant proche de la muraille, les assiégés firent une grande sortie avec la cavalerie et infanterie, où ils se rendirent maîtres de la batterie, et chassèrent de la tranchée les régimens de Vaillac et de Vervins: mais celui de Champagne, étant venu au secours, les chargea si vertement, qu'il les fit rentrer brusquement dans la ville, et un fourneau ayant fait sauter la muraille, le môle fut attaqué par mer et par terre, et emporté le 24 d'août, où Castelan, maréchal de camp, fut tué d'un coup de mousquet. Ensuite la tranchée fut ouverte devant la ville, mais elle ne fut conduite guère avant: car le roi d'Espagne et le prince son fils ayant passé la Sègre à Lerida, et don André Cantelme l'Ebre à Tortose, le maréchal de La Mothe ne voulut pas se trouver entre deux armées plus fortes que la sienne, de crainte d'être forcé par le grand nombre; et par cette raison il leva le siége, et marcha pour disputer au roi d'Espagne l'entrée de la plaine d'Urgel. Sur cette nouvelle, André Cantelme alla joindre Sa Majesté Catholique, et par son ordre fut attaquer Balaguer, qu'il prit facilement, et ensuite Agramont et Ager. Mais comme on n'a jamais une parfaite joie en ce monde, le roi d'Espagne, glorieux de la prise de Lerida et du siége levé de Tarragone, vouloit pousser ses victoires plus avant, lorsqu'il fut

contraint de retourner à Madrid en diligence, par la nouvelle qu'il reçut de la maladie de la Reine sa femme, qui étoit à l'extrémité. Il la trouva encore vivante; mais ce ne fut pas pour long-temps, car peu de jours après son arrivée elle mourut. Cette grande reine fut fort regrettée de ses peuples, desquels elle étoit adorée: car depuis l'éloignement du comte duc d'Olivarès elle avoit pris ascendant sur l'esprit du Roi son mari, et avoit agi avec tant de prudence et de zèle pour le bien public, que tout le monde lui attribuoit les heureux succès de cette campagne; et ainsi tous les ordres du royaume la regardoient comme la restauratrice de l'Etat, quoiqu'elle fût fille de France. Elle laissa deux enfans, le prince don Balthasar et l'infante Marie-Thérèse (1). Par sa mort, don Louis de Haro, neveu du comte duc, eut la principale confiance du Roi, et aura dorénavant la conduite principale des affaires d'Espagne.

Quand la campagne fut finie, le maréchal de La Mothe eut ordre de retourner à la cour: ce qu'il fit aussitôt; mais passant par Lyon, il fut arrêté par l'abbé d'Ainai, lieutenant général au gouvernement de Lyonnais, et mis dans le château de Pierre-Encise. Cette disgrâce fit parler tout le monde diversement, chacun selon sa passion; mais la plus commune opinion étoit que les démêlés qu'il eut avec Le Tellier, qui faisoit les fonctions de secrétaire d'Etat, en furent la principale cause. Ce maréchal étoit parent de des Noyers, par la faveur duquel il avoit été élevé; et comme il en étoit fort reconnoissant, il ne pouvoit s'empêcher de parler en faveur de son bienfaiteur,

(1) *L'infante Marie-Thérèse :* Depuis reine de France.

dont Le Tellier exerçoit la charge, quoiqu'il n'eût point donné sa démission, ne le voulant point faire sans bonne récompense. Comme il ne se contentoit pas des offres qu'on lui faisoit, Le Tellier, pour s'en venger, prit en haine ses amis et ses parens, et particulièrement ce maréchal, qui étoit le plus considérable. Il eut un beau prétexte de le perdre, en lui imputant la faute des mauvais succès arrivés en Catalogne, le voulant rendre coupable de la perte de Lerida et du siége levé de Tarragone, ne pouvant souffrir dans l'emploi l'ami de celui dont il faisoit et vouloit avoir la charge; et pour achever de le ruiner, il lui fit donner des commissaires pour lui faire son procès, duquel nous verrons la suite les années prochaines.

Il y avoit deux ans que la guerre civile étoit en Angleterre, causée par la division d'entre le Roi et son parlement; et la reine d'Angleterre ne voyant pas de sûreté pour elle dans ce pays-là, s'embarqua, et vint descendre en Basse-Bretagne, proche de Brest, où elle fut reçue avec grand honneur: et ayant fait savoir son arrivée à Leurs Majestés, le commandeur de Souvré fut envoyé pour lui faire compliment, et l'assurer de leur part qu'elle étoit la très-bien venue. Il lui fit rendre par toutes les villes les mêmes honneurs qu'à la personne du Roi; et, à son arrivée à Paris, Leurs Majestés furent au devant d'elle, et la menèrent au Louvre, où elle logea. Le lendemain, toutes les cours souveraines la furent saluer avec les mêmes respects qu'ils rendent à leur souverain.

Cette année, moururent beaucoup de personnes illustres: Anne de Montafié, comtesse de Soissons; les maréchaux de Vitri et de Saint-Luc, le grand

prieur de La Porte, oncle du défunt cardinal de Richelieu; et la mère du cardinal Mazarin, qui mourut à Rome, où le pape Urbain VIII décéda sur la fin de juillet, après vingt-et-un ans de pontificat. Le marquis de Saint-Chaumont, ambassadeur de France, avoit ordre de donner l'exclusion surtout au cardinal Pamphilio; mais comme il étoit une des plus chères créatures des Barberins, le cardinal Antoine, s'entendant avec le cardinal Barberin son frère, le fit élire pape sous le nom d'Innocent X; dont le cardinal Mazarin fut si outré qu'il rappela l'ambassadeur, fit redemander au cardinal Antoine les lettres de protecteur de France, et lui fit ôter les armes du Roi de dessus la porte de son palais.

En ce même temps commença l'assemblée de Munster pour la paix générale, où tous les princes chrétiens envoyèrent leurs plénipotentiaires. Le duc de Longueville, d'Avaux et Servien furent nommés par la France; et de la part du Pape fut envoyé Fabio Chigi, qui lui succéda au pontificat. A la cour, le cardinal Mazarin étoit toujours le maître, lequel, voulant obliger les plus grands et les avoir pour amis, ne plaignoit point les honneurs et les dignités : car ne connoissant point les coutumes de France, pourvu qu'on ne lui demandât point d'argent, auquel il étoit fort attaché, il donnoit tout ce qui ne lui coûtoit rien : entre autres choses il donna tant de lettres de ducs et pairs, que toutes les personnes de qualité le vouloient être, estimant à honte de ne l'être pas, tant la dignité étoit avilie. Il introduisit même une coutume qui n'avoit jamais été pratiquée, qui fut de donner le tabouret et l'entrée du Louvre avant qu'on eût été reçu en par-

lement. On ne laissoit pas de mettre une grande distinction entre les nouveaux ducs et les autres, car on les appeloit ducs à brevet.

Dans ce temps, le Roi, qui devenoit grand, eut besoin d'un précepteur pour commencer à l'instruire. L'abbé de Beaumont, Hardouin de Péréfixe, qui avoit été maître de chambre du défunt cardinal de Richelieu, fut établi dans cette charge.

La grande autorité du cardinal Mazarin choquoit tous les anciens serviteurs de la Reine, qui ne pouvoient dissimuler le chagrin qu'ils en avoient. Il le connoissoit fort bien : c'est pourquoi il les éloignoit le plus qu'il pouvoit d'auprès d'elle pour y mettre de ses créatures. Une des plus considérables étoit madame d'Hautefort, qui eut cette année ordre de se retirer. Elle obéit, et se logea au faubourg Saint-Germain, où elle voyoit ses amis; mais elle ne venoit plus à la cour. La Reine l'avoit fort aimée, et l'avoit fait revenir après la mort du Roi; mais quand elle donna l'autorité souveraine au cardinal Mazarin, elle connut bien que ce grand dévouement faisoit peine à ceux qui avoient eu autrefois sa confiance, et avec lesquels elle s'étoit moquée de la trop grande dépendance que le feu Roi son mari avoit pour le cardinal de Richelieu : cela lui donnoit de la honte présentement, parce qu'elle étoit encore plus soumise que lui; et comme elle se plaisoit dans son aveuglement, elle craignoit ceux qui ne l'approuvoient pas, et se laissoit aisément persuader de les chasser de sa maison, pour ne les avoir plus devant ses yeux.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE QUARANTE-NEUVIÈME VOLUME.

MÉMOIRES DE MONTGLAT.

FIN DU TOME QUARANTE-NEUVIÈME.











